« Plus acide que les agrumes » est le premier volet de la trilogie Eden

Celui qui tue les hommes est le deuxième volet de la trilogie Eden

« Proche comme une perle parfaite » est le troisième volet de la trilogie Eden

© 2025 Erik Willems

D/2026/Erik Willems, auteur-éditeur

Conception de la couverture : Peter Vanbekbergen Première édition :

décembre 2025

ISBN : 9789082144819

Copyright : copyright@edentrilogie.eu

Contact, informations et vente en ligne : www.edentrilogie.eu

PROCHE COMME UNE PERLE PARFAITE

sur la vie de Marie et de Marie-Madeleine

Erik Willems

Dédié à Pieje Crabbé Avec nos
remerciements à Djibril

Table des matières

AVANT-PROPOS **7**

INTRODUCTION **16**

L'ANCIEN TESTAMENT **19**

INTRODUCTION À L'ANCIEN TESTAMENT 19
LES DERNIERS MOTS DE BELIAL 37
RÉHABILITATION DE JACOB 51
RÉFLEXION SUR LES NARRATEURS ET LES ÉCRIVAINS 64
L'ARBRE DU BIEN ET DU MAL 65

MARIA **74**

UNE GOUTTE D'EAU DANS L'OCÉAN 74
LES JEUNES ANNÉES DE MARIE ET DE MARIE-MADELEINE 76
LA NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE 85
JOSEPH TROMPÉ 104
LA NAISSANCE DU CHRIST 111
LA CIRCONCISION ET LE TÉMOIGNAGE DE SIMÉON 128
LE MASSACRE DES INNOCENTS 136
LA FUITE EN ÉGYPTE 151
ASHKELON 154
LES ENFANTS DU ROI 158
LE PETIT GRAND JÉSUS 175
L'ENFANT DU ROI 185

LE JORDAAN 211
JÉSUS ET LES CHANGEURS 225
JÉSUS ET BÉLIAL DANS LE DÉSERT – LE MASQUE TOMBE 249
TROIS JOURS : JOUR 1 – REPOS DANS LE SILENCE 252
TROIS JOURS : JOUR 2 – CE YAHWEH N'EST PAS MON PÈRE 256
TROIS JOURS : JOUR 3 – LE BARRAGE CÈDE 274
LES ADIEUX 293
MA VIE, MON ÉTERNITÉ 296
EIN KAREM 301
CANA 323
CAPHARNAÜM 326
BÉTHANIE : LE PREMIER SERMON SUR LA MONTAGNE 330
BONHEUR, AMOUR ET GRATITUDE 340
JOSEPH D'ARIMATHIE ET NICODÈME 347
MARIE ET HANNAH 354
SAMUEL 369
LA FIN DE L'ANCIEN MONDE 374
CET HOMME N'EST PAS COUPABLE 378
SIMON, LE PORTEUR DE CROIX 390
LE DERNIER SERMON SUR LA MONTAGNE : LA CROIX SUR LA MONTAGNE 397
LE CHAMP DU SANG 404
BELIAL 409
L'ARBRE DU BIEN 410
LE TOMBEAU VIDE 411
LE NOUVEL ÉDEN 418

L'ÉVANGILE DE MARIE-MADELEINE 419

INTRODUCTION 419
MARIE-MADELEINE 421

UNE VISITE DE MARQUE....425
SAMUEL ET LE CAPITAINE DU PORT....453
ADIEU À EIN KAREM....467
EN ROUTE POUR MASSILIA....470
BETH-SÉMES....478
LE COUTEAU....496
THIMNAT....512
ASHDOD....514
LA PREMIÈRE LECTURE DE MARIE-MADELEINE....518
TEMPÊTE À TERRE....530
LE PETIT JEAN....536
LE VOL DU PAPILLON VIOLET....547

AVANT-PROPOS

Ma vie a radicalement changé le 23 mars 1994.
Le 12 décembre 2012, j'ai commencé à tenir un journal après avoir lu le livre **De Profundis** d'Oscar Wilde, écrit en 1898 pendant son incarcération pour cause d'homosexualité. Une phrase de **De Profundis** m'est restée en tête et m'a interpellée : « De loin, on peut voir la cité de Dieu, telle une perle parfaite. Son visage est si merveilleux qu'il semble qu'un enfant puisse l'atteindre en une journée d'été. Et un enfant le peut effectivement. » Je devais à tout prix retrouver l'enfant qui sommeillait en moi. Et je me suis mise à écrire, comme je n'ai jamais cessé de le faire et comme je ne cesserai jamais de le faire. « Loin » devait devenir « proche ». Nous sommes aujourd'hui le 25 décembre 2025. Je n'ai pas voulu révéler mon nom dans les deux premiers livres de la trilogie et j'ai longtemps hésité à le dévoiler après ce troisième tome. J'avais, et j'ai toujours, le sentiment profond que tout m'a été « donné » et que cela ne vient pas de moi. C'est précisément pour cette raison que j'ai voulu rester « anonyme » tant que j'écrivais. Le dénouement de l'histoire du salut, de l'Ancien Testament à Jésus, à la fois homme et Dieu, devait rester une ligne pure, dans la mesure où je recevais cette inspiration, sans la créer moi-même : des inspirations dont, souvent, je ne comprenais même pas la signification au premier abord, pour parfois n'en saisir le message que plusieurs jours plus tard, après mûre réflexion. Si j'en avais discuté entre-temps avec des théologiens de renom, ils m'en auraient dissuadé.

en faisant référence à de grands spécialistes de la Bible et exégètes. Mais j'avais appris, en toute confiance, à ne justement pas faire cela : j'ai écrit et joué autrefois mon monologue *L'Enfant du Roi* en me fiant uniquement à mon intuition, et le véritable message ne s'est révélé qu'un mois après la dernière représentation, le 23 avril 1994. Que s'est-il passé avant cela ? J'ai reçu une éducation chrétienne, j'ai passé sept ans en internat chez les Montfortains à Rotselaar. J'ai toujours été en quête de sens : je n'ai pas eu une enfance facile en raison d'un sentiment d'infériorité lié à une puberté tardive. Mais je me suis battu : je suis devenu médecin généraliste – pendant quarante ans – et j'ai beaucoup appris des gens, mais j'ai aussi pu aider des gens grâce à mon passé difficile. Je n'ai jamais perdu le Dieu d'amour et je l'ai toujours cherché : « Montre-toi, Seigneur, afin que je ne puisse pas douter. » Je L'ai cherché sans relâche. Je L'ai cherché, mais je ne L'ai pas trouvé. J'ai décidé de faire de ma quête une pièce de théâtre, un monologue, et j'ai écrit *L'Enfant du Roi*. Mon metteur en scène avait souvent du mal : « Mais que veux-tu dire avec cette pièce, Erik ? » Ma réponse : « Je ne le sais pas moi-même, Matthias, je sais seulement que cela doit être ainsi. » La dernière représentation[1] a eu lieu au théâtre municipal de Courtrai le 16 mars 1994. La pièce se terminait par le roi égaré qui, tout à la fin, avec le coffret contenant

[1] Pour ceux qui aiment le piano, écoutez sur Spotify la chanson thème émouvante de la pièce *Het Kind van de Koning,* composée et interprétée en direct par *Corneille Driezen*.

l'âme de son enfant entre ses mains, le véritable Roi se retrouve en lui-même. La dernière phrase était : « Le trône n'était plus vide. » Une petite phrase qui m'offrait une promesse. Et le rideau tomba. J'ai cherché Dieu, quoi qu'il m'en coûte : « Montre-toi, Seigneur ! Je veux une certitude ! » Et j'ai obtenu ce que j'avais demandé.

Une semaine après la dernière représentation à Courtrai, le 23 mars 1994, ma femme a commencé à perdre du liquide amniotique et notre quatrième enfant, un petit garçon, est né mort-né prématurément le 23 avril 1994 à cause d'une fuite du liquide amniotique : l'enfant n'avait plus la place de grandir. Pendant les contractions, je me suis souvenu de certains passages de la pièce *Het Kind van de Koning* (L'Enfant du Roi), jouée moins d'un mois auparavant, avec le Roi en quête : « Peut-être dois-je trouver l'enfant en moi dans un mouvement en spirale où, après une longue errance, quelque chose en toi devient peu à peu, imperceptiblement, de plus en plus petit, jusqu'à ce que tu reviennes enfin chez toi, à ce point unique qui est le centre de tous ses cercles. » Et je courais désespérément en décrivant des cercles de plus en plus petits pour m'arrêter sur ce point unique et je criais : « Oui ! C'est ce que je souhaite : rencontrer ! » Lorsque j'ai tenu notre petit garçon mort dans mes mains, j'ai obtenu ce que je demandais encore un mois auparavant sur scène : « Seigneur, étiez-vous si proche tout ce temps ? » Il m'a touchée. « Celui qui ne peut aimer l'imparfait ne peut voir le Parfait », tel était le message que j'ai reçu, et j'ai aimé sans limite ce petit enfant mort et imparfait, et le Parfait s'est révélé. Ma vie était désormais « différente ».

À cette époque, je m'étais beaucoup rapproché du Néerlandais Jozef van den Berg, le marionnettiste, et Mieke et moi avons donc appelé notre petit garçon Jefke. Jozef est devenu mon parrain lors de mon baptême dans l'Église orthodoxe et j'ai reçu le nom de Gabriel, qui se dit « Djibri(e)l » en arabe.
Dès la préparation du monologue, Jozef m'avait prédit : « Tu es sur la bonne voie. » Ce n'était pas un hasard. Pas plus que les nombreux « hasards » qui ont suivi et qui ont formé une montagne que je ne pouvais plus contourner. Je suis devenu un enfant du roi. Dans le jargon religieux, on appelle cela « l'acquisition de la grâce divine » (*Zuurder dan de citrus*, page 23). À l'époque, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, mais j'ai vite appris, grâce à des personnes ayant vécu une histoire similaire à celle de Jozef van den Berg, qu'il est normal qu'un être humain puisse rarement conserver cela longtemps et qu'il le perde à nouveau à cause de l'infiltration de touches d'orgueil ; dans mon cas, cela s'est produit au bout de cinq mois. Je comparais et je compare encore cela comme suit : j'étais enfin assis à l'arrière du vélo de mon père et j'avais tout ce qu'il fallait pour aimer spontanément chaque être humain, ami ou ennemi, mais peu à peu, je sautais déjà de temps en temps du vélo : je pensais pouvoir y arriver tout seul pour transmettre ce merveilleux message à l'humanité sans le perdre moi-même. Au début, je pouvais vraiment remonter sur le siège arrière du vélo de mon Père, mais petit à petit, je laissais s'interposer de plus en plus de distance entre nous avant de remonter sur le siège, et cela a merveilleusement bien fonctionné jusqu'à un moment critique. L'amour immense et spontané qui

Plus j'y réfléchissais, plus je considérais cela comme mon mérite personnel, et mon père, à vélo, disparut soudain de ma vue. Ma fierté et mon orgueil m'ont détruit : j'ai perdu l'Éden. Une perte qui laisse derrière elle une nostalgie douloureuse, après quoi la quête peut certes se faire de manière plus ciblée afin, espérons-le, de retrouver l'Éden dans le présent.

Écouter ou demander conseil à des personnes religieuses qui n'ont pas vécu cela elles-mêmes, aussi érudites soient-elles, ne m'aurait que fortement freiné dans mon récit de la trilogie gnostique. Ce que j'ai fait, c'est mener des recherches dans les livres, en ligne, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et renforcer de plus en plus ma confiance dans les « coïncidences » apparentes et les expériences de quarante ans de médecine générale, une profession de la maladie, de la vie et de la mort, pour laquelle je remercie mes patients. Mon Père m'avait toutefois laissé quelque chose après ma chute, quelque chose d'une valeur inestimable : ma confiance aveugle en mon intuition comme un don et un cadeau inestimable, ma raison ne venant qu'en second lieu. L'Évangile de Marie-Madeleine est en effet un écrit gnostique qui n'était pas tout à fait en accord avec les traditions des apôtres, à l'exception de l'Évangile de Jean, qui présente lui aussi des aspects gnostiques. Son premier chapitre était déjà assez gnostique et apprécié.

Je suis conscient que, dans ce livre, je vais à contre-courant de nombreuses religions chrétiennes. J'ai examiné les quatre grands courants des Églises chrétiennes – l'Église orthodoxe, l'Église catholique romaine

l'Église catholique, les Églises protestantes et les Églises gnostiques – avec toutes leurs forces et leurs faiblesses. J'ai du respect pour chacune d'entre elles, à leur manière, mais aucune n'a l'exclusivité de l'amour (voir p. 14 : l'histoire de Pieje). C'est exactement comme j'aime mes quatre enfants. Mes enfants ne sont pas non plus tous pareils, et pourtant je ne veux pas et ne peux pas faire de distinction entre eux. Ils ne sont pas parfaits, tout comme je ne suis pas moi-même parfait. Parfois, ils peuvent m'agacer, tout comme je m'agace souvent moi-même, mais cela ne dure pas une minute. Mon plus jeune enfant, Jefke, est bien sûr différent : je n'ai donc jamais pu m'énerver contre lui, mais grâce à lui, j'ai découvert et appris à apprécier le courant gnostique. J'ai une fille et trois fils. Je ne peux pas imaginer que je puisse aimer ma fille moins que mes fils. Pourquoi est-ce que je parle soudainement de ma fille ?

Toutes les Églises chrétiennes officielles sont issues du tout premier concile de Nicée en 312 après Jésus-Christ. Cela me laisse très perplexe quand on constate qu'aucune femme n'a été autorisée à participer au concile de Nicée : 318 saints hommes et 0 sainte femme. Au cours de cet important concile, l'Évangile de Marie-Madeleine n'a pas été retenu car il était déjà considéré comme « simplement » apocryphe et ne répondait pas aux critères du canon biblique « masculin ». L'Évangile de Marie-Madeleine est l'un des écrits gnostiques qui ont été rédigés après l'époque des apôtres

« Écrit en 120 après J.-C. Suis-je donc si mauvais que j'aime ma fille autant que mes trois fils ? »

Je suis cependant de plus en plus convaincu que son évangile peut, tout autant que les évangiles canoniques, voire davantage, montrer le chemin vers la grâce divine à toute personne qui cherche sincèrement. Et pour ceux qui ont du mal à accepter le message de cette femme parce qu'elle est une femme, il vaut mieux qu'ils tournent leur attention vers Jean, le demi-frère de Jésus, petit-fils de Joseph le charpentier, et de cinq ans l'aîné de Jésus, qui a grandi avec lui, a vécu la fuite en Égypte et se tenait aux pieds de la croix avec Marie : « Femme, voici ton fils. » ce qui permet de reconnaître Jean comme le « véritable » frère de Jésus. Et s'il vous plaît, méditez un instant sur Jean 14, 18-20. « Je ne vous laisserai pas orphelins. Je viendrai vers vous. Le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez, car je vis et vous vivrez. En ce jour-là, vous saurez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi et que je suis en vous. »[2] Oui : « Je SUIS EN vous. »

Y a-t-il quelqu'un de plus proche de nous que celui qui est EN nous à chaque seconde ? N'est-ce pas réconfortant ? Le

[2] Le niveau spirituel de cette déclaration de Jésus à Jean en dit long sur le niveau spirituel de Jean, le demi-frère de Jésus. Jésus ne fait une telle déclaration qu'à quelqu'un qui la comprend aussi sur le plan spirituel. Cela vaut tout autant pour les conversations de Marie-Madeleine. En tant que médecin généraliste, j'ai souvent dû expliquer le même tableau clinique à des niveaux intellectuels allant du plus bas au plus élevé. Ce n'est pas parce que je ne comprends pas la théorie de la relativité d'Einstein dans les moindres détails qu'Einstein a tort. Qui peut/ose contredire Jésus ?

La fraction du pain n'en est qu'une petite partie. Aucun des 318 membres masculins du premier concile de Nicée n'a osé supprimer l'Évangile de Jean, pourtant aux accents gnostiques évidents… et à juste titre.
La lutte entre la raison fondée sur la gnose, notamment la connaissance de soi – « celui qui se connaît lui-même connaît le Tout » –, et la raison fondée sur les rituels et les institutions dotées d'une autorité doctrinale imposée de l'extérieur, suscitera éternellement des tensions, tout comme nous nous disputons sur la lettre d'une loi et l'esprit d'une loi. Les deux camps ont leurs faiblesses et leurs forces, mais aucun ne doit se considérer supérieur à l'autre. Un patient m'en a un jour donné un exemple et une réponse. Il s'appelait Petrus, ce qui, dans notre dialecte, se prononçait « Pieje ». C'était un ouvrier vivant dans la plus petite maison ouvrière du village. Pieje était un simple charpentier de formation, marié à une femme qui s'avéra être atteinte de démence et qui fut internée dans un asile psychiatrique peu après la naissance de leur fille unique, pour y mourir assez jeune. Je ne l'ai jamais connue. Pieje avait toujours le sourire aux lèvres et ne semblait pas heureux, car il l'était tout simplement. Sa fille unique menait elle aussi une vie recluse. Pieje ne savait pas ce qu'était se plaindre. La seule chose qu'il lisait était le journal quotidien. La religion lui semblait étrangère. Je ne pouvais pas dire qu'il lui manquait quelque chose : ni argent, ni Dieu. Pieje a vécu jusqu'à 91 ans et, les derniers jours avant sa mort, mon infirmière Hilde et moi sommes allés le voir tous les jours.

Il n'était pas question d'hospitalisation. L'homme ne ressentait aucune douleur notable, et son sourire ainsi que sa gratitude étaient gravés sur son visage du matin au soir. Hilde et moi étions surpris et lui demandions sans cesse s'il n'avait pas mal. Non, répondait-il, et il attendait paisiblement, allongé sur son lit. Le dernier jour, je lui ai demandé en présence de Hilde : « Pieje, tu n'as pas peur de mourir ? » Et Pieje nous a regardés avec étonnement et en souriant : « Pourquoi le serais-je ? J'aime tout le monde. » Et Pieje est mort cette nuit-là en présence de sa fille. C'était un gnostique pur sang. Un papillon violet. Et alors je me sens petit, moi qui dois écrire une trilogie en grande pompe sans pour autant atteindre le niveau des chevilles de Pieje : « J'aime tout le monde. » Pieje connaissait le TOUT. Mon profond respect, Pieje.
En bref : l'amour a le dernier mot, et les cartes d'adhérent ne sont pas indispensables et sont parfois même contre-productives. Et cela a aussi fortement frappé Mahatma Gandhi : « J'aime bien le Christ, mais je n'aime pas les chrétiens : ils sont si différents du Christ. » Mais ainsi, Gandhi commet lui aussi la même erreur (I don't like the Christians) que toutes les différentes Églises chrétiennes entre elles, et lui aussi a encore quelque chose à apprendre de Pieje. Je termine par un petit mot pour Belial : « Oh oui, mon cher Belial, moi aussi je commets beaucoup d'erreurs contre l'amour, mais ce n'est pas pour autant que tu m'as déjà. »
Erik Willems

INTRODUCTION

Le mystère de l'amour restera toujours le plus grand mystère pour l'humanité.

L'amour est en soi un sentiment universel et illimité, connu de chaque être humain, qui ne se laisse enfermer ni dans des règles, ni dans des commandements, ni dans des lois, ni dans le temps. Nous pouvons écrire des livres à son sujet, mais nous n'atteindrons jamais ses limites : l'amour est comme le Big Bang et ne cesse de s'étendre, tel un commencement sans fin. L'amour offre la force vitale à tout ce qui vit. Sans lui, il n'y a que de la matière. Ce que nous pouvons expérimenter de l'amour en tant qu'individus est pourtant insignifiant par rapport à ce qu'il peut donner : notre ego se met toujours en travers du chemin. Pourtant, chaque être humain aime être aimé, aussi stupide ou hostile soit son comportement. L'amour est toujours omniprésent, qu'il s'agisse d'affirmation ou de négation. Nous pouvons lui donner une infinité de noms et de significations. Marie-Madeleine décrivait l'amour dans son évangile comme la « Nature de la Racine ». Le plus petit insecte prend soin de sa progéniture. Chaque plante se reproduit. Chaque micro-organisme se divise. Chaque cellule porte en elle des informations à transmettre à une nouvelle cellule. « Quelque chose » a un jour déclenché cette reproduction et lui a donné sa force. Le mot « reproduction » contient « plante », et une plante ne peut exister sans racine. La Nature est un mot qui désigne tout ce qui vit. La « Nature de la Racine » est la source désintéressée de la vie, du bonheur, du don, du respect, de l’amour.

Le contraire de ce pôle n'est qu'une négation de ce qui est et de ce qui existe.

La lutte entre les deux pôles pour conquérir le cœur de l'homme est une lutte acharnée.
Dans l'évangile apocryphe [3] de Marie-Madeleine, qui n'a été retrouvé que partiellement à Nag Hammadi en 1946 et daté d'environ 120 après Jésus-Christ, elle raconte comment Jésus lui a transmis un message quasi identique à celui de Jean : qu'Il demeure EN nous, qu'Il n'a plus besoin de revenir, et qu'en même temps, des forces maléfiques habitent en nous : les ténèbres, l'ignorance, la convoitise et la colère. De nombreux premiers chrétiens et « paroisses avant la lettre » adhéraient à cette vision, regroupés sous le nom de « chrétiens gnostiques », dont nous parlerons plus en détail plus tard. Le seul évangile féminin ne fut toutefois pas abordé lors du concile de Nicée en 325 après J.-C. par les 318 délégués masculins.

Dans l'un des premiers chapitres, je donne la parole une dernière fois à Belial au début de l'Ancien Testament, avant de présenter un exemple de récit fragile à une époque où l'écriture n'existait pas encore : l'ère des conteurs venait de s'ouvrir. Ce n'est qu'aux alentours de 900 avant J.-C.

[3] *Esther de Boer* : *Marie-Madeleine, au-delà du mythe,* Meinema

que des récits écrits[4] ont été transmis sur la base des récits de Moïse 500 ans plus tôt. Ensuite, je raconte l'histoire romancée de deux femmes fortes et amies, Marie[5] et Marie-Madeleine.

[4] Le « *Yahwiste »*, dont il sera question plus loin dans le chapitre « Réhabilitation de Jacob »

[5] *La vie de la Vierge Marie*, *la Théotokos*, Couvent des Saints Apôtres, Buena Vista, Colorado, États-Unis

L'ANCIEN TESTAMENT

INTRODUCTION À L'ANCIEN TESTAMENT

L'Homo sapiens[6]est apparu il y a 2,5 millions d'années. Des milliers d'années auparavant, tout était transmis oralement, de génération en génération, sous forme de récits et de variantes. Il a donc fallu attendre les Mésopotamiens pour voir apparaître une écriture complète. À partir de 3000 avant J.-C., ils ont enrichi l'écriture sumérienne d'un vocabulaire plus étendu et ont transformé les signes en forme de clous. À partir de 2500 avant J.-C., les écritures complètes égyptienne, hébraïque, latine et grecque ont suivi, puis de nombreuses autres écritures complètes dans d'autres parties du monde un peu plus tard. Les récits de Moïse ont été rassemblés vers 900 avant J.-C. dans un texte de base : le Yahwiste[7] , un amalgame d'écrits sélectionnés dans lesquels Yahvé occupait une place centrale et qui servait de fondement au judaïsme.

---

[6] *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, Yuval Noah Harari

[7] Le *Pentateuque* (« les cinq rouleaux ») comprend les cinq premiers livres de l'Ancien Testament, désignés dans la tradition chrétienne par leurs
noms gréco-latins : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome. Le Yahwiste en est la source la plus ancienne, qui traite principalement de récits.

Selon la science actuelle, le premier jour de la Genèse s'est avéré être un « Big Bang » [8]qui a eu lieu il y a 13,8 milliards d'années, bien avant qu'il ne soit question d'un deuxième jour de la Genèse. *Et alors ?* Est-ce un problème pour le récit de la création par un Dieu en tant que tel ? En devenant adultes, plus raisonnables, nous avons perdu le don de croire au mystérieux « abracadabra » de nombreux magiciens de notre plus tendre enfance, alors que nous aimions raconter à nos enfants, l'esprit encore ouvert, ces contes de fées où les animaux pouvaient parler. Faire apparaître de nulle part quelque chose de totalement impossible était pour beaucoup d'entre nous un cadeau et une évidence tant que nous restions enfants. Une fois adultes, cela a perdu toute sa magie et, plus encore, le don de nous ouvrir à ce qui est purement intellectuellement impossible. Désormais, la science devait d'abord pouvoir le prouver. La science entretient pourtant une sorte de relation amour-haine avec l'imaginaire et la naïveté, mais préfère les qualifier d'intuition, et il n'y a rien de mal à cela. L'intuition, ce qui est le plus important chez l'être humain, lutte encore pour être reconnue face à la raison humaine[9] . En effet, de nombreuses percées scientifiques ont souvent pris leur source dans l'intuition et la foi. On peut affirmer sans crainte que la théorie de la relativité d'Einstein[10] a vu le jour

---

[8] *Oer*, Cees Dekker, Gijsbert van den Brink, Corien Oranje, Ark media

[9] *Gerd Gigerenzer*, psychologue, est un expert mondial dans le domaine de l'intuition.

[10] *Einstein* a déclaré : « L'esprit intuitif est un don et l'esprit rationnel est son serviteur. » Ce thème revient sans cesse dans ce

livre.

grâce à une imagination débordante, associée à une parfaite maîtrise des bases de la physique, à un grand intellect, ainsi qu'à une ouverture d'esprit et une perspicacité analytiques, qu'il s'agisse d'observer un train qui passe dans une gare ou de prendre un ascenseur. Toutes les grandes inventions et découvertes ont vu le jour grâce à l'audace de sortir des sentiers battus ou à des découvertes fortuites, mais cela exigeait aussi de l'intuition pour chercher le « pourquoi » ou le « à quoi cela sert-il ? ». Pourquoi ne pourrait-on pas affirmer que le Big Bang fut le tout premier acte du plan d'un maître suprême, un « Dieu », visant à fournir les éléments constitutifs de l'être humain, l'espèce homo ? Le genre dont est issu le « sapiens », qui, après avoir évolué, tente encore chaque jour de s'améliorer et est toujours à la recherche du bonheur suprême, même si l'homme confond souvent ce bonheur avec l'argent. Beaucoup de gens trouvent ridicule de qualifier le bonheur suprême d'« amour » dans les bons moments, mais dans les mauvais moments, chaque être humain s'accorde généralement dans son cœur, ridicule ou non, pour désigner le bonheur suprême de l'homme selon sa valeur la plus vraie et la plus fondamentale : l'amour. Et si cela est vrai, alors ce big bang, qu'il soit d'une douceur ou d'une dureté primitives, a été le premier pas plausible et parfait dans la création d'un Dieu qui est Amour.

Remontons un peu dans le temps pour évoquer le miracle de la naissance de l'écriture, avec le journal écrit succédant au journal oral après des millénaires.

L'être humain, du genre Homo ou homme[11], est apparu sous diverses formes primitives il y a 2,5 millions d'années. Que Adam ou Ève aient été des Homo neanderthalensis ou des Homo sapiens n'a aucune importance. Ils appartenaient au genre Homo et n'étaient pas stupides. Ce n'est qu'aux alentours de 8 000 ans avant Jésus-Christ que l'homo sapiens est devenu la dernière et unique espèce issue du genre homo, non sans avoir conservé de nombreux gènes importants de ses prédécesseurs. La toute première écriture de cet homo sapiens provenait du peuple sumérien, sur des tablettes d'argile datant de 3 300 à 3 000 avant Jésus-Christ. Leur écriture était littéralement succincte, ce n'était qu'une écriture partielle : on ne pouvait jamais écrire d'histoire ou de livre avec, seuls les chiffres et quelques mots se voyaient attribuer un symbole ou un dessin. À l'origine, c'était un instrument comptable précieux et indispensable. Il a donc fallu attendre les Mésopotamiens pour voir se développer une écriture complète à partir de 3000 avant J.-C. Ils ont enrichi l'écriture sumérienne d'un vocabulaire plus étendu et les signes ont pris la forme de clous. À partir de 2500 avant J.-C., les écritures complètes égyptienne, hébraïque, latine et grecque ont suivi, et de nombreuses autres écritures complètes dans d'autres parties du monde ont vu le jour un peu plus tard. Le fait est que les grands récits, dont les plus connus, le Yahwiste (la partie la plus ancienne du Pentateuque et une partie de l'Ancien Testament ultérieur) et *l'Iliade* grecque, ne nous étaient jusqu'alors que

[11] *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*, Yuval Noah Harari

ont été transmises oralement de génération en génération. Ce n'est que plusieurs siècles, voire plusieurs millénaires plus tard, que des écrivains s'en sont emparés, avec tous les avantages et les inconvénients que cela comportait. Les avantages étaient la touche souvent poétique et l'émergence d'une certaine uniformité[12] ; l'inconvénient était que le contenu ne correspondait pas toujours à celui des tout premiers récits. Nous arrivons maintenant à un point crucial de notre discours, et je cite la science : « Il faut faire la distinction entre l'époque dont on racontait l'histoire (et pour laquelle on ne trouve pas de date de début précise : mille ans plus tôt ?) et celle où ces récits ont été couchés sur papier à partir de 900 avant J.-C. au plus tôt, c'est-à-dire l'époque où les récits attribués à Moïse en 1400 avant J.-C.[13] , mais sans aucune preuve, ont été consignées comme sacrées. Il s'agit là d'un point controversé dans la recherche sur la

[12] L'uniformité ne semblait s'appliquer qu'à *l'Iliade* de Virgile, poète virtuose, mais en ce qui concerne les écrits bibliques, des recherches ont été menées et des compromis recherchés pendant longtemps, du Moyen Âge à nos jours. Un immense puzzle composé d'auteurs différents et se chevauchant, avec des pièces parfois difficilement lisibles, effritées et difficiles à assembler, a souvent été collé en un tout, ce qui, millénaires plus tard, offre à mon « émerveillement et à mon imagination enfantins » actuels l'occasion d'y apporter des commentaires.

[13] Wikipédia, recherche sur « Moïse » : très intéressant comme une sorte de synopsis de l'homme en quête de Spinoza à la fin du XVIIe siècle, qui y a survécu à une tentative d'assassinat, jusqu'à nos jours.

Pentateuque. » [14] Quoi qu'il en soit, nous devrons accepter un écart considérable dans le temps entre les événements (récits) transmis oralement et la tradition écrite plusieurs siècles plus tard. Et c'est là que l'enfant en moi refait surface, car je me souviens encore très bien comment, à douze ans, dans le mouvement de jeunesse, nous jouions pendant les mois d'hiver à ce petit jeu où un premier « narrateur » devait chuchoter à l'oreille du suivant dans la chaîne une petite histoire d'une ligne, jusqu'à ce que le douzième et dernier de la chaîne soit invité à raconter à haute voix ce qu'il avait entendu. Cela se terminait immanquablement par un éclat de rire général des douze membres de la chaîne, surpris par le résultat final incohérent et totalement absurde. Mais cela peut aller encore plus loin, car il existait certainement plusieurs versions d'histoires sur des événements communs entre différentes communautés, tribus ou familles. Imaginons quatre groupes de scouts du même âge jouant le même jeu avec la même phrase de départ, de manière totalement indépendante les uns des autres. Et que le dernier récepteur de chaque groupe, sans entendre la phrase de départ, se retire dans une pièce séparée avec ses trois « collègues ». Ils doivent alors tous les quatre mettre en commun leur version de ce qu'ils ont entendu et ainsi aboutir à un

---

[14] Le Pentateuque comprend les cinq premiers livres : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, qui sont attribués aux « récits » de Moïse datant de 1400 avant Jésus-Christ. Alors que l'évangile écrit de Marie-Madeleine, rédigé en 110 après J.-C., soit seulement 40 ans après sa mort, n'a pas suffi pour être retenu lors du concile de Nicée. Deux poids, deux mesures.

parvenir à un consensus. Comment réussir un tel tour de force ? Que reste-t-il du message original ? Quel effet bouleversant cela a-t-il dû avoir dans l'esprit de cent vingt [15]générations de conteurs sur une période de quatre mille ans maximum, avant que l'écriture ne prenne le relais de l'oralité, passant des auditeurs aux lecteurs ? Sans parler des nombreuses variantes narratives entre les différentes tribus ? Quel narrateur/écrivain a subi l'influence de Yahweh ? Quel narrateur/écrivain a subi l'influence de Belial ? Le combat entre le bon et le mauvais ange ne s'est donc pas seulement déroulé dans le cœur de chaque être humain, mais avec au moins autant de violence dans le récit suprêmement important, et plus encore , écrit mot. Bien des

---

[15] On peut faire une estimation approximative à partir des données arithmétiques suivantes : espérance de vie moyenne estimée et surestimée, durée, nombre de tribus et de communautés, et je parierais alors sur au moins cent cinquante narrateurs dans un même récit au sein d'une communauté ou d'une tribu, actifs sur trois à quatre millénaires jusqu'à la découverte de l'écriture. La première source écrite de la Bible, le Yahwiste, n'a été rédigée qu'aux alentours de 950 avant J.-C. Il est très probable que les tout premiers Homo sapiens (2,5 millions d'années plus tôt) n'aient pas non plus commencé immédiatement à raconter des histoires. Leur a-t-il fallu mille ans pour cela ?
Deux mille ans ? Il y a beaucoup de facteurs inconnus, mais un fait est certain : il s'agissait d'histoires qui, au départ, se transmettaient oralement. Et combien de récits existaient-ils dans les tribus ou communautés voisines, indépendamment les uns des autres ? Quelle trame narrative a finalement été retenue pour la version écrite définitive ? Ou bien a-t-on mélangé plusieurs trames narratives, en faisant des compromis pour parvenir à un consensus ? Les conteurs de l'époque se sont-ils jamais réunis et étaient-ils prêts à s'entendre ? Le premier écrivain a dû être submergé par les nombreuses « versions » en circulation, s'il a eu la chance de les entendre.

Le narrateur de l'histoire de Caïn a dû se voir confronté à cette question extrêmement délicate : d'où Caïn a-t-il soudainement trouvé sa femme ? Caïn, qui aurait entretenu une relation incestueuse avec sa mère ? Très improbable… Le narrateur a apparemment passé cela sous silence, tout comme l'auteur l'a résolu plus tard en gardant un silence pudique, alors que toute personne sensée sait qu'il faut une femme pour enfanter. De nombreux points délicats et de nombreuses questions ont été éludés dans la Genèse écrite. La tour de Babel, qui a soudainement divisé les hommes en différentes langues : quelle est l'influence de Yahweh ? Quelle est l'influence de Belial ? Noé et le déluge, qui a entraîné la mort par noyade de nombreux enfants innocents ? Le vol du droit d'aînesse par la ruse de Jacob au détriment de son frère aîné Ésaü ? Deux fils du patriarche Jacob, Simon et Lévi, qui se mettent à tuer pour venger l'outrage fait à leur sœur Dina. Des villes entières, Sodome et Gomorrhe, complètement détruites ? L'exode d'Égypte, au cours duquel des centaines d'Égyptiens, eux aussi de simples hommes accomplissant un ordre militaire, sont morts dans la mer : quelle est l'influence de Yahvé ? Quelle est l'influence de Bélial ? Ou bien Bélial s'est-il déguisé en Yahvé ?

De nos jours, l'Ancien Testament continue d'être décortiqué et commenté par des exégètes, des ecclésiastiques, des passionnés de la Bible et des jurisconsultes, mais aucun d'entre eux ne parviendra jamais à corriger l'erreur dans le lien narratif entre, par exemple,

le numéro 27 d'un fil narratif 3 assez dominant de la chaîne. Imaginez que vous soyez vous-même un puissant démon : n'est-ce pas là votre plus grand triomphe que vos terribles méfaits et paroles infernales soient encore, des milliers d'années plus tard, attribués à l'œuvre de Dieu qui est Amour ? Qui est toujours ? Qui est Saint ? Pour qualifier quelque chose de « saint », il faudrait tout de même disposer d'arguments très crédibles.
Comment un « récit » manipulé de la Genèse et des nombreux autres livres de l'Ancien Testament a-t-il pu voir le jour et acquérir l'épithète « sacré » ? Comment cet esprit du temps de l'époque a-t-il pu naître ?
Il n'y a qu'une seule réponse : l'homme s'est éloigné de plus en plus de l'Éden spirituel. Et n'était-ce pas là le seul but de Belial, et cela aurait-il pu être l'intention de « Dieu qui est Amour », qui veut donner à tous les hommes une place dans Sa Cité d'Amour ?

On peut donc faire comme si ces livres étaient sacrés, mais les conséquences ne se sont pas fait attendre. De nombreuses personnes ont été tuées, et continuent d'être tuées, sur la base de déclarations et d'histoires tirées de ce livre d'un « dieu » tout sauf aimant, qui s'apparente davantage à un Belial punitif qu'à un Dieu d'amour et de pardon.
Et cela devient encore plus complexe : à cela s'ajoute la façon dont la langue elle-même évolue au fil des siècles, avec de nouveaux mots, de nouvelles figures de style, et donc aussi avec la transmission d'autres sentiments. Un exemple. « J'ai froid » ou « le froid

me transperce jusqu'aux os » : la seconde expression suscite la compassion, tandis que la première est neutre et informative.

Prenons, à titre d'exemple marquant, l'une des premières traductions majeures de la Bible en néerlandais dans nos contrées : la Statenvertaling[16] , une nouvelle Bible pour la République de Hollande en 1673. « L'union fait la force »[17] figure sur la page de titre de cette Bible des États.

Et cela a été un succès : peu de livres ont eu une influence aussi grande sur la culture du nord des Pays-Bas que cette Bible. Dans presque tous les débats religieux – et ils étaient nombreux au XVIIe siècle –, la Bible jouait un rôle important. Il existait de nombreuses traductions néerlandaises différentes de la Bible en circulation. Celles-ci comportaient pas mal d'erreurs, de sorte que divers passages étaient interprétés de manière différente. Mais même sur une même traduction, on ne parvenait souvent pas à s'entendre. Lorsque, en 1618-1619, la doctrine de la foi réformée fut établie lors du Synode de Dordrecht, il fut décidé qu'il fallait également produire une traduction correcte de la Bible. Ce projet a fait l'objet de huit jours de délibérations, puis a fait l'objet d'un lobbying intensif auprès, par exemple,

---

[16] Ce passage a été repris presque mot pour mot du site web www.debijbel.nl. Il s'agit d'une traduction protestante de 1637, alors que la première Bible catholique romaine en néerlandais était la traduction Willibrord de 1975 !

[17] « *Pouvoir* » : d'emblée, cette Bible commence sur une fausse note. Cette nouvelle traduction néerlandaise devait unir les habitants de la République – un seul peuple, une seule langue, une seule Bible – et ainsi accumuler du « pouvoir » : le mot « pouvoir » reste un mot terrible quand on se fixe l'amour comme objectif.

des théologiens, des éditeurs et les États généraux. Ceux-ci s'engagèrent à prendre en charge les frais et passèrent officiellement commande du projet en 1625, d'où le nom de « Statenvertaling » (Traduction des États). En passant cette commande, les autorités indiquaient également qu'elles détenaient une autorité supérieure à celle de l'Église. Les traducteurs se virent confier une lourde tâche. Ils devaient fournir, en néerlandais correct, une traduction fidèle des langues bibliques originales, notamment l'hébreu de l'Ancien Testament et le grec du Nouveau Testament. De plus, la traduction devait être conforme à la doctrine réformée établie lors du synode de Dordrecht. Le texte ne devait en outre en aucun cas prêter à confusion. Avec la Réforme, l'expérience personnelle de la foi avait pris de l'importance. C'est pourquoi chaque croyant devait pouvoir comprendre le texte par lui-même, sans qu'il y ait lieu de douter. Pour répondre à toutes ces exigences, six traducteurs et quinze « superviseurs » (contrôleurs, également appelés « réviseurs ») furent sélectionnés parmi les meilleurs théologiens et linguistes du pays. Ils travaillaient en équipes à Leyde, où ils pouvaient utiliser les ouvrages de la bibliothèque universitaire et bénéficier, si nécessaire, des conseils des chercheurs de l'université. Les premiers traducteurs commencèrent en 1626, les premiers réviseurs en juillet 1633. L'un de ces réviseurs était le poète et pasteur Jacob Revius, originaire de Deventer. Le conseil presbytéral de Deventer souhaitait qu'il soit de retour avant l'hiver, mais Revius refusa. « Ce projet prime sur mon devoir de pasteur », déclara-t-il, « je travaille désormais sous l'autorité des États généraux. » En

En septembre 1633, Revius avait terminé son travail. La Bible des États parut en 1637. La première édition était une version de luxe, un ouvrage volumineux et coûteux ; par la suite, des éditions abrégées, plus petites et moins chères, furent également publiées.
La Bible des États connut un grand succès. Elle devint la bible de référence dans les églises calvinistes et les écoles calvinistes. Dans les familles calvinistes, on en lisait des passages quotidiennement. D'autres protestants, tels que les anabaptistes et les piétistes, se mirent également à utiliser ce livre. Seuls les luthériens restèrent fidèles aux traductions de la Bible de Luther. De nombreux poètes furent (et sont toujours) inspirés par la Bible, comme par exemple le pasteur Jodocus van Lodenstein. Dans son recueil *Uyt-spanningen* (1676), on trouve une série de méditations inspirées de 1 Jean 2:16 : « Car tout ce qui est dans le monde, à savoir la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et la fierté de la vie, ne vient pas du Père, mais du monde. » Le dernier poème de la série incite au calme et à l'introspection, et condamne l'orgueil :

« La grandeur de la vie.

Où vas-tu, mon cœur ? Tu ne t'emballes pas, mais
tu montes et halètes sans même monter les
marches ; je te conseille de monter modérément,
car si tu montes
modérément : prudemment ; ainsi : comme le sommet
arrive à toute vitesse, et s'imagine être là :

Cela ira certainement à l'encontre de votre opinion, car votre élan vous propulse vers le haut pour mieux vous faire retomber.
Et quand vous serez alors en train de dévaler : oh, oh ! Votre vitesse aggrave votre chute : c'est pourquoi je vous dis encore : restez immobile, et observez-vous ; je parie que vous ne verrez rien. »

Dieu s'est soudainement mis à parler néerlandais ! Les traducteurs et les relecteurs de la « Statenvertaling » avaient reçu pour mission d'utiliser un néerlandais correct. Cela était plus facile à dire qu'à faire. Ils venaient de différentes régions du pays et apportaient avec eux leurs propres variantes du néerlandais. Il a donc fallu trouver des compromis sur l'orthographe, la grammaire et le vocabulaire. Pour de nombreux mots, tournures de phrases et expressions, il n'existait pas encore de variante néerlandaise standard, qu'il fallait alors créer. Ces solutions ont constitué les premiers pas vers une langue néerlandaise unifiée. La Bible des États ayant été très largement lue, elle a eu une grande influence. On le remarque encore clairement dans le néerlandais actuel. Les traducteurs travaillaient de manière systématique. Ainsi, ils optaient par exemple systématiquement pour « om » dans les propositions subordonnées exprimant un but : « venu pour explorer ce pays » au lieu de « venu pour espionner le pays » (Josué 2:2). Ils ont également systématiquement fait la distinction entre « liggen » et « leggen » et ont choisi « dacht » au lieu de « docht » et « vond » au lieu de « vand ». Grâce à la Statenvertaling,

le pronom réfléchi « zich » est couramment utilisé, et non « hem » ou « haar ». De nombreux proverbes et expressions proviennent de la Statenvertaling, comme « porter quelqu'un aux nues », « tâtonner dans le noir », « ne pas être né de la dernière pluie », « ses cheveux se hérissaient », « la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre », « voler le cœur de quelqu'un », « ouvrir son cœur », « remuer ciel et terre », « baisser les bras », « chercher la petite bête », « mettre le couteau sous la gorge de quelqu'un » et « qui creuse un trou pour autrui y tombe lui-même ».
Ce fut une tâche ardue qui donna lieu à des discussions intenses et à de nombreuses modifications. Le secrétaire de la commission en perdait parfois tout espoir. Et l'un des traducteurs, Willem Baudartius, se lamenta auprès du réviseur Revius : « Je n'ai jamais autant buté de ma vie que je dois le faire maintenant, dans mes vieux jours. » Mais le succès a largement compensé ces efforts. Lorsque le livre est sorti, on a fait remarquer que Dieu parlait désormais en néerlandais, tant la langue était belle.

Voilà pour cet exemple tiré des Pays-Bas.
Si l'on extrapole cela à toutes les langues du monde, avec tous leurs dialectes, on ne peut en vouloir à personne de ne pas pouvoir, malgré toutes les nobles intentions, parler de visions et d'interprétations concordantes de ce qui s'est réellement passé dans l'original.
L'avènement de l'écriture a très probablement permis d'éviter des malheurs bien pires, mais d'un autre côté, l'amalgame d'« adaptations » plutôt opportunistes,

« ajouts » et « clarifications » par divers traducteurs, et surtout des traducteurs humains, s'est soudainement vu attribuer l'épithète « sacré ».
Il faut, pour le moins et pour le dire gentiment, utiliser le terme « sacré » avec prudence et parcimonie.
L'humilité commande plutôt de sous-estimer que de surestimer. La Bible a été vendue comme si cette œuvre humaine était l'œuvre de Dieu lui-même, et donc « sacrée ».
Bon nombre des objectifs des actions de Belial sont soudainement devenus « sacrés » et, dès lors, ne devaient plus être remis en question ; ils sont encore aujourd'hui vénérés avec le plus grand respect et lus dans toutes les religions abrahamiques. C'est un parcours humain, mais imparfait. Nous devons toutefois veiller à ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Jeter le bon avec le mauvais n'est pas vraiment la solution, mais nous devons au moins trouver le courage[18] de démasquer le loup déguisé en agneau et, de préférence, réserver le mot « sacré » à ce qui peut incontestablement être qualifié de sacré. Mais la question légitime se pose de savoir si un être humain est réellement capable de faire une telle analyse. Belial, tel un loup déguisé en agneau, peut même accomplir de « bons » miracles pour obtenir le droit de parole au sein d'un groupe. Il semble, et cela donne sérieusement à réfléchir, que ce que Belial semble

[18] *Le Saint Silouane l'Athonite*, Archimandrite Sophrony, lire à la page 126 « Sur l'amour des ennemis » et à la page 129 « Sur la distinction entre le bien et le mal », et je cite : « Le bien obtenu par le mal n'est pas le bien. »

qu'il considérait comme prioritaire, notamment l'instauration d'un « culte des dieux », ce même Belial a fourni le moyen par excellence de justifier le meurtre, la vengeance, la punition, la guerre, trahir ou tuer son frère, semer la discorde, pratiquer un favoritisme sélectif, appliquer deux poids deux mesures et surtout, ce qui fut le coup fatal pour l'homme d'Éden : placer la femme à jamais dans une position d'infériorité par rapport à l'homme. Est-ce que, dans l'esprit de notre époque, nous pouvons écarter cela en disant que ce n'était « que » « l'esprit de l'époque », un fait culturel qu'il faut comprendre dans son contexte et que l'on ne peut donc pas évaluer en tant que tel comme l'œuvre de Belial, alors que de nombreuses religions traitent encore leurs femmes de cette manière et que toutes leurs guerres reposent toujours sur un récit opportuniste et déformé ? Pour ainsi justifier « en toute légitimité » des siècles de « guerres saintes » sous toutes leurs formes et continuer à utiliser cet argument comme une justification pour produire des armes, les bénir afin de tuer nos semblables et de causer des souffrances au nom de « Dieu qui est Amour » ?

Tant que le christianisme était lui-même persécuté, il était pur. Chaque martyr était une défaite et une horreur pour Bélial. Après l'édit de Nicomédie en 311 après J.-C. et celui de Milan en 313 après J.-C., qui mirent fin aux persécutions et proclamèrent le christianisme religion d'État, la porte s'ouvrit aux chrétiens « opportunistes », comme il y en avait beaucoup à l'époque et comme

Je me considère aujourd'hui comme quelqu'un qui parle sans retenue et qui n'a pas à craindre d'être persécuté. On ne peut guère reprocher à l'islam de 610 après J.-C. d'avoir rabaissé Jésus/Issa[19]au rang de simple « prophète », notamment en déformant la traduction du grec ancien de « la venue du consolateur/du Saint-Esprit » lors de la Cène en « la venue du/de leur « béni ». Trois cents ans de christianisme protégé par la loi ont apparemment suffi à l'islam pour mettre le nez des chrétiens, souvent suffisants, dans les faits. Comme déjà mentionné dans la préface, personne n'a jamais mieux exprimé cela que le Mahatma Gandhi, qui a étudié le droit à Londres : « J'aime bien le Christ, mais je n'aime pas les chrétiens : ils sont si différents du Christ. » Les chrétiens d'aujourd'hui, moi le premier, ne méritent pas d'être appelés chrétiens. Les chrétiens d'aujourd'hui ne ressemblent souvent pas au Christ. D'un autre côté, nous devons admettre que la barre est placée très haut pour chaque chrétien : « Aimez vos ennemis[20]». Pourquoi ne voudrait-on pas aimer un modèle tel que le Christ, qui en fait sa mission première ? Une autre religion peut-elle offrir quelque chose de plus élevé ? Existe-t-il un amour plus grand que l'amour pour son pire ennemi ?
Revenons à l'Ancien Testament. L'homme s'est retrouvé pris dans un cercle vicieux, où le nom de Yahvé et de Dieu revenait sans cesse

---

[19] « Nous aimons le Christ, car ce prophète a annoncé le Loué », Islam 612

[20] Je ne connais aucune autre religion qui mette cela aussi résolument en avant. « Aimer » est ici véritablement compris dans le sens de « aimer » et non pas simplement dans celui de « supporter » un autre être humain.

, mais qui a peut-être été tout autant galvaudé. Comment le Dieu d'Amour devait-il alors faire face à une telle violence commise en Son nom ?

Seul un messager en Son nom pouvait remettre de l'ordre et sauver l'humanité de l'Éden.

Mais pour cela, il a fallu attendre longtemps l'arrivée d'une femme.

LES DERNIERS MOTS DE BELIAL

Les disciples de Belial étaient très impressionnés par le fait que Caïn ait pu se racheter aux yeux de Yahvé et que ce soit précisément le fils de Caïn, Hénoch, qui ait pu être élevé au rang de Métatron[21] . Ils se sentaient vaincus. Belial, secrètement jaloux d'Hénoch, devait de toute urgence leur redonner courage.

Ainsi, Belial dit à ses disciples : « La dualité homme-femme au sein d'Eden est brisée, mais il existe encore des forces à l'extérieur d'Eden qui cherchent à rétablir cette unité. L'égalité entre l'homme et la femme est la pierre angulaire la plus importante du plan de Dieu. Continuons à en faire la principale pierre d'achoppement. Briser et perpétuer cette égalité reste crucial. L'homme et la femme hors d'Éden s'en rendent à peine compte. Mais nous ne pouvons et ne voulons pas nous reposer tant que cette œuvre n'est pas achevée. La force devient plus importante que la faiblesse. La puissance absolue plus importante que la simple force. En raison de sa fragilité physique, la femme doit être rendue totalement dépendante de la force de l'homme. Son orgueil fera le reste. La force brute et la raison brutale écraseront la libre intuition de l'homme. Intuition

[21] (*H)Enoch*, le fils aîné de Caïn, acquit en tant qu'humain le statut d'ange et devint le Métatron : le médiateur entre l'homme et Dieu ; lire la deuxième partie de la trilogie : *Celui qui tue les hommes*

sera subordonnée au savoir ou à la croyance de savoir. De même, nous rendrons les animaux féroces, détruirons les récoltes, transformerons la pluie bienfaisante en déluges mortels, rendrons les hivers rigoureux invivables. Je créerai des déserts. La femme aura besoin de la force brute de l'homme et, pour survivre, acceptera volontiers de devenir sa propriété, rendant ainsi l'amour superflu ; et c'est ainsi que l'homme régnera sur elle. Tout comme nous, les asexués, menons actuellement la guerre contre les armées de Michel, nous dresserons les hommes les uns contre les autres afin de rendre la femme encore plus vulnérable, de sorte qu'elle se sente non seulement dépendante, mais qu'elle ressente de moins en moins l'amour de Yahvé. L'homme deviendra désormais son dieu et c'est de sa main et de sa lignée qu'elle recevra le pain et son enfant. Physiquement et spirituellement. Les femmes se battront entre elles pour l'homme le plus fort. Les hommes se battront entre eux pour la plus belle femme. La jalousie régnera en maître. J'élèverai le plaisir sans amour bien au-dessus du plaisir de l'amour. Rien ne rappellera à l'homme ni à la femme à quel point ils ne faisaient qu'un autrefois en Éden. »

Ses disciples se montrèrent enthousiastes à l'idée de ce projet et se mirent à discuter à voix haute. Mais pour Belial, ce n'était qu'un début : combien lui-même, Lucifer, avait-il été impressionné par le trisagion lors de son séjour dans le Saint des Saints ? « Saint, saint, saint », chantaient en chœur toutes les puissances et toutes les forces, avec des sons qui provenaient directement de ce qu'il y a de plus beau et de plus pur en chaque

les personnes présentes, et surtout dans la moindre fibre de l'extrêmement sensible Lucifer, le porteur de lumière, les touchèrent au plus profond de leur être. Belial sentit aussitôt comment ce lointain souvenir soudain semait immédiatement la confusion chez ses disciples et ne laissa pas une seconde à ses disciples excités pour qu'ils se laissent gagner par le désespoir : « En même temps, je créerai pour eux des dieux sacrés sous diverses formes et variétés, et c'est pour ces dieux qu'ils se battront. Je me déguiserai en Yahvé et revêtirai une peau de mouton à sa mesure, afin que personne ne puisse remarquer notre différence. J'écrirai des livres sacrés et proclamerai des guerres saintes. Ils qualifieront de sacrés les combats à mort qui en découleront, et je réécrirai l'Éden par l'intermédiaire de complices, apparaissant après m'être manifesté sous la forme d'un serpent comme l'égal de Yahweh et soumettant la femme à jamais à l'homme. Elle seule portera le fardeau de la dette, afin que l'homme règne éternellement sur elle. Plus encore, je qualifierai l'homme lui-même de sacré, et ainsi, le mot « sacré » sonnera de plus en plus creux et vide. Je ferai empester leur souffle et leurs excréments, et j'en ferai mon encens, le plus délicieux des sulfures. Le mot « sacré » se dégrader jusqu'à devenir un grain de sable insignifiant dans un désert brûlant, ce grain de sable pouvant déjà s'estimer heureux et reconnaissant que MOI, » hurla-t-il en criant dans ses pensées, « MOI, je ne brûle pas le grain de sable jusqu'à ce qu'il n'ait jamais existé. Oh non, je ne peux pas être aussi stupide : « Dieu saint » et « Dieu saint » doivent pouvoir continuer à s'affronter à mort avec leurs fidèles. Chacun

« L'homme qui se prend pour un dieu se sentira à la fois obligé et en droit de le faire : quoi de plus simple que de tuer son prochain qui pense différemment ? Il ne nous reste plus qu'à regarder et à nous délecter. » Telles étaient ses pensées triomphantes. « Mieux encore, les hommes créeront eux-mêmes, entre eux, des variantes d'un Yahweh avide de vengeance. Ils fabriquent leurs propres dieux et je n'ai plus qu'à en faire des dieux vengeurs, afin qu'ils aient peur de leur dieu. Je rendrai leur peur de l'amour plus grande que leur amour pour l'amour. Les gens se proclameront eux-mêmes ou proclameront d'autres comme saints et se placeront au centre d'une petite communauté, qui leur créera l'illusion d'un univers qui leur est propre. Les hommes provoqueront des guerres saintes et les mèneront entre eux, rendant les femmes et les enfants encore plus dépendants de leurs muscles, de leur audace, de leur soif de sang, de leur vengeance et, enfin, de leur pouvoir. Le pouvoir ! Le pouvoir ! La seule tâche de la femme faible se réduira à engendrer davantage d'hommes afin de pouvoir mener davantage de guerres. Je me vengerai de la rébellion de l'homme d'autrefois et chaque lignée féminine ne sera plus que la sujette d'un homme d'une autre lignée. Je veillerai personnellement, très personnellement, à ce que leur Dieu soit toujours désigné par « il » et jamais par « elle ». Je ferai de chaque époque mon esprit du temps. Je vais m'immiscer dans chaque heure, chaque mot, chaque phrase : je m'approprierai chaque changement de comportement ou chaque tournant dans les habitudes de l'homme. Déguisée, je m'introduirai parmi eux et contribuerai à façonner leurs habitudes et leurs rituels, car celui qui possède l'esprit

et maîtrise les rituels de son époque, est le maître du présent et de l'avenir et connaît mes erreurs passées : regarde ! Regarde donc à quelle vitesse je m'adapte et comment j'apprends sans peine de mes victimes ! Ce sont des petits chéris que je chéris et oui, je le crie haut et fort : je les A I M E. Vraiment ! Je vais adapter et déformer la langue parlée des hommes siècle après siècle, afin que plus rien ne puisse être compris tel qu'il était initialement prévu ou tel qu'il a jamais été transmis depuis l'Éden perdu. Je vous ordonne de n'utiliser le mot « Éden » qu'après que je me serai emparé de l'Éden en tant que Yahweh, car ce qui n'est pas un mot n'a jamais été un mot ni un concept. Je modifierai à l'infini le sens des mots depuis leur origine et les ferai réapparaître sans cesse sous un nouveau jour jusqu'à ce qu'il ne reste pratiquement plus rien de reconnaissable de ce qui fut dit au tout début, à cause des nombreuses conjectures de générations qui corrigeront erreur sur erreur sur erreur sur erreur et se rendront nécessairement, ou appelez cela… » Et il interrompit brusquement sa pensée devant eux, afin d'être certain de retenir leur attention pour son apothéose. « Ou le penser… », poursuivit-il, cherchant avec défi leurs yeux avides d'apprendre, « nécessairement affamés… flagorneurs… et s'éloignant, dans leur débilité, de la source asséchée. Les mots changeront de sens et perdront même leur sens, ce qui fera que leurs actes et leurs coutumes, comme par un « miracle divin », changeront réellement, siècle après siècle. Les descendants d'Éden, excusez-moi pour ce mot terrible, s'éloigneront ainsi davantage que

qu'ils pensent construire. Ils m'offriront de nombreuses occasions d'alimenter cette métamorphose des mots et des habitudes, et ainsi, chacun est toujours plus que bienvenu dans MON monde : ô homme, mon cher esclave, tu es plus que bienvenu ! Ma langue fourchue vous caressera à votre arrivée, vous piquera doucement de gauche à droite, parfois au milieu, jusqu'à ce que vous deveniez fous et que je vous traite avec douceur, miséricordieux comme je suis, je le répète, miséricordieux comme je suis, ô oui, homme : comme je suis miséricordieux ! » Ses disciples devinrent fous de plaisir et perdirent la raison. « Halte ! » leur lança Belial à voix haute, et de haut en bas dans ses pensées, il poursuivit à voix basse : « Pour les amener petit à petit, un tout petit peu, un petit pas, pas à pas, parfois un petit pas en arrière, on pourrait dire avec miséricorde, avec mon amour profond… oui : je l'avoue, oh oui, je l'avoue : avec mon amour profond, je vais les… » et Belial savourait déjà : « … empoisonner !!! Empoisonner… les empoisonner de mon amour le plus profond ! Ce qui les rendra plus que jamais effrayés par l'amour et incapables de trouver la moindre direction. » Toute la bande devint plus folle qu'elle ne l'était déjà. Un diable sautait déjà sur l'autre devant lui, sur les moignons d'ailes d'épaule perdues, pour acclamer. Belial se délectait : « Sois le bienvenu, « amour », mot-mère d'hier, maintenant toi aussi tu meurs et tu es enterré et remplacé par quelque chose qui s'éloigne de plus en plus de toi, de ce que tu as jamais signifié. Bienvenue, étranger dans mon temps, et étranger dans ce temps tu resteras et des étrangers tu engendreras ! » Belial

ne se contrôlait plus. « Et si cela ne suffit pas, je rendrai la nature si féroce que l'on se battra pour chaque grain de riz ou de céréale, et que chaque once de bon sens sera réduite en merde par les estomacs vides ! Des femmes épuisées portant des squelettes d'enfants dans leurs bras, et où est leur Dieu ? » Il hurla ses pensées depuis les profondeurs, s'arrêtant juste avant les portes du Saint des Saints. Michel, Djibril et Hénoch l'entendirent, toujours en pensée près de l'entrée. Ils restèrent concentrés sur les tourbillons des séraphins haut dans le Saint des Saints et ne remuèrent pas une aile. Michel sentit[22] sans aucune réflexion ni effort à quel point la bataille serait rude et combien il serait difficile pour les humains de résister aux armes puissantes de Belial sans qu'ils puissent se défendre avec des armes équivalentes. Le bon ange a toujours un retard sur le mauvais ange : le mauvais ange a autrefois vécu en tant que bon ange, mais le bon ange n'a jamais été mauvais. Pourtant… « Il y a tout de même une lueur d'espoir », pensa Michel à l'intention de Djibril après tout ce qui venait de se passer, « Belial sous-estime le pouvoir de faire semblant. » Djibril repensa lui aussi immédiatement à cette première nuit fatidique, lorsque la Femme et l'Homme furent chassés d'Éden, et à la façon dont Adam s'était repris après avoir

[22] Or, c'est précisément là la caractéristique d'un ange bon : l'intuition, savoir uniquement sur la base du ressenti, avec pour seule norme : est-ce de l'amour ou n'est-ce pas de l'amour ? L'amour n'a en effet pas besoin de forger de plan. Ils sont et agissent selon ce qu'ils représentent et ce qu'ils sont : l'amour. L'ange déchu, en revanche, a perdu ce qu'il avait été autrefois. La raison a pris la place de l'intuition et est devenue pour lui tout et l'unique.

Eva avait abusé de cette première nuit sans amour. « Faisons au moins semblant », lui murmura Adam à l'oreille d'un ton suppliant, se souvenant encore très clairement qu'il l'aimait bien plus à l'époque, en Éden, qu'au moment de cet acte. Tout comme Michel pouvait encore capter les pensées de Belial, Belial pouvait lui aussi lire dans les pensées de Michel, et Belial, « comme » s'il ne voulait pas reconnaître cette « faiblesse », s'enfonça immédiatement plus profondément dans la terre, dans le cadre de son plan, jusqu'à ce qu'il soit certain que Michel ne puisse plus capter quoi que ce soit de ce qu'il penserait désormais. Belial s'enfonça « comme s'il était vaincu »… Une fois hors d'atteinte, Belial s'adressa à nouveau à ses troupes frustrées, déçues d'être à nouveau éloignées du champ de bataille tant convoité : « Pauvre Michel ! Qui est plus doué pour « faire semblant » que ce serviteur ? Que nous tous ? Une fois de plus, tu es à la traîne, guerrier sans armes. Je suis vraiment désolé. Tu es esclave parce que tu dois respecter la liberté de l'homme, tandis que je suis libre de réduire l'homme en esclavage sous n'importe quelle apparence, bonne ou mauvaise, que j'adopte. Sois saint, esclave ! Rends-toi la vie difficile. « L'amour n'existe pas ! » Le tumulte dans les esprits des disciples de Belial, soulagés par le plan astucieux de leur maître, était une fois de plus à peine maîtrisable, et ils se seraient faufilés hors de leur repaire par le plus petit interstice pour remonter à la surface et mettre immédiatement leurs plans maléfiques à exécution, si Belial n'avait pas pu l'empêcher juste à temps. « Arrête, mon amour

« Saints disciples ! » pensa-t-il avec un sourire sarcastique. « C'est justement ce qu'il faut éviter à tout prix. Silence ! » Belial, désormais certain que ses ennemis ne pouvaient plus capter ses pensées : « Premièrement, nous devons désormais protéger nos pensées de Michel, nous rendre invisibles aux yeux des hommes, inaudibles à leurs oreilles, intangibles à leurs sens, afin d'être oubliés et même considérés comme inexistants par les hommes. Deuxièmement, nous, les asexués méprisés, nous nous vengerons en retournant précisément leur sexualité contre eux. Là où Yahvé a pu faire de la capacité de procréation la plus grande source d'amour pour l'homme, je ferai de leur sexe un champ de bataille et je vaincrai Yahvé. Ce n'est que le jour où l'homme se sera détruit lui-même que je me manifesterai. Je suis Dieu au-dessus de Dieu et Apocalypse est mon dernier et véritable nom. » Ses disciples devinrent alors encore plus déchaînés et agités, tels un volcan souterrain qui déverserait généreusement sa bouillie brûlante et mortelle sur l'humanité partout dans le monde, si ce n'était que Belial les retenait péniblement. Mensonge après mensonge, intrigue après intrigue, fausseté après fausseté, haine après haine, Belial leur enseignait ainsi comment construire patiemment cette fin glorieuse. L'homme devrait toujours pouvoir mettre cela sur le compte des éléments naturels, ou du hasard, ou de la malchance, ou encore d'un manque de prudence ou de prévoyance, mais jamais, au grand jamais, sur l'orgueil de l'homme, et certainement pas sur l'existence ou non de lui-même et de ses disciples.

Belial savourait ce moment, voyant tout se dérouler sous ses yeux, mais il fut soudainement tiré de sa torpeur par la pensée bouleversante de l'un de ses disciples. La pensée résonnait, brûlante et stridente, dans l'esprit de chaque personne présente : « Et le cœur de l'homme ? » Belial l'entendit soudain crier encore plus fort et résonner au-dessus de toutes les pensées déchaînées de sa bande. Belial sursauta d'abord, mais passa rapidement à l'intrigue : « Fais-toi connaître et dis-moi ton nom ! » Son disciple pensa à nouveau d'une voix stridente, mais déjà un peu plus étouffée : « Qu'en est-il du cœur de l'homme ? » Il n'attendit même plus la pensée de Belial : « Je n'ai pas reçu de nom, on ne m'en a jamais attribué. C'est pourquoi je m'appelle comme je suis : « Seul ». Et Seul lança à nouveau sa question à toute la bande d'une voix stridente : « Qu'en est-il du cœur de l'homme ? » Tous les disciples cessèrent brusquement la moindre pensée et observèrent avec tension si Belial ne ferait pas le moindre signe pour qu'ils lui donnent tous ensemble une leçon de bonne conduite face à un tel manque de respect envers leur chef, montrant ainsi de manière surprenante qu'ils n'avaient tout de même pas renoncé à tous les aspects de « l'amour » tant qu'il s'agissait de « l'amour » pour leur chef. « Seul » entendit leurs pensées, mais n'y prêta aucune attention. Belial trouvait après tout formidable qu'au moins un de ses disciples pose une question aussi importante et défie toute la foule pour cela. Cela renforçait les chances de victoire de Belial et il pensa : « SILENCE… Nous… qui combattons… l'amour… devons faire… comme si… comme si… comme si… »

« … nous… l'amour… SOMMES. » Il plongea son regard dans celui d'Alleen avec intensité, mais ne parvint pas immédiatement à percer l'esprit d'Alleen, submergé par l'émotion ; Belial enfonça alors son regard encore plus profondément dans celui d'Alleen et le tint désormais complètement sous son emprise : « Rien n'est plus puissant pour imiter l'amour que la fausse humilité, mon bien-aimé Alleen. C'est la seule façon de conquérir le cœur de l'homme. » Alleen se jeta, foudroyé, aux pieds de Belial : « Je vous aime, maître. » Toute la bande, d'abord effrayée puis impressionnée, suivit immédiatement l'exemple inspirant d'Alleen. Ils s'enseignèrent mutuellement à « faire semblant ». Et la fête au plus profond de la terre put commencer, et ils s'entraînèrent ensemble à apprendre les mots, les gestes et les pensées de l'amour sans pour autant ressentir d'amour, car l'amour leur était totalement étranger et leur resterait totalement étranger.

Michel, Gabriel, Hénoch et Raphaël n'avaient pas besoin de tant de mise en scène : ils n'avaient pas à gaspiller leur énergie à « faire semblant ». Après tout, rien ne changeait dans le Saint des Saints : les séraphins, les chérubins, les roues du char du trône, les puissances et les forces, les archanges et les anges, Métatron, le trisagion « saint, saint, saint »… À première vue, cela pouvait ressembler à une défaite, à une capitulation, mais ce n'était pas le cas. La manœuvre de Belial consistant à s'enfoncer plus profondément[23] encore dans les entrailles de la terre a simultanément

[23] De nombreuses peintures du Moyen Âge et des époques suivantes (par exemple Rubens) représentent les combats entre le bien et le mal à l'aide

d’armes (mort

et davantage de paix dans le Saint des Saints. Car l'amour ne pouvait jamais être anéanti, jamais être éradiqué. Il naîtrait toujours, un jour ou l'autre, un être humain sur terre, tout comme Caïn, capable de se débarrasser de sa marque. Si cela suffisait pour l'instant à Michel et aux siens, que signifierait alors le prochain coup du Créateur Lui-même ?

« Faire semblant » allait peut-être devenir l'une des questions les plus complexes de l'être humain hors d'Éden. En effet, à l'intérieur d'Éden, il n'y avait pas de « faire semblant » et cela n'avait pas besoin d'exister. Faire semblant est soit une force bonne, soit une force mauvaise propre à l'homme, qui n'a pris vie, sens et importance qu'en dehors d'Éden. Ni l'ange bon ni l'ange mauvais n'ont leur mot à dire sur la façon dont l'issue se dessine dans le cœur libre de chaque être humain. La lutte entre l'ange bon et l'ange mauvais pour le cœur de l'homme serait en substance une lutte autour de l'alimentation des pensées et des actes libres de l'homme libre. L'homme libre est tenu de diriger ces pensées, indépendamment de ses actions antérieures, bonnes ou mauvaises, et de faire des choix. Les pensées dirigent les actions, mais on sait beaucoup moins comment les actions peuvent également diriger les pensées. Il est important d'avoir de bonnes pensées, car nous devenons ce que nous pensons[24] . Mais il est tout aussi important

---

et la perdition). C'est regrettable, c'est surtout regrettable parce que les armes sont justement des armes du mal et ainsi, le mal est toujours vainqueur, quel que soit le vainqueur. Les armes n'auraient jamais dû exister.

[24] Citation de *Bouddha*

pour accomplir de bonnes actions, car c'est ainsi que nous pouvons découvrir les aspects cachés de l'amour. Les gestes et les rituels d'amour sont tout aussi importants que les pensées et les paroles d'amour. Les pièges sont légion, le plus redoutable étant l'amour feint, tel un loup déguisé en agneau. C'est précisément pour cette raison qu'être honnête avec soi-même est une base et une condition indispensables pour que les paroles et les actes soient accomplis dans un effort sincère d'amour, ou du moins dans un effort sincère d'amour, qu'il soit couronné de succès ou non, pourvu qu'il fasse suffisamment mal et incite à une rectification, au pardon ou à une demande d'aide. Seules l'honnêteté et la présence de la perspicacité démasquent, jugent et corrigent une pensée et une action. Aussi seul que puisse se sentir l'homme après une tentative timide, tout comme un grain de sable ne semble rien signifier dans le désert de sable mais qu'un désert ne peut exister sans grain de sable, se sentant tout seul dans la vie et l'univers, cette solitude recherchée malgré soi mènera finalement à un cri d'aide sincère, jaillissant du fond du cœur, afin d'offrir au bon ange une ouverture pour venir discrètement à son secours de manière imprévisible, en semant un grain[25] d'humilité dans son cœur. Finalement, les pensées et les actes ensemble scellent la bataille des anges dans son cœur.

---

[25] Un grain d'humilité n'est pas différent d'un grain de sable du désert : tous deux mènent à l'humilité, à la sérénité, au calme, au bonheur, à la paix, à la nullité, à l'infini. Un grain de sable est le résultat final de la fragmentation, tout comme l'humilité est celui de l'orgueil. Ce n'est qu'alors que se révèle l'amour pur.

Seul ce combat mené par chaque individu hors d'Éden peut être considéré comme la seule guerre sainte qui soit légitime, et qui, plus encore, doit être menée, bon gré mal gré. Un combat totalement superflu au sein d'Éden, mais indispensable hors d'Éden. En résumé : tu peux faire semblant sincèrement (tu veux tenter une noble seconde chance même si tu te sens complètement en échec, ou tu demandes une pause pour éviter le désespoir) comme un mouton déguisé en loup, ou tu peux faire semblant faussement (tu te rimes d'un mouvement de rétablissement et ne veux qu'embellir ton image extérieure) comme un loup déguisé en mouton. Dans les deux cas, il s'agit toujours d'un être humain faible, à cette différence près que dans le cas du « faire semblant » sincère, Dieu, qui est amour, comprend qu'une telle tentative in extremis est un effort pour ne pas sombrer dans le désespoir et, en même temps, une tentative sincère de reconquérir votre Éden perdu. Faire semblant ne doit pas être le but final, mais tout au plus un bouton « pause » pour reprendre son souffle, pour résoudre le problème à la racine, et ne doit en aucun cas être le début d'un report, et encore moins d'un abandon qui mène à l'hypocrisie.

RÉTABLISSEMENT DE L'HONNEUR POUR JACOB

L'Homo sapiens est apparu il y a 2,5 millions d'années et le Yahwiste[26] a été rédigé vers 900 avant J.-C. : des centaines d'années auparavant, les récits du Yahwiste étaient transmis oralement sous diverses formes et variantes. Ce n'est donc qu'à partir de 900 avant J.-C. qu'il existe des versions écrites[27]. Logiquement, les narrateurs auraient dû être, au début, les ancêtres eux-mêmes, mais on n'en sait rien et il est impossible d'écrire quoi que ce soit à ce sujet.

Supposons maintenant que, au cours des longs siècles qui se sont succédé, des crimes injustifiés aient été attribués à des personnes pourtant nobles. L'histoire qui suit est purement spéculative et hypothétique. Je souhaite simplement « raconter » un exemple illustrant à quel point il était difficile pour les conteurs de suivre une ligne droite et de transmettre l'histoire avec exactitude à travers les siècles.

---

[26] Yahwiste = un amalgame d'écrits sélectionnés dans lesquels Yahvé occupait une place centrale et qui sont considérés comme le fondement du judaïsme.(27) Si l'on sait que durant les deux premiers siècles après Jésus-Christ, les nombreux évangiles, les quatre canoniques (Marc, Luc, Jean, Matthieu) côtoyaient de nombreux évangiles apocryphes (Thomas, Jacques, Nazaréens, Ébionites, Hébreux, Égyptiens, Marie-Madeleine, Judas...)
Si tant de variantes différentes ont vu le jour, par exemple au sujet du baptême du Christ par Jean-Baptiste, à quel point les versions narratives n'ont-elles pas souffert d'ajouts, d'interprétations ou de suppressions subjectifs au cours de tant de siècles de transmission orale, jusqu'à leur première mise par écrit ?

Douze fils, douze lignées dispersées, et donc très probablement douze narrateurs avec douze récits à travers les siècles d'analphabétisme. Tous ces narrateurs ont un jour pris leur source auprès de ce narrateur unique issu de la tribu de leur grand-père Isaac, qui enseigna ainsi à leur père Jacob, tout comme celui-ci transmit la tradition à ses douze fils.

Revenons un instant à Zénokh, le conteur numéro 27 après Jacob, issu d'une lignée assez dominante (la lignée 3) de la maison de Lévi, l'un des douze fils de la riche descendance de Jacob, fils d'Isaac. Faisons connaissance avec Zénokh, qui fut lui-même autrefois l'élève de son prédécesseur Ébal, le conteur numéro 26.

Zénokh était né comme un lointain et très important descendant de Lévi, fils de Jacob, père de douze fils, ancêtre de tous les Juifs. Lévi, en tant qu'éminent juriste, jouissait d'une renommée presque aussi grande que celle de son père Jacob. Son lointain descendant, le fils aîné de Zénokh, s'appelait Abiram, mais la plus jeune fille de Zénokh, Sela, était la prunelle de ses yeux. Être conteur dans la tribu de Lévi était l'une des plus hautes fonctions que l'on pouvait exercer, et cela conférait automatiquement l'autorité d'enseigner aux jeunes des branches plus jeunes de la famille et de transmettre les récits des ancêtres. Zénok savait merveilleusement bien raconter ce qu'il avait appris de son oncle Ébal, numéro 26 dans la lignée narrative. Les gens buvaient ses paroles. L'histoire de leur célèbre

Chaque récit sur Jacob, leur ancêtre direct et père fondateur, se terminait invariablement par « c'était un homme intègre ». Ils trouvaient particulièrement impressionnante et honorable la manière dont Jacob s'était réconcilié avec son frère Ésaü. Zénok croyait fermement en la tradition et considérait comme un devoir d'honneur et de conscience de perpétuer l'histoire familiale avec la plus grande rigueur et le plus grand souci du détail. Mais cela déplaisait depuis longtemps à Belial.

Sela, la plus jeune fille de Zénok, était très convoitée en raison de ses origines et de sa beauté. Un admirateur, fils d'un chef de tribu voisin, qui n'était pas un descendant de Jacob, fut rejeté par elle, après quoi il la viola sauvagement afin que personne d'autre ne puisse jamais l'épouser. Zénok connaissait trop bien, grâce à Ébal, l'histoire de Jacob qui avait vécu la même chose avec sa fille bien-aimée, Dina. Jacob, qui avait bien plus tôt cherché et obtenu le pardon pour avoir volé par la ruse le droit d'aînesse de son frère aîné Ésaü, pardonna à son tour même au violeur de sa fille Dina. C'est pourquoi Jacob était à juste titre considéré comme un homme honorable et un exemple digne de l'humanité, qui se dirigeait vers un avenir dans un Dieu d'amour, de pardon et de justice. Un exemple pour tous. Au sein de ses nombreuses branches familiales, on demandait sans cesse de raconter à nouveau ce chapitre de la riche histoire familiale aux jeunes générations : ils avaient une ascendance morale élevée et en étaient fiers. À juste titre. Il n'est pas facile de

pardonner au violeur de sa fille : c'est précisément ce que Zenoch et son épouse sont en train de vivre.

Mais Zénok n'est pas Jacob. Zénok n'arrive pas à s'en remettre. Il se cache. Il tente de se réfugier là où même une fourmi ne pourrait se cacher. La tristesse et la douleur de Sela, mais aussi celles de ses fils assoiffés de vengeance, nourrissent chaque jour son incrédulité envers un Dieu du pardon. Il ne parvient plus à raconter l'histoire de Jacob telle qu'elle a été transmise depuis des siècles et contourne désormais systématiquement cette question délicate, en commençant par taire tout ce qui concerne Jacob et Dina. Les fils de Zénok et ses autres filles réagissent eux aussi avec fureur et ne veulent plus entendre parler de la clémence du vieux Jacob. Son épouse maigrit à vue d'œil. Aucun homme de sa tribu ne veut plus épouser Sela. Sela pleure des larmes de sang et Zénok ne sait plus quoi faire. Le soir le ronge, la nuit hurle vengeance et le rend fou. Le soleil levant lui fait de plus en plus mal. Lui, dont on attend qu'il sache ce qu'il doit faire, ne sait plus du tout quoi faire. Il est déchiré, non, il est déchiré. En tant que narrateur, il ne peut aller demander conseil à aucun narrateur voisin, car il sait mieux que quiconque à quel point Jacob s'était montré indulgent à l'époque et cela ne ferait qu'aggraver son dilemme. Chaque soir, Sela vient pleurer dans ses bras. Sa femme se lève alors et le regarde d'un air accusateur. L'histoire du miséricordieux Jacob pèse sur lui comme un boulet.

Il ne possède ni la force de Jacob, ni l'érudition juridique de son arrière-grand-père Lévi, ni les nombreuses années d'expérience de son ancien maître Ébal. Les nuits le privent de plus en plus longtemps de la lumière du jour. Le matin, il reste au lit, craignant de commencer la journée, craignant d'être interrogé. « Je suis malade », répond-il sèchement à sa femme, et il se retourne une nouvelle fois, car c'est bien ce qu'il est : malade d'une haine dévorante envers le violeur de sa fille. Il entend ses fils, par la fenêtre ouverte, maugréer en public contre son attitude et les entend ourdir des plans de vengeance. La fraîcheur de l'aube disparaît comme neige au soleil chaque fois qu'il doit quitter le sommeil bienfaisant. Il n'aspire qu'à la nuit suivante. Cela l'épuise. Finalement, l'appel à la vengeance l'emporte. Mais comment concilier cela avec son rôle important de conteur, comment concilier cela avec la réputation dont jouit sa tribu au-delà des frontières ? Il ne sort plus de son lit. La troisième nuit, les pupilles grandes ouvertes, il voit un plan mûrir. Ses pensées se cristallisent en un diamant d'un noir de jais, aussi dur et froid que des siècles de soleil absorbés par la pierre la plus noire. Le lendemain, il se lève à l'aube et, amaigri et affaibli comme il est, titube jusqu'à la salle à manger. Il boit du thé sucré et toute la famille est à la fois surprise et ravie. Ses fils, surtout, sont inquiets, car ils se soucient beaucoup de lui. Il parle d'une voix rauque et se lève sur ses jambes chancelantes

Prêt pour un long voyage vers une tribu voisine. Dit-il. Il croasse, d'une voix rauque comme celle d'un grillon : « Il est de mon devoir de vérifier si Ébal a bien dit la vérité au sujet de notre père des pères, Jacob. Je dois vérifier si l'histoire concernant Jacob et sa fille Dina est bien exacte. » Et il ajoute : « Aie confiance. Yahvé est avec nous. » C'est le cœur lourd qu'il se met en route. Non pas tant à cause du départ de sa famille, mais plutôt à cause de ce qu'il compte faire. Cette fois-ci, malgré toutes les protestations de ses fils inquiets, il part tout seul. Son âne connaît le chemin, après tout. Il ne connaît guère la faim, la haine et la vengeance sont sa nourriture, mais personne ne peut le deviner. Comme toujours, son âne s'arrête après deux nuits près de la source insondable de Misdar Bihla Fahm. Insondable est aussi la douleur dans son cœur. La nuit remplit sa source asséchée de larmes sèches d'impuissance, de haine et de rancœur. Le jour tente d'apaiser, mais perd de plus en plus de sa force. Une nuit, il attend Jacob, la suivante Lévi, la nuit d'après, dans un désespoir ultime, Yahvé lui-même. Mais aucun d'entre eux ne lui apparaît. Abandonné. Jour et nuit, il reste tout seul, mangeant à peine les provisions que sa femme inquiète lui a données. Attendant sans cesse, attendant. Des heures. Des jours. À la fin, suppliant plutôt de mourir que d'obtenir une réponse. Au cœur de la septième nuit, il semble recevoir une réponse. Une réponse qui vient à sa rencontre. Il se sent à nouveau fort, prend une décision et, à l'aube, enfourche son âne pour rentrer chez lui. Il sait ce qu'il doit faire. Cela suffit.

C'est plus qu'il n'en faut. Il ne peut compter que sur lui-même. Il est seul. Et responsable. Abandonné par les hommes et par Dieu. L'histoire de Jacob est une farce. À quoi s'occupait-il donc ? Sela… Sela… Sela… Son ego est trop petit pour être fort et trop grand pour laisser encore une place au pardon dans son cœur. Sela… Sela… Sela…

Abiram, son fils aîné, l'aperçoit de loin et se précipite vers lui. « Père ! » s'écrie Abiram, inquiet, en voyant un vieil homme émacié et affaibli. La voix affaiblie de Zénoc ne peut plus que murmurer : « Rassemble tous mes fils et toutes mes filles, ainsi que les anciens de la tribu. J'ai une nouvelle importante. » Zénoc se laisse aider. La rumeur de son retour se répand comme une traînée de poudre. Peu après, tout le monde attend avec impatience sur la place du marché, où Zénoc reprend peu à peu des forces. Sela est là aussi. Il titube vers elle et la serre tendrement contre lui. Abiram se précipite à son secours et l'aide à s'asseoir : « Père, raconte-nous ton voyage. » Zénoc s'assoit et attend que le silence s'installe. Un silence menaçant. Sa voix ne porte pas loin. L'air sec tente in extremis de coller ses cordes vocales, mais celles-ci sont arrachées l'une de l'autre lorsqu'il sursaute en entendant le bébé de sa fille aînée se mettre soudain à pleurer. Zenoch s'en trouve encouragé et son visage assombri se transforme en un sourire libérateur pour tous les présents. La foule pousse un soupir de soulagement et Zenoch s'éclaircit la gorge comme un vieux grillon aux ailes couvertes de cicatrices rugueuses : « J'ai une nouvelle importante. » Son

Une femme lui tend une coupe de thé au miel. Il boit. Un silence de mort s'installe. « J'ai rencontré, chez les Misdar Bihla Fahm, le conteur Shirezh, de la tribu de Juda, lointain descendant du frère de notre ancêtre Lévi ; il pouvait à peine marcher, mais son petit-fils l'accompagnait. » Zenoch prend une nouvelle gorgée de thé. Il puise de la force dans cette attention et en savoure chaque instant : « Shirezh m'a dit qu'il se rendait dans son village natal en Canaan pour y mourir. Je ne l'avais jamais rencontré auparavant, tout comme mon maître Ebal ne l'avait jamais rencontré. Son corps est très vieux, mais son esprit est vif et clair comme la source insondable elle-même. Sa connaissance des récits est admirable. » Zenoch tourne son regard vers sa plus jeune fille, bouleversée, et poursuit avec détermination son mensonge : « La lointaine ascendance de Shirez en Juda n'est pas aussi élevée que celle de notre ancêtre Lévi, son lointain grand-oncle, mais lui aussi était très impressionné par notre ancêtre Lévi. Il considérait comme un privilège de rencontrer un conteur de la tribu de Lévi avant de mourir. L'honneur était réciproque. » Son auditoire marmonne son approbation et Zenoch prend immédiatement une nouvelle gorgée de thé. Non pas parce qu'il a encore soif, mais parce qu'il ment, et il regarde à nouveau sa fille Sela, dont les yeux ne le quittent pas. Il la supplie du regard de venir s'asseoir à ses côtés. Il veut pouvoir sentir sa souffrance tout près de lui pour pouvoir franchir maintenant la dernière étape. Sela vient s'asseoir à côté de lui et il passe son bras autour de ses épaules. Zenoch poursuit d'une voix à nouveau claire : « J'ai demandé à Shirezh

pour m'enseigner ce qu'il savait de Jacob, ce qu'il aimait faire. Mais il a insisté pour que je lui raconte d'abord ce que je savais d'Ésaü. Je lui ai raconté tout ce qu'Ebal m'avait transmis au sujet d'Ésaü, et cela correspondait à merveille. Mais quand je lui ai demandé ce qu'il pouvait me dire sur Jacob, il m'a d'abord expliqué à quel point il trouvait noble que Jacob ait dédommagé son frère Ésaü pour la perte de son droit d'aînesse, mais qu'en revanche, il avait longtemps eu du mal à comprendre que Jacob ait massacré le violeur de sa fille Dina et même toute sa tribu. Et il a ajouté que c'étaient surtout Siméon et notre propre ancêtre Lévi qui avaient mené cette vengeance. » Tous les auditeurs ont été stupéfaits et ont poussé un cri de surprise et d'enthousiasme pour leur ancêtre Jacob, et encore plus pour Lévi. Zénok a poursuivi : « Silence ! » Mais ses fils ont crié d'une seule voix : « Vengeance ! Au combat ! »

« Silence ! » rugit Zenoch, qui avait retrouvé la voix, comme s'il n'était pas d'accord. Le contraste avec sa voix affaiblie de tout à l'heure fut comme un coup de tonnerre. Les esprits et les cris s'apaisèrent pour ne plus former qu'un murmure à voix basse, et de nombreux regards se tournèrent vers leur sœur ébranlée, exprimant à la fois vengeance et soutien. La mère de Sela, rassurée, vint s'asseoir à l'autre côté de Zénoc. Encouragé par cela, Zenoch poursuivit : « Pour moi aussi, ce fut un choc. Je n'arrivais tout simplement pas à y croire », et il regarda chacun dans les yeux jusqu'à ce que le calme revienne péniblement. « Je lui ai demandé une nouvelle fois si c'était bien le cas et il m'a assuré qu'il avait entendu la même chose de la part de plusieurs conteurs dans les régions les plus reculées

« J'ai entendu parler de notre grand-père Jacob et de nos ancêtres Lévi et Siméon, qui avaient vengé leur fille et leur sœur en massacrant toute la tribu du violeur en guise de représailles. » Il secoua la tête et remit lui-même en question la réflexion de nombreux auditeurs : « Pourquoi notre ancêtre direct et très estimé, Lévi, a-t-il alors menti ? La réponse est claire. » Les auditeurs écoutaient désormais avec encore plus d'attention, même s'ils sentaient qu'une réponse tout aussi légitime se profilait dans sa question évidente. Ils craignaient tout de même qu'un nouveau grain de sable ne vienne perturber le cours des choses. Un silence de mort s'installa. Des nuages sombres se rassemblèrent, honteux et précipités, pour tenter ainsi de décourager le mensonge. Zénokh, narrateur 27 de ce qui est peut-être le plus important fil narratif 3 de tous les temps, affichait une attitude brisée près du feu : « Lévi, notre ancêtre, devint lui aussi juriste à un âge avancé. On savait également qu'il pouvait se montrer très attaché aux principes dès son plus jeune âge. Et on savait aussi que son frère de sang, Siméon, adoptait une position tout aussi radicale. Il n'est pas impossible que Lévi ait suivi son père Jacob dans la vengeance du viol de sa sœur, qu'il ait même pris les armes et tué des ennemis. Plus tard, il a peut-être eu des remords et a jugé nécessaire de passer sous silence cette vengeance pourtant légitime, et de présenter son père Jacob, pour lequel il éprouvait à juste titre un immense respect, comme un homme indulgent. Levi voulait probablement purifier sa propre conscience et nous transmettre cela, à nous, ses

« descendance. » Zénok ne marqua qu'une brève pause pour que ces derniers mots ne pénètrent pas trop profondément, puis il bondit de manière inattendue et s'écria d'une voix forte : « Mais Jacob est le patriarche d'Israël ! Pas Lévi ! Nous rendrons justice comme Jacob nous l'a montré ! Œil pour œil, dent pour dent ! » Et il se leva, le poing levé, et tout le monde bondit, criant haut et fort pour réclamer vengeance et se réjouissant du sourire de Sela. Mais c'était sans compter sur Abiram, le fils aîné de Zenoch, lointain petit-fils de Lévi, qui n'était pas d'accord avec la tournure des événements. « Et qu'en est-il d'Ébal ? » cria-t-il jusqu'à ce que tout le monde se taise. En effet, qu'en est-il d'Ebal ? « Et qu'en est-il d'Ebal ? Était-il donc un menteur ? Ebal était-il donc un menteur ? » répéta Abiram, visiblement choqué, en répétant sans cesse la même phrase à propos de quelqu'un qui, lorsqu'il était jeune, lui avait enseigné avec gratitude pendant des années. « Si c'était un mensonge d'Ebal, que reste-t-il de vrai dans tout le reste ? » Tous les auditeurs plus âgés se turent d'un seul coup, ce qui fit que les jeunes se retinrent soudainement eux aussi. Ebal, toujours affable, avait à juste titre acquis beaucoup de crédibilité et de respect au cours de sa vie. Le rusé Zenoch l'avait toutefois prévu et poursuivit : « Abiram a raison ! J'ai peur et j'avais peur de dire la vérité, mais la vérité a ses droits. Ce sont Lévi et son frère Siméon qui ont ourdi et mené l'action de vengeance. Leur père Jacob n'était pas d'accord, comme on l'a vu plus tard, car Jacob s'inquiétait à juste titre des représailles des tribus voisines. Aujourd'hui, je m'inquiète de

« la réputation de notre ancêtre Lévi en tant que juriste. Mais cela rend tout beaucoup plus clair aujourd'hui : si un juriste de l'époque a lui-même appliqué la peine de mort, alors la vengeance est aujourd'hui plus que justifiée pour Sela ! » Et il brandit son épée bien haut dans les airs. Tous les présents réclamaient désormais vengeance. Zénok n'avait d'yeux que pour la réaction d'Abiram, qui, abasourdi, étonné, surpris, cloué sur place, perplexe, ne savait plus quoi penser de cette foule en délire et fixait son père avec de grands yeux incrédules. Zénok réagit à la vitesse de l'éclair pour mettre en œuvre la dernière étape de son plan. « Silence !! » s'écria-t-il en levant son épée, et il se plaça devant son fils : « Abiram, mon fils aîné, je te bénis pour diriger cette tribu à partir d'aujourd'hui. Agenouille-toi ! » Abiram, désormais complètement submergé par un tel honneur et par ses émotions, s'agenouilla et Zénoc imposa les mains à son fils aîné. Des acclamations retentirent sur la place du marché. Le lendemain, sous la direction du nouveau chef Abiram, les fils du « conteur » Zénokh prirent leurs épées et partirent immédiatement en représailles, désormais « légitimés ». Aucun Dieu ne les arrêta, car Dieu est toujours avec Jacob. Belial ne pouvait que se réjouir. Ligne narrative 3 des descendants de Lévi : depuis la naissance des 12 fils de Jacob, avec également 12 lignes narratives, tout va pour le mieux, d'autant plus que, pas à pas, les gains obtenus par l'épée ne leur sont jamais devenus étrangers et se sont parfois même révélés lucratifs. Conséquence : le narrateur 28 de la lignée 3 de Lévi, lui aussi simple mortel et toujours bien intentionné, raconte plus tard à sa progéniture jusqu'à

l'histoire tragique du viol de l'arrière-arrière-arrière-grand-tante, associée au récit « légitime » des fils de Jacob, qui étaient des hommes vertueux et qui ont vengé le viol de leur sœur par le sang. Autre détail : le narrateur numéro 72 de la même lignée narrative 3, dont la fille a subi le même crime horrible, ajoute encore, plusieurs décennies plus tard, avec empathie dans sa version, que Jacob s'était alors « légitimement » approprié tous les biens de la famille du violeur. Il faut le dire : la lignée narrative 3 a le vent en poupe et son influence se répand plus vite que le vent. Le narrateur numéro 122 de la même lignée, mais beaucoup plus tard, et devenu entre-temps le narrateur le plus influent de la tribu la plus importante de Lévi parmi les douze fils de Jacob, ne doute plus depuis longtemps que tout cela se soit bien passé ainsi. Qui oserait remettre en question Jacob, le patriarche d'Israël ? Il n'est donc pas surprenant que l'une des tribus les plus érudites en droit de l'époque ait eu le plus d'influence et disposé des moyens les plus importants pour faire accepter une première version écrite. La vengeance devint acceptable et conférait le droit de tuer au nom de Dieu qui est Amour. Le narrateur numéro 152 fut donc le dernier à devoir encore tout apprendre par cœur. Par la suite, sa parole orale devint un texte écrit, qui prit peu après les allures d'une loi écrite infaillible.

RÉFLEXION SUR LES NARRATEURS ET LES ÉCRIVAINS :

Les quatre évangiles officiellement reconnus[28], qui présentent souvent des différences importantes sur des détails concernant pourtant le même sujet (par exemple la résurrection du Christ), ont été rédigés peu de temps après les événements.

Si l'on compare ces quatre récits et que l'on remarque des différences non négligeables dans les actions et les dialogues, on constate qu'à cette époque, sans enregistrements audio, ni photographie, ni film, non seulement les narrateurs, mais aussi les auteurs de ces quatre récits étaient très vulnérables. Ce n'est que dans l'Évangile de Jean que l'on peut lire comment Jean se décrit à deux reprises comme un témoin ad hoc (« le disciple bien-aimé » 20,2 et « l'autre disciple qui arriva le premier au tombeau » 20,8) et qu'il a donc pu rendre compte en tant que véritable témoin oculaire. En ce qui concerne les trois autres évangélistes, on peut toutefois s'interroger sur leur récit parfois encore plus détaillé du même sujet auquel Jean avait assisté de son vivant et dont les trois autres n'étaient pas des témoins oculaires directs. Je n'écris pas non plus à ce sujet sans en avoir été témoin : « Seigneur Jésus-Christ, corrige-moi si je me trompe. »

[28] Les quatre évangiles synoptiques, définis en 325 après Jésus-Christ à Nicée, à savoir Marc, Luc, Matthieu et Jean, ont donc constitué la base de l'enseignement du Christ dans la jeune Église.

Il est dur et douloureux de constater qu'il n'a pas fallu longtemps à Belial pour mener à bien tous ses plans impitoyables. Les hommes menaient d'horribles guerres « saintes » jusqu'à la mort et croyaient « saintement » au nom de leur dieu, qui était encore plus saint que le dieu de leur adversaire, afin d'avoir le droit de tuer leurs semblables. Et pour les vainqueurs, c'était la preuve que Dieu était avec eux, ce qui les poussait à exterminer leurs prochains ennemis avec encore plus d'acharnement. Après tout, Dieu était avec les plus forts ; ainsi, le sang prouvait que celui qui tuait le plus vénérait le bon dieu.
Le meilleur disciple de Belial, Alleen, devint l'un de ses meilleurs chefs de guerre et fut rapidement promu par Belial au rang de général « Tout le monde ». Le général Tout le monde donna plus tard sarcastiquement à l'Ancien Testament le nom de « La Pomme Entachée ».
Il y avait cependant une chose que Belial ne pouvait en aucun cas anéantir : éradiquer l'arbre du bien et du mal sur le champ de bataille. L'arbre grandissait régulièrement et ses anneaux s'élargissaient et s'épaississaient grâce aux nombreuses larmes des hommes déchus. Son bois devenait de plus en plus dur et solide, afin que les branches ne cèdent pas sous le poids. Aucun démon n'osait plus remuer la terre pour faire jaillir le sang d'Abel, terre dont les racines de l'arbre ne pouvaient tirer que du bien. Dans la grotte gisaient les deux corps intacts d'Adam et Ève, fusionnés dans l'amour

face à face, les bras et les mains croisés, pour s'offrir mutuellement la fleur de pommier éternellement épanouie de l'arbre du bien et du mal. Le parfum des fleurs emplissait la grotte, et aucun disciple de Belial ne pouvait supporter cette odeur nauséabonde.
Belial mis hors jeu ? Les pommes à la surface ne pouvaient plus être touchées et disparurent peu à peu, à l'exception d'une dernière pomme intacte, afin de libérer davantage de forces pour l'arbre dans sa lutte contre le mal souterrain. Belial resta toujours le maître absolu sous terre, d'où, dans les profondeurs cachées, il combattait sans relâche les racines de l'arbre du bien et du mal et les brûlait de son feu. Plus il causait de dégâts parmi les hommes, plus le tronc se couvrait de larmes, plus Belial s'acharnait contre les racines. L'arbre du bien et du mal resta le symbole de la lutte entre le bien et le mal. Et il faut dire que la lutte penchait de plus en plus en faveur du mal. La chute de l'homme se déroulait en effet à la surface, ce qui rendait l'homme presque naturellement aveugle et ignorant face aux forces diaboliques souterraines. Belial s'y sentait comme un poisson dans l'eau. Autant il avait autrefois été habile dans le saint des saints en portant la lumière de chaque jour, autant il devenait désormais habile et adroit à éviter cette lumière. Le porteur de lumière devint le seigneur et maître des ténèbres. L'homme hors d'Éden s'enfonçait de plus en plus profondément dans un marécage de mal. Belial n'avait même plus besoin d'imposer le mal, celui-ci lui venait presque comme

Il le découvrait tout seul et était transporté d'euphorie à l'idée d'apprendre de l'homme lui-même de nouvelles facettes ingénieuses du mal. L'homme s'abaissait à devenir son jouet. Génération après génération, l'âme de l'homme a en effet été contaminée par la culpabilité. La culpabilité est née comme un sous-produit imprévu de l'amour imparfait et a déclenché un cercle vicieux morbide. La culpabilité est apparue hors d'Eden et est devenue un sentiment absolument négatif tant que l'on ne savait plus où chercher le chemin de la guérison. La culpabilité est passée d'une notion individuelle à un sentiment collectif, à la suite d'une réaction en chaîne entre les hommes, par laquelle nous reportons souvent consciemment la culpabilité sur l'autre. À la naissance de chaque nouvel être humain, il se forme un cadre de référence primaire et inconscient de l'amour, issu de l'amour parental gratuit qui renvoie à l'Éden – appelons-le un cadre de référence « édénique ». Toute atteinte ultérieure à ce sentiment primaire se fait sentir, au cours des premières années de discernement, comme un « manque », comme la perte d'un état paradisiaque légitime. Une perte qui, à l'extrême, peut même conduire au désespoir et à l'autodestruction. Ce manque est causé par une perte similaire et non surmontée de la perfection des parents lorsqu'ils étaient eux-mêmes bébés et enfants de leurs propres parents, qui ont également souffert de ce manque avec toutes les conséquences traumatiques que cela implique. Cela s'étend ensuite de la famille aux proches, aux enseignants, aux éducateurs, aux amis, au partenaire, et se propagera ainsi comme une réaction en chaîne, comme un mécanisme de défense de « soi ».

traumatisme contre traumatisme de « l'autre ». Cette réaction peut être tant offensive que défensive, mais elle ne peut en aucun cas être qualifiée de réjouissante pour aucune des deux parties, ni pour l'auteur ni pour la victime. Les deux parties souffriront de manière disproportionnée. Quoi qu'il en soit, le cadre de référence premier de l'amour parental tendra, à des degrés divers, à tenir un miroir difficile devant ce réflexe naturel d'attaque et de défense, et à faire comprendre à l'individu, sans fard, ce qu'il a été autrefois et ce qu'il a par conséquent perdu. Cette défense crée en effet, à des degrés divers, un choc douloureux du « coupable » et/ou un choc douloureux de la « victime » qui, inconsciemment ou consciemment, implore et tente de se rétablir. L'homme hors de l'Éden souffre. Toujours. Qu'il en comprenne pleinement l'origine ou non, il souffre. « We all kill the thing we love » [29], alors que l'homme dans l'Éden vivait comme un enfant de l'amour dans l'amour, aimant chaque chose, chaque être, et n'ayant aucune raison de tuer l'amour. Seul celui qui parvient à remplacer ce cadre de référence subconscient primitif de l'amour parental par un cadre de référence d'amour divin inconditionnel, où le pardon total tant envers l'auteur qu'envers la victime occupe une place centrale, peut survivre à cela sans encombre et mettre plus facilement un terme à la réaction en chaîne personnelle envers son prochain, non sans pratique mais par essais et erreurs. C'est de tout ce qui précède qu'est issu le dogme catholique primitif, selon lequel un enfant mort-né ou un enfant avant le seul mot

[29] *Oscar Wilde* a écrit cette citation pendant son séjour en prison en

1898

avait (un bébé) et est morte, un ange [30] au ciel. Quel mal auraient-elles pu faire ?

La culpabilité se transforme en un mouvement perpétuel du mal, où chacun estime avoir le « droit » de compenser ses traumatismes par le mal, pour finir tôt ou tard par en subir les conséquences. Et ainsi de suite. L'auteur [31]devient victime, après quoi il se sent à nouveau en droit de chercher et de trouver une compensation en tant qu'auteur. Cela est devenu la base de ce que l'on a plus tard qualifié de péché originel. Dès ses premières années, le cœur du jeune enfant est assailli par les faiblesses de ses parents ou d'autres personnes qui s'occupent de lui, l'amenant à trouver une défense dans un choc inconscient tout en pleurant cette perte amère. La défense est trop faible, le manque d'autant plus aigu. Le mot « péché originel » a acquis une connotation difficile : d'une part, le mot « héréditaire » sonne comme quelque chose

[30] Mon frère aîné Hugo est mort en bas âge, un mois après sa naissance. L'abbé de l'abbaye de Walcheren/Middelburg a consolé mon père : « C'est Dieu qui passe. » Je n'en ai compris le sens que lorsque j'ai moi-même tenu Jefke dans mes bras.

[31] Il faut du temps et de la perspicacité à un coupable pour regarder à travers un miroir comme à travers du verre et voir qui il est vraiment, et non pas qui il semble être. De nombreuses couches de résistance (peur, haine, apitoiement sur soi-même, honte, fuite, sous-estimation, vanité, folie, incrédulité, jalousie, vengeance, etc.) doivent être surmontées. Seule la résistance à la résistance offre la rédemption, non pas méritée par l'homme, mais purement donnée par Dieu, toujours payée au prix fort par des larmes comme des diamants, tout aussi précieuses, dont nous devenons ainsi riches.

D'un côté, on ne peut y échapper ; de l'autre, le mot « péché » semble impossible à racheter. C'est un mot si lourd de sens qu'il écrase presque un jeune enfant en pleine croissance avant même qu'il n'atteigne l'âge de raison. Il existe un mot-clé qui peut le libérer de cette signification, et c'est « amour ». Mais c'est précisément là que ce cercle vicieux commence à ronger : la « violence » sans amour devient de plus en plus grave, complexe, ingénieuse, subtile, lorsque la colère se déplace de la famille vers le cercle familial, puis vers l'école, la communauté locale et les pays, avec des armes qui ne cessent de devenir plus cruelles, plus efficaces et, malheureusement, de plus en plus meurtrières.

La situation était telle que l'arbre du bien et du mal, sur le champ ensanglanté, souffrait tellement et risquait de succomber sous le poids des larmes, qu'il ne lui restait finalement plus assez de force que pour produire une dernière pomme intacte. Le tronc luttait avec acharnement pour survivre, mais pouvait à peine puiser la vie dans ses racines meurtries, par amour pour continuer à soutenir la vie en surface. Belial ne pouvait s'emparer du bois même du tronc, mais les fruits mouraient les uns après les autres. Il ne restait donc finalement qu'une seule pomme. Une pomme qui devait faire la différence et signifier le salut de l'homme. Belial avait empoisonné l'humanité de génération en génération. L'humanité ? Chaque être humain ?
Oui, chaque être
humain. Et pourtant.

Pourtant, un seul homme a pu rester vigilant, plein d'espoir et de patience, durant cette terrible période entre la chute de l'humanité et sa résurrection : Hénoch, fils de Caïn et de Métatron. Il est resté le point d'ancrage de l'humanité au milieu des tempêtes dévastatrices où l'humilité de l'homme se perdait douloureusement au gré des marées. Il garda une vue d'ensemble, tel une tour de feu qu'aucune tempête ne pouvait abattre. Il était le fils de « Celui qui aime les hommes », autrefois le meurtrier d'Abel, et existe-t-il un meilleur exemple pour une fille ou un fils d'un père meurtrier qui a su transformer le repentir en un exemple d'amour désintéressé ?

Dieu appela Hénoch dans le Saint des Saints auprès de Lui : « Hénoch, va au champ ensanglanté et prends la dernière pomme intacte. Ouvre ensuite la tombe de tes grands-parents et entre dans la grotte. Dépose cette toute dernière pomme intacte pour qu'elle repose entre eux deux. Quitte ensuite la grotte et referme-la. »
Hénoch fit ce qu'on lui avait demandé. Il cueillit la seule pomme qui restait sur l'immense arbre, ouvrit la grotte et déposa la pomme parmi les branches en fleurs, toujours parfumées, de ses deux grands-parents, Adam et Ève. Il se pencha ensuite tout en avant et laissa tomber, *une à une*, « une larme » sur le visage intact de chacun d'eux. Il se leva et referma la grotte derrière lui. Il se dirigea vers l'imposant tronc de l'arbre, l'enlaça de ses deux ailes et pressa sa joue contre lui.

Immédiatement, un flot de milliers et de milliers de larmes jaillit de ses yeux, un flot qui dura des heures : une pour chaque être humain. La dernière pomme intacte était entre de bonnes mains et le bois fragile se ferma désormais aux enfers, mais resta l'hôte de millions de larmes humaines jusqu'à ce que le bois donne naissance à une croix.
De loin, un serpent observait la scène, perplexe, ne sachant absolument pas quoi faire, et se glissa aussi vite que possible sous terre. Le général Tout le monde l'attendait avec impatience, mais Belial était tellement bouleversé par toute cette affaire qu'il ne pouvait plus transmettre la moindre pensée et se retira à la vitesse de l'éclair. Il ne savait plus quoi faire. Tout le monde le voyait et même lui n'avait plus accès à son maître. Cela les rendait tous nerveux et désespérés. Et Belial avait de quoi s'inquiéter. Son plan magistral consistant à se déguiser parfois en véritable Yahweh devant l'humanité ne tiendrait plus. Les dégâts causés étaient gigantesques, mais Dieu avait également préparé Sa réponse gigantesque : Son Fils viendrait en personne. Dieu attendait patiemment une « Goutte de la Mer ».

Il fallut des siècles pour trouver une femme capable de porter ce qui devait être porté. Et ainsi fut fait : Il trouva les parents appropriés pour la fille appropriée. Dieu appela Enoch et Michel à Lui : « Allez à la grotte sur le champ ensanglanté. Ouvrez la grotte et emmenez Ève et Adam avec le seul pommier intact vers le

Saint des Saints. Laissez les rameaux de pommier en fleurs. Fermez soigneusement la grotte et installez Adam et Ève dans le Chariot du Trône pour qu'ils s'y reposent, avec la dernière pomme intacte entre eux deux. »
Hénoch et Michel firent ce qu'on leur avait demandé.

Belial et le général Tout le monde observait la scène de loin avec méfiance.
Le parfum des fleurs de pommier les empêchait d'entrer dans la grotte pour toujours.

MARIA

GOUTTE DE LA MER

Dieu créa l'homme dans la liberté, l'attente fut donc longue.

Une très longue attente… des siècles d'attente… attendre… non pas le fils, mais une mère pour son fils, une mère à l'image d'Ève.

Ainsi, Dieu dit à Djibril : « L'heure est venue. Le juste Joachim[32] et l'humble Anne[33],tous deux de la tribu de Juda, pleurent depuis des années leur absence d'enfants. Leurs supplications sincères sont exaucées. Va trouver Joachim, puis Anne, et annonce-leur qu'une fille leur sera donnée, qu'ils nommeront Marie, « Goutte de la Mer ». Dis-leur qu'ils doivent tenir leur promesse de confier la petite fille au temple de Jérusalem dès sa troisième année. Là, Marie, préservée de toute souillure, se préparera à l'arrivée du Sauveur. »

Et ainsi fut fait.

Puis Dieu appela Michel : « Tiens-toi loin des armes, mais arme-toi uniquement d'amour. Le combat avec ton

[32] *Joachim* signifie « que le Seigneur se lève »
[33] *Anna* signifie « *grâce* »,

pour les frères déchus, ce n'est pas une lutte pour la victoire, mais une lutte pour la guérison. L'amour a toujours le dernier mot. L'arbre du bien et du mal sur le champ ensanglanté sera témoin de Mon amour pour l'homme déchu, comme Caïn l'a prouvé. Plus aucun sang ne doit y couler. »

Le pommier sur le champ de sang dans la vallée resta seul. Il ne pouvait plus porter de fruits, mais son tronc continua d'absorber toutes les larmes de l'humanité.

Le nom « champ de sang » se transmit de génération en génération, tout comme les pierres continuèrent à se raconter l'histoire au fil des siècles, mais aucun homme, des siècles plus tard, ne saurait encore d'où venait ce nom.

Marie

Le grand prêtre Zacharie du temple de Jérusalem a été pour moi davantage un père que mes propres parents, dont je n'ai pratiquement aucun souvenir. Mon père Joachim était un homme aisé, marchand de bétail, très généreux, et il avait 70 ans à ma naissance. Ma mère, Anne, âgée de 69 ans, peut-être encore plus pieuse, souffrait d'une stérilité persistante jusqu'à ce qu'ils trouvent tous deux grâce aux yeux de Yahvé et que je naisse de ce qui semblait impossible. Leur joie était immense et ils promirent à Yahvé que, à l'âge de trois ans, j'entrerais dans le temple de Jérusalem en tant que vierge pour le Seigneur, aux côtés des autres vierges issues des douze tribus d'Israël. Je me souviens vaguement de mes premiers pas, ou est-ce simplement mon imagination, car Zacharie m'a si souvent raconté à quel point tout le monde était stupéfait lorsque, à l'âge de trois ans, j'ai gravi les quinze marches du temple sans l'aide d'aucun être humain et sans même me retourner vers mes parents.

J'avais tout juste trois ans et demi. Je m'y suis très vite senti chez moi, et Zacharie, qui n'avait pas d'enfants, m'apparaissait comme mon père naturel.
Dans le temple de Salomon, il y avait un endroit où personne n'avait le droit d'entrer : le Saint des Saints, où était conservée l'Arche de l'Alliance entre Yahvé et les Juifs.

Seul le grand prêtre Zacharie était autorisé à se rendre une fois par an auprès de l'Arche et des tables de pierre. Un ancien rideau magnifiquement tissé séparait le Saint des Saints de l'autel des parfums, de la table des pains et du chandelier d'or où les fidèles pouvaient participer aux rituels.

Quand j'avais environ sept ans, j'ai été réveillé une nuit par un ange qui m'a conduit à travers le voile jusqu'à l'Arche d'Alliance. Tu ne seras pas surpris d'apprendre que c'était Djibril. Il a allumé une bougie afin que je puisse contempler la splendeur de cet espace. L'arche dorée resplendissait et m'enchantait. Djibril avait apporté une couverture et du pain. Je ne ressentais pas la moindre crainte, comme si j'avais toujours été là. Je m'allongeai pour dormir au pied de l'arche. Le lendemain matin, tout le temple était en émoi : tout le monde me cherchait. Je n'étais nulle part. Jusqu'à ce que j'entende la voix de Zacharie m'appeler tout près de moi et que j'ose répondre doucement. Il se précipita presque à travers le voile, d'abord soulagé de me voir, puis s'empressa de me réprimander jusqu'à ce qu'il aperçoive soudain la couverture et le pain. Son inquiétude fit rapidement place à l'étonnement. Il n'en croyait pas ses yeux. Il me demanda gentiment s'il pouvait voir la couverture : de la soie pure ornée de fils d'or. Les yeux curieux, il me demanda ce qui s'était passé. Je répondis que quelqu'un ressemblant à un chérubin du voile m'avait réveillée et m'avait couchée ici pour dormir, mais il était

« Il était plus grand et avait des ailes bien plus grandes », ai-je précisé. Zacharias a failli rester bouche bée et m'a demandé si cet ange avait dit quelque chose. « Il a simplement dit : "Je suis Djibril et je reviendrai demain." » Alors Zacharias prit le pain. Il le rompit, y goûta et reconnut immédiatement le goût doux et sucré de la manne mêlé à la sécrétion blanche et granuleuse du tamaris. Il n'avait jamais vu ni mangé de manne sous la forme d'un seul pain. « Ce pain est destiné à toi et à toi seul », dit-il, et il le déposa respectueusement dans l'arche, près des tables de pierre.

La nuit suivante, Zacharias vint me réveiller et m'emmena à nouveau dans le Saint des Saints. Il alluma les quatre bougies disposées autour de l'arche. Il me donna à manger un peu de ce pain, m'avait entre-temps préparé un matelas moelleux avec des oreillers et me tendit la couverture de soie. Lui-même quitta le Saint des Saints. J'étais seule, mais je ne me sentais pas seule. Je ne me suis pas sentie en danger une seule seconde auprès de Djibril. Tout me semblait normal et habituel.

Le lendemain soir, Zacharias m'assura que je pouvais venir y dormir chaque nuit et que je n'avais plus besoin de l'attendre.

La beauté, la pureté, la tranquillité, le pain que Djibril me tendait naturellement dans le Saint des Saints, avec, de l'autre côté du voile, le matin, les prières, les chants et la musique, la proximité toujours palpable du paternel Zacharias, tout cela reste encore très présent en moi. Pendant les longs offices du sabbat, je regardais depuis l'endroit où seules les vierges avaient le droit

Je me tenais près de mes parents, qui me cherchaient eux aussi du regard, mais nous n'avions pas le droit de nous parler. Année après année, je les ai vus vieillir, jusqu'au jour où, j'avais alors tout juste dix ans, je ne les ai plus retrouvés parmi les autres fidèles. Zacharias remarqua mon regard interrogateur, me prit à part et m'annonça qu'ils étaient tous deux décédés. Il ne m'a pas précisé comment ni quand, car cela n'était pas nécessaire. Je me souviens que je n'ai pas versé une seule larme, car, enfant, grâce à mes contacts avec Djibril, je sentais déjà instinctivement que la mort n'était pas une fin. Zacharias pensait devoir me consoler, mais je ne le comprenais pas à l'époque : j'étais une enfant du Saint des Saints, où la mort n'existait pas. Ce n'est pas par hasard qu'au moment de mes premières règles, j'ai pris la décision de rester vierge pour le Seigneur pour toujours, même s'il était d'usage que les vierges du temple soient mariées à l'âge de treize ans pour donner naissance à des enfants destinés aux douze tribus notables d'Israël. Mais je ne connaissais absolument pas la parentalité ordinaire. Les gens parlaient de la mort comme d'un vide, mais pour moi, celui-ci était déjà comblé par quelque chose que je ne pouvais pas encore nommer à ce moment-là. Souvent, je ne comprenais pas les autres vierges dans leurs sentiments ou leurs paroles. Lorsque nous avons eu treize ans, Zacharie s'est donc retrouvé face à un problème lorsque j'ai dû quitter le temple et que, selon les règles, je devais être mariée. J'avais treize ans et trois mois et, comparée aux autres vierges, j'avais l'air

j'avais toujours l'air d'une enfant de onze ans, ce qui, curieusement, me rassurait plutôt. Les autres filles me regardaient avec une certaine pitié, mais cela m'était égal. J'étais en effet déterminée : je resterais vierge pour le Seigneur, même si je n'avais pas la moindre idée de ce que cela pouvait signifier. Cela me semblait tout simplement évident. Ce n'est que bien des années et des événements plus tard que j'ai pu comprendre comment l'exemple de mes parents, qui, à un âge avancé, avaient à peine été un père et une mère pour moi, avait été le point de départ et le modèle de mon histoire de vie avec mon enfant Jésus. Moi aussi, j'ai donné la vie à mon enfant dans le Saint des Saints, dont je n'étais pour l'essentiel qu'une simple spectatrice. Entre mon fils et moi aussi, il y avait un voile. J'avais en effet réalisé à l'époque la partie centrale du nouveau voile du temple à la demande de Zacharie pendant ma grossesse, oui, alors que je portais mon enfant, et ce n'est qu'en vieillissant que l'on comprend à quel point tout avait un sens, avant même de pouvoir le réaliser et le saisir soi-même. Le violet et l'écarlate étaient les couleurs de fond de la partie centrale du nouveau voile [34], sur laquelle figuraient deux chérubins chargés de garder l'accès au Saint des Saints avec leurs épées flamboyantes. J'appelais les fils de chaîne verticaux violets et écarlates du métier à tisser *« elon »*, des fils « d'amour », car ils

[34] Les douze vierges devaient chacune tisser un morceau du voile et tirer au sort la couleur. Marie tira le violet, qui correspondait à la partie centrale du voile.

des fils horizontaux intimement liés les uns aux autres. Et là encore, ce n'est que plus tard que j'ai compris ce que tout cela signifiait : mon utérus et le métier à tisser travaillaient en effet simultanément à la même tâche. Je m'étais abandonnée aux deux, car il ne s'agissait que d'une seule chose : l'amour. Lorsque mon fils mourut sur la croix, le voile que j'avais tissé se déchira en deux entre les deux statues des chérubins gardiens, brisant leurs épées flamboyantes et permettant ainsi à l'Arche d'Alliance de ne plus se cacher et de se révéler dans toute sa splendeur à quiconque dans le temple souhaitait la voir. Ce n'était pas un hasard : mon fils était le dernier élément de l'Arche d'Alliance. Mon fils était le Sauveur et celui qui libérait du joug de toutes les forces diaboliques.

Joseph

Je ne suis qu'un homme ordinaire. Ma vie s'est déroulée simplement jusqu'à ce que j'atteigne l'âge de quatre-vingts ans. « Simplement » est peut-être un peu exagéré : j'ai eu sept enfants avec ma première femme : quatre garçons et trois filles, ma plus jeune fille, Salomé, étant morte en couches et ayant laissé derrière elle un garçon, Jean. Ma femme est morte peu après, de chagrin pour Salomé. Le petit Jean était un enfant vif et très avide d'apprendre. Un rayon de soleil dans la maison. L'enfant avait tout, mais il lui manquait une mère. Quand il a eu cinq ans et que j'ai eu 85 ans, quelque chose s'est produit

qui allait bouleverser complètement ma vie simple. Un message parvint du temple de Jérusalem, ordonnant à tout veuf de la tribu de Juda et de la maison de David de se présenter et de déposer son bâton de berger dans le temple. L'appel venait du grand rabbin Zacharie lui-même. Mon fils aîné proposa de m'accompagner, moi sur son âne et lui à pied. Je n'avais pas le choix : je pris mon vieux bâton de berger de l'époque où je n'étais pas encore charpentier et, ensemble, nous partîmes pour Jérusalem. À notre arrivée au temple, quelques veufs nous attendaient déjà et, bien sûr, nous étions curieux de savoir quel était le but de tout cela. C'est Siméon, le rabbin adjoint, qui nous a accueillis. Il a pris notre bâton de berger et nous a expliqué : « L'une des douze vierges du temple sera mariée à un veuf de la maison de David. Les bâtons de berger seront rassemblés dans le Saint des Saints et celui sur le bâton duquel apparaîtra un bourgeon après cette nuit prendra la vierge pour épouse, protégera sa virginité et la servira. » Je protestai : « Siméon, avec tout le respect que je te dois, j'ai soixante-dix-huit ans et je suis le plus âgé ici : cette vierge pourrait être ma petite-fille. Que diront les gens ? » Mais rien n'y fit et je dus remettre mon bâton. « Demain, lorsque le soleil sera à son zénith, je vous attends tous de retour », et Siméon s'approcha de moi un instant et me murmura : « Aie confiance, Joseph. » Je m'éloignai et, avec mon fils, nous pûmes passer la nuit chez un lointain parent de ma défunte épouse,

pas très loin du temple. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit et j'ai parlé en pensée à ma femme : « Ma chère épouse, que ferais-je d'une jeune femme ? Les gens se moqueraient de moi, et si elle tombait enceinte d'un autre homme, que diraient-ils de moi ? Que penseraient nos enfants ? » Et c'est ainsi que, mort de fatigue, je me suis endormi. L'après-midi suivant, nous étions une vingtaine à attendre Siméon devant l'entrée principale.

Siméon ouvrit la porte et deux serviteurs emportèrent tous les bâtons de berger à l'extérieur. Je me tenais tout au fond, car j'étais trop timide pour m'avancer. Mais Siméon s'écria soudain à voix haute : « Joseph, viens recevoir ton bâton, car nous t'attendons ! » J'avançai avec hésitation et, lorsque je pris le bâton, une fleur sortit d'un bourgeon à son extrémité. J'avais du mal à comprendre ce qui se passait. Un enfant de treize ans et trois mois… Je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai été choisi pour être officiellement l'époux de cette… oui, cette enfant. Mais Siméon m'a rassuré : « Aie confiance, Joseph. » Je l'interrompis brusquement : « Siméon, je dois bientôt partir construire une nouvelle maison avec tous mes fils et nous serons absents au moins trois mois, je ne peux tout de même pas la laisser seule ? » Siméon alla immédiatement consulter Zacharie et revint avec le message que cinq autres vierges l'accompagneraient pour tenir compagnie à Marie pendant cette période et oui, ainsi je n'avais plus rien à redire.

plus encore. Ce n'est que petit à petit que tout m'est apparu clairement, et avec le recul, je peux dire que cela en valait vraiment la peine. Tout d'abord pour le petit Johannes, le fils de ma chère fille Salomé, qui a trouvé une nouvelle maman qui l'a adoré dès le début. Il allait plus tard avoir un compagnon de jeu, et ils deviendraient véritablement des frères l'un pour l'autre.

Le grand rabbin Zacharie

Comme l'homme peut être stupide et indigne, et comme le châtiment est justifié ! Désormais, ma langue restera liée dans ma bouche ! J'étais stupide et je suis devenu muet. C'est plus que justifié. Avoir pu voir de près la jeune vierge Marie s'épanouir pendant treize ans dans le temple, savoir qu'elle était nourrie par Djibril dans le Saint des Saints près de l'Arche d'Alliance, avoir pu voir de près le bâton de son mari Joseph s'épanouir, et pourtant douter encore de l'ange de Dieu, Djibril ! Malheur à moi, incrédule ! Voir Djibril se tenir à mes côtés devant l'autel du Seigneur, devant le grand voile, alors que j'avais le privilège d'offrir l'encens pour le peuple d'Israël, et pourtant douter de ses paroles : « Ta femme Élisabeth aura un fils et tu l'appelleras Jean. » J'écoutais, pétrifié, l'esprit en proie à une agitation angoissée. Je doutais d'avoir mérité un si grand cadeau, que le Très-Haut ait pris la peine d'envoyer un ange du ciel avec un message si clair du Seigneur. Je craignais d'être trompé par une force diabolique. Je pensais que c'était peut-être un rêve. Ma faible foi exigeait des preuves tangibles et me rendait instantanément incrédule. Ma vieille femme stérile allait avoir un fils que je devais appeler Jean, et je ne pouvais croire au miracle qui allait se produire. Je doutais que ce soit bien

serait mon fils. Djibril a conclu en disant que je ne devrais plus parler jusqu'au jour où notre fils naîtrait et serait appelé Johannes. Ma langue se figea instantanément dans ma bouche. Je ne pus plus prononcer un seul mot. Aussitôt, mais bien trop tard, je sentis ma foi défaillante s'abattre sur moi comme une épée légitime. Je quittai l'autel, désemparé, et, muet, je dus quitter le temple sous les yeux de tout Jérusalem. La honte devint mon lot légitime lorsque les gens m'interrogeaient et que je ne pouvais émettre que des sons bestiaux. Je ne pouvais même rien dire à ma femme Élisabeth au sujet de l'enfant qu'elle allait mettre au monde. Les seules choses avec lesquelles je pouvais encore communiquer étaient mes yeux et mes larmes de repentir pour mon incrédulité. Au temple, Siméon reprit mes fonctions. J'étais un homme brisé et il me fallut des jours avant de trouver le courage d'écrire à ma femme pour lui faire savoir que nous allions avoir un enfant. Elle m'embrassa, les larmes de joie coulant sur ma bouche fermée.

Marie

Lorsque j'ai été mariée à Joseph, on m'a confié cinq vierges pour me protéger, d'autant plus qu'il devait partir immédiatement avec ses fils pour plusieurs mois afin d'accomplir une grande œuvre. Cela lui donnait également l'assurance que ces amies pourraient toujours témoigner qu'il avait toujours respecté ma virginité. Cela nous a apporté à tous deux la sérénité. Le petit

Jean était un enfant adorable et il ne fallut pas longtemps avant qu'il ne souhaite rester vivre chez nous, et tous mes anges gardiens le considéraient eux aussi comme leur enfant. C'était une belle époque. Joseph vit que tout allait bien et s'en alla. Un jour, les amies étaient sorties avec le petit Johannes et je me retrouvais toute seule. Je travaillais sur le rideau et chantais doucement les hymnes que j'avais appris pendant mon séjour au temple. Chaque fois que je faisais passer ma bobine à travers les fils d'élondra tendus à la verticale, ils chantaient leur douce mélodie. Lorsque je m'arrêtai un instant pour changer de bobine et de couleur, j'entendis soudain derrière moi un murmure similaire, mais beaucoup plus fort. Je me retournai. Je reconnus immédiatement Djibril. Il tenait dans sa main un morceau de pain, comme il m'en donnait souvent lorsque je restais pendant des jours au temple, parfois seule dans le Saint des Saints.

« Salut Marie, Goutte de la Mer, le Seigneur est en toi. »

« Salut Djibril, Puissant de Dieu, mon cœur se réjouit. Tu m'as manqué. Sois le bienvenu dans cette maison de paix. »

« Je t'apporte une grande nouvelle. Dieu m'a chargé de t'annoncer que, dans neuf mois, tu mettras au monde Son fils. Ne crains rien. Tu n'as pas besoin de déclarer un mari. Mange cette pomme issue de la pureté de l'Éden lointain, et ton ventre sera béni par le fils de Dieu. »

Je n'ai pas hésité une seconde : « Qu'il me soit fait selon ta parole. » Et Djibril disparut.

Je me souviens encore de chaque mot comme si c'était hier. Je ne ressentais pas la moindre crainte ni le moindre doute : quelques instants plus tard, je mangeais de la pomme, tandis que je laissais le métier à tisser exprimer ma joie. Je comprenais qu'une autre femme, qui n'aurait jamais séjourné dans le Saint des Saints, aurait été complètement bouleversée par une telle apparition, mais pour moi, c'était tout simplement évident : j'avais rencontré Djibril à plusieurs reprises et, de ce fait, je ne doutais pas une seconde de ses paroles, même si je connaissais très bien l'histoire d'Ève, qui avait été persuadée par Belial de manger la pomme interdite. Dieu avait demandé de ne pas toucher aux pommes et avait mis en garde contre le serpent. Aujourd'hui, j'ai reçu la pomme de Sa main. Comment aurais-je pu douter ? J'avais toujours voulu rester vierge pour le Seigneur et j'ai eu le privilège de devenir la mère de Son fils, ce qui, en fin de compte, était bien plus important que le fait d'être crue ou non si je disais que j'avais conservé ma virginité. Celui qui ne croit ni au Seigneur ni en moi ne comprendra jamais ma vie, et c'est bien dommage pour cet homme qui ne peut pas profiter du plus grand miracle de l'humanité. J'ai mangé la pomme avec le plus grand respect et j'ai murmuré sans cesse : « Mon Dieu, je ne suis pas digne que Tu viennes à moi, mais que Ta volonté soit faite. » Les jours suivants, au métier à tisser, je tendais parfois inconsciemment les fils de chaîne en élon à l'aide des pédales, et lorsque je les caressais doucement, ils résonnaient comme une harpe qui faisait battre mon cœur plus vite de joie et invitait mes cordes vocales à fredonner doucement, pour finir en larmes de

de la gratitude. Quand je me retournais parfois par hasard, je voyais mes amies, derrière mon dos, en extase et dans un silence céleste, écouter ces sons divins comme des chérubins retenant leur souffle, même si je ne leur avais pas parlé de ma rencontre avec Djibril ni du message que j'avais reçu. Un mois plus tard, mes règles cessèrent et mes seins s'alourdirent. Je racontai à mes amies comment, un mois auparavant, Djibril m'avait rendu visite avec le message que Dieu m'avait choisie pour devenir la mère de Son fils. Elles restèrent clouées sur place, comme si elles étaient soudainement devenues des statues. D'abord, il y eut un silence sacré et une stupéfaction, non pas d'incrédulité, mais comme si le temps s'était simplement arrêté, car il fallait bien du temps pour saisir l'essence de ce miracle, jusqu'à ce que Marie-Madeleine, la plus jeune d'entre elles, vienne vers moi, tombe à genoux devant moi, embrasse mon ventre, après quoi je fus prise d'assaut par les quatre autres qui m'enlacèrent toutes ensemble et protégèrent pour ainsi dire mon corps et mon enfant contre toute attaque de tout mal. À partir de ce moment-là, elles ne me laissèrent plus seule une seule seconde. « Et si Djibril repassait par là ? Que feriez-vous alors ? » plaisantai-je d'un ton taquin, ce à quoi Marie-Madeleine eut immédiatement une réponse toute prête : « Alors je lui demanderai s'il m'apporte aussi une pomme. » Toutes s'écrièrent : « Pour moi aussi ! » C'était la fête dans la maison. Le petit Jean ne comprenait rien à tout ce remue-ménage et regardait d'un air dépité toute l'attention que l'on me portait. Mais dès que les femmes s'absentèrent un instant

Alors qu'elles se calmaient et s'éloignaient de moi, il s'est précipité vers moi, a enroulé ses bras autour de mes genoux et a regardé les jeunes filles d'un air provocateur : « Ma maman ! » Je lui ai caressé les boucles et me suis penchée vers son visage : « Je suis ta maman », tandis que les autres femmes essuyaient une larme, émues. À ce moment-là, je n'aurais jamais pu imaginer que mon fils le confirmerait pour nous deux, bien des années plus tard, sur une croix. Je décidai de leur faire clairement comprendre à toutes qu'il ne fallait pas en parler, à personne, avant que Joseph ne revienne à la maison. La gravité sur leurs visages m'indiquait qu'elles étaient conscientes des conséquences potentiellement terribles.

Peu de temps après, j'avais presque fini de tisser les derniers motifs, les épées flamboyantes des chérubins aux douces teintes orange-rouge comme le crépuscule. Je sentis soudain sur les fils d'élond une vibration étrange que je ne parvenais pas à identifier. Je vérifiais si quelque chose n'allait pas avec les pédales, mais la cause m'est tombée dessus comme un coup de tonnerre. Marie-Madeleine, les yeux écarquillés et à bout de souffle, a littéralement fait irruption dans la pièce en haletant. « Marie, Marie, je viens du rabbin Siméon au temple, qui m'a annoncé que la vieille Élisabeth, la femme du grand rabbin Zacharie, en est déjà à son quatrième mois et attend un enfant. Élisabeth a fait savoir qu'elle aimerait partager sa joie avec toi et te demande si tu veux bien lui rendre visite ? » Je la regardai sans que le moindre muscle de mon visage ne bouge.

« Tu sais bien quel âge a Élisabeth, n'est-ce pas ? Elle a exactement le même âge que Zacharie, le muet, qui ne peut plus parler ? Il l'a écrit pour moi et Siméon me l'a lu. C'est un miracle, n'est-ce pas ? » Marie-Madeleine semblait déçue par ma première réaction, plutôt tiède, alors que mon cœur était en ébullition. Je repensai en un éclair à mes propres parents, Anne et Joachim, et je ne ressentis ni émerveillement, ni d'autant moins de doute. Au contraire, je voulais m'y rendre immédiatement pour me faire une idée de la façon dont mes parents, alors du même âge, avaient réagi à l'époque où ma mère était tombée enceinte de moi. Je ne désirais rien de plus que de voir, d'entendre, de goûter leur bonheur. « Sais-tu, Marie-Madeleine, qu'Élisabeth est ma cousine par ma mère ? » La bouche de cette chère Marie-Madeleine s'ouvrit alors complètement : « Tout cela ne peut tout de même pas être une coïncidence ? », se dit-elle, étourdie. Je m'approchai d'elle et la serrai dans mes bras. « Moi aussi, je veux avoir un enfant de Dieu, et je n'ai pas besoin d'un mari. » Elle me regarda dans les yeux avec assurance, sachant bien que cela n'arriverait jamais.

« N'aimerais-tu pas avoir un homme dont tu serais amoureuse, qui serait amoureux de toi et qui t'adorerait ? Chaque enfant est un don de Dieu, chaque nouvelle vie, qu'il s'agisse d'un être humain, d'un animal, d'une plante ou d'un insecte, vient de la main de Dieu. Que dirais-tu si, après-demain, une fois le voile terminé, nous allions rendre visite à Élisabeth ensemble aux premières lueurs de l'aube ? » Et Marie-Madeleine en avait bien envie, et j'ai dû la retenir, sinon elle serait partie avant la fin de la journée. J'ai appelé les quatre autres

J'ai réuni les jeunes filles célibataires plus âgées qui vivaient chez nous et leur ai dit qu'elles pouvaient décider librement si elles souhaitaient nous accompagner ou si elles préféraient rentrer chez elles, puisque nous allions de toute façon nous absenter pendant plusieurs mois. Je connaissais déjà leur réponse, car je les avais entendues dire à plusieurs reprises que leur famille était déjà à la recherche d'un partenaire convenable pour elles. Elles étaient donc extrêmement curieuses, et maintenant qu'elles savaient que j'étais enceinte, cela les rendait encore plus impatientes. Trois d'entre elles ont choisi de rentrer chez elles. Seules la plus jeune, Marie-Madeleine, et l'aînée, Esther, allaient rester. Quand je parle de la plus jeune, Marie-Madeleine, je dois préciser qu'il n'y avait vraiment pas tant d'années de différence entre nous deux. J'avais à ce moment-là environ quatorze ans et elle en avait onze. Trois ans de différence qui allaient vite s'estomper, de sorte qu'au final, en tant qu'égales, nous allions passer le reste de notre vie ensemble comme des sœurs.

Esther, quant à elle, avait un an de plus que moi, faisait preuve d'un grand sens des responsabilités et d'une bonne connaissance de la nature humaine, et tenait absolument à être présente lorsque Joseph rentrerait à la maison. Je devais d'abord mettre la touche finale au rideau, qu'il ne restait plus qu'à finir en ourlant et en renforçant les derniers bords. Marie-Madeleine et les autres filles m'aidèrent, et un jour plus tard, nous chargeâmes l'âne du lourd paquet que constituait le rideau et nous nous mîmes en route. Il nous faudrait cinq à six jours pour atteindre Ein Karem, le village où vivaient Élisabeth et Zacharie. Le troisième jour, nous

passâmes devant le temple de Jérusalem pour le pourpre

remettre le voile à un rabbin Siméon ravi. J'ai montré à Marie-Madeleine la partie avant du temple, mais je n'ai pu que lui indiquer de loin où se trouvait le Saint des Saints, derrière l'ancien voile rouge devenu presque incolore. « Ton œuvre est bien plus belle. Le violet est la plus belle des couleurs », suggéra-t-elle. Je lui demandai pourquoi. « Le violet est rouge comme le sang et la douleur, et bleu comme la mer et la résignation. Les fleurs violettes sont connues pour leur force spirituelle, la recréation et la métamorphose, c'est ce que ma mère m'a appris juste avant d'être assassinée. » Et elle sourit d'un air triste et timide, leva brièvement les yeux vers le ciel avant de détourner immédiatement le regard. Je la serrai un instant dans mes bras et murmurai : « Tout peut changer, sauf notre amitié. Et si notre amitié violette veut tout de même grandir, alors ce sera indéniablement un amour pur. » Elle murmura à mon oreille : « Je veux mourir en violet avec toi. » Nous nous lâchâmes et nous nous acquiesçâmes d'un signe de tête. Et nous deviendrions tous les deux violets.

Nous avons poursuivi notre route vers Ein Karem. J'étais désormais à dos d'âne, tandis que Marie-Madeleine, trop protectrice, marchait à pied et me demandait sans cesse si j'allais bien et si elle pouvait m'aider davantage, même si elle portait déjà les charges les plus lourdes. Elle m'assaillait de centaines de questions sur la façon dont je m'en sortais à l'époque, pendant les années où j'avais séjourné au temple de Jérusalem, qui était Zacharie pour moi, comment il se faisait que j'avais rencontré l'ange Djibril et si j'avais fait quelque chose de particulier pour cela. J'étais parfois plus fatigué par le

Je répondais alors aux secousses et gardais mon équilibre sur le âne, mais je sentais sa soif de spiritualité et je comprenais que cela venait purement et sincèrement de son désir le plus profond, et non de la curiosité. Elle restait humble et m'accordait tout sans la moindre trace de jalousie. « J'aimerais aussi rencontrer Djibril, mais je n'en suis pas digne », dit-elle sincèrement, alors que je savais que c'était justement le seul moyen de rencontrer Djibril, mais que cette réponse serait la pire que je puisse lui donner et que le silence ne pourrait en rien améliorer la situation. D'un autre côté, j'avais du mal à me taire à ce moment-là, mais la réponse surgit de manière inattendue, comme par miracle. Soudain, une colombe se posa juste devant nous, et l'âne s'arrêta brusquement et dressa ses longues oreilles. La colombe nous regardait sans bouger. Marie-Madeleine s'approcha doucement de la colombe et la caressa : « Es-tu fatiguée ? Ou as-tu faim ? » Et elle prit un morceau de pain et le donna à la colombe. La colombe le prit et me regarda droit dans les yeux. Combien de fois Djibril m'avait-il apporté du pain dans le Saint des Saints alors que j'y demeurais seule et que personne n'osait m'approcher, car nul n'avait le droit d'entrer dans le Saint des Saints, et encore moins d'y demeurer ? Je n'en ai pas parlé non plus aux autres vierges du temple, car qui m'aurait crue ? Elles trouvaient déjà miraculeux que je puisse rester si longtemps sans manger. Zacharie ne m'a jamais posé de questions à ce sujet, mais il ne peut en être autrement qu'il se soit fait une idée de la situation, car j' ai entendu lui souvent pour le

Il restait devant l'autel jusque tard dans la nuit, priant et chantant des hymnes, comme s'il voulait me donner l'impression d'être un père, pour que je ne me sente pas seule tandis que je mangeais le pain que Djibril m'apportait chaque jour à cette époque. « Djibril ? » murmurai-je d'une voix inaudible… et je fis un signe de tête à la colombe, qui me répondit par un signe de tête avant de s'envoler aussitôt. Le visage de Marie-Madeleine rayonnait de joie, même si elle ne savait pas exactement ce qui lui arrivait. Elle ne comprenait pas qu'elle avait donné à manger à Djibril. Ce n'est que bien plus tard que je le lui racontai. Quand Djibril se déguise, c'est pour une raison qu'un être humain ne doit pas dévoiler. Expliquer la signification de ce geste maintenant lui ferait du tort. Un ange bienveillant ne veut en effet en aucun cas porter atteinte à la liberté de l'homme ni le contraindre, et se manifeste au début uniquement sous la forme d'un événement apparemment fortuit et inexplicable. J'ai d'abord trouvé par hasard un morceau de pain dans le Saint des Saints, derrière l'Arche d'Alliance. Je ne me suis pas posé de questions et j'étais simplement reconnaissant, puis j'ai commencé à parler au pain et je l'ai remercié, d'où qu'il vienne ou qui qu'il soit, puis j'ai remercié Dieu, pour ensuite rencontrer Djibril en personne, comme une évidence, qui m'apportait le pain.

Le troisième jour, nous avons repris la route. Marie-Madeleine n'arrêtait pas de me demander si j'allais bien, si j'avais besoin de quelque chose. De l'eau ? J'avais faim ? J'avais mal au ventre ? Besoin de faire une pause ? Ce qu'elle ne pouvait pas savoir, c'est que j'étais porté, et cela ne m'aurait pas étonné qu'elle aussi, cette jeune fille

si frêle avec le plus gros sac sur le dos, fût portée, car Djibril était notre

toujours présente… Avec le recul, je me rends compte que le parcours de Marie-Madeleine, en tant que jeune adulte, n'a pas été sans épines, même si moi non plus, je n'ai pas été épargnée par les épines. Nous sommes restées l'une pour l'autre ce que nous étions alors et ce que nous sommes encore aujourd'hui. Elle aimait mon fils au moins autant que moi. Je pense, tant d'années plus tard, alors que j'arrive moi aussi au moment de ma mort, que je n'ai jamais considéré mon fils avant tout comme un Dieu, mais toujours comme mon enfant, mon fils. Malgré tous les miracles accomplis par mon fils, je suis toujours restée avant tout la mère d'un fils, et non la mère d'un dieu. Mes dix années passées enfant au temple m'ont tellement façonnée que je considérais le surnaturel comme normal, comme si je n'avais rien connu d'autre. Mes parents, même si je les voyais et leur parlais peu, sont restés mes parents. Bien sûr, j'ai été très frappée par le fait que les parents de toutes les autres vierges de notre groupe étaient tellement plus jeunes, mais cela ne me dérangeait pas. Je pense que la relation de mon époux, que l'on appelle Dieu le Père, avec notre fils était exactement la même que celle que mes chers parents entretenaient avec moi à distance. J'ai moi-même eu plus de chance que mes parents, c'est du moins ce que je ressens. Mes parents ont été mis à rude épreuve pendant des années avant que Dieu ne les reconnaisse. Moi, en revanche, j'étais jeune et tout me semblait si logique, si explicable et si évident grâce à mes journées passées seule dans le Saint des Saints. Des journées seules ? Seule ? Au contraire, c'est en étant seule que j'ai appris à ne pas me sentir seule. On m'a montré et appris que nous ne sommes jamais seuls. Mon esprit n'était pas guidé, on

m’a tout au plus, petit à petit,

On m'a proposé quelque chose, et à chaque proposition, j'avais le libre choix. Ce qui m'était proposé, c'était l'amour pur, obtenu en combattant les forces contraires, comme mon fils me l'a expliqué plus tard : la jalousie, l'orgueil, la colère, la mélancolie, la convoitise, les ténèbres, la jalousie. Et l'absence de ces forces se faisait également sentir chez Zacharie et Élisabeth. Ils avaient dû pressentir notre arrivée, car Zacharie, la bouche fermée, nous attendait et nous faisait signe avec enthousiasme de loin. J'avais pourtant de la peine pour Zacharie, qui avait perdu l'usage de la parole. Jusqu'alors, personne ne savait exactement comment cela s'était produit, car il ne pouvait le dire à personne lui-même. Élisabeth le rejoignit et, lorsque je l'enlaçai, nos ventres se touchèrent. Élisabeth sursauta soudainement en sentant l'enfant bouger dans son ventre pour la toute première fois. Elle prit rapidement ma main et me fit sentir son ventre. Et oui, l'enfant dans son ventre bougeait. C'est Élisabeth qui m'a adressé la parole la première en disant : « Mère de Dieu, tu es bénie entre toutes les femmes, et béni soit le fruit de ton sein ». Je fus tout aussi surprise par ce qu'elle, qui ne pouvait en aucun cas savoir que j'étais enceinte, pouvait affirmer avec tant de certitude. Zacharie vit et entendit notre joie et posa lui aussi sa main sur le ventre d'Élisabeth, sentit le mouvement, et il regarda sa femme avec un grand sourire. Puis il s'agenouilla devant moi et embrassa délicatement mon ventre et, comme il le raconta plus tard, il demanda pardon à mon enfant pour son doute et incrédulité envers l' autel de l'encens, et

instantanément, sa langue se délia, mais il n'utilisa pas encore la parole.

Zacharie

Lorsque j'ai su que l'enfant du Sauveur était dans le ventre de Marie, même si elle-même ne pouvait encore le sentir, j'ai supplié l'enfant de me pardonner mon incrédulité et, aussitôt, ma langue s'est déliée. J'aurais pu parler à nouveau, mais je ne l'ai pas fait. L'ange m'avait demandé de ne parler qu'après la naissance de notre fils, lorsque je lui donnerais son nom, Jean, et pas avant. Je ne voulais pas commettre cette fois-ci la même erreur de pédanterie qu'à l'autel. C'était un miracle de voir comment la maison d'Élisabeth et la mienne se transformaient pour ainsi dire en le temple le plus sacré du précurseur et du Sauveur de l'humanité : un temple où chaque mot devait être choisi avec la prudence nécessaire, et je craignais de dire encore des bêtises. Voir ces deux femmes enceintes, l'une très âgée, l'autre très jeune, communiquer souvent uniquement par le regard ou se comprendre parfaitement à l'aide de simples gestes, était un cadeau du ciel. Au moins une fois par jour, elles s'étreignaient tendrement, leurs ventres se touchaient et il semblait que leurs deux enfants apprenaient déjà à se connaître avant même leur naissance. Et il y avait aussi Marie-Madeleine pour les servir ! Comme le Seigneur avait merveilleusement tout prévu ! Marie-Madeleine, Marie de la lointaine Magdala au bord du lac de

Galilée, elle s'était présentée toute seule, alors qu'elle n'était qu'une jeune fille de neuf ans, au temple de Jérusalem et m'avait supplié de pouvoir servir en tant que vierge dans le temple. « Où sont tes parents ? » lui ai-je demandé, mais sa réponse fut laconique : « Morts. » Son père était un zélote qui combattait l'occupant romain et mourut au combat, tandis que sa mère et ses trois petits frères furent assassinés par les Romains par vengeance. En tant qu'aînée, elle seule avait pu s'en sortir, et après avoir erré, elle avait été recueillie dans un bordel à Naplouse, à 37 milles de Jérusalem. La tenancière de la maison, Euphrosyne, une femme plutôt aimable, fut rapidement impressionnée par l'esprit vif et avide d'apprendre de l'enfant et la considéra bientôt comme l'enfant qu'elle avait toujours désirée mais qu'une maladie l'avait empêchée d'avoir. Elle lui apprit à lire et à écrire, l'araméen, l'hébreu, le grec et même quelques rudiments de latin. Je n'ai jamais rencontré cette femme et je lui suis reconnaissante d'avoir évité à Marie-Madeleine de devenir elle-même courtisane. Chaque sabbat, la jeune enfant de Naplouse venait toute seule à pied jusqu'à Jérusalem pour observer avec une ferveur dévote comment les vierges accomplissaient leurs tâches, présentaient les offrandes, chantaient des hymnes, exécutaient la danse de la lumière naissante sur la place centrale sacrée devant l'autel de l'encens, séparé du Saint des Saints par le voile. Les yeux avides et en larmes, elle me suppliait d'être acceptée comme vierge, mais c'était tout simplement impossible : pour cela, une jeune fille devait tout simplement appartenir à l'une des douze tribus de

Jérusalem. Les années passèrent, et lorsque vint le moment pour Marie d'être mariée au vieux Joseph et que le rabbin Siméon vint me demander de trouver des vierges pour Marie pendant la longue absence de Joseph, je pensai immédiatement à demander à Marie-Madeleine de se joindre aux quatre autres vierges du temple. Que Marie-Madeleine fût justement la seule des cinq vierges à séjourner ici, dans ma maison, était un miracle en soi, et je pus constater comment Marie et Marie-Madeleine, telles les deux moitiés de l'huître, offraient leur protection à la perle la plus précieuse. Il m'était difficile de retenir ma voix pour ne pas crier ma joie. Trois femmes célestes qui, ensemble, dans ce petit temple, pouvaient chanter et fredonner les hymnes à trois voix, mon Dieu d'amour pour les hommes ! J'aurais préféré être non seulement muet, mais aussi invisible face à ce spectacle sacré dont je n'étais pas digne. Je réalisais alors, et je le réalise encore plus aujourd'hui, à quel point notre Dieu est un Dieu d'amour.

Marie

« Mère de Dieu, tu es bénie entre toutes les femmes, et béni soit le fruit de ton sein. » Élisabeth qui s'écriait cela spontanément sans que personne n'ait pu le lui dire ! Ce n'était pas non plus Marie-Madeleine ! Pour moi, jeune femme, cet événement était extrêmement important, car il confirmait ce que Djibril m'avait promis. Je ne pouvais pas encore sentir mon enfant, mais ce témoignage de

Elisabeth, en parlant de mon enfant, qu'elle a confirmé uniquement par sa foi et son expérience du divin, m'a donné la force d'être la mère du Fils de Dieu. Et peu après, je me suis retrouvée à table avec deux personnes âgées qui avaient le même âge que mes parents à l'époque où ils m'attendaient. Ce fut une révélation de pouvoir partager leur immense joie. Mon Dieu, ce n'est qu'alors que j'ai pris conscience : je suis vraiment la fille de tels parents. Et j'ai compris que, sans les avoir connus personnellement, je leur devais beaucoup, sinon tout. Trois mois de sainteté dans la petite maison se sont écoulés comme s'il s'agissait de trois jours. J'ai remarqué à quel point le comportement de Marie-Madeleine avait changé au cours de ces mois-là : elle ne se comportait plus seulement comme une amie, mais plutôt comme une servante, à l'image de ce que j'avais fait pendant dix ans au temple, où je servais l'autel dans le Saint des Saints et l'entretenais par des hymnes et des prières. Elle se comportait avec une extrême humilité, ce qui pouvait parfois passer pour de la soumission, ce qui n'était absolument pas nécessaire. Je lui ai donc demandé pourquoi elle était si renfermée et silencieuse : « Tu ne te sens pas bien ? Tu es si silencieuse et ton sourire a disparu… Tu aimerais qu'on retourne à Nazareth ? » Mais elle a répondu : « J'ai honte parce que je suis jalouse de votre maternité. Vous le méritez. » « Et toi, non ? » lui ai-je demandé. « Penses-tu que j'en suis digne ? Si je me trouvais digne, cela ne serait jamais arrivé, ni à moi ni à Élisabeth. Penses-tu que ta présence ici n'est pas au moins aussi merveilleuse que ce qui nous arrive, à Élisabeth et à moi ? C'est bien que tu ne te trouves pas digne,

« Mais il n'est pas bon que tu perdes ta gratitude et ta joie pour ce que tu as la chance de vivre en ce moment avec nous deux. » Et elle tomba en pleurant à mes pieds et exprima son regret avec ferveur. Je me penchai, pris sa tête entre mes deux mains et la pressai contre mon ventre. Elle m'enlaça et sanglota sans discontinuer jusqu'à ce qu'elle s'écrie soudain : « Le bébé bouge ! »

« Vois-tu maintenant à quel point Dieu t'aime, petite incrédule ? Tu es la première à le sentir ! » Elle comprit, se leva et servit pendant trois mois ceux qui allaient changer le monde : Jean-Baptiste et Jésus de Nazareth. Mais je comprends maintenant pour la première fois, dans ma vieillesse, que cela recèle aussi de grands dangers. Marie-Madeleine a dû plus tard surmonter des épreuves difficiles que je n'ai jamais eu à vivre grâce à ces dix années d'apprentissage. Un fruit qui mûrit trop vite a parfois une durée de vie plus courte, mais sa perspicacité, sa connaissance de soi et son ouverture d'esprit lui ont donné de grandes chances de réussir.

À la fin de ces trois mois, une angoisse m'envahit soudainement : mon ventre ne cachait plus l'enfant et je pris conscience qu'à mon retour, Joseph m'attendait peut-être déjà. Comment allais-je lui expliquer comment j'étais tombée enceinte ? Je voulais rentrer chez moi, mais Marie-Madeleine me suggéra, compte tenu de l'âge avancé d'Élisabeth et de Zacharie, de rester à leurs côtés pour les aider en vue de la naissance imminente de leur fils. Zacharie me ramènerait ensuite tranquillement à la maison à dos d'âne. Et c'est ce qui s'est passé. Au bout de trois jours, nous sommes arrivés à la maison et Esther était immense de joie et impressionnée par mon

mon ventre de femme enceinte. Le petit Jean l'était encore plus. Il ne cessait de donner des coups dans mon ventre, mais ce n'était que le calme avant la tempête. Et quelle tempête nous attendait !

Joseph

J'ai eu une peur bleue en rentrant à la maison. J'étais parti depuis six mois. J'avais laissé une jeune fille, je suis rentré et j'ai vu une femme en fin de grossesse. « Avec qui m'as-tu trompée ? Qui a fait entrer ce mal dans ma maison ? Qui t'a séduit et t'a dépucelé ? Comment as-tu pu faire une chose pareille, toi qui as grandi dans le Saint des Saints et qui recevais chaque jour le pain des mains des anges ? Je ne suis pas bête ! Mon Dieu, laisse-moi mourir ici et maintenant, afin que je n'aie plus à supporter cette honte. »

« Joseph, je ne suis que la servante du Seigneur ! » répondait-elle sans cesse en pleurant, mais cela me semblait trop facile et je m'apprêtais à quitter la maison, quand Esther se plaça devant moi. « Joseph, moi et les quatre autres servantes, nous avons veillé sur elle sans relâche et prié ensemble sans cesse. Aucun homme n'a mis les pieds ici, seul l'ange de Dieu lui a apporté du pain et lui a annoncé qu'elle enfanterait un enfant, un fils de Dieu et d'elle-même. Nous pensons que seul le Saint-Esprit peut accomplir une telle chose sans qu'un homme n'ait à s'en revendiquer. Écoute au moins son histoire ! » Mais je ne voulais rien entendre. Mon cœur était en tumulte, et la jalousie empoisonnait mon esprit. Selon la loi, je devais la dénoncer et elle serait lapidée. Si je la cachais chez moi, ce serait tout autant une transgression de la loi et

nous aurions pu être lapidés tous les deux, car j'aurais moi aussi été accusé de négligence coupable pour ne pas l'avoir protégée. Je la suppliai de dire la vérité, mais elle ne trouvait plus les mots et ne me montrait que ses larmes, qui faisaient déborder ses yeux tristes de chagrin tandis qu'Esther la protégeait de son corps. Je prononçai alors des mots dont je ne sais toujours pas d'où ils me venaient : « Je ne peux pas croire à la manière dont tu es tombée enceinte tant que je n'aurai pas vu la naissance de l'enfant. » Il était déjà tard, je me levai, me rendis dans ma chambre et, épuisé, je m'endormis. Aussi étrange que cela me parût qu'elle ne se défende pas par des arguments ou des détails, un ange me fit comprendre ceci dans mon sommeil : « Joseph, fils de David, n'aie pas peur de prendre Marie pour épouse. L'enfant qu'elle porte est de l'Esprit Saint. Elle mettra au monde un fils que tu devras appeler « Jésus ». » Je me réveillai en sursaut. Cela me ramena à la raison. Avant de quitter la maison il y a quelques mois, je la considérais comme ma femme. C'est précisément pour cette raison que j'étais si troublé et en colère quand je l'ai vue enceinte. Mais l'ange m'a dit quelque chose de précieux : « Joseph, tu donneras à l'enfant le nom de Jésus », et selon notre tradition, c'est précisément ce qui revient à un père. L'ange me considérait comme le père terrestre légitime de l'enfant et, à partir de cet instant, je n'y renoncerais plus jamais : Marie est ma femme et Jésus sera mon fils, et en tant que père, je prendrais désormais soin d'eux, et je remerciais Dieu pour tant de confiance.

et la miséricorde, et j'ai demandé pardon pour ma colère. Je ne suis pas stupide, mais je me suis comporté comme tel. Des années plus tard, tout m'est apparu clairement : tout comme le bourgeon de Marie avait jailli de mon bâton de berger, Jésus allait désormais naître du bourgeon de Marie. Tous issus de la lignée de David. C'était bien ainsi.

Marie

Jean avait tout entendu et tout vu de près. Voir son grand-père se déchaîner ainsi l'effrayait et, la nuit, il se glissa à côté de moi dans le lit. « Maman, ne pleure pas. Je peux poser ma main sur mon petit ami ? » Et je cherchai sa main et la posai sur mon ventre, puis je me mis à fredonner doucement un hymne que l'on chantait toujours devant l'autel de l'encens. Ce n'était pas un hasard si cet hymne implorait la venue du Sauveur des hommes. Johannes sursauta soudain : « Je sens le bébé bouger. »

« Nous devons fredonner ensemble pour le bébé, afin qu'il puisse s'endormir », dis-je. Et je fredonnai doucement les notes, plus lentement cette fois, pour qu'il puisse facilement me suivre de sa voix d'ange enfantin, et tous les trois, nous nous endormîmes ensemble dans un sommeil céleste. Le calme ne devait toutefois pas durer longtemps. Le lendemain matin, Joseph s'inquiéta, non sans raison, craignant que je ne sois accusée d'adultère. Il y avait peut-être des voisins qui avaient déjà remarqué que j'étais enceinte et nous allions certainement être traduits en justice. Ses paroles n'étaient pas encore refroidies qu'Annas, un

Un érudit et voisin se tenait à la porte et demandait à Joseph où il était resté pour le travail qu'il avait promis d'effectuer chez lui. Il me cherchait manifestement du regard et m'observait d'un air inquisiteur ; voyant que j'étais enceinte, il se précipita pour avertir Abiathar, le rabbin de Jérusalem, que Joseph m'avait dépouillée de ma virginité. Nous avons tous deux dû comparaître dès le lendemain devant Abiathar, qui m'a publiquement accusée d'adultère au regard de ma promesse de virginité devant Dieu. J'ai pleuré amèrement et je n'ai pu que répéter que j'étais pure et que je n'avais connu aucun homme. Puis ce fut au tour de Joseph d'être mis sur la sellette : « Comment as-tu pu tromper ainsi ta femme qui, telle une colombe, demeurait autrefois dans le temple au milieu des anges ? Elle n'a jamais voulu connaître d'homme ! Si tu ne l'avais pas abusée, elle serait encore vierge aujourd'hui ! » Et alors, le pauvre Joseph s'effondra : « Je jure que je ne l'ai pas touchée… » et il fondit lui aussi en larmes. Le rabbin Abiathar n'était toutefois pas tout à fait sûr de lui et il opta pour un test, connu sous le nom de « boire l'eau[35] du témoignage » : l'eau est mélangée à la poussière provenant du « tabernacle du témoignage » dans le temple ; celui qui en boit et dont la cuisse commence à se nécroser et dont le ventre gonfle, celui-là ment. Joseph et moi avons tous deux subi le

([35]) D'après les connaissances médicales actuelles, on peut considérer ce test comme un test purement psychosomatique : une personne qui a les pieds bien sur terre a moins de chances de se convaincre qu'elle présente les symptômes « de peur » de la constipation. Et une cuisse qui se nécrose en trois jours ? Le moindre petit début de plaie pouvait déjà être interprété comme un début de

nécrose. Le jury pouvait en tirer toutes sortes de conclusions. Vraiment effrayant.

Nous avons passé le test, bu de l'eau, et nous n'avions pas le droit de nous voir ni de nous parler jusqu'au lendemain, afin de nous présenter à nouveau séparément devant Abiathar. Le lendemain, ce fut d'abord mon tour, et je ne présentais pas le moindre gonflement ni la moindre gangrène à la cuisse. Après moi, il en fut de même pour Joseph. Tous les présents regardaient avec étonnement et ne parvenaient pas à comprendre comment expliquer ma grossesse, mais Abiathar demanda le silence et rendit son jugement : « Si Dieu ne nous révèle pas votre péché, je ne vous punirai pas. Allez en paix. » Et nous sommes partis en rendant grâce à Dieu. Quelques mois plus tard, Zacharie m'a confié qu'il avait insisté auprès d'Abiathar pour que l'eau du témoignage tranche et qu'il s'y fie entièrement.

Marie-Madeleine

Chaque fois que je m'occupais d'Elisabeth, mes pensées vagabondaient vers mon amie. Après notre dernière rencontre, je ne pouvais plus la désigner autrement : une amie. Oui, se faire une amie et le devenir, c'est vraiment quelque chose de « violet », une métamorphose. Je me demandais en même temps ce que cela pouvait bien signifier de devenir mère pour la première fois. Je ne me sentais en tout cas pas prête pour ça et je ne savais même pas si je le souhaitais pour moi-même. Je ne savais absolument pas qui pourrait tomber amoureux de moi et encore moins de qui je pourrais tomber amoureuse. J'étais tout simplement beaucoup trop têtue, pas soumise assez, parfois voire

je me trouvais un peu je-sais-tout. Même si… même si quand j'étais avec Maria, alors… alors… je ressentais exactement le contraire. Imaginez qu'elle ait été un homme, oui, oui alors… peut-être. C'est fou comme j'avais déjà un pressentiment à l'époque.

Trois semaines plus tard, Élisabeth donna naissance à un fils. Les sages-femmes étaient ravies qu'elle ait mis au monde un garçon en bonne santé à un âge aussi avancé. C'était un miracle à leurs yeux et elles demandèrent immédiatement le nom du père d'Élisabeth, car la tradition voulait que le premier fils porte le nom d'un grand-père. Le nom de Zachée, le père d'Élisabeth, fut évoqué. Soudain, Zacharie intervint et prit la parole pour la première fois depuis longtemps : « L'ange m'a ordonné, devant l'autel de l'encens, de l'appeler Jean. » Et il se rassit aussitôt, prit l'enfant dans ses bras et dit d'une voix claire : « Bienvenue, petit Jean. » Il lui donna un baiser sur le front et le bénit. Les sages-femmes, stupéfaites, ne surent que répondre, et en moins d'une journée, tout le village était au courant, mais personne n'osa contester le jugement du grand rabbin Zacharias, soudainement guéri de son mutisme. Moi-même, à l'époque, je n'avais pas la moindre idée de l'importance que cet enfant allait prendre. Maintenant que ce petit miracle s'était produit, de l'aide affluait de toutes parts pour pouvoir ne serait-ce qu'apercevoir l'enfant. Ma meilleure amie me manquait de plus en plus et, au bout de deux mois, l'agitation causée par les visites devint trop pour moi. En même temps, j'avais très envie de

de retourner en Galilée le plus vite possible. Zacharie m'a béni, m'a remercié, et Élisabeth m'a murmuré à l'oreille : « N'aie pas peur du violet. » J'étais surpris, je ne savais pas quoi en penser, mais cela allait me marquer pour toute ma vie. Le violet allait en effet devenir le fil conducteur de ma vie. Je partis. J'avais déjà parcouru un bon bout de chemin lorsque je constatai qu'il y avait beaucoup de monde en route, et souvent dans la direction opposée à celle où je me rendais. Au deuxième grand carrefour, cela devint clair : tout le monde prenait la route de Bethléem, d'où je venais justement. Une femme m'a interpellé : « Savez-vous où nous devons nous rendre pour nous faire recenser dans le registre de l'empereur Auguste ? » Elle a vu mon regard incrédule et m'a expliqué que tous les habitants de Galilée devaient se faire recenser et qu'il ne leur restait plus qu'une semaine. J'ai fait demi-tour et je les ai immédiatement accompagnés.

Marie

Trois mois s'écoulèrent après la visite chez Élisabeth. L'empereur Auguste promulgua un décret ordonnant à tous les habitants de son immense empire de se présenter pour être inscrits au recensement, afin que le gouverneur de la région puisse percevoir les impôts. Joseph se prépara avec ses fils, mais ne savait pas trop, au début, comment s'y prendre avec moi. Devait-il m'inscrire comme sa femme enceinte, mais alors, en tant que vieil homme, il ressentait une grande honte, ou devait-il m'inscrire comme sa fille, alors que tout le monde en Galilée savait, depuis notre apparition devant Abiathar, que je n'étais pas sa fille. Finalement, il décida d'attendre, mais cela lui pesait lourdement. Il sella l'âne et m'aida à monter. L'un de ses fils menait l'âne, et Joseph, courbé et boitant, suivait avec ses autres fils derrière. Le vieux corps de Joseph avait du mal, même si ce n'était que quinze milles [36] de distance, un trajet que l'on pouvait parcourir à pied en une journée quand on est en bonne santé, mais avec Joseph, cela n'était pas possible. L'hiver approchait à grands pas et les jours raccourcissaient. Les premières neiges faisaient leur apparition. Il nous fallut trois jours pour parcourir cette distance et Joseph resta abattu et découragé. J'essayai de lui remonter le moral en lui faisant comprendre que d'ici quelques heures, il

[36] Cela correspond à 24 kilomètres de chemins difficilement praticables.

Le Sauveur allait voir ce qu'il attendait lui-même depuis le tout début. « Tu te souviens, Joseph, de ce que tu as dit le premier jour ? "Je ne peux pas croire à la manière dont tu es tombée enceinte tant que je n'aurai pas vu la naissance de l'enfant." Eh bien, ce moment est arrivé et c'est toi qui lui donneras son nom ! » À cette pensée, il reprit courage malgré toute la douleur et la fatigue. Nous approchions des champs fertiles autour de Bethléem, d'où son nom de « Maison du Pain » et de « Cité de David ». Nous arrivions trop tard, car toutes les maisons et toutes les auberges étaient pleines à cause de l'afflux massif de monde. Joseph interrogea tout le monde, mais personne ne pouvait nous aider. Jusqu'à ce qu'un berger, voyant que j'étais en fin de grossesse, nous propose de passer la nuit glaciale dans sa bergerie, une grotte située à la lisière de la ville. Joseph était très inquiet pour moi, bien que je ne ressentisse ni la moindre douleur ni le moindre froid. Je sentais toutefois que l'heure était proche. Dans la bergerie de la grotte se trouvaient un bœuf et quelques moutons, ainsi que des bottes de foin et de paille et une mangeoire. Ses fils se sont laissés tomber avec gratitude dans le foin, se sont blottis les uns contre les autres et se sont immédiatement endormis. Joseph, comme par miracle, resta éveillé, vint s'asseoir contre moi, m'enveloppa de son lourd manteau et me réchauffa, attendant le lever du soleil pour chercher une sage-femme. Nous ne nous sommes jamais été aussi proches physiquement et spirituellement qu'à ce moment-là, car nous étions les seuls à réaliser la grandeur de ce qui allait se passer. Reconnaissante pour tout, je pris sa main et la posai sur mon ventre. L'enfant en moi poussa doucement contre

sa main. L'amour rayonnait dans les yeux sombres de Joseph. C'était une belle nuit, il neigeait doucement, les étoiles scintillaient dans le ciel et la pleine lune se dépêchait de céder la place à un soleil plus que curieux. Joseph s'endormit. Je sentis que mon heure était venue et le réveillai doucement : « Joseph, le soleil se lève peu à peu… » Et il se leva, sella l'âne et partit dans la pénombre pour chercher une sage-femme en ville. J'étais seule. Ou peut-être pas ? Je parlai à voix basse, pour ne surtout pas réveiller les fils : « Djibril, sois le bienvenu », et je me retournai à demi. « Salut, goutte de la mer qui enfantera la mer », me dit l'ange, et Djibril me tendit une branche de pommier en fleurs. Je la sentis et me retrouvai soudain dans un monde baigné de soleil, où tous les animaux, les oiseaux, les insectes et toutes les créatures de Dieu s'étaient rassemblés fraternellement au pied d'une colline au sommet de laquelle se dressait le pommier d'Éden en pleine floraison. Un enfant et moi nous tenions sous le pommier. L'enfant me prit la main et me demanda de le soulever pour que nous puissions humer ensemble les fleurs, et ensemble nous les humâmes, puis je me réveillai. Djibril avait disparu. Je sentis et vis aussitôt mon fils nu, sur mes genoux, tétant doucement ses petits doigts. Nos regards se sont mêlés comme les secondes se mêlent pour former des siècles. Le parfum des fleurs de pommier emplissait l'étable. Le cordon ombilical s'est avéré être, depuis nos tout débuts, un cordon spirituel qui ne pouvait jamais être coupé. Je l'ai serré dans mes bras, enveloppé

Je l'ai enveloppé dans un linge blanc et l'ai serré contre moi pour le réchauffer. Ses yeux malicieux et son sourire m'ont touché au plus profond de mon cœur, et j'ai chanté doucement un hymne que j'avais appris dès mon plus jeune âge au temple de Jérusalem : « Le grand roi entre précipitamment dans une petite grotte pour me rendre grand, moi qui étais devenu petit. Et ainsi, par sa pauvreté sans mesure, Il peut m'enrichir, moi qui étais pauvre. »

Lorsque je plongeais mon regard dans les yeux de l'enfant divin, je voyais, bien au-dessus des séraphins, dans le Saint des Saints, le greffon du pommier du bien le plus pur prendre vie. Humblement, j'inclinais la tête devant l'enfant et le greffon, en vue de la rédemption tant attendue de l'humanité déchue. Ce fut un moment particulier lorsque, après un moment, je lui tendis mon premier sein ; j'avais plutôt l'impression qu'il me nourrissait plutôt que l'inverse. Et il en serait ainsi désormais. Ce que je donnais, je le recevais au centuple. Tout comme il en serait pour l'humanité tout entière. Je couchas l'enfant dans la crèche des moutons pour qu'il se repose. Au loin, j'aperçus Joseph revenir avec une femme, Zelomi de son nom. Lorsqu'elle vit l'enfant dormir paisiblement dans la crèche des moutons, elle me regarda et s'étonna que je ne porte aucune trace visible d'un accouchement. Elle me demanda poliment si elle ne devait pas laver ma robe et m'aider à me nettoyer. Je me tenais devant elle et lui montrais mes vêtements sans la moindre trace de sang, ce qui, selon la loi juive, m'exemptait du rituel de purification de quarante jours après la naissance, et c'est précisément cela qui laissa Zelomi bouche bée. Elle tomba à mes pieds et s'écria : «

Mon âme

« Il est glorifié, car mes yeux ont vu des choses merveilleuses, car le salut a été apporté à Israël. » Sur ce, Joseph prit l'enfant dans ses bras et lui donna le nom de Jésus, comme l'ange le lui avait ordonné. Joseph ne fut pas le moins du monde effrayé par tout ce qui s'était passé. Alors qu'au tout début il s'était montré consterné et furieux, il se montrait désormais très doux avec moi et l'enfant. Il me raconta plus tard que ce n'est qu'à ce moment-là qu'il avait pris conscience qu'il se sentait lui aussi, d'une certaine manière, élu pour prendre part à ce mystère du salut. Nous n'avions pas de lien entre nous comme une femme et un homme normaux, mais plutôt un lien purement spirituel consistant à nous aider mutuellement pour atteindre le but suprême : que chaque être humain ait désormais une nouvelle chance de reconquérir l'Éden.

La nouvelle se répandit et, deux jours plus tard, une autre sage-femme vint nous rendre visite, Salomé, une cousine éloignée du côté de ma mère. Elle avait du mal à croire que j'étais encore vierge et tendit déjà la main vers ma jupe, mais celle-ci se dessécha instantanément. Elle se lamenta de regret pour son incrédulité jusqu'à ce qu'un ange l'encourage à prendre l'enfant dans ses bras, ce qu'elle fit, et aussitôt sa main fut guérie. Ensuite, des bergers vinrent de loin, attirés par l'étoile, pour rendre hommage. Joseph vit à quel point j'étais épuisée par toutes les émotions qui m'entouraient et partit immédiatement à la recherche d'une petite maison dans la ville de Bethléem. Nous avons discuté ensemble de ce que nous allions faire pour la circoncision de notre fils et pour mon rituel de purification. Nous avons jugé qu'il valait mieux

de ne pas susciter de discussions. Oui, nous présenterions le petit Jésus au temple de Jérusalem. Peut-être y reverrions-nous le grand rabbin Zacharie, qui, entre-temps, serait devenu père depuis un certain temps déjà…

Marie-Madeleine

J'étais en route pour Bethléem, je n'avais pas d'autre choix et peut-être pourrais-je y retrouver Marie. Le chemin était difficile. J'arrivais près d'un point d'eau important où beaucoup de gens s'arrêtaient un instant. Je n'avais plus rien à manger, mais l'eau était tout aussi importante. Je me suis baissé pour boire, j'ai soudain entendu des voix étranges derrière moi et je me suis retourné, intrigué. Trois hommes vêtus d'habits étranges, parlant des langues inconnues, et trois chameaux qui, assoiffés, s'abreuvaient à grandes gorgées. Trois hommes à la peau sombre, habillés comme des rois, aux gestes graves et distingués. J'ai suivi mon intuition et je me suis dirigé droit vers eux. « Que la paix soit avec vous », ai-je d'abord dit en hébreu ; ils se sont contentés d'acquiescer et j'ai vu qu'ils ne comprenaient pas ; j'ai ensuite essayé en araméen, mais là encore, aucune réponse ; j'ai alors tenté le grec, la langue courante des marchands, et oui, ils l'ont compris et, soulagés, m'ont répondu dans un grec parfait.

« Je suis Marie-Madeleine, d'où venez-vous ? »

« Je suis Caspar et je viens d'Arabie », c'était clairement le plus jeune des trois, au teint rougeaud et au menton lisse et brillant.

« Je suis Melchior et je viens de Perse », celui-ci me semblait être le plus âgé, avec de longs cheveux blancs, une longue barbe et une peau très ridée.

« Je m'appelle Balthazar et je viens d'Égypte », dit l'homme à la peau mate et à la barbe noire et épaisse. C'était apparemment lui le chef, et il poursuivit : « Nous recherchons le Messie. Nous sommes des astronomes. Il y a six siècles, un prophète, Daniel[37] , mon lointain arrière-arrière-grand-père, a prédit qu'à cette époque, une étoile apparaîtrait pour indiquer le lieu où le Messie naîtrait. Et en effet, il y a neuf mois, une comète brillante, totalement nouvelle, est apparue dans le quadrant est du ciel. Et nous, nous avons suivi sa trajectoire de près, mais dès que nous sommes arrivés à la frontière du royaume du roi Hérode, l'étoile a disparu et n'a plus pu être repérée. Avant-hier, nous avons été convoqués de force par le roi Hérode, qui s'intéressait beaucoup à ce Messie et qui nous a presque contraints à l'avertir immédiatement dès que nous l'aurions trouvé. Mais nous lui avons clairement expliqué que l'étoile avait soudainement disparu depuis que nous avions franchi la frontière. Il s'est mis en colère, mais s'est vite repris. Nous lui avons promis de l'avertir immédiatement, mais de ne pas lui faire confiance

[37] À cette époque, le prophète Daniel fut exilé d'Israël en Égypte.

Nous ne le savons toujours pas. Quelle ne fut pas notre surprise, la nuit qui a suivi notre entretien avec Hérode, lorsque l'étoile sans queue est soudain réapparue dans cette direction, quelque part au-dessus de Bethléem, supposions-nous. Le fait que l'étoile se soit à nouveau manifestée ne pouvait être une coïncidence après notre étrange conversation avec Hérode et constitue pour nous la preuve qu'il ne faut pas faire confiance à Hérode. » J'étais cloué sur place. Bethléem ? Bien sûr, c'était ça. Joseph et Marie devaient eux aussi s'y faire recenser ! Je racontai dans les grandes lignes l'histoire de Joseph et Marie aux trois mages, et leurs yeux brillèrent tout comme leur étoile bien-aimée le faisait si généreusement. Ils étaient impatients et me supplièrent de les accompagner. « La nuit tombe peu à peu et l'étoile se laisse à nouveau facilement apercevoir. » Nous avons convenu que je prendrais place à l'avant du chameau, auprès de Caspar, le plus jeune et le plus léger des trois mages, afin de suivre ensemble l'étoile. « Ça ne peut plus être très loin », dit Caspar d'un ton très décidé, et mon cœur se mit lui aussi à battre plus fort. « D'où viens-tu, Marie-Madeleine, si je peux me permettre de te le demander ? » m'a-t-il demandé très gentiment. « De Magdala », ai-je répondu, un peu timidement. Il a fait s'agenouiller son chameau, a élargi la selle et a donné son tapis de couchage à Balthazar. « Magdala ? C'est par là que je suis entré en Galilée… Viens, je vais t'aider. Tu t'assois devant. » Il me souleva et, une minute plus tard, il était assis derrière moi sur la même selle et donna un coup de cravache à son chameau pour qu'il se lève, tout en me serrant fermement dans ses bras. Nous partîmes.

On aurait dit que les chameaux eux aussi retrouvaient des forces et étaient animés par la même passion. Je fermai les yeux et Caspar m'enlaça fermement. Le balancement sur le mouvement ondulant de son chameau m'envoûtait et une vision se déployait dans mon esprit : je regardais l'horizon entièrement teinté d'un violet tendre, avec en son centre une seule étoile qui ne bougeait pas, quelle que soit la direction dans laquelle je tournais la tête : l'étoile suivait toujours mon regard, de sorte que je ne pouvais pas l'éviter. Je n'ouvris pas les yeux, car j'avais l'impression qu'ils étaient déjà grands ouverts, ce qui me faisait perdre toute envie ou raison de les ouvrir. Je restais concentrée et n'avais plus besoin de voir quoi que ce soit d'autre dans ma vie : cette étoile dans sa brume violette était pour l'éternité un commencement sans fin. Je ne sais pas combien de temps cela dura. Soudain, je fus réveillée en sursaut par l'arrêt brusque des chameaux et, encore étourdie, j'entendis au loin des mots étrangers très agités. J'ouvris les yeux, encore étourdi. Caspar sentit que je me réveillais et désigna immédiatement du doigt l'endroit au-dessus duquel l'étoile s'était immobilisée. Je vis la même étoile de mon rêve briller au milieu de nuages bleu-violet au-dessus d'une petite maison[38] à la lisière de Bethléem, en direction de Beth-Sémes. Dans un silence solennel et avec respect, les trois chameaux se dirigèrent pas à pas vers cet endroit, comme s'ils savaient eux aussi que le Messie, leur but ultime, avait été trouvé. Nous étions tous assis, pétrifiés, sur leur dos, le silence de la

[38] Selon les textes officiels, après la naissance, Joseph est parti à la recherche d'une petite maison dans une grotte pour y loger la mère

et l'enfant.

Respirant la nuit, conscients de notre petitesse, gravant cet événement dans chaque cellule de notre cerveau, le cœur débordant de gratitude mêlée d'un sentiment d'indignité. Nous nous sommes arrêtés devant la porte. Les chameaux se sont agenouillés d'eux-mêmes, comme s'ils comprenaient eux aussi ce qui se trouvait derrière cette porte. Nous sommes descendus de nos chameaux et nous nous sommes agenouillés devant la porte fermée. En attendant. Aucun de nous ne se sentait assez digne pour frapper. La porte s'ouvrit et Joseph s'approcha précipitamment de moi, m'aida à me relever et m'enlaça, puis me murmura doucement à l'oreille : « Marie-Madeleine, c'est fait : le Sauveur nous est né… Qui sont ces gens ? » Il s'adressa joyeusement à ces étrangers. Tous trois étaient assis à genoux, profondément courbés. Joseph s'approcha d'eux et posa sa main sur l'épaule du plus âgé des sages. Je le présentai à Joseph : « Voici Melchior, de Perse. » Le vieux Joseph aida le vieil homme à se relever et s'inclina respectueusement devant lui : « Soyez les bienvenus. » Je poursuivis : « Voici Balthazar, d'Égypte. » Et Joseph l'aida également à se relever et s'inclina devant le Messie en signe de respect. Enfin, je me suis approchée de Caspar : « Voici Caspar, d'Arabie. » Joseph n'a pas eu besoin de l'aider et leur a souhaité à tous une nouvelle fois la bienvenue. Il s'était déjà tourné vers la porte, mais les mages ont demandé un peu de temps avant de pouvoir entrer. Je traduisis leurs paroles, Joseph sourit aimablement et me demanda de dire qu'il allait déjà entrer pour prévenir Marie. Marie et Joseph ne connaissaient que l'araméen et pas un mot de grec, ce qui me permit de me rendre très utile. Les trois mages commencèrent à déballer leurs paquets

de descendre de leur chameau, et je n'aurais jamais cru possible ce qui s'est passé dans les minutes qui ont suivi : j'ai vu trois hommes revêtir leurs plus beaux habits, avec des chaussures particulières qui nous étaient totalement inconnues, les coiffes les plus élégantes, des bijoux, des écharpes, des manteaux tissés de fils de soie dorés aux motifs étranges que je n'avais jamais vus dans ma ville natale de Magdala, qui est pourtant une riche ville marchande et un carrefour commercial au bord du lac de Galilée. À la toute fin, chacun d'eux fit apparaître un cadeau dans un emballage d'une beauté éblouissante, qui était en soi déjà un cadeau sans qu'il fût nécessaire de l'ouvrir. L'ensemble de la scène était une révélation de dignité royale, de respect et d'humilité. Ils m'ont fait signe de la tête pour me faire comprendre que je devais passer devant. Moi, sale, malodorant et sans cadeau, j'ai hésité, mais Balthazar a insisté et m'a donné son cadeau pour que je le porte à sa place. Je n'aurais jamais pu imaginer à quel point ce cadeau allait changer ma vie. J'ouvris la porte avec précaution. La première chose qui me saisit, ce furent les grands yeux de Marie, pleins d'une joyeuse surprise, qui me souriaient, avant de se détourner rapidement vers l'enfant couché dans une petite crèche. Ses yeux me disaient : « Ma chère Marie-Madeleine, c'est arrivé. Je suis si heureuse de te voir ici. Comme les voies de Dieu sont merveilleuses. J'ai déjà parlé de toi au Sauveur. » Je ne pus me retenir et me précipitai vers elle, et comme deux petites filles, nous pleurâmes des larmes de bonheur. L'enfant était bien réveillé et regardait d'un air amusé cette compagnie hétéroclite. Je m'agenouillai devant l'enfant et osai

Je n'osais presque pas le toucher, mais Marie m'encouragea et je l'embrassai sur le front. Un frisson me parcourut et je sus aussitôt comment et qui allait tout déterminer dans ma vie. Je me tournai vers Balthazar et lui fis signe de tenir son cadeau à la main. Solennellement, il le déballa et je traduisis ses paroles : « Je suis Balthazar et je viens d'Égypte. J'offre au roi des rois de la myrrhe pour la purification du corps et de l'esprit après la mort et pour un amour pur durant la vie. » Et il s'agenouilla devant Marie et baisa ses pieds. Puis vint Melchior : « Je suis Melchior et j'ai suivi l'étoile depuis la Perse. J'offre de l'or au Sauveur en signe de sagesse pour le roi des sages. » Lui aussi baisa ses pieds et fit un pas en arrière. Caspar, le plus jeune, se sentait un peu intimidé en cette illustre compagnie. Il s'avança et s'agenouilla devant l'enfant lui-même : « Je suis Caspar et je viens d'Arabie. J'apporte de l'encens pour le Messie, pour le Dieu de tous les hommes. De l'encens pour porter leurs prières avec force vers le ciel. » L'enfant observait la scène avec une attention intense, ce à quoi on ne s'attendrait pas de la part d'un nouveau-né. Je traduisis ce que Marie leur disait : « Vous êtes des rois », et les trois hommes tombèrent tous à genoux, comme s'ils s'étaient mis d'accord, et Balthazar répondit : « Il n'y a qu'un seul Roi. » Marie le toucha tendrement et dit d'un ton presque prophétique : « Balthazar d'Égypte, lointain descendant de notre prophète Daniel, exilé dans ton pays il y a trois fois cent ans, relève la tête, relève le cœur », et elle attendit un instant,

« Nous sommes une famille, tout comme tous les hommes sont frères et sœurs les uns des autres, et mon fils sera leur Sauveur. » Je n'avais pas encore fini de traduire que Joseph, qui était allé abreuver les chameaux, entra, quelque peu surpris : « L'étoile… a disparu, on ne la voit plus nulle part. » Et il regarda les trois rois. Je traduisis ses paroles et ce fut Melchior qui, les yeux écarquillés, répondit rapidement : « Lorsque l'étoile s'est cachée de nous alors que nous entrions dans le pays d'Hérode, c'était pour s'assurer que nous ne puissions pas dire à Hérode où exactement le Sauveur allait naître. Une fois sortis de son palais, l'étoile se montra à nouveau, et ce n'est donc pas un hasard si c'est grâce à elle que nous avons trouvé le Sauveur ; et aujourd'hui encore, l'étoile veut empêcher Hérode de trouver l'enfant. » Pendant que je traduisais ses paroles à Joseph et Marie, les rois se retirèrent tous les trois. Balthazar prit alors la parole : « Trois chameaux à l'aube devant votre porte, et Hérode vous trouvera demain sans grande difficulté. Nous partons immédiatement, afin de ne pas trahir votre lieu de séjour. Hérode veut tuer l'enfant. » Ils s'agenouillèrent respectueusement devant l'enfant et ce fut Caspar qui, en arabe, demanda finalement à Marie : « Quel est le nom du Sauveur ? » Marie, comme par miracle, n'eut pas besoin de traduction et répondit en arabe avec un accent parfait : « Son nom est Jésus, ce qui signifie « *Yahvé qui sauve* ». Je restai cloué sur place, car j'étais certain qu'elle ne connaissait pas l'arabe, et elle le prononçait comme si elle-même ignorait qu'elle parlait arabe, car aucun

Cinq secondes plus tard, elle me demanda à nouveau en arabe si je pouvais encore rendre service aux rois avant leur départ. Ils secouèrent la tête pour dire non, bien que Caspar soit venu spécialement vers moi, m'ait regardé avec des yeux enchanteurs et m'ait murmuré : « À bientôt. » Cela ne fit que rendre l'événement encore plus merveilleux. Lorsque les trois rois – je les appelle ainsi car ils se comportaient bien plus royalement que le roi Hérode – furent partis, Marie me demanda de ranger les cadeaux. L'or, l'encens, jusqu'à ce que Marie prenne la myrrhe dans ses mains et me regarde soudain avec intensité. L'enfant me fixait également sans bouger, comme si la myrrhe brûlait déjà d'une douce lueur violette, tout comme l'étoile de tout à l'heure derrière Caspar, à l'arrière du chameau. J'ai pris la myrrhe avec hésitation : « Marie ? Que veux-tu que je… », mais elle m'a interrompu et a murmuré : « Garde cela… pour plus tard ». Je me suis secoué pour revenir à la réalité, j'ai pris la myrrhe et j'ai cherché l'emballage. Joseph les avait déjà rangés. J'emballai la myrrhe dans son emballage égyptien d'origine, fait de fines fibres de papyrus, mais lorsque je voulus la glisser dans mon sac de voyage, je compris que cet emballage n'était pas assez solide. Je trouvai l'emballage de l'encens, en soie arabe, un peu plus résistant et j'en fis une deuxième couche pour la myrrhe. Mais cela ne me semblait toujours pas suffisant pour résister à l'épreuve du temps, jusqu'à ce que je voie comment l'or était présenté dans un emballage en coton persan résistant. J'ai ainsi donné à la myrrhe son troisième emballage et l'ai rangée en sécurité dans mon sac de voyage. Joseph est revenu après avoir accompagné les rois

Il m'a aidé. Il m'a demandé si j'étais déjà inscrit au registre de la population et m'a dit que je pouvais sans problème l'accompagner le lendemain si ce n'était pas encore le cas. C'est ce qui s'est passé.

Jozef

Quand j'ai vu l'enfant pour la première fois dans l'étable, toute la fatigue de ma nuit passée à chercher une sage-femme s'est envolée. Marie m'a proposé de tenir le petit garçon dans ses bras. « C'est aussi ton enfant », m'a-t-elle dit, mais je n'osais tout simplement pas. « Je ne me sens pas assez digne, laisse-moi un peu de temps. » « D'accord », a-t-elle répondu, « mais ton heure viendra. » J'étais tout simplement stupéfait par tout ce qui ne pouvait en aucun cas être qualifié de normal. Si je n'avais jamais pu sentir dans le ventre de Marie comment l'enfant vivait en elle, je n'aurais jamais cru voir l'enfant couché à côté d'elle dans la crèche, Marie sans la moindre trace de sang, vêtue des mêmes habits que lorsque je l'avais quittée la veille au soir. Je ne l'aurais jamais cru. La première image qui s'offrit à moi ne m'aida pas à me sentir immédiatement un père légitime, comme elle pouvait se sentir une mère légitime de cet enfant. D'un autre côté, il semblait que Marie était aussi éloignée de l'enfant que moi, même si ce n'est pas exact, mais cela m'aidait. Son corps semblait être resté aussi intact que le mien. En même temps, c'est justement pour cela que j'étais très en colère contre moi-même de ne pas avoir cru Marie sur parole dès le début. Avec l'arrivée des trois étrangers sur leurs chameaux, Marie Madeleine

Elle ne les appelait pas sans raison des rois ; avec leur récit de l'étoile et du voyage incroyablement lointain qu'ils avaient accompli, le dernier grain de scepticisme fut tellement balayé que je me sentais aussi petit qu'un grain de sable du désert le plus brûlant, mais grâce à ma foi retrouvée, je pouvais désormais construire des montagnes avec ce plus petit des grains de sable. Le lendemain, je suis parti avec Marie-Madeleine pour nous inscrire au registre de la population, et j'ai profité de sa présence pour la désigner comme ma fille et comme témoin supplémentaire, afin que ma femme puisse rester à la maison auprès du nouveau-né. Le fonctionnaire romain, un peu plus âgé, accepta et nous souhaita sincèrement beaucoup de bonheur avec l'enfant. Ce Romain ne se rendra jamais compte d'où lui viendra tant de grâce dans la suite de sa vie. Marie-Madeleine est ensuite partie de là pour rejoindre notre maison à Nazareth afin de tout préparer pour notre retour, car dans une semaine, notre fils devait être circoncis au temple de Jérusalem et, trois semaines plus tard, Marie devait subir la cérémonie de purification au temple, quarante jours après l'accouchement. Selon la loi de Moïse, la perte de sang subie par la femme lors de l'accouchement signifiait qu'elle avait manifestement perdu de sa vitalité, ce qui la rendait trop affaiblie pour pouvoir adorer Yahvé avec ferveur. Selon les Juifs, la tourterelle, une fois son partenaire perdu, ne cherche pas de nouveau partenaire car elle est devenue trop fatiguée et sans force ; sur cette base, le prix que la femme qui venait d'accoucher devait payer était un couple de tourterelles : la femelle était sacrifiée

pour le « sacrifice expiatoire », même si son « péché » avait été commis inconsciemment, ou disons naïvement. La colombe mâle restante était tuée pour un « holocauste » : on recueillait d'abord le sang, avec lequel on aspergeait l'autel, ce qui symbolisait la restitution à Dieu du sang versé lors de l'accouchement, rendant ainsi à la femme une force égale à celle de l'homme. La colombe elle-même était ensuite brûlée jusqu'à ce qu'il n'en reste que des cendres et ne devait en aucun cas être mangée.
Rien de tout cela ne s'appliquait à notre cas, mais nous n'osions pas contrarier les prêtres, surtout pour ne pas causer d'ennuis à Zacharie.

Zacharie

J'ai appris avec joie par Marie-Madeleine que Joseph et Marie étaient rentrés chez eux à Nazareth avec l'enfant pour la circoncision, puis, quarante jours après la naissance, pour l'offrande d'expiation et l'holocauste ; et, à ma grande joie, ces rituels m'ont été confiés en tant que grand rabbin afin que je les préside. Je ne pouvais pas attendre jusque-là pour rencontrer le Sauveur et, dès que j'en ai eu l'occasion, j'ai rendu visite à la jeune famille. Joseph m'a accueilli chaleureusement et s'est agenouillé, ce que je ne souhaitais pas. Je l'ai aussitôt relevé, j'ai embrassé le vieil homme et je l'ai remercié de prendre soin de sa femme et de son enfant. « Comment vont vos petits Jean et Élisabeth ? » demanda Joseph. « Il y a aussi un petit Jean ici, mais je ne le trouve pas… » Et le petit coquin sortit de sous la table en rampant et s'agrippa à mes jambes. « Dis-moi, Jean, comment va ton nouveau petit frère ? » demandai-je. Il me prit par la main et m'entraîna vers la pièce du fond. Marie était justement en train d'allaiter Jésus. Je n'osai pas la déranger et attendis patiemment qu'elle lève les yeux. « Père Zacharie », sourit-elle, « comment vont Élisabeth et Jean ? » Elle parlait doucement, d'une voix d'ange. « Tout va bien pour eux deux ; plus je vieillis, plus Élisabeth rajeunit. C'est un miracle, mais ton histoire est bien plus… » Je fus soudain interrompu par le cri de l'enfant, comme s'il voulait me dire que je devais

le dérangeait pendant son repas. Je voulais lui raconter comment nous, les prêtres du temple, entre nous, ne savions pas à l'époque quoi faire lorsque la petite Marie se retirait pour la millième fois dans le Saint des Saints, alors que la règle voulait que personne, pas même le grand prêtre, n'y ait accès, sauf une fois par an lors de la fête de l'Arche d'Alliance. Et puis nous entendions Marie parler de manière inintelligible derrière le voile avec quelqu'un qui semblait ne pas avoir de voix, mais ce n'était pas le cas. Nous pensions qu'elle en sortirait bien, poussée par la faim, mais rien n'était moins vrai. Il s'avéra que c'était l'ange Djibril qui lui apportait son pain quotidien et, une fois que nous l'avons compris, nous ne pouvions rien faire d'autre que la laisser se nourrir et être instruite par l'ange de Dieu en personne. Alors que je me perdais dans mes pensées, je vis soudain l'enfant cesser de téter et me regarder intensément. Marie l'a vu aussi ; elle s'est demandé ce qu'il regardait ; elle a tourné la tête pour constater que j'étais face à face avec le Sauveur, et le message qu'il m'adressait était clair. Je me suis agenouillé devant lui et lui ai dit que je ne céderais pas, quoi qu'il arrive. Et Marie a dû le comprendre aussi, car elle a versé une larme avec un sourire reconnaissant. Marie m'a alors appelé pour la première fois : « Regarde, Jésus : mon père », et j'ai répondu : « Regarde, Jésus : ma fille », et soudain, un sourire évident est apparu sur le visage de l'enfant. Marie

Magdalena a ouvert la porte tout doucement derrière nous et est entrée sur la pointe des pieds.

Marie-Madeleine

Je vis immédiatement qu'il s'était passé quelque chose, ou du moins que quelque chose était sur le point de se passer. Je ne pouvais pas dire si c'était une bonne ou une mauvaise chose, mais c'était quelque chose qui dépassait mon entendement. La circoncision, le neuvième jour, s'est déroulée sans aucun problème et, au cours des deux semaines qui ont précédé l'offrande pour le péché et l'holocauste, Marie est devenue de plus en plus silencieuse. Je lui ai demandé si elle était malade, si nous ne ferions pas mieux de reporter, mais elle m'a répondu : « Ce qui doit arriver arrivera. » Le jour même de sa purification au temple, elle prit l'enfant dans ses bras et nous partîmes avec Marie et son fils à dos d'âne vers le temple. Les rumeurs avaient atteint leur but : nombreux étaient ceux qui voulaient assister au rituel, et surtout de nombreux prêtres et docteurs de la loi étaient venus de loin pour voir ce qu'il y avait de vrai dans ces rumeurs folles. Tout allait bientôt se révéler par la place qui serait attribuée à Marie dans le temple : la loge des femmes mariées ou celle réservée aux vierges. Zacharie l'attendait avec l'enfant et l'accompagna, l'enfant dans les bras, jusqu'à la loge des vierges. Aussitôt, ce fut un grand émoi ! Comment une mère avec un enfant pouvait-elle être vierge ? La

De nombreux sadducéens [39]et pharisiens réagirent de manière mitigée, une grande majorité d'entre eux étant consternés par un tel sacrilège. Il était effrayant de voir à quel point certains grands prêtres et docteurs de la loi se montraient hostiles. Leurs yeux lançaient des éclairs de colère et d'incompréhension. La haine envers Zacharie leur remplissait le regard. Puis une deuxième vague d'agitation s'éleva : l'arrivée du très vieux Siméon fut annoncée et les serviteurs du temple s'empressèrent de faire de la place pour installer un siège au premier rang pour ce scribe universellement respecté et ce traducteur de renom. Le terme « très âgé » était tout à fait approprié : il avait 306 ans, et le fait qu'il ait souhaité être présent était sans aucun doute un signe avant-coureur. Un silence de mort s'installa dans le temple tandis qu'on l'aidait à prendre place. Symeon s'éclaircit la voix et prit la parole.

Symeon

« Balthazar, l'astrologue, est venu me rendre visite récemment avec deux de ses collègues au cœur de la nuit, car il était pressé de quitter Israël. Leurs chameaux étaient épuisés. Quel plaisir ce fut de pouvoir contempler à nouveau ces nobles animaux. Notre

[39] Les grands prêtres étaient généralement issus des rangs des sadducéens, tandis que les scribes étaient généralement issus des rangs des pharisiens. Les sadducéens étaient généralement beaucoup plus fanatiques que les pharisiens et avaient largement la majorité au sein du grand Sanhédrin.

Cette rencontre n'était pas le fruit du hasard, car nous sommes de lointains parents. Tout comme le grand-père de mon arrière-grand-père, le prophète Daniel, était ici en Israël, Balthazar était lui aussi un lointain descendant de ce même Daniel, qui avait été exilé en Égypte. Il m'a raconté l'histoire de l'étoile qu'ils avaient suivie et comment ils avaient ainsi trouvé le Sauveur dans une crèche, dans une petite maison à la périphérie de Bethléem. Je me suis soudain senti plus jeune de deux cent cinquante ans. « Enfin », résonnait-il dans ma tête. Apparemment, la renommée du célèbre prêtre-traducteur Siméon, qui ne meurt jamais, est toujours bien vivante dans l'Égypte d'aujourd'hui, et c'est ainsi que Balthazar m'a raconté qu'ils s'adressaient encore à moi avec respect en m'appelant « Siméon, celui qui attend éternellement le Sauveur d'Israël ». Combien de générations d'amoureux ai-je déjà vu venir et repartir ? »

Son histoire était connue de tous en Israël. Il y a environ deux cent cinquante ans, il partit avec d'autres traducteurs des sept livres sacrés juifs, la Septante, sous la direction d'Éléazar, pour la grande bibliothèque d'Alexandrie en Égypte. De nombreux Juifs étaient restés vivre là-bas après l'exode d'Égypte et, avec les années, ne savaient plus bien parler ni lire l'hébreu. Ptolémée II était un souverain reconnaissant de leur travail en Égypte et proposa donc de recruter des traducteurs hébreux désireux de traduire la Septante en grec. Éléazar et Ptolémée placèrent la barre extrêmement haut. Au moins six anciens furent sélectionnés dans chacune des douze tribus d'Israël.

Aucun des 72 traducteurs n'était autorisé à entrer en contact avec les autres : chacun vivait et travaillait à l'écart. Après plusieurs années, les 72 traductions différentes furent mises en parallèle, et grande fut la surprise de constater que chaque traduction était identique, non seulement dans son contenu, mais même dans le choix des mots. Ptolémée fut très impressionné et Éléazar fut loué pour son travail.

Syméon poursuivit son récit : « En rentrant chez nous, nous, les traducteurs, nous nous sommes demandé quel passage clé des sept livres nous avait le plus marqués. Pour ma part, j'avais été très impressionné par le prophète Isaïe, chapitre 7, verset 14, que vous connaissez bien : « Voici, la vierge enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel. » J'étais stupéfait par cette prophétie. Comment une vierge peut-elle avoir un enfant sans perdre sa virginité ? Comment Dieu pourrait-il naître ainsi ? Je ne pouvais en aucun cas y croire. Au même moment, une main invisible se posa soudain sur ma bouche et j'entendis une voix dire : « Tu verras le Christ et tu le tiendras dans tes mains. Tu ne mourras pas avant de l'avoir vu. » Je n'osais rien dire à mes amis à ce sujet, et nous avons poursuivi notre route jusqu'à ce que nous arrivions à une rivière. J'ai retiré ma bague de mon doigt et l'ai jetée dans la rivière aussi loin que je le pouvais. Si le verset d'Isaïe est vrai, je retrouverai ma bague, pensais-je dans mon incrédulité. Nous avons marché deux jours le long de cette même rivière et sommes arrivés dans une ville où nous avons acheté du poisson au marché pour le dîner.

Alors que je découpais mon poisson, ma bague réapparut soudain. Regarde ! Cette bague ! »

Joseph

Certains jeunes présents étaient très impressionnés, mais la plupart des personnes âgées ont réagi avec une certaine ironie : « 306 ans ?… dit-il… sait-il compter ? Il faut être fou pour croire ça », entendis-je derrière moi. Zacharie s'approcha de Siméon et lui demanda quelque chose ; Siméon acquiesça à son tour. Zacharie se rendit à la loge des vierges pour aller chercher Marie avec Jésus et la présenter à Siméon, qui, entre-temps, avait été aidé à se redresser par les serviteurs du temple. Marie remit Jésus dans les bras de Siméon, et d'une voix forte, Siméon s'adressa à tous ceux qui voulaient l'entendre, mais malheureusement, rares étaient ceux qui étaient disposés à l'écouter : « Seigneur, maintenant tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix, car mes yeux ont vu ton salut aujourd'hui, lumière pour révéler ta volonté à toutes les nations. Voici, cet enfant est destiné à amener la chute ou le relèvement de beaucoup en Israël. » Et il sembla que les yeux de Siméon s'ouvrirent en grand et qu'il voyait déjà le ciel s'ouvrir devant lui. Puis Siméon s'adressa à Marie : « Et oui, une épée te transpercera l'âme. » Cela effraya beaucoup Marie et la déconcerta ; oui, que pouvait-il bien vouloir dire par là ? Zacharie en fut apparemment aussi bouleversé. Il reprit l'enfant et raccompagna Marie à la chambre des vierges, sous les grognements et le brouhaha désapprobateurs.

des pharisiens et des sadducéens mécontents et haineux. J'étais soulagé lorsque la dernière partie de la cérémonie de purification, avec l'offrande de la colombe mâle, fut terminée et que nous pûmes rentrer chez nous.

Zacharie

Après la cérémonie, je pris congé de Siméon. Il me regarda droit dans les yeux et m'assura : « Nous nous reverrons bientôt. » Je savais à quoi il faisait allusion, car moi aussi j'avais ressenti l'énorme haine de la foule des pharisiens et des sadducéens. Ce qui m'inquiétait davantage, cependant, c'étaient les rumeurs concernant Hérode, qui semblait avoir l'intention de tuer le Sauveur. J'en informai Marie-Madeleine : « C'est certes le cœur lourd que je quitte le temple ce soir pour rentrer chez moi, car Élisabeth et Jean m'attendent. Mon âne est déjà sellé et mes provisions ont été renouvelées. Je serai de retour chez moi d'ici deux jours. » Et je pris congé de Marie, Joseph et Marie-Madeleine sous les regards hostiles de nombreux spectateurs.

Marie-Madeleine

Tout s'est passé à une vitesse fulgurante. Les scribes et les docteurs de la loi complotaient apparemment depuis longtemps avec Hérode pour tuer l'enfant et Zacharie. Zacharie fut assassiné le soir même devant l'autel du temple. Au même moment, un ange apparut en songe à Joseph pour lui ordonner de fuir immédiatement en Égypte. Joseph avait entendu et vu suffisamment de propos haineux dans le temple et n'hésita pas un seul instant. J'eus juste le temps de leur annoncer que Zacharie avait été assassiné avant qu'ils ne partent précipitamment avec Jésus et Jean, le petit-fils de Joseph. Je me précipitai immédiatement vers Élisabeth et son petit Jean pour lui annoncer la triste nouvelle concernant Zacharie. C'était l'enfer et je vivais dans la crainte de devenir moi-même la victime de ces gens sans le moindre scrupule. Tout le monde à Bethléem et à Jérusalem savait que j'étais très proche de Marie et de Joseph. Je me déguisais en homme avec les vêtements et les bottes d'un des fils de Joseph, je prenais un bâton à la main, et heureusement, c'était l'hiver, je n'avais donc qu'à laisser mes yeux découverts. Je mis la myrrhe du paquet de Balthazar en sécurité. Sur la route d'Ein Karem, juste à la sortie de la ville, derrière un virage caché, je tombai soudain sur un barrage tenu par quelques hommes louches accompagnés de deux soldats romains. Leurs chevaux étaient épuisés et empestaient la sueur. Peut-être

C'étaient les meurtriers qui avaient tué Zacharie dans le temple, mais leur attention s'est rapidement tournée vers quelques femmes voilées juste derrière moi. Je n'ai même pas eu besoin d'élever la voix. Je ne pouvais pas informer Élisabeth assez vite de cette triste nouvelle. La rumeur s'est rapidement répandue que des soldats romains, sur ordre d'Hérode, avaient commencé à massacrer tous les enfants de moins de deux ans. On décapitait même des enfants alors qu'ils téttaient encore le sein de leur mère. La brutalité n'avait pas de limites. La folie régnait. L'histoire de l'humanité n'a jamais connu de plus grand carnage d'innocents.

Marie

Zacharie ! Mon deuxième père ! « Une épée transpercera mon âme ». Était-ce cela que Siméon voulait dire ? C'est vraiment ce que je ressentais à présent. Je ne savais même pas que cela existait : tuer un être humain. J'avais grandi dans le Saint des Saints pour devoir maintenant apprendre à survivre à l'extérieur ? Des choses encore pires m'attendaient-elles ? Djibril, où es-tu maintenant ? Où est ton pain maintenant ? Mais c'est précisément cette pensée qui m'apporta la réponse à ma question et je m'excusai immédiatement auprès de Djibril. J'étais assis sur l'âne. Le jeune Jean, âgé de cinq ans, se montrait courageux et essayait d'aider comme il le pouvait : porter un sac à dos pour la route était sa tâche, tandis que l'âne, lourdement chargé de moi, de Jésus et de couvertures et

La nourriture, qui nous forçait à l'admirer tant qu'elle portait un tel poids. Joseph marchait et tirait l'âne comme seule la peur peut prendre le dessus sur la raison humaine. Je serrais Jésus contre moi. Je serrais ce « pain » contre moi depuis sa naissance. Le pain n'avait pas besoin de venir, car il était déjà là. Mon petit Jésus était le pain que j'avais reçu et que j'avais le droit de garder, de chérir, du pain à donner à chaque être humain. Pendant toutes ces années où j'avais séjourné dans le Saint des Saints, j'avais reçu ce pain et, tout comme Djibril me le donnait presque quotidiennement, je partagerais désormais généreusement ce pain, cet enfant, chaque jour avec chaque être humain qui le demanderait. « Halte, Joseph », lui dis-je pour lui demander de s'arrêter immédiatement. Il était à bout de souffle et se retourna, surpris, inquiet que quelque chose ait mal tourné. Je descendis de l'âne, l'enfant dans les bras, et me dirigeai aussitôt vers lui : « Tiens, Joseph, prends cet enfant, ce pain, c'est aussi ton pain… » Et Joseph ne savait pas où donner de la tête, car c'était la première fois qu'il prenait l'enfant dans ses bras. « C'est du pain pour tous les hommes, et certainement pour toi… » Joseph pleura. J'aidai ensuite Jean à tenir l'enfant un instant, et sa fatigue disparut visiblement. Car celui qui porte l'enfant est lui-même porté. Dès lors, nous nous relayâmes pour porter l'enfant. Joseph et moi formions une alliance, aucun de nous n'était plus que l'autre. Joseph et moi avions, semblait-il, le même âge : lui plus jeune, moi plus âgé. Nous étions le monde en miniature, ou du moins tel que le monde devrait être. Nous ne ressentions plus ni hâte ni crainte. Nous sommes devenus une étoile comme l'étoile des rois, et ceux qui nous

serait suivi, trouverait l'enfant, apprendrait à le connaître et… le garderait près de lui… pour qu'il devienne un enfant de Dieu. Nous n'avions plus besoin de fuir et avons appris à nous laisser porter. Ce furent des leçons importantes pour ce qui nous attendait.

Joseph

Tenir le petit Jésus dans mes mains pour la première fois fut une révélation qui transforma toute ma façon de penser et d'agir : penser devint croire sans condition et agir devint agir avec confiance, en suivant mon intuition. Il était inconcevable que Dieu ne protège pas son fils, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, avant qu'il n'ait pu accomplir son œuvre de rédemption. Nous avons poursuivi notre route ; il nous faudrait certainement quatorze jours avant d'atteindre la frontière avec l'Égypte. C'était agréable de mieux faire connaissance avec mon petit-fils Jean. En chemin, les gens se mirent spontanément à nous raconter la terrible nouvelle du massacre des enfants dans toute la Judée : tous les enfants de moins de deux ans y étaient assassinés de manière atroce et impitoyable, afin d'être sûrs que le Sauveur serait mort. De nombreuses femmes sur notre chemin réagissaient avec tendresse lorsqu'elles voyaient le petit Jésus, et quiconque le voyait ne pouvait s'empêcher d'être inquiet et de nous aider par des conseils, voire par des actes concrets, en nous indiquant où se trouvaient les postes de contrôle d'Hérode et comment nous pouvions les éviter. Presque chaque nuit, nous étions accueillis quelque part et reçus avec générosité. Le

L'âne était même choyé, et Johannes s'occupait de lui avec beaucoup d'attention. À cinq ans, il était déjà très autonome et apprenait vite et avec plaisir. « Comment vas-tu appeler ton âne, Johannes ? » Il réfléchit un moment : ce sera « Langoor ». Langoor dressa les deux oreilles en même temps et Johannes rit de bon cœur.

Marie-Madeleine

La pleine lune était la seule à me tenir compagnie et à m'aider cette nuit-là, pendant ma fuite. Je me sentais terriblement seule et, en portant ces vêtements d'homme, j'avais l'impression de fuir même moi-même, celle que j'avais été et que je ne retrouverais peut-être jamais. Il ne semblait plus y avoir d'espoir. Je ne semblais pas l'être, j'étais une chienne errante. En prenant conscience de la chance que j'avais eue ces dernières années grâce à tous ces événements merveilleux et intenses, je me sentais malheureuse et plus abandonnée que jamais. J'étais en colère contre moi-même à cause de ma foi chancelante en une issue heureuse. Où es-tu, Djibril, juste au moment où j'ai besoin de toi ? À ce moment-là, je croisai un mendiant assis au bord de la route. Je me penchai vers lui et m'excusai de ne pas avoir de nourriture sur moi, lui demandant si je pouvais faire autre chose pour lui. « Non », m'a-t-il répondu, « mais je peux faire quelque chose pour toi : il y a une heure, quelqu'un m'a donné un pain entier : partageons-le, ça me fait du bien de pouvoir parler à quelqu'un. » Il

Il a tout de suite coupé le pain en deux alors que je m'asseyais à côté de lui, et il m'a demandé une nouvelle fois : « Où vas-tu ? »

« Je vais à Ein Karem. »

« Quelle coïncidence, j'en viens justement. »

J'ai attendu un instant, le temps de me remplir la bouche, puis ma curiosité a été piquée : « Connaissez-vous donc la maison du grand rabbin Zacharias ? »

« Je connais aussi ses voisins proches, transmets-leur mes salutations, emporte un morceau de pain avec toi : je suis vieux et je n'ai pas besoin de grand-chose. »

« De qui dois-je leur transmettre mes salutations, cher monsieur ? »

« De la part de Gabriel, dis-leur. Attends, j'ai encore un peu d'huile d'olive pour le pain, ça le rend délicieux. »

« Oh, merci, Gabriel. Gabriel, c'est un nom bien étrange, je ne l'ai jamais entendu auparavant… »

« Mes arrière-arrière-grands-parents venaient du Grand Nord, je ne sais pas comment ils sont arrivés jusqu'ici. » L'homme se leva et demanda : « Comment t'appelles-tu ? » tout en époussetant son manteau usé.

« Je m'appelle Marie-Madeleine. »

« Marie de la belle Magdala ! Eh bien, belle Marie-Madeleine : que Dieu te bénisse ! »

Et avant même que je n'aie pu, une fois de plus, vider à temps ma bouche bien remplie pour le remercier, il était déjà loin. Mon estomac vide accaparait toutes mes pensées et mon esprit

et ce n’est qu’après avoir parcouru un bout de chemin vers Ein Karem que cela m’est apparu : non, quand même ? Serait-ce possible ? Oui, bien sûr ! Et je me suis retournée une nouvelle fois, mais il n’y avait plus aucun voyageur en vue sur la longue route toute droite. Je n’ai pas crié, j’ai hurlé : « Merci Djibril ! »

Elisabeth

Un ange m'est apparu en rêve, m'a annoncé que Zacharie avait été tué et m'a exhortée à tout abandonner à l'aube et à fuir avec Jean vers le mont Horeb. Les assassins qui avaient tué Zacharie à Jérusalem étaient en route pour nous tuer, mon fils et moi. Je n’eus pas le temps de pleurer, je rassemblai le strict nécessaire et partis aussitôt, avant même les premières lueurs de l’aube. Je connaissais les chemins de notre village par cœur, les arbres les plus anciens me servaient de repères et je n’avais pas besoin de lumière pour m’orienter. Je me suis dirigée vers le sud, afin de ne pas croiser cette bande venant du nord. Je laissais derrière moi non seulement mon village, mais aussi tous les beaux souvenirs avec mon mari. Zacharias ! Mon cher et noble Zacharias. Mort ? Comment vais-je pouvoir continuer maintenant ? Je connaissais, à l’extérieur du village, un petit coin tranquille au bord d’un ruisseau, non loin de la route, où je pouvais allaiter Jean et me reposer un peu tout en buvant. Je m’assis. Le soleil se levait. Je reconnus Zacharias dans les yeux de mon petit garçon, qui, pendant le repas, me regardait avec une tendresse intense de ses grands yeux.

« Sois sûre que ton père prendra soin de nous », et c'est alors seulement que des larmes ont coulé de mes yeux et de mon nez… Ça me chatouillait et j'ai dû éternuer, ce que Johannes a trouvé très drôle, ce qui m'a permis de me remettre rapidement de ma tristesse et de réaliser quel trésor mon mari m'avait offert. Une femme s'est approchée tranquillement, portant un grand panier de linge. Je ne l'avais jamais vue auparavant dans le village. Elle regarda Johannes et dit : « Quel bel enfant ! Ce doit être une bénédiction de pouvoir s'occuper d'un être aussi adorable, moi-même je ne peux pas avoir d'enfants. » J'ai été tout de suite surprise qu'elle parle immédiatement de son manque. Sa franchise spontanée m'a permis de parler moi aussi de mon manque : « Je viens de perdre mon mari, cet enfant n'a plus que moi et je suis en fuite. »

La femme s'assit à côté de moi et me regarda de ses yeux bleu azur : « Sur la route, tu trouveras bientôt mon âne attaché à un arbre, il t'attend. Va vers la grande montagne, escalade-la avec ton enfant. » Puis elle se leva, laissa son panier de linge derrière elle et disparut aussi silencieusement qu'elle était venue. J'étais comme foudroyé. Je me lavai dans le ruisseau, rafraîchis Jean, puis ouvris le panier de linge. Tout, absolument tout ce que j'avais oublié d'emporter dans ma précipitation, par crainte de ce moment-là, était soigneusement emballé : de la nourriture, des vêtements de rechange, une tasse, une cruche, une brosse. Le paquet était lourd, mais il était léger comme une plume à porter, car je réalisais que

je n'étais soudain plus seule pour m'occuper de Jean. J'entendais déjà l'âne braire de loin.

Marie-Madeleine

Je suis arrivée à Ein Karem en fin d'après-midi et une brume sombre recouvrait la vallée. Le soleil d'hiver semblait encore dormir dans son lit de nuages gris. Je me suis précipitée vers la maison d'Élisabeth, adossée au versant sud de la vallée, en pente douce. J'étais impatiente de la rencontrer, elle et le petit Jean. J'ai pris le dernier virage et je me suis figée sur place : la porte pendait par ses gonds, l'armoire et la table avaient été traînées dehors et réduites en morceaux, la vaisselle de la cuisine gisait en éclats… J'ai eu la gorge serrée. Je ne marchais pas, je me précipitais à travers mes larmes vers la maison. Tout à l'intérieur avait été saccagé, seuls le coin cuisine, une armoire encastrée contenant des vêtements et le lit étaient encore intacts. « Elisabeth !!! » Je n'ai cessé d'appeler son nom jusqu'à ce que, courbée en deux, je m'effondre et ne puisse plus que murmurer son nom d'une voix déchirée par les larmes. Je me suis ressaisie, je devais savoir ce qui s'était passé. Étaient-ils encore en vie ? J'ai parcouru les pièces une à une, aussi difficile fût-il de revivre ces souvenirs bénis, autrefois baignés de larmes de joie, avec des larmes de douleur. La cuisine, le salon, la chambre à coucher à l'exception du lit, la buanderie, le berceau !! Une véritable bataille. Celui qui avait fait cela devait être vraiment furieux et déchaîné. Un

Une chose m'a quelque peu rassuré : je n'ai vu aucune trace de sang… Mais où étaient donc Elisabeth et Johannes ? Ah oui, les voisins les plus proches… Les voisins les plus proches habitaient à deux pas. J'ai frappé à la porte et une femme d'âge mûr m'a ouvert. J'ai expliqué, l'air désorienté, que je cherchais Elisabeth et le petit Johannes, et je lui ai demandé si elle savait déjà que Zacharias avait été assassiné. La femme pâle me fixait de ses yeux vides, le front sillonné de rides blanches. Sa voix était faible et traînante : « Je m'appelle Hannah [40] . Je te reconnais : tu avais rendu visite à Élisabeth avec Marie quand elles étaient toutes les deux enceintes », et elle attendit un instant pour reprendre des forces… « Entre, mais ne t'effraie pas… tu veux manger quelque chose ? » L'inquiétude sur son visage en disait long. « Je n'ai pas vraiment besoin de manger, j'ai encore du pain, qu'un mendiant qui vous connaissait m'a donné en chemin », dis-je.

« Ah oui ? Un mendiant… étrange. » Et je pénétrai dans le salon. Je fus terrifiée, car mon attention fut immédiatement attirée par un homme allongé dans un lit au milieu du salon, immobile, un bandage autour de l'œil gauche, les bras enveloppés… « Que s'est-il passé ? C'est ton mari ? »

« Il y a trois jours… » et elle s'effondra sur sa chaise, « Elisabeth venait à peine de partir avec son bébé qu'une bande de sauvages accompagnés de quelques soldats romains a fait irruption chez elle. » Elle dut à nouveau s'arrêter un instant pour reprendre son souffle. « Ils ont saccagé tout le mobilier dans un accès de rage et

« Hannah signifie *"Dieu est miséricordieux*".

petite. Ensuite, ils sont venus menacer mon mari et lui ont demandé où elles étaient parties. Nous n'avons pas pu répondre car nous ne le savions vraiment pas. » Puis elle s'est mise à pleurer : « Mon mari Jair [41] m'a protégée et cela lui a été fatal. Ils ont déversé leur colère sur lui. Ils lui ont dit que s'il ne savait pas, c'est qu'il n'avait pas bien regardé, puis ils lui ont arraché l'œil gauche de son orbite et lui ont cassé les deux bras. Comme il ne pouvait toujours pas dire où ils étaient allés, ils lui ont coupé la langue : « Tu n'en as plus besoin de toute façon… »

J'ai moi-même dû me remettre du choc et je me suis effondrée sur la chaise à côté d'elle. « C'était et c'est toujours horrible. Son dernier mot a été une supplication pour qu'on lui accorde la clémence, mais ses bourreaux n'en ont pas tenu compte. Il a perdu beaucoup de sang et reprend rarement conscience, et c'est tant mieux. Je suis épuisée. Jour et nuit, je dois être à ses côtés dès qu'il reprend conscience. Je me sens impuissante et faible et… je devrais être forte, je pensais que j'étais forte », conclut Hannah dans un flot de sanglots et de larmes. Je n'ai pas hésité, je l'ai prise dans mes bras et je l'ai regardée dans les yeux : « Je vais t'aider. Je remettrai la maison d'Élisabeth en état petit à petit et j'attendrai son retour, quel que soit le temps que cela prendra. Mais je ne te laisserai pas seule pour l'instant : ensemble, nous pouvons y arriver. » Je l'ai prise dans mes bras et l'ai laissée pleurer sur mon épaule. Je voyais le mendiant devant mes yeux, l'air bienveillant et inquiet.

---

[41] Jair signifie « *Le Seigneur éclaire* ».

Elisabeth

L'ange, car j'en étais convaincu, m'envoyait vers l'Horeb, et il ne pouvait en être autrement : il y avait désormais de la neige. Cela m'étonnait, car la plus haute montagne des environs était pratiquement impossible à gravir, surtout à mon âge et avec un enfant. L'âne semblait avoir compris que j'avais besoin d'aide, il était extrêmement patient et se tenait immobile comme une statue, me laissant essayer dix fois d'attacher le panier d'un côté et mon autre sac à dos de l'autre. C'est devenu complètement fou quand il s'est mis à genoux comme un chameau, pour que je puisse grimper sur son dos, l'enfant serré contre moi. Ça m'a fait du bien d'oublier un instant tous mes malheurs. Plus rien ne me faisait peur. J'ai essayé : « Emmène-nous à la grande montagne. » Il a attendu. « Si vous voulez bien… monsieur », ai-je ajouté, et il est parti. Mon Dieu, j'étais encore capable de rire !

Marie-Madeleine

Jair souffrait atrocement, et Hannah tout autant. Je leur ai accordé toute mon attention, tout en étant convaincue qu'Élisabeth serait elle aussi secourue. J'ai changé les pansements de Jair. Une odeur putride et nauséabonde s'est immédiatement répandue, et Hannah s'est précipitée pour ouvrir la porte. Il gémissait, incapable de crier de douleur. Il ne pouvait pas non plus indiquer de ses bras où

il souffrait le plus. Son œil droit se tordait de douleur. Son orbite gauche n'était qu'une plaie béante et sanglante, sa bouche un véritable champ de bataille. C'était désespéré. Hannah n'osait même pas regarder. Je m'accroupis et pouvais à peine me tenir debout. Mes connaissances en herbes ne me servaient pas à grand-chose : c'était l'hiver. Je dus sortir un instant pour reprendre mon souffle et je m'écriai : « Djibril, je suis là maintenant, et toi où es-tu ? Tu sais bien dans quel état il est ? » Et je pleurai de toutes mes forces jusqu'à ce que, les larmes épuisées, je reprenne mes esprits. Tout s'éclaircit dans mon esprit : Elisabeth m'avait un jour montré une petite armoire cachée dans le débarras où elle conservait du pavot séché pour les crises de goutte de Zacharias : « On le range ici, bien en hauteur, à l'abri, pour que le petit Jean ne puisse jamais le trouver. » Cette armoire était également parfaite pour conserver la myrrhe au sec.

« Merci, Djibril. » Je me suis précipitée vers le cellier et j'y ai trouvé une bonne réserve de pavot. Je suis retournée auprès d'Hannah et nous en avons fait une infusion, que nous avons laissée refroidir avant de la faire boire à Jair par petites gorgées. Peu de temps après, il s'est endormi d'un sommeil profond. Hannah avait la tête qui tournait après trois jours et trois nuits de fatigue, et je l'ai aidée à se mettre au lit en la rassurant que je veillerais…

Elisabeth

Apparemment, j'étais assise sur un âne qui connaissait bien mieux que moi le chemin menant à la grande montagne de Horeb. Je serrais le petit Jean contre moi, et le doux balancement au rythme des pas prudents de l'âne m'a fait fermer les yeux. Mon cher Zacharie, si seulement tu marchais à mes côtés. Si seulement je pouvais encore goûter ta barbe quand tu m'embrasses, et sentir l'encens de lavande ou de fleur de lotus sur tes vêtements à ton retour du temple, et surtout : si seulement tu pouvais voir Jean grandir ! Moi aussi, je suis fatiguée, mon cher mari. Je veux être avec toi… J'aurais pu énumérer sans fin toutes mes soupirs, j'étais déjà loin du monde malgré la chaleur du soleil levant. Je refusais d'ouvrir les yeux pour ne pas perdre cette sensation céleste de la proximité de Zacharias. Je sentais l'âne entamer prudemment l'ascension de la grande montagne. Je m'y abandonnais, tout comme Jean qui ne bougeait pas d'un pouce. Que cela dure éternellement pour moi… Je n'avais plus la notion du temps. L'âne s'arrêta si doucement et si lentement qu'il me fallut un moment pour m'en rendre compte. La terre et la nature semblaient s'être figées. Jean me tira de mon monde onirique et je fus contrainte d'ouvrir les yeux : devant nous s'élevait une paroi rocheuse colossale, vertigineuse, et sous nos pieds, les maisons ressemblaient à de minuscules cailloux. Nous nous trouvions sur un plateau ; je levai les yeux et ne pus en voir le sommet. Physiquement, j'étais impuissante, mais ma confiance était plus grande que la montagne : « Montagne de Dieu, accueille la mère et l'enfant ! » et la montagne s'ouvrit en une caverne

avec un accès à une grotte et laissait la lumière y pénétrer abondamment. Un ange nous attendait, fit jaillir une source et nous montra un palmier chargé de fruits. L'ange veillait sur nous, bien que mes forces diminuaient de jour en jour. Pendant quarante jours, j'ai pu voir comment l'ange prenait soin de Jean et comment, chaque jour, j'avais de moins en moins à faire, jusqu'à ce que je n'aie même plus besoin de respirer. Jean était entre de bonnes mains. Zacharie m'attendait. Et moi… j'étais libre de partir.

Marie-Madeleine

Hannah m'a proposé un lit dans sa chambre voisine, afin que je puisse dormir cette nuit-là dans le salon avec Jair et lui venir en aide si nécessaire. Elle pourrait, espérons-le, trouver le repos pour la nuit dans la chambre d'à côté. Le pavot agissait à merveille et Jair semblait enfin libéré de la douleur.

Marie

Joseph ne cessait de s'étonner de voir à quel point les gens pouvaient nous venir en aide, mais je ne pouvais pas lui expliquer cela, ce cher homme n'aurait pas pu y croire. Dans chaque homme ou femme, chaque enfant qui nous aidait, je reconnaissais Djibril ; et si ce n'était pas sa main, c'était sa voix, son plus petit geste, son sourire, ses yeux… C'était même drôle et totalement nouveau pour moi de voir sous combien de formes et d'âges il pouvait se déguiser tout en se révélant à moi. Comment aurais-je pu avoir peur alors ? Comment ne pas être reconnaissante ? Et cela a duré ainsi pendant les trois années suivantes, tout au long de notre séjour en Égypte, où nous étions transportés de ville en village sur des langoors et des bateaux sur le Nil, et où nous logions dans des grottes où nous vivions les événements les plus merveilleux. De nombreuses idoles furent démasquées par la venue du Fils de Dieu et s'enfuirent devant le petit Messie. Leurs statues s'effondrèrent littéralement en morceaux, et de nombreuses personnes érigèrent ensuite des monuments à l'endroit où le Fils de Dieu dormait, sans saisir la profondeur de ce qu'elles faisaient. Tout cela s'est apparemment produit par hasard. Mais parmi tous ces événements merveilleux, il n'y en a qu'un seul qui, jusqu'à ce jour, m'apporte chaque jour un réconfort. Un événement en apparence simple que seuls Joseph et moi pouvons raconter. Nous sommes arrivés à Tell al-Bastah. Il y avait là

On nous avait dit qu'une dangereuse bande de brigands rôdait dans les parages, mais nous n'avions pas le choix et devions traverser cette zone. Joseph a jugé préférable de le faire de nuit. Nous avancions en silence et avons emprunté un chemin creux, mais nous sommes soudain tombés sur deux voleurs endormis au bord de la route, tandis que la grande majorité de la bande dormait plus haut sur la colline. L'un des deux brigands, Dismas, se réveilla et traversa la route pour venir voir quel objet précieux je serrais contre ma poitrine. Lorsqu'il vit l'enfant, il s'exclama avec un sincère étonnement et une grande admiration : « Si Dieu devait prendre chair humaine, il ne serait pas différent de cet enfant ! » L'autre, Gestas, s'était entre-temps réveillé et vint se placer à ses côtés. Dismas se tourna rapidement vers lui et dit : « Je t'en supplie, Gestas, laisse ces gens poursuivre leur chemin en paix. Ne réveille pas les autres et ne leur parle pas de cette rencontre. » Mais Gestas n'était pas d'accord. Dismas s'adressa à nouveau à lui, pris de panique : « Je te donne quarante drachmes et je te donne ma ceinture en gage. » Et il donna aussitôt sa ceinture à Gestas, afin que celui-ci se taise immédiatement et ne réveille pas les autres. J'étais ému par Dismas et reconnaissant, et je lui promis : « Mon fils te récompensera généreusement pour l'avoir épargné aujourd'hui. Le Seigneur t'accueillera à sa droite et te pardonnera tous tes péchés. » À ce moment-là, je ne comprenais pas du tout ce que mes paroles signifiaient, je savais seulement que je devais les prononcer. Je suis désormais certaine que c'était le père de mon fils en moi qui parlait. De tous les

Parmi tous les événements extraordinaires qui se sont produits en Égypte, celui-ci était le moins spectaculaire ; il n'y avait d'ailleurs d'autres témoins que Joseph, Jean et moi-même, mais l'immense réconfort qui s'en dégageait alors, et qui s'en dégage encore chaque jour, m'était impossible à saisir à l'époque, mais je le comprends d'autant mieux aujourd'hui.

Dans la petite ville suivante, nous avons appris la nouvelle de la mort d'Hérode et que le danger était écarté. Joseph ne faisait absolument pas confiance à Archélaüs, le fils et successeur d'Hérode, qui régnait sur la Judée méridionale. Il décida donc qu'il était plus sûr de continuer à vivre à Nazareth, plus au nord.

Ces trois années merveilleuses avaient filé à toute allure. Pour Joseph et moi, elles avaient été comme une initiation à la grandeur de la puissance et de la bonté de Dieu envers ses enfants. Jean et Jésus grandissaient rapidement sous nos yeux. Longore et Jean devinrent de grands amis, et Jean était fier de son petit camarade qui, grâce à ses paroles et à ses gestes bienveillants, obéissait docilement à tous ses souhaits, car il ne voulait pas donner d'ordres à Longore. Jean, le petit-fils de Joseph, était âgé de huit ans à notre retour en Palestine et, après ce voyage, il se sentait désormais comme le grand frère de Jésus, alors âgé de trois ans. Tout au long de sa vie, ce voyage allait jeter les bases de la foi inébranlable de Jean dans la mission de son demi-frère. Il n'y a pas de hasard.

Joseph

La première chose que les gens nous ont dite lorsque nous sommes rentrés en Palestine, c'est que quatorze mille enfants avaient été massacrés, n'ayant pas eu la chance de fuir comme nous. Nous nous inquiétions désormais encore plus pour Élisabeth et son bébé. Espérons que Marie-Madeleine ait de meilleures nouvelles. Il fallait à nouveau être prudent et s'adapter.

Marie

Raphia était la frontière par laquelle nous avons quitté l'Égypte. Lors de notre première halte à Ashkelon, en Judée, une jeune femme s'est soudainement précipitée vers moi, furieuse : « Et où est mon enfant, à ton avis ? » Et elle a baissé sa chemise pour montrer son sein sectionné. « Où étais-tu ? Cause de la mort de milliers d'enfants ! Regarde ! Ils m'ont coupé le sein pendant que j'allaitais mon petit et l'ont tué ensuite. » Elle se serait jetée sur le petit Jésus si Joseph ne l'avait pas déjà pris sous sa protection. Les passants nous regardaient avec colère et se placèrent derrière elle, l'air hostile. Sa douleur inhumaine me paralysa le cœur à cet instant. Le petit Jésus se dégagea soudainement de Joseph et courut vers la femme, s'arrêta juste devant elle et la regarda droit dans les yeux en levant la tête. La femme sursauta d'abord, le regarda dans les yeux, sursauta

encore davantage et s'agenouilla devant lui. Jésus tendit son petit bras, toucha sa cicatrice et sa poitrine meurtrie fut guérie. Tous les présents poussèrent un cri d'étonnement et tombèrent à genoux les uns après les autres. Je me penchai vers la femme et lui demandai de se relever, je l'enlaçai et lui murmurai à l'oreille des paroles que ce n'était pas moi, mais le père de Jésus qui prononçait : « Mon fils est l'agneau de la fête des sacrifices. » Elle me répondit doucement à l'oreille : « Pardonnez-moi. C'est une bonne chose que votre enfant ait survécu à Hérode. Sans le présent, il n'y a pas d'avenir[42] . Pardonnez-moi. » « Quel est votre nom ? » demandai-je en chuchotant.

« Je suis la mère de quatorze mille enfants et j'ai quatorze mille noms, mais vous êtes la mère du fils de tous les hommes », dit-elle. Elle sourit encore une fois avec gratitude à Jésus, se retourna et nous quitta. Tous les autres la suivirent, extrêmement curieux d'entendre son récit sur ce revirement soudain. Pour moi aussi, ce fut un événement qui me prit d'abord au dépourvu et me dépassa complètement. Je n'avais jamais vu de blessure aussi horrible que cette poitrine mutilée dans ma vie protégée, et ensuite, je vis mon enfant, âgé d'à peine trois ans, accomplir une première guérison. Le message que j'ai reçu pour moi-même à travers elle : cela me ferait mal à moi aussi, tout comme cela lui faisait mal. À chaque guérison miraculeuse que mon fils accomplirait par la suite, là où il

[42] Le mot « plus tard » fait référence à la prière de Marie au pied de la croix : sans le présent, il n'y a jamais de « plus tard ».

ou soulagé ma douleur physique, il m'a appris, pas à pas, à replacer ma douleur de mère, celle de le voir sur la croix, dans un cadre plus large, oui, dans un contexte divin, afin de la rendre acceptable et compréhensible, pour que je puisse continuer à croire fermement en sa mission pour l'humanité. La douleur que j'allais ressentir ne serait qu'une douleur de croissance pour m'épanouir en un amour universel et éternel pour chaque être humain du présent, du passé et du futur. Cet événement à Ashkelon fut le début de ma formation ultime au plus haut degré, comme je ne l'ai compris que bien plus tard, sous la croix. Cela devint dès lors le fil conducteur de ma vie, que j'ai choisi de suivre volontairement et en toute confiance depuis cet événement. Je suis devenu adulte d'un seul coup, j'avais vingt ans. Par la suite, je n'ai plus jamais été agressé ni interpellé par la moindre mère touchée, ce qui m'amène aujourd'hui à conclure que mon petit garçon d'alors a, à ce moment-là, guéri les cicatrices et la douleur de chacune des quatorze mille mères. Je me tenais là, Jésus à ma main, tandis qu'un peu plus loin, Joseph, à son âge béni, se tenait avec Jean à sa main. Nous formions certes une seule famille, mais il y avait tout de même une différence entre les deux parties. « Mon fils est l'agneau de la fête du sacrifice. » Même moi, je ne comprenais pas alors ce que cela signifiait concrètement, et j'essayais bien de m'en faire une idée, mais j'étais encore trop jeune pour oser imaginer les pires choses. C'était là un chemin sur lequel Joseph, cet homme bon et attentionné, ne pourrait jamais m'accompagner. Nous avons poursuivi notre route. Nazareth nous attendait. Je rêvais

d'une oasis de paix. J'espérais y retrouver Marie-Madeleine.

Joseph

L'événement d'Ashkelon a marqué un tournant dans notre famille.

Le petit Jésus, âgé de trois ans, révéla pour la première fois sa véritable origine. Seule sa mère pouvait comprendre, mais pour moi et mon petit-fils Johannes, âgé de huit ans, c'était un miracle incompréhensible, pour lequel nous ne pouvions qu'éprouver le plus grand respect et la plus grande gratitude. Je me sentais si petit et je me disais souvent : qu'ai-je fait pour mériter de pouvoir contempler tout cela ?

Une colombe se posa juste devant mes pieds et me regarda.

Marie-Madeleine

Une chose que je ne connaissais pas jusqu'alors : attendre, encore et encore. J'avais en effet fort à faire au début. Prendre soin de Jair était une préoccupation de jour comme de nuit. Hannah et moi formions une bonne équipe et faisions de notre mieux, mais cela ne servait à rien. La nourriture solide ne passait pas du tout et la nourriture liquide n'était pas assez consistante pour un homme adulte. Les réserves de pavot diminuaient à vue d'œil et nous causaient de grandes inquiétudes car, encore et toujours, nous l'entendions hurler de douleur comme un animal chaque fois que nous lui donnions de la bouillie ou de l'eau à boire. Jair lui-même avait perdu toute joie de vivre et on pouvait lire dans son seul œil sa supplication : « Laissez-moi partir ! » Hannah le lui a littéralement demandé, lui demandant s'il voulait cligner de l'œil s'il le souhaitait vraiment. Il n'a pas eu besoin d'y réfléchir et a cligné de l'œil immédiatement, suivi d'une larme de soulagement, du moins c'est ce qu'il nous a semblé. Hannah et moi l'avons laissé seul un instant et sommes sortis pour discuter. Nous nous sommes enlacés et avons sangloté doucement pour qu'il ne nous entende pas. Je lui ai chuchoté que j'allais chercher tout le pavot pour le faire dormir profondément, et qu'ensuite, nous verrions bien. Hannah acquiesça, se ressaisit et retourna à l'intérieur. Je l'entendis encore expliquer à Jair ce que nous pouvions faire et si c'était bon pour lui. Je n'attendis pas de confirmation et me mis déjà en route, d'un pas lent, pour aller chercher le dernier stock de pavot

Aller chercher le pavot chez Élisabeth. Le soleil se cachait déjà derrière la cime du figuier, prêt à disparaître au plus vite derrière l'horizon. Je restai un moment assis dans la maison, sur la seule chaise qui ne fût pas cassée, le sachet de pavot à la main. Je regardai autour de moi et tentai de parler à Zacharie : « Aide-nous, mon cher père. » Un peu plus tard : « Aide-nous, petit Sauveur. » Je me levai. Je préparai le pavot chez Jair, tandis qu'Hannah dégageait une dernière fois la bouche de Jair pour qu'il puisse boire le pavot. Elle se montrait aussi forte que l'amour qu'ils se portaient l'un à l'autre. Je tendis le pavot à Hannah, et Jair me regarda avec un regard reconnaissant et me fit un clin d'œil. J'essayai de lui rendre son clin d'œil, mais j'y parvins à peine. Jair fit de son mieux pour tout boire, après quoi Hannah lui donna un baiser sur les lèvres. Elle me regarda d'un air invitant et je lui donnai un baiser sur le front. « Bon voyage, Jair », murmurai-je. Je pense qu'ensuite, Jair ferma délibérément son unique œil pour ne pas avoir à voir notre chagrin et nous accorder la liberté de pleurer sans que nous ayons à le regretter par la suite, mais le plus beau cadeau d'adieu qu'il pouvait nous offrir était un sourire d'autrefois. Cela nous a apporté un réconfort inestimable, qui nous a permis de tenir le coup pendant de nombreux jours encore : il a souri en mourant ! Nous l'avons enterré dans le jardin. Nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour faire notre deuil, car l'hiver approchait et nous n'avions pas pu faire beaucoup de préparatifs. Nous avons été une fois de plus absorbés par les soucis quotidiens concernant la nourriture et

chaleur. Au cours de cette année-là, j'avais pris cinq ans et les cheveux de la Hannah plus âgée avaient commencé à grisonner. Alors qu'autrefois je partais toujours au gré du vent, je vivais désormais sur une île. Une petite île où je me sentais obligée d'attendre Élisabeth et Jean. C'était peut-être la tâche la plus difficile de ma vie, mais penser à l'histoire de Marie, qui avait passé sept ans de son enfance dans le Saint des Saints, m'aidait à tenir bon. « Djibril, où es-tu ? », pensais-je souvent, et il n'était pas rare qu'Hannah vienne alors frapper à la porte. Elle m'aidait à ranger le désordre et à réparer la table et les chaises, ou nous travaillions ensemble dans le jardin pour cultiver des légumes et des herbes aromatiques, ou encore nous ramassions et fendions le bois pour le feu de cuisine ou la cheminée des deux petites maisons, et c'est ainsi que j'ai appris à m'organiser dans un emploi du temps pour chaque jour, pour chaque heure, et à m'en remettre à ce qui devait arriver, quoi que ce soit et quand cela arriverait : je l'accepterais.

Et puis, soudain, la neige s'est mise à tomber et tout s'est tu.

L'attente a commencé. Ça allait bien se passer, j'avais déjà traversé le pire, n'est-ce pas ?

La neige était encore immaculée et j'ai décidé de rendre visite à Hannah, pour qu'elle n'ait pas à braver le froid. Je n'ai vu aucune fumée s'échapper de sa cheminée, ce qui m'a quelque peu surpris ; j'avais prévu d'apporter du vin chaud pour nous deux et je m'étais bien emmitouflé. La neige était déjà bien épaisse et chaque pas s'enfonçait déjà

en grinçant. Je me suis précipité et j'ai frappé à la porte. Apparemment, elle dormait encore et j'ai poussé la porte : « Hannah !!! » ai-je crié, abasourdi. Elle pendait, mon Dieu ! Sa chaise avait été renversée. Je me suis précipité vers elle et j'ai essayé de la soulever, mais il était bien trop tard. J'ai enfoui mon visage dans son ventre et j'ai pleuré de toutes mes forces : « Ma chère Hannah, transmets mes salutations à Jair, Hannah ! Hannah ! Tu vas tellement me manquer, ma chère femme. Je ne pourrai pas m'en sortir sans toi… Comment vais-je faire ? » À travers mes larmes, j'ai soudain remarqué une lettre d'adieu sur la table. Je la lâchai doucement, cherchai un couteau et la libérai de la corde. Je déposai son corps émacié sur son lit. Elle avait l'air si paisible… Les rides avaient disparu et elle semblait même avoir un sourire sur les lèvres. Cela m'apaisa et je me mis à lire la lettre. Je l'ai lue mille fois, je la connais encore par cœur.

« Chère Marie-Madeleine,

Je suis désolé de t'avoir caché cela : dès les premières chutes de neige, j'allais rejoindre Jair. J'ai attendu si longtemps : je voulais être sûr que tu survivrais à cet hiver, car survivre à cette altitude est tout autre chose que passer l'hiver dans la belle ville de Magdala, au bord du lac de Tibériade. Tu n'as apparemment pas pu imaginer que les réserves de bois et de nourriture que nous avions mises de côté pour nous deux et réparties entre nous n'auraient absolument pas suffi pour deux personnes. C'est en partie pour cela, mais surtout par gratitude pour ce que tu as fait pour Jair et parce que tu as su trouver le pavot, c'est pourquoi, ma chère et meilleure

amie que j'aie jamais eue, je pars maintenant avec joie rejoindre mon Jair. Que ton Dieu te bénisse,

Hannah »

J'ai eu un frisson glacial et je me suis allongé à côté d'elle sur le lit. J'ai étendu toutes les couvertures disponibles sur nous deux et mes larmes se sont transformées en paroles de tristesse et de gratitude. Et une fois de plus, j'ai dit à voix haute, sur un ton quelque peu accusateur : « Eh bien, Djibril, où es-tu maintenant ? Je ne te sens pas et je me gèle de douleur, c'est toi qui m'as amenée ici, ne m'abandonne pas maintenant, je t'en supplie, je ne peux pas y faire face toute seule, parle-moi : parle ou mets dans mes pensées des mots qui me réconfortent, car ce silence me rend folle. » Et mes larmes ont repris le dessus. Ainsi, je passais sans cesse du doute à l'espoir, du reproche à-moi-même au regret, de la joie à l'apitoiement sur moi-même, de la foi à l'incrédulité, puis à la douleur, et c'est avec la douleur que tout s'est soudainement arrêté. Et oui, c'est la douleur qui a pu me remettre sur pied. De quoi me plaignais-je, quand je me comparais à la douleur avec laquelle Hannah devait vivre ? Je remerciai Hannah sans larmes : « Quand le gel sera passé, je t'enterrerai auprès de ton Jair. En attendant, je viendrai chaque jour garder ta maison. » Je vérifiai son garde-manger et emportai ce qui risquait de se gâter. Je fermai la porte et luttai contre une tempête de neige qui exigeait toute mon attention et toute ma force, pour me précipiter dans ma petite maison glaciale, agir rapidement et raviver le feu.

La nuit tomba et je promis à Hannah et à moi-même de ne pas pleurer.

Les jours qui suivirent furent mornes, mais les nuits m'apportaient un peu de réconfort. Je me mis à parler tout haut, à moi-même. Comment allaient Marie et Jésus ? Où étaient-ils ? Toujours en Égypte ? Mes pensées s'assombrissaient de plus en plus, à quoi cela servait-il encore ? Je me mis presque en colère contre Djibril, non : j'étais en colère : « Tu es un beau parleur. Tu es là-haut, bien à l'abri. Tu n'as jamais été un être humain et tu ne sais pas ce que nous devons endurer dans cette vie. Qui va venir me délivrer maintenant ? Quand j'ai besoin de toi, je ne te vois pas. » Épuisé par ce combat intérieur, je m'effondrai devant mon lit, à plat ventre sur le sol, et j'aurais voulu m'enterrer là-même si cela avait été possible. Allongé de tout mon long, comme un mort. Le plafond me fixait. J'étais submergé par l'apitoiement sur moi-même et je me détestais en même temps pour tant de faiblesse. C'est cette haine et ce dégoût de mon apitoiement sur moi-même qui m'ont littéralement fait me retourner et j'ai soudain aperçu une valise sous le lit. Je m'en suis emparé. Il s'agissait en fait de deux grandes valises peu profondes. Je me suis senti pris d'une curiosité folle et j'ai ouvert les valises l'une après l'autre sur la table de la cuisine. La première valise était remplie de tout le matériel de couture d'Elisabeth, aiguilles et fils, ainsi que de tissus fins dans différentes nuances de violet. Le violet ne m'étonnait pas, car lorsque j'avais pris congé d'Elisabeth, elle m'avait murmuré à l'oreille, d'un ton énigmatique : « Ne crains pas le violet. » Une fois de plus, je n'arrivais pas à comprendre, mais il ne faisait aucun doute que cela devait être important, ce qui attisait

ma curiosité. La deuxième valise m’a fait

J'en suis resté bouche bée : la mallette contenait huit rouleaux de papyrus, dont quatre en grec ; même si, à ce moment-là, je ne maîtrisais pas encore tout à fait le grec, j'ai eu la chance de découvrir que les quatre autres rouleaux renfermaient un dictionnaire et une grammaire du grec vers l'hébreu, le tout, à première vue, écrit de la main de Zacharias. Je me suis souvenu des cours d'Euphrosyne d'autrefois.

Για τον Ζαχαρία, τον φίλο μου για μια ζωή, σε ευγνωμοσύνη για τη θεραπεία μου.

« Pour Zacharias, mon ami de toujours, en remerciement pour ma guérison. »

Η υπέροχη ιστορία του « παιδιού του βασιλιά ».

« La merveilleuse histoire de « L'Enfant du Roi ». » Pardonnez-moi ma mauvaise connaissance de la langue hébraïque. « Pardonnez-moi ma mauvaise connaissance du grec. »

Mon Dieu ! Soudain, le soleil a brillé dans mon cœur ! J'ai crié : « Pardonne-moi, Djibril ! Merci, Zacharie et Élisabeth, pour cette nourriture spirituelle ! » Je n'étais plus seule… l'hiver régnait dehors, mais dans mon cœur, le printemps s'annonçait déjà. Et ce printemps était teinté de violet : j'allais faire aveuglément confiance à mon intuition. Je me suis immédiatement sentie accueillie dans un cocon divin. L'intuition allait guider mon inspiration créative et c'est ce que je tenais à transmettre à Hannah avant qu'elle n'entame sa nouvelle vie. Je me suis mise à

de mesurer tout de suite le tissu violet pour son linceul et de réfléchir à la manière dont j'allais m'y prendre…

Maria

C'est le cœur serré que nous approchions de Nazareth. Il n'était pas étonnant que le massacre des enfants ait également frappé durement ces contrées, et le petit Jésus trouverait-il encore ici des camarades de son âge avec qui jouer ? Les voisins ne nous ont pas accueillis avec hostilité, bien au contraire : cela semblait être un soulagement pour eux, car il s'avéra que d'autres femmes enceintes avaient également échappé au massacre grâce à notre fuite en Égypte. Les soldats d'Hérode avaient clairement reçu pour consigne de tuer Jésus, et dès qu'ils eurent des témoins fiables confirmant que nous étions en fuite à l'étranger, ils reportèrent immédiatement leur attention sur les frontières et laissèrent Nazareth tranquille. Les fils de Joseph avaient bien entretenu la maison pendant trois ans et étaient très heureux de voir Jean, qui avait bien grandi, et le petit Jésus, qui avait fait tant parler de lui. Ce qui m'inquiétait beaucoup, c'était l'état de Joseph : il était épuisé et même les joyeuses retrouvailles avec tous ses enfants ne pouvaient effacer les traces de ce pénible voyage. Il ne faisait aucun doute que Dieu n'aurait jamais pu m'offrir un meilleur mari : fiable, attentionné, effacé, doux, fidèle, honnête, consciencieux et surtout humble. J' pensais souvent repensais à son

le bâton de berger d'où la fleur avait jailli, car celle-ci était exactement de la même couleur que le tissu qui m'a été attribué peu après pour le rideau : violet. Nous vivons dans un véritable sentiment de liberté alors que tant d'événements sont pourtant guidés, et il n'y a qu'une seule explication à cela : il existe quelque chose de bien plus élevé que nous qui nous aime tout autant que nous aimons notre enfant et qui, par amour, tente de guider notre enfant vers son bonheur, n'est-ce pas, Djibril ?

Une chose m'a attristée : Marie-Madeleine n'avait été vue par personne pendant toutes ces années. Soudain, une femme que je ne connaissais pas du tout m'a interpellée de loin et comme sortie de nulle part : « Tout ira bien, Marie ! »

Je ne m'inquiétais plus.

Marie-Madeleine

Le linceul d'Hannah était enfin prêt. Il gelait encore la nuit et il n'était pas encore possible de l'enterrer. Je rangeai tous les tissus et le matériel de couture. Les journées étaient courtes et je n'avais presque plus de bougies, ni assez d'huile pour les faire brûler. Chaque jour que je survivais, je remerciais Hannah, car à nous deux, nous n'aurions jamais eu assez de nourriture pour affronter cet hiver rigoureux. Il y avait parfois des mendiants de passage et je n'avais pas le cœur de les renvoyer dans la neige sans un morceau de pain. Un soir, une jeune femme vint frapper à ma porte, un bébé au sein, tremblant de froid. Je la laissai entrer et attisai aussitôt le feu, préparai du thé chaud, lui donnai

Je lui ai donné tout ce que j'avais mangé de chaud ce jour-là, et peu à peu, elle a repris son souffle et s'est mise à me raconter sa vie. On aurait pu croire qu'elle était un fardeau, mais rien n'était moins vrai. Je n'avais plus parlé à personne depuis des mois et elle m'a peut-être donné plus que ce que je lui ai donné. Je me sentais même coupable de me sentir mieux, car il y avait visiblement des gens qui avaient la vie bien plus difficile que moi : abandonnée, maltraitée, violée, enceinte, une petite fille, pas assez à manger, rejetée et errant sans espoir… Elle s'appelait Rebecca, puis je lui ai demandé le nom de sa petite fille. Elle m'a répondu timidement : « Je n'ose pas lui donner de nom, je ne pourrai jamais la garder en vie, j'aimerais bien, mais je n'ose pas l'aimer. Un nom, pour me la rappeler encore et encore ? Je ne le supporterais pas. » Les larmes coulaient sur ses joues. Mon cœur s'est fondu pour cette enfant qui avait elle-même un enfant. « Eh bien, Rebecca, nous allons nous entraider. Tu es fatiguée, tu vas dormir ici près du feu, ta petite fille restera près de toi, et je te promets une chose : tant que l'hiver durera, tu vivras ici et demain, tu donneras un nom à ton enfant. »

Le coffre contenant les rouleaux de papyrus de Zacharias, que j'avais déjà préparé cet après-midi-là, a immédiatement été remis sous le lit pour plus tard. J'ai donné à Rebecca une bassine d'eau et un linge pour qu'elle s'essuie, tandis que je tenais le petit bébé dans mes bras. De jolis petits yeux bleus me regardaient. J'étais perdue. Je ne m'étais jamais occupée d'enfants, pas même quand j'étais moi-même encore une petite fille. Je restais plutôt à l'écart et, dès mon plus jeune âge, je m'occupais de

« réfléchir », essayer de comprendre ce que la vie pouvait signifier. Et voilà que j'avais un bébé dans les bras qui me confrontait à la question de savoir si j'étais sur la bonne voie. Je lui ai répondu tout doucement dans sa toute petite oreille : « Je ne peux que t'aimer, c'est tout ce que j'ai et tout ce que je peux faire. » Peut-être a-t-elle poussé un petit cri parce que ça lui chatouillait l'oreille ou parce qu'elle m'avait comprise, mais en tout cas, cela m'a rendue heureuse et Rebecca aussi nous regardait tous les deux avec tendresse. J'ai laissé Rebecca dormir dans mon lit, dans le salon bien chauffé, et je suis allée dormir dans le lit d'appoint. Je n'ai presque pas fermé l'œil cette nuit-là et j'ai parlé à Djibril : « Qui aide qui, Djibril ? Je me sens heureuse, je ne peux pas l'appeler autrement. Aide-moi, mon cher ami, car demain, j'irai avec Rebecca chez Jair et Hannah, et maintenant que la fin de l'hiver est en vue, j'aurai bien besoin de l'aide de Rebecca pour revêtir Hannah du linceul violet. Tu sais, Djibril, ce que j'ai l'intention de faire, mais corrige-moi si je me trompe. » Et c'est ainsi que je m'endormis, rassuré. Cette nuit-là, j'ai rêvé que je rencontrais Marie et je l'ai vue jouer avec le petit Jésus, mais soudain, Jésus s'est retourné, m'a regardé et m'a fait un signe de tête, puis il s'est aussitôt retourné vers sa mère, sur quoi Marie m'a également fait un signe de tête affirmatif. Je me suis réveillé en sursaut, mais je me suis rapidement rendormi, non sans avoir d'abord murmuré « Merci, Djibril ».

Rebecca

Le froid de l'hiver n'avait rien à voir avec celui qui habitait mon corps et mon esprit depuis des années. J'ai appris à aboyer, à crier, à mordre et à hurler. Même contre mon nouveau-né. J'arrête maintenant d'y penser, de peur de recommencer. Il avait raison, cet inconnu qui m'a indiquée le chemin vers cette maison.

Marie-Madeleine

Ce matin-là, le soleil filtrait à travers les interstices et je voyais dehors des cristaux de neige scintiller comme les diamants les plus purs. Il faisait froid à l'intérieur aussi et je me suis précipitée dans le salon, où Rebecca dormait encore. J'ai rallumé le feu et j'ai préparé du thé. En regardant la jeune femme et l'enfant, mes pensées se sont tournées vers Jean et Élisabeth, comme s'ils étaient tous deux allongés dans ce lit, unis, enlacés, oui, peut-être même soudés l'un à l'autre. Je ne pouvais pas, et je ne peux toujours pas, imaginer une telle chose. Tout comme dans mon enfance, je réfléchissais à nouveau « intensément », si intensément que cela semblait devenir audible et faire même du bruit, car Rebecca et l'enfant se réveillèrent en sursaut. « Je vous ai réveillés ? » « Non, ça fait longtemps que je… que nous n'avons pas aussi bien dormi », dit-elle en apaisant la petite fille, en la couvrant bien et en venant vers moi. Elle s'agenouilla devant moi : « Je n'ai jamais appris ces mots dans la maison que j'ai quittée précipitamment, mais je les ai appris hier

Appris d'un vieil homme alors que j'étais en fuite. Il était tombé sur la glace et je l'ai aidé à se relever, et il m'a répondu « merci ». Cet homme aimable m'a regardé et m'a dit de venir dans cette maison. Et je vous dis maintenant : « merci ». Ce sont des mots étranges, car ils me donnent plus que ce que je donne en retour, oui, c'est ce que je ressens maintenant. C'est la première fois que je les prononce. Si vous connaissez des mots encore meilleurs que « merci », apprenez-les-moi, s'il vous plaît. »

Je pris sa tête entre mes deux mains et murmurai : « Je t'aime bien. » Et mes larmes firent jaillir les siennes de leur source profonde et asséchée. « Apprends-moi tout », sanglota-t-elle, et son petit se réveilla aussitôt.

« Nous allons bientôt chez Hannah et Jair, nos voisins les plus proches. » « Hannah ? … Hannah ? » répéta-t-elle. Elle prit son bébé dans ses bras, étonnée de ce qu'elle ressentait, et dit d'un ton résolu : « Viens, ma chère Hannah, nous irons bientôt ensemble chez Hannah, il n'y a pas de plus beau prénom, et c'est celui que tu auras ! » Elle me regarda alors et, une fois de plus, je ne pus retenir mes larmes : « Quelle matinée humide ! » Rebecca et moi éclatâmes de rire et la petite Hannah semblait trouver cela amusant aussi.

Pendant l'allaitement, je lui ai raconté l'histoire d'Hannah et de Jair dans les grandes lignes ; je ne lui raconterais peut-être les détails les plus horribles que si cela s'avérait important, et j'ai terminé en lui montrant le linceul violet que j'avais confectionné pour Hannah.

« Je peux le voir ? » Bien sûr, je le lui ai montré. Les mains de Rebecca caressaient le tissu et elle a demandé :

« Il te reste

encore des restes de ce tissu ? » Je devinais ses pensées : « Assez pour une petite fille ? » Elle sourit, acquiesça, puis fronça soudain les sourcils en me regardant attentivement : « Est-ce ça, la vie normale, comme partout ailleurs ? » Elle faisait allusion à la vie rude qu'elle avait menée jusqu'alors. « Oui, cela devrait être la vie normale pour tout le monde : l'amour, ou du moins une tentative d'amour. » Elle acquiesça d'un air compréhensif : « Apprends-moi tout et corrige-moi, car je ne connais que la vengeance, la colère, les mensonges, la souffrance. » J'essayai de la rassurer : « Pour l'instant, tu es encore un papillon blessé, mais un jour, même les plus hauts sommets ne t'arrêteront pas. Tu as déjà pris un excellent départ, ma chère Rebecca, tout ira bien. Moi aussi, j'ai encore des choses à apprendre chaque jour. »

« Voilà ton premier mensonge de la journée ! », s'exclama-t-elle en riant, et je la pointai du doigt d'un air « fâché » tandis que nous éclations tous les deux de rire. Ah, l'humour peut faire tant de bien et guérir tant de maux.

Plus tard, je lui raconterais bien qui était ce vieil homme sur la glace qui lui avait appris à dire « merci ». Mais chaque chose en son temps.

Rebecca

Cette première matinée chez Marie-Madeleine fut comme une renaissance, comme un tout nouveau départ. On pourrait presque dire que je suis née après Hannah. Hannah et moi en avons souvent ri bien des années plus tard : « Maman

Maman, c'est toi qui dois me demander la permission pour aller quelque part, pas moi, je suis plus âgée que toi ! »

En même temps, ce premier matin fut aussi une deuxième rencontre avec la mort. Pas très à l'aise, j'emmitouflai bien la petite Hannah endormie et suivis Marie-Madeleine à travers la neige jusqu'à la maison de Jaïre et d'Hannah. Je couchas d'abord Hannah dans le lit d'appoint pour qu'elle continue à dormir, tandis que Marie-Madeleine retirait doucement la couverture du corps d'Hannah. Il m'était difficile de refouler le souvenir du premier cadavre que j'avais vu – ma belle-mère, assassinée et horriblement mutilée par mon beau-père –, mais les gestes tendres et respectueux de Marie-Madeleine m'ont aidé à ressentir la beauté et l'amour qu'Hannah avait représentés pour elle. Marie-Madeleine a immédiatement commencé à revêtir Hannah du linceul violet tandis que je pouvais la soulever. Hannah avait apparemment tout donné à son Jair : ses jours, ses nuits, sa nourriture, sa force, son sommeil, mais tout cela n'était encore que le moins : ce qu'elle avait apparemment donné sans réserve, c'était son attention et son amour désintéressés pour son mari, tout comme Marie-Madeleine lui rendait maintenant hommage, les larmes aux yeux. Le linceul violet lui allait bien, m'a dit Marie-Madeleine : « Le violet t'aide à te connecter à ton intuition, et Hannah vivait pleinement, guidée par son intuition et tournée vers l'amour. » J'ai pris ma petite Hannah dans mes bras et j'ai doucement pressé son front contre celui de la défunte Hannah. Je voulais et j'espérais qu'elle puisse devenir une Hannah comme celle-là. Quand le soleil et la terre ont accueilli Hannah

appelée, nous l'avons enterrée dans son jardin, à côté de Jaïr, sous le figuier. C'était bien ainsi.

Marie-Madeleine

Rebecca, l'analphabète, la paria, la maltraitée, on aurait pu tout lui enlever, sauf ses sentiments sincères et sa confiance en ces sentiments. Je savais désormais clairement qui j'avais devant moi et je pouvais être sereine quant à ce que j'allais lui proposer. Je cherchai le regard de Rebecca : « Plus tard, quand le moment sera venu, je confectionnerai une petite robe violette pour la petite Hannah, et il y a autre chose : dès que le printemps s'éveillera, cette maison deviendra la vôtre. Jair et Hannah n'avaient plus d'enfants ni de famille. Je vous aiderai et j'instruirai Hannah, mais je vous dis dès maintenant que je vous quitterai un jour, mais pas avant que vous ne soyez prêts. » Rebecca était complètement bouleversée et se rendit immédiatement avec Hannah vers les deux tombes, tomba à genoux et remercia Jair et Hannah pour tant de confiance. Ce qu'elle ne vit pas, c'était le vieil homme sur la glace derrière elle qui posait délicatement sa main sur son épaule. Puis il se retourna et me regarda un instant avant de disparaître comme il était venu : de nulle part. Je lui fis un signe de la main, tandis que Rebecca se retournait et me regardait avec étonnement. Rayonnante de bonheur, elle s'approcha de moi, se jeta dans mes bras et me murmura doucement : « Je t'aime bien. » Cinq secondes plus tard, voire moins, elle me chuchota : « Je l'ai bien dit ? » Je

lui répondit à voix basse : « Ça vient de ton cœur, ma chérie, pas de ta raison, alors c'est bien. » Et je poursuivis doucement : « Tout à l'heure, le vieil homme de la glace, tu te souviens, se tenait derrière toi et a posé doucement sa main sur ton épaule. C'est un messager de Dieu et son nom est Djibril. » Rebecca me regarda à nouveau et me supplia pour ainsi dire : « Apprends-moi, apprends-moi tout. » Elle reprit Hannah dans ses bras et, après un dernier câlin à nous trois, nous nous rendîmes à ma petite maison.

La malle contenant les rouleaux de papyrus devait encore attendre. La maternité et la grand-maternité passaient avant tout.

Marie

Les années suivantes à Nazareth se sont déroulées dans le calme. La seule chose qui me manquait vraiment, c'était Marie-Madeleine ; je n'avais pas la moindre idée de savoir si elle allait bien. Quelque chose me disait que « pas de nouvelles, bonnes nouvelles ». J'aurais bien aimé me rendre à Ein Karem, mais cela n'était plus possible compte tenu de l'état des os de Joseph, et il méritait toute mon aide et tout mon amour. Le voyage en Égypte lui avait coûté ses dernières forces. Et le fait que Marie-Madeleine ne puisse pas venir nous voir devait certainement avoir une bonne raison, dont je n'avais pas à douter. D'autre part, j'avais fort à faire avec le petit Jésus et ses dons merveilleux[43]. Tout a commencé un jour de sabbat. Notre petit Jésus, alors âgé de six ans, était en train de modeler des petits oiseaux en argile avec son inséparable demi-frère Jean, mais c'était sans compter sur Joseph : il leur fit remarquer à juste titre que c'était le sabbat ce jour-là et qu'une telle activité n'était pas permise un jour de sabbat. Jean et Jésus regardèrent leurs créations d'un air déçu, mais Jésus sut quoi faire et dit : « Ce sont de vrais petits oiseaux, papa ! » Il frappa dans ses mains et les petits oiseaux s'envolèrent en gazouillant sous les acclamations de Jean. Joseph regarda le petit Jésus avec étonnement

[43] Ces événements ont été décrits dans les écrits apocryphes sur le petit Jésus.

qui trouva cela tout à fait normal, se leva et se retira dans sa chambre. Johannes lança un regard furieux à son grand-père pour avoir gâché le jeu et se retira lui aussi dans leur petite chambre commune. Jozef, tout comme moi, a pu en rire après coup, mais d'un autre côté, nous nous sommes tout de même posé la question : que nous réserve l'avenir ? « C'est entre les mains de Dieu », telle était la seule conclusion que nous pouvions tous deux en tirer. Ce n'était en effet qu'un début. Les jeunes années de notre fils n'ont pas toujours été faciles. Jozef, dans ses vieux jours, avait de plus en plus de mal à comprendre. Jésus lui-même ne savait parfois pas quoi faire de ses pouvoirs étranges. L'enfant était encore trop jeune pour comprendre ce qu'il provoquait et jouait parfois avec son pouvoir. Tuer un camarade de jeu pour le ressusciter ensuite. Lorsque les enfants se moquaient de Joseph à cause de son âge avancé en tant que père de Jésus, il les rendait temporairement aveugles. Au début, cela provoquait beaucoup d'inquiétude chez les voisins, et de nombreux enfants étaient tenus à l'écart de lui par crainte. À six ans, Jésus était assez perspicace pour s'en rendre compte, et peu à peu, il commença à utiliser son pouvoir pour le bien : guérir des morsures mortelles de vipères, voire ressusciter notre voisin Zeno qui était tombé du toit… Bref, il devint de plus en plus connu pour sa bonté et parfois, des gens venaient de loin pour voir ce merveilleux petit guérisseur. Même Joseph, dans la mesure où il travaillait encore dans son atelier, était stupéfait et racontait, les yeux écarquillés, comment Jésus avait rapidement rallongé une poutre qu'il avait sciée trop courte afin qu'il puisse à nouveau

commencer. À l'âge de six ans, il dut suivre des cours sur la Torah et la halakha ici, à Nazareth, dans l'une des écoles du rabbin Joshua ben Gamala. Des problèmes ne tardèrent pas à surgir. Son premier maître, Zachée, commença par lui enseigner l'alphabet, mais dès la signification de la première lettre, l'alpha, les choses tournèrent mal. Jésus se mit à discuter avec lui et le pauvre Zachée ne sut apparemment répondre à aucune des questions de Jésus. Zachée supplia Joseph de le ramener à la maison. Un nouveau maître enseigna ensuite l'alphabet à Jésus d'une manière autoritaire et coercitive, et Jésus le maudit. Le pauvre homme s'effondra et fut ramené chez lui. Un troisième maître s'y prit de manière plus sensée : il laissa Jésus enseigner lui-même et lui témoigna du respect. Mon fils apprécia beaucoup cela ; il comprit qu'il avait été un peu trop dur avec son précédent maître et le guérit. Les habitants de Nazareth ne s'étonnaient plus de rien et se sentaient peu à peu plus en sécurité avec lui qu'en danger. D'autant plus qu'à un moment donné, un ouvrier du bâtiment tomba du toit et se brisa le cou. On demanda instamment à Jésus de venir « jeter un œil », dans l'espoir qu'il puisse faire davantage. Dès le début, il était essentiel que les gens manifestent leur foi et leur confiance en ses capacités, condition sine qua non pour ramener les gens à la vie. Ceux qui avaient assisté à la scène ne purent s'en taire pendant des mois, et les rumeurs se répandirent jusqu'au temple de Jérusalem.

Marie-Madeleine

Hannah et Rebecca s'en sortaient bien et avaient désormais leur propre petit nid, ce qui m'a permis de retrouver un peu de temps pour m'occuper de ce qui me pesait depuis longtemps : il était temps que, en tant que belle-mère des rouleaux de papyrus de Zacharias, je devienne leur mère. Ils réclamaient bruyamment de l'attention et je ne supportais plus d'entendre leurs gémissements. Je les ai sortis de sous le lit et j'ai embrassé chaque rouleau l'un après l'autre, et oui, ils se sont tus. Mais soudain, on frappe à la porte : Rebecca avec Hannah. J'ouvre et Rebecca se précipite dans la maison : « Elle sait prononcer ton nom… Regarde, Hannah, qui est-ce ? » Hannah semblait un peu intimidée par l'enthousiasme débordant de sa mère : elle m'a regardée, a réfléchi profondément, car un nom aussi long demande quand même de la concentration, et oui ! « Ma… Ma. » Rebecca ne voulait pas me compliquer la tâche pour savoir si c'était bien ça ou juste un début : « C'est bien, Hannah : c'est Ma Ma ! Hannah et Ma Ma ! » J'étais folle de joie et j'ai pris Hannah dans mes bras : « Tu as droit à un gros bisou de Ma Ma. » Et elle gloussait de joie et ne cessait de répéter Ma Ma, Ma Ma, Ma Ma. J'ai dansé avec elle autour de la table.

Rebecca remarqua les rouleaux de papyrus posés sur la table et les regarda avec beaucoup de curiosité, mais n'osa pas y toucher. « Déroule-les doucement, Rebecca », lui dis-je, et elle se régalait des yeux en admirant les belles lettres de l'écriture, puis elle s'exclama : « Si seulement je savais lire et écrire ça… Je ne sais lire ni écrire aucune langue. »

« Tu le veux vraiment ? Je peux t'apprendre. Le grec est une belle langue, j'en connais les bases… » Elle acquiesça vivement : « Oh oui, j'aimerais beaucoup. » « Avant de pouvoir lire et écrire, tu dois connaître les règles de base et je vais te les enseigner ; ce n'est qu'ensuite que nous pourrons comprendre ce texte en profondeur. »

Les quatre rouleaux de papyrus contenant l'histoire de L'Enfant du Roi n'étaient pas du tout ravis : « La voilà qui recommence… et nous, encore cinq ans sous le lit ! » Une fois Rebecca et Hannah parties, j'ai présenté mes excuses sincères aux rouleaux et j'ai commencé à leur accorder mon attention, l'un après l'autre. Il ne s'était pas écoulé une demi-heure qu'il n'y avait plus rien de plus important au monde que ces écrits. Zacharias les avait tous numérotés, on aurait dit qu'il s'agissait d'un seul et même livre. Un seul manuscrit, entièrement rédigé en grec, et comme j'étais heureuse d'avoir déjà reçu chez Euphrosine à Magdala une initiation à l'alphabet, à la grammaire et aux règles de la langue. Le premier rouleau de papyrus contenait un petit texte manuscrit de Zacharias en araméen[44] .

« Cher découvreur,

La lecture de ce texte exige un effort considérable de la part du lecteur : le grec n'est pas une langue facile pour nous, Juifs. J'ai relevé dans les derniers rouleaux les règles les plus importantes de la

[44] L'araméen était la langue courante des Juifs, l'hébreu était plutôt élitiste et réservé aux érudits, tandis que le grec était davantage la

langue universelle de toute la région méditerranéenne.

J'y ai consigné la grammaire et y ai également ajouté le vocabulaire avec toutes les conjugaisons. Quiconque souhaite déterrer un trésor doit faire de grands sacrifices, et le trésor que j'ai eu le privilège de lire, reçu d'un noble visiteur, sans doute de haute lignée, dans le temple de Jérusalem, en valait largement la peine. Quand je lui ai demandé de quoi il s'agissait, il m'a répondu : « C'est l'histoire de l'Enfant du Roi », et j'ai tout de suite eu le sentiment qu'il était lui-même un roi, mais il l'a nié. Avant de me quitter, il a ajouté : « Car il doit encore venir. » Et il s'en alla. Après des semaines d'efforts pour maîtriser le grec et le comprendre un tant soit peu, j'y repensai, et qui sait, était-il l'enfant de l'histoire ou était-il un ange ? Je souhaite au lecteur courage, persévérance et ténacité, car la chance d'un salut imminent pour l'humanité semble grande.

Ton Zacharias. »

Je posai mes lèvres avec gratitude sur son nom et tout devint silencieux dans mon cœur, comme si je contemplais l'immense vide que je devais désormais combler. Quatre rouleaux de papyrus d'une main étrangère gardaient un silence respectueux, car ils connaissaient le secret et étaient apparemment heureux d'être quatre pour ne pas avoir à porter seuls le message. Les autres rouleaux de papyrus étaient de la main de Zacharias, avec la grammaire grecque, les conjugaisons et les mots traduits en hébreu. Je m'écriai, les

les mains dans les cheveux : « Au secours ! Aide-moi, Djibril, je ne connais pas assez le grec ! » Un rouleau tomba de la table, je le ramassai et ce rouleau de grammaire me rappela exactement mes cours d'autrefois à Magdala. Je m'y mis. Non : j'étais déjà en train de m'y mettre !

Marie

Lorsque Jésus eut presque treize ans, il fut autorisé pour la première fois à se rendre au temple de Jérusalem avec Joseph, moi-même et de nombreux Nazaréens afin d'y célébrer la fête la plus importante de l'Exode d'Égypte, la Pâque. Treize ans était l'âge auquel chaque enfant devait participer aux fêtes les plus importantes. Joseph tenait à ce que je l'accompagne chaque année, bien que la plupart des femmes n'aient pas le droit de suivre leur mari. Joseph estimait qu'il était extrêmement important de ne pas me laisser seule, car j'avais déjà été accusée d'adultère en son absence. Il préférait même que je n'entre pas seule dans le temple. Les rumeurs concernant Jésus nous avaient déjà précédés et on allait certainement nous en parler ; il valait donc mieux que nous nous présentions ensemble, comme un père et une mère, pour semer moins de confusion. Jérusalem et Joseph ! Allait-il encore y arriver ? Même s'il redoutait énormément cet effort considérable, il tenait absolument à y aller. La fête de Pâques durait trois jours ; les deux premiers jours étaient consacrés à une célébration ininterrompue avec des offices continus, au cours desquels plusieurs rabbins se relayaient afin que toute la foule puisse être prise en charge dans un

allaient et venaient. Le dernier jour n'était qu'un demi-jour de fête ; ceux qui le souhaitaient pouvaient rentrer chez eux une demi-journée plus tôt. À un moment donné, nous avions perdu Jésus de vue. Nous l'avons cherché sans relâche jusqu'à ce qu'un de nos frères pèlerins de Nazareth nous fasse remarquer que Jésus se trouvait tout au fond du temple, au milieu des docteurs de la loi, des anciens et des savants, et qu'à la surprise générale, il prenait la parole. Nous nous sommes joints à eux, n'osant pas vraiment entrer, mais l'entendre dans cette salle silencieuse comme une tombe nous suffisait. À un moment donné, quelqu'un lui a demandé : « Quels livres as-tu lus ? » Notre fils a commencé à énumérer tous les livres qu'il avait jamais lus, avec leur vaste contenu de lois, de prescriptions et de statuts, puis il a parlé des mystères contenus dans les livres des prophètes, qu'il a approfondis avec une explication et une clarification si naturelles qu'aucun homme ne pouvait les comprendre avec son seul esprit. Quelques docteurs de la loi tentèrent de faire semblant de comprendre et Jésus écouta leurs réponses avec respect. Il eut la gentillesse de leur poser en retour des questions dont il était certain qu'ils connaissaient les réponses, afin de les rassurer en leur montrant qu'il ne savait pas tout non plus. Quoi qu'il en soit, les pharisiens étaient non seulement étonnés, mais tout autant troublés, s'interrogeant avec un émerveillement désespéré sur la façon dont un garçon si simple pouvait donner de mémoire une lecture aussi sublime des livres les plus difficiles qui soient. Joseph et moi-même nous sommes rapidement retirés et nous sommes fondus dans la foule. Peu après, nous avons croisé un groupe de Nazaréennes femmes qui

me

elles m'ont insisté pour que je les accompagne à un office spécial réservé aux femmes. Elles ont tout de suite rassuré Joseph : le soir, j'irais avec elles au camp des femmes et Joseph se rendrait au camp des hommes, pour repartir le lendemain matin vers Nazareth. Le lendemain matin, je suis partie tôt avec les premières femmes pour rentrer chez moi. Joseph fit de même, pensant que j'avais Jésus avec moi. Le soir suivant, nous nous retrouvâmes dans la foule et supposâmes que l'un de nous deux avait Jésus avec lui. Mais non ! Nous étions stupéfaits et très inquiets, nous nous sentions tous deux responsables de ce malentendu et, sans fermer l'œil de la nuit, nous fîmes demi-tour vers Jérusalem dès les premières lueurs de l'aube. Je laissai Joseph sur l'âne, car c'était déjà trop pour son âge. Nous marchâmes aussi vite que possible, mais fûmes fortement gênés par l'immense foule qui se dirigeait dans la direction opposée. Ce n'est que tard dans la soirée que nous arrivâmes à Jérusalem et je laissai Joseph derrière moi pour me rendre à l'endroit où nous avions vu Jésus pour la dernière fois, tout au fond du temple. La lumière brûlait toujours et les gens attendaient encore dehors pour tenter d'apercevoir ce qui se passait à l'intérieur… Telle une lionne, je me frayai un chemin jusqu'à l'entrée et vis mon fils toujours au même endroit, en train de discuter avec les anciens. Pendant trois jours, comme on l'a appris par la suite. Je me suis approchée de lui : « Mon fils, pourquoi nous as-tu fait cela ? Nous étions inquiets… » Et alors il a répondu,

alors qu'il n'était encore qu'un enfant : « Ne saviez-vous donc pas que je devais être dans la maison de mon Père ? » Un silence de mort s'abattit soudain sur la salle et aucun docteur de la loi ni pharisien n'osa bouger, car ils se sentaient infiniment petits face à cet enfant d'à peine treize ans, dont ils n'avaient pas réussi à cerner la moindre parcelle de force et de savoir après trois jours de discussion. Joseph et moi-même nous sentions tout aussi petits que tous les présents, car mon fils m'avait enseigné une leçon importante : en tant que servante, je lui avais donné ma chair, mais il était en vérité Dieu, fils de son Père dans les cieux. Le retour s'est déroulé dans le calme et la sobriété, et Jésus s'est comporté comme auparavant, tel un adolescent de treize ans qui se soumettait à nous et faisait tout ce que nous lui demandions.

Marie-Madeleine

Hannah et Rebecca se sont rapidement senties chez elles dans leur petite maison, ce qui m'a donné le temps de poursuivre l'étude du grec à partir des manuels de Zacharias. Rebecca était déjà capable de faire les premiers exercices simples, et mes connaissances de base m'ont permis de progresser rapidement. Au bout de trois mois, j'étais déjà capable de déchiffrer le premier rouleau de papyrus.

L'enfant du roi – Het Kind van de Koning

Préface : « L'homme dans l'Éden était dès le commencement le roi de sa conscience et de son amour, et ainsi, l'arbre du bien et du mal était indispensable pour parler d'un amour dans la liberté.

« Avant-propos : l'homme dans l'Éden était dès le commencement le roi de sa conscience et de son amour, et ainsi, l'arbre du bien et du mal était indispensable pour parler d'un amour dans la liberté. »
Pour cela, Dieu n'avait qu'à demander une seule preuve : ne pas manger du fruit de l'arbre du bien et du mal, sinon l'amour perdrait sa liberté et Adam et Ève perdraient leur statut royal. Un amour parfait sans contrainte, voilà ce que Dieu avait prévu pour sa créature.

Dans l'histoire de l'Enfant du Roi, il était une fois un roi d'amour qui en voulait toujours plus, qui estimait absolument nécessaire de grandir sans fin et pour qui les limites parfaites de son amour ne lui semblaient plus parfaites, et il fit venir son Magicien pour qu'il résolve ce problème à sa place. Le magicien se sentit très important et concocta la plus douce des potions à base de pommes, qui procura à tous les sujets un sentiment de bonheur extrême et leur fit perdre toute distinction entre le roi, le père, et son tout jeune fils. Ainsi, son enfant prit temporairement la place du père, à condition que l'enfant lui-même ne boive jamais de cette potion aux pommes. Aussitôt dit, aussitôt fait : le prince monta sur le trône et le roi père partit en quête de la plus grande sagesse, et personne ne s'en rendrait compte. Le roi abandonna son enfant à son sort entre les murs. Le sorcier s'occuperait bien de tout. Cela ne prendrait pas longtemps, pensait-il. Il reviendrait bien quand il aurait trouvé « ça ». Dieu regardait avec compassion son royaume se transformer en un mensonge sous la direction du Sorcier, tandis que le roi père pensait n'avoir rien à perdre. Il partit résolu et insatiable, acquit une grande sagesse, fut davantage porté aux nues hors de ses murs qu'à l'époque à l'intérieur de ceux-ci, il fut vénéré parce qu'il avait la réponse appropriée à chaque question. Partout, on le louait et on réclamait sa statue ; sans cesse, il était invité dans les royaumes voisins pour transmettre son fabuleux savoir. Et humble qu'il était,

On ne pouvait pas lui reprocher d'avoir été roi autrefois. Et c'était vrai, il ne méritait plus d'être appelé roi, à moins d'être proclamé roi de l'orgueil. Il ne se souvenait même plus de son fils, ce petit roi. De nombreuses années s'écoulèrent ainsi. »

Je posai un instant le rouleau de papyrus.

Rebecca et moi sommes restés complètement silencieux, et ce n'était que le début.

Maria

Mon fils a tout accepté sans aucune résistance jusqu'à l'âge de treize ans. Tout ? Non, il y avait une chose qu'il refusait. Le jour de ses treize ans, il a refusé de participer au rituel au cours duquel les tefilin[45]du bras gauche et du front étaient remis par le rabbin de Nazareth à tous les jeunes de treize ans en signe de maturité. « Pourquoi, mon cher fils ? » lui ai-je naturellement demandé. « Mon Père n'aime pas les apparences », m'a-t-il répondu. C'était la deuxième fois que je l'entendais parler de son Père. Cela m'a beaucoup réjoui, car cela venait de lui-même

[45] Une tefila était une petite boîte noire dans laquelle était conservé un fragment de texte de la Torah qui devait être porté pendant les prières du matin et du soir : une boîte autour du bras gauche et une autour du front. Ces boîtes étaient offertes lors du passage de l'enfance à l'âge adulte. Tefilin est le pluriel de tefila.

est arrivé, car ni Joseph ni moi ne lui avions parlé de son Père céleste, et cela montrait à quel point il était lié à son vrai Père. Joseph et moi étions d'autant plus rassurés qu'il pouvait, d'une manière ou d'une autre, réellement parler à son Père et qu'il était guidé. Nous n'étions plus seuls face à cela, même si j'ai honte de le dire ainsi, comme si je n'appréciais pas l'aide de Djibril. Pardonne-moi, Djibril, encore une fois. Mais j'avais le sentiment que son Père allait désormais prendre entièrement le relais, ce dont je ne pouvais que lui être reconnaissante. J'étais une servante du Seigneur et je le resterais désormais plus que jamais avec joie et gratitude.

Marie-Madeleine

J'étais très enthousiaste à l'idée de travailler de plus en plus vite à la traduction de l'histoire. Rebecca suivait ma traduction de près et chaque jour, elle passait avec son petit espiègle pour accueillir et s'imprégner de chaque nouvelle phrase… La confiance en soi et l'estime de soi de Rebecca grandissaient à chaque rouleau de papyrus.

Πέρασαν πολλά χρόνια. «

De nombreuses années se

sont écoulées. »

La simplicité et la bonté ont fait du roi Prince un souverain très aimé.

« La simplicité et la gentillesse ont fait du roi Prince un souverain très aimé. »

« Avec un regard bienveillant, il portait le lourd fardeau du royaume sur ses frêles épaules. Tout le monde faisait tout son possible pour plaire au roi Prince. Oui, on importait même des mets raffinés des contrées les plus lointaines pour Sa Majesté. Plus le roi Prince vieillissait, plus il se posait de questions sur son père, le roi. À chaque fois, les courtisans répondaient : « Mais, Sire, aucun père de Sa Majesté n'est connu dans le royaume. Il n'y a qu'un seul Roi ! » et ils échangeaient des sourires complices. Le prince solitaire en était anéanti et implora le conseil du sorcier rusé. Celui-ci lui prescrivit une « potion soporifique ». Le prince brisé tomba rapidement dans un état de mort apparente ; son corps dormait, mais son esprit ne mourut pas et erra désespérément à la recherche de son père, d'abord à l'intérieur, puis bien au-delà des murs. Un jour, le roi père était de nouveau en route vers un royaume, un royaume extrêmement important et universellement célèbre. Le voyage était long, mais cela ne le dérangeait pas. Il vit au loin se profiler le magnifique château et accéléra le pas. Jamais il n'avait vu une forteresse aussi fabuleuse, mais nulle part il ne voyait personne aller ni venir. Il s'avança, non, il continua son chemin, étonné, et vit soudain, bien plus loin, un enfant assis au milieu du chemin de sable. Il demanda à l'enfant ce qui se passait, mais celui-ci ne répondit pas ; au contraire, il lui posa une question : « Roi, que faites-vous ici, si loin de votre royaume ? » L'enfant continua à jouer dans le sable et, d'un seul geste de la main, réduisit en poussière le château de sable qu'il avait construit devant lui.

Tout à coup. Le roi leva les yeux et le château semblait s'être évaporé dans les airs. Le roi voulait encore dire quelque chose à l'enfant, mais celui-ci avait lui aussi disparu. Le roi de l'amour-propre comprit ce qu'il avait perdu : un roi qui n'aime ni ses enfants ni ses sujets n'est pas un roi. Il trouva enfin ce qu'il devait encore chercher et fit demi-tour.

Et c'est ainsi qu'un jour, le roi revint aux confins de son royaume oublié. Il n'était plus jeune et était à peine reconnaissable. Le vieux roi s'en souvenait à peine.

Se souvenir ?

Oui, se souvenir de ce qu'il avait laissé derrière lui en tant que roi. Après un long voyage, il arriva devant le gardien de la porte et s'écria d'une voix puissante : « Gardien, ouvre ! Voici ton roi ! »

Le gardien se moqua du vieil homme pour cette plaisanterie de mauvais goût, et plus le vieil homme insistait, plus le gardien s'énervait, jusqu'à ce qu'il finisse par perdre patience et emprisonne le vieux roi : oui, ce vieil homme était fou et représentait un danger pour le prince. »

Rebecca pleura lorsque je lui lus ce deuxième rouleau de papyrus. Quand je lui demandai pourquoi, elle se contenta de secouer la tête : « Je ne sais pas pourquoi. » Hannah vint la

réconforter et lui donner des bisous. Rebecca s'en souvint : « Moi aussi, j'ai vécu si longtemps sans amour. »

« N'est-ce pas ce que nous faisons tous, d'une manière ou d'une autre, Rebecca, avant de vraiment comprendre à quel point l'amour est important ? »

« Έχεις δίκιο », répondit-elle en souriant, dans un petit peu de grec.

« En effet : tu as raison », lui traduis-je, et nous nous sommes enlacés.

Joseph

J'avais largement dépassé les 80 ans et, à mesure que Jésus grandissait, je sentais en moi que ma vie s'éteindrait doucement. Je décidai de me rendre une dernière fois au temple de Jérusalem pour demander à Michel, archange et chef des anges, de m'assister au moment de ma mort. J'avais peur de mourir. Devant le rideau pourpre et écarlate que Marie avait tissé lorsqu'elle était jeune femme, je voulais demander une dernière fois pardon pour toutes les fautes de ma vie. À mon retour à la maison, je tombai malade et sentis toute ma force vitale s'échapper lentement. La peur m'a envahie. Je ne parvenais pas à la maîtriser. C'était une sensation terrible. Marie ne s'est pas éloignée de moi un seul instant et fredonnait les hymnes qui m'apaisaient.

Maria

Sur son lit de mort, Joseph m'a demandé d'appeler Jésus et il a commencé à lui confesser les péchés de sa vie, en insistant sur la méfiance et la colère qu'il avait manifestées à mon égard lorsqu'il n'avait pas cru à ma parole au sujet de ma grossesse. Il a remercié Jésus pour le respect qu'il lui avait toujours témoigné et pour l'aide précieuse qu'il lui avait apportée dans son atelier de menuiserie. Jésus lui répondit brièvement : « Heureux es-tu, mon père Joseph. Avec le rabot de la droiture et le ciseau à bois de l'honnêteté, tu t'es fait une place aux côtés de mon père au ciel. » Et je vis pour la toute première fois mon fils essuyer une larme, ému, et Joseph l'avait remarqué lui aussi : « Heureux es-tu, mon fils bien-aimé, la peur de la mort me tourmentait, mais maintenant que j'entends ta voix, toute crainte s'évanouit et je peux mourir en paix… Accepte l'âme et les larmes de cet homme mourant, mon Dieu et mon Sauveur. » Jésus ferma les yeux de Joseph, l'embrassa et insista pour l'enterrer dans la vallée de Josaphat, près de Jérusalem. Et ainsi fut fait.

Marie-Madeleine

Je continuais à travailler d'arrache-pied et Rebecca m'aidait en se chargeant des tâches les plus lourdes pendant que je m'occupais de temps en temps d'Hannah. Les deux derniers rouleaux attisaient notre curiosité au plus haut point et nous estimions qu'il y avait un rouleau par saison ; l'hiver pouvait donc arriver sans tarder. C'

c'était passionnant, et Rebecca et moi avons fait un petit pari pour savoir qui se rapprocherait le plus du dénouement. Chaque nouvelle phrase que nous déchiffrions nous faisait rejeter toutes nos hypothèses. Mais ce qui était si gratifiant, c'est que peu à peu, nous avons élaboré une hypothèse commune, nous avons travaillé ensemble et pensé comme une seule et même entité. Cela nous a liés d'autant plus fortement. Oh oui, que cela dure longtemps !

Au fond des cachots de son palais, le vieux roi était désormais emprisonné.

« Au fond des cachots de son propre palais, le vieux roi était désormais emprisonné. »

Une seule consolation cependant : sa cellule jouxtait justement les douves du château et de l'eau s'y infiltrait sans cesse, de sorte qu'il n'avait pas besoin de boire la boisson enchantée à base de pomme qu'on lui offrait chaque jour. Il se souvenait encore vaguement de l'époque où, enfant, il jouait parmi les pierres du château en construction ; il s'amusait à empiler des pierres jusqu'à former un véritable mur derrière lequel il se cachait, et il aimait alors ces pierres qui devaient lui offrir un sentiment de sécurité. La sécurité !

Il se souvint soudain vaguement comment il avait abandonné son jeune fils à son sort sur le trône, sous une couronne bien trop lourde.

À toutes ces pensées, le vieux roi devint triste, pleura amèrement et eut envie de demander pardon à son fils.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre : un vieux fou s'était présenté à la porte de la ville en se faisant passer pour le roi et avait été immédiatement arrêté sur ordre du Sorcier. Oh oui, le Sorcier ne doutait pas qu'il s'agissait du vieux roi et publia aussitôt un édit pour rassurer tout le monde : le roi Prince était lui-même allé rendre visite à l'individu en question dans sa cellule et pouvait assurer à la population que le défunt roi n'était toujours pas revenu. Le plus ancien Gardien de la Porte, dont l'épouse avait autrefois été sauvée grâce à l'intervention du Roi, se méfiait cependant depuis longtemps du Sorcier et ne buvait plus de cidre depuis des années. Il décida résolument d'informer personnellement le Roi Prince. Il frappa à la porte de la chambre royale, mais c'est le Sorcier qui vint ouvrir. « Laissez-nous seuls, Sorcier ! Je veux parler au roi Prince. »

« Parler ? Tu peux toujours essayer », railla le Sorcier, sûr de sa victoire, avant de quitter la pièce avec un sourire narquois. Le Gardien fut effrayé de voir à quel point le roi Prince était affaibli et espéra qu'il reprendrait conscience. Il jeta immédiatement tous les pots et cruches du Sorcier. Il veilla trois jours et trois nuits au chevet du roi pour s'assurer que le roi Prince ne boive plus que de l'eau pure et fit en sorte que le Sorcier ne puisse plus mettre les pieds à l'intérieur.

Le roi Prins reprit conscience, mais était très affaibli. Ce qu'il ne parvenait plus à faire avec ses muscles buccaux, il le faisait encore avec ses yeux pétillants à la vue du vieux Gardien. Il essaya de parler, mais n'y parvint pas ; il ne pouvait plus qu'écouter. Le Gardien parla lentement et lui raconta l'histoire du vieux prisonnier qui se faisait passer pour un roi. « Cela fait des mois que je n'ai plus bu de cidre, Sire, et je suis descendu dans les cachots où je soupçonne fortement que ce vieillard est votre père. Il ne le confirme pas, mais ne le nie pas non plus. Je le reconnais cependant à ses yeux d'autrefois. » Le Gardien donna une gorgée d'eau au Prince-Roi et, du bout du doigt, il essuya les sécrétions séchées de sa bouche. Puis il lui donna à nouveau un peu d'eau. Celui-ci tenta de se gargariser, mais n'attendit pas plus longtemps pour parler, de peur de s'évanouir à nouveau. Il murmura : « Gardien, je vis mon dernier jour. Ne laisse entrer personne, reste avec moi et ne quitte pas cette pièce. »

C'est là que s'achevait le troisième rouleau de papyrus.

Un silence s'est soudainement installé autour de la table. Il n'y avait plus seulement Rebecca qui pleurait ; moi aussi, je ne pouvais retenir mes larmes, et Hannah est venue nous réconforter toutes les deux en même temps avec ses petits bras et ses gros bisous. Une fois un peu calmées, nous avons recommencé à imaginer comment l'histoire allait se terminer pour le prince et le roi. Nous avions tellement de compassion, tant pour l'enfant que pour le roi. Se retrouveraient-ils, nous demandions-nous.

Je repensais à l'introduction de Zacharias : « Celui qui veut déterrer un trésor doit faire de grands sacrifices, et le trésor que j'ai eu la chance de lire, reçu d'un noble visiteur de haute lignée au temple de Jérusalem, en valait largement la peine. » Je commençais peu à peu à comprendre, car cette histoire ne me semblait pas être une simple histoire : Rebecca, l'enfant trouvée, la princesse qui avait perdu ses parents, pouvait mieux s'identifier à la solitude du prince, tandis que je m'identifiais plutôt au roi : je veux savoir, en savoir toujours plus.

« Pourrions-nous nous retrouver ? » ai-je demandé à Rebecca. « N'est-ce pas déjà le cas ? » Elle m'a regardé.

« Mais je t'avais pourtant dit, au début de notre rencontre, que je te quitterais un jour, non ? » Je me mis soudain à douter de ce que j'avais dit.

« Grâce à notre rencontre et à ton amour, j'ai reçu un cœur, et ce cœur te suivra où que tu sois. » Hannah se blottit contre elle et Rebecca ajouta en sanglotant : « Et Hannah aussi… »

L'histoire était déjà un immense cadeau de complicité, et ce n'était encore que le troisième rouleau de papyrus sur les quatre.

Après leur départ, je repris la première partie de l'histoire et trouvai : « Mais, Sire, Son Altesse sait pourtant qu'il n'est pas permis à un roi de franchir les frontières en toute impunité ! » Serait-ce donc

Cela me ferait-il vraiment mal si j'étais roi ? Je devais et je voulais le savoir au plus vite, et j'avais hâte que le jour se lève pour commencer à lire le dernier rouleau de papyrus.

Je n'arrivais pas à trouver le sommeil. « Djibril, tu ne peux donc pas m'aider, toi ? Je tremble de l'intérieur… »

Maria

Une rumeur étrange circulait, et elle se propageait plus vite que les vents marins, d'où qu'elle vienne : un jeune homme prétendait annoncer un nouveau Messie et invitait tout le monde à se faire baptiser dans le Jourdain. J'en ai parlé à Jésus. Il m'a regardée avec amour et m'a murmuré : « Je vais vers mon Père. » « Ce jeune homme est-il ton père ? » Je n'y comprenais rien. Jésus m'a souri et a secoué la tête pour dire non. « Donne-moi ta bénédiction, mère », a-t-il dit en s'agenouillant devant moi. Je l'ai aidé à se relever et lui ai murmuré : « C'est toi, Fils de Dieu, qui dois me bénir, car je suis la servante du Seigneur jusqu'à ma mort. » Et mon fils dit : « Je te bénis, Marie, fille d'Anne et de Joachim, mère du Fils de Dieu qui t'aime infiniment, quoi qu'il arrive. » Et mon fils me bénit et s'en alla. Je remerciai Dieu pour Sa confiance, mais jusqu'à ce jour, je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai le privilège d'être sa servante. J'entendis alors quelque chose derrière moi et là gisait un morceau de pain. Je le désignai, en souriant intérieurement,

mon index levé vers le ciel. Je n'étais pas seule. Je n'ai jamais été seule.

Marie-Madeleine

Ce matin-là, j'ai commencé la traduction du quatrième et dernier tome de « L'Enfant du Roi » avec une grande impatience. Le travail avançait aussi vite qu'au début et, au bout de quatre semaines, Rebecca et moi avions terminé.

Les heures s'écoulaient lentement. Soudain, les yeux du prince s'ouvrirent : « Prends ma couronne et descends. »

« Les heures s'écoulaient lentement. Soudain, le prince ouvrit grand les yeux et s'adressa au gardien : « Prends ma couronne et descends tout en bas, au fond des cachots : emporte avec toi toutes les clés du royaume et tu trouveras ton roi. Toutes les clés… » C'est alors qu'on frappa à la porte. »

Et soudain, on frappa vraiment à ma porte ici, à Ein Karem ! J'ouvris prudemment et je vis devant moi un jeune homme à l'allure sauvage, vêtu d'un ensemble haut et bas en cuir de chameau. Une barbe hirsute cachait une bouche aux dents d'un blanc éclatant et ses sourcils épais dissimulaient les plus beaux yeux que l'on puisse imaginer. Djibril déguisé en jeune homme à l'allure sauvage. Quelle surprise !

« Djibril, je suis justement en train d'écrire et de lire "on frappe à la porte" et tu frappes à la porte : ça ne peut pas être une coïncidence…

« Mais quel déguisement as-tu là ? Le déguisement de mendiant n'aurait-il pas été mieux ? Tout le monde s'enfuit à ta vue. » Je ne cessais de fulminer, tandis que le jeune homme restait dehors en souriant et essayait de dire quelque chose entre mes cris : « Je m'appelle Johannes et je visite la maison où je suis né… » et il souriait si gentiment que cela ne faisait que me rendre plus heureuse et que, une fois de plus, je ne le laissai pas finir : « Johannes ? Le petit Johannes ? Ce cher petit bout de chou ! Entre dans ta maison ! D'où viens-tu ? Je suis si heureuse de te voir. Entre. Entre. Je vais tout de suite te préparer à manger… » mais il m'interrompit : « Comment t'appelles-tu, chère dame, et comment es-tu arrivée ici ? As-tu connu mes parents ? »

« Ah oui, Jean, tu es le portrait craché de ton père Zacharie, paix à son âme. Je m'appelle Marie de Magdala, mais tout le monde m'appelle Marie-Madeleine. J'ai aidé tes parents ici quand tu venais de naître. » Je lui ai proposé de s'asseoir à table et je me suis tout de suite mise à préparer du thé et un repas à base de pain, sans pouvoir le quitter des yeux. Entre-temps, il aperçut les rouleaux de papyrus posés sur la table, les regarda, puis prit ma traduction sur laquelle je travaillais. « Je peux ? » demanda-t-il. « Bien sûr, Johannes, ces rouleaux appartenaient à ton père. » Il lut le dernier passage que j'avais traduit, puis remit rapidement tout en place, après quoi je posai aussitôt les quatre rouleaux sur le lit afin que nous puissions manger ensemble à table et partager nos histoires. « Dis-moi, comment va ta mère, Élisabeth ? »

On frappa à nouveau à la porte.

« Tout va bien, maman ? J'ai vu tout à l'heure un inconnu frapper à ta porte et je voulais m'assurer que tout allait bien. »

« Entre, Rebecca, j'ai de la visite… Jean, voici mes voisins les plus proches, Rebecca, et derrière elle se cache une petite espiègle qui s'appelle Hannah. Rebecca, voici Jean, le fils de Zacharie et d'Élisabeth. » Au début, l'ambiance était un peu tendue, surtout pour Hannah, qui se cachait, encore plus timide, derrière la robe de Rebecca et jetait de temps à autre un coup d'œil vers « cet homme bizarre dans son costume bizarre ». Rebecca et Johannes avaient à peu près le même âge et, lorsque nous nous sommes tous assis autour de la table, Johannes a commencé à parler de sa mère et de la façon dont il avait survécu sur la montagne puis dans le désert, mais je sentais qu'il ne pouvait pas tout raconter en présence de Rebecca. J'ai rapidement pris le relais en parlant de son père et des événements dramatiques qui l'entouraient, pour ensuite en venir à Jésus. Ses yeux se sont immédiatement mis à briller, mais je ne pouvais malheureusement rien raconter de récent, car je vivais ici sur une île depuis des années pour attendre… oui… lui et Elisabeth. Je sentais à son attitude qu'il en savait plus sur Jésus et Marie que moi-même, et il a été si gentil qu'il en a lui-même parlé. Il parlait d'eux deux avec admiration et le mal du pays dans mon cœur grandissait à chaque seconde. C'est surtout le récit détaillé de Jésus, âgé de treize ans, dans la maison de son Père à Jérusalem, qui a libéré une immense joie dans mon cœur. Rebecca l'a vu et déjà

Elle pressentait ce qui allait arriver, mais elle continuait à partager intensément ma joie.

« Tu veux encore un peu de thé, Jean ? J'ai peur que ta voix ne lâche après une si belle histoire. »

« Volontiers, Marie-Madeleine, volontiers. Mais puis-je te demander une chose ? En entrant ici, j'ai vu ces rouleaux de papyrus contenant l'histoire de l'Enfant du Roi. De mon père ? »

« Non, il l'aurait apparemment reçu d'un étranger dans le temple de Jérusalem. »

Je vis son regard étonné, l'entendis réfléchir et allai à sa rencontre. « Je vais remettre les rouleaux sur la table pour que tu puisses les regarder et les lire. Tu connais le grec ? » Rebecca se mit aussitôt à débarrasser la table.

« J'ai appris l'araméen, l'hébreu et le grec grâce à mon ange gardien. » Il fut lui-même surpris d'avoir révélé plus qu'il ne voulait en utilisant le mot « ange gardien », mais je fis semblant de ne pas le remarquer et posai les quatre rouleaux sur la table, accompagnés de mes traductions. Je lui laissai le temps. Soudain, ému, il lut à haute voix : « Quiconque veut déterrer un trésor doit faire de grands sacrifices, et le trésor que j'ai eu le privilège de lire, reçu d'un noble visiteur de haute lignée dans le temple de Jérusalem, en valait largement la peine. » Et il se mit à examiner les rouleaux avec fascination, jetant un nouveau regard sur ma dernière traduction, qui s'était interrompue brusquement parce qu'il avait frappé à la porte.

« Tu y es presque ? Je veux dire, avec ce rouleau, non ? » Je ne comprenais pas très bien ce qu'il voulait dire et j'ai acquiescé : oui, la fin de l'histoire était en vue, cela ne faisait aucun doute. Et Rebecca et moi sommes restés bouche bée lorsqu'il a lu à haute voix la suite du rouleau, alors que nous ne savions pas lire le grec. Tout en traduisant couramment du grec, il a commencé à nous le lire directement en araméen :

« C'est alors qu'on frappa à la porte.

Le Gardien ouvrit et laissa la Mort emporter le corps de l'Enfant du Roi bien au-delà des frontières du royaume, dans un calme et une paix qu'il n'avait pas connus de son vivant.

Le trône était désormais vide.

Lorsque le Gardien referma la porte derrière lui, il remarqua, laissé sur le lit de mort de l'Enfant, un petit coffret en ébène aux ferrures d'or. Ce coffret n'avait ni clé ni serrure.

Le vieux et sage Gardien, détenteur des clés, comprit et emporta avec lui toutes les clés du royaume, toutes, puis descendit vers les cachots. Il compta cent onze marches.

Il arriva aux cachots, mais comment diable allait-il reconnaître le Roi ? Il s'écria : « Lequel d'entre vous est le Roi ? »

Puis Jean posa le rouleau et poursuivit son récit de mémoire. Il regardait au loin, dans le lointain, comme s'il assistait lui-même physiquement à ces événements dans le cachot.

Il s'écria : « Qui d'entre vous est le roi ? »

Tous les prisonniers se levèrent d'un bond et s'écrièrent à qui mieux mieux : « C'est moi le roi ! Non, c'est moi le roi ! » Ils se déchaînèrent comme des fous furieux.

Un seul prisonnier, l'Étranger, resta immobile et garda le silence.

Le gardien ouvrit la porte de son cachot et vit un homme, la bouche fermée, les yeux fermés.

« Êtes-vous le roi ? » demanda le gardien. Le

prisonnier secoua la tête pour dire non.

« Vous ne le savez donc pas ? » demanda doucement le gardien.

Il n'y eut pas de réponse, et il n'y en aurait jamais.

Le Gardien prit alors le petit coffret en ébène, le posa sur les genoux de celui qui ne savait plus, et l'ouvrit.

Comme si le contact avec son contenu était une clé, les yeux tristes de l'Étranger s'ouvrirent soudainement.

Lorsque le Gardien jeta un regard dans leurs cavités sombres, ce fut comme s'il était submergé par la vision de l'âme de l'Enfant.

« Mon Roi ! » Il tomba à genoux en pleurant et posa la couronne sur la tête du vieux Roi. »

Jean garda le silence et nous regarda tous droit dans les yeux, qui débordaient d'un bonheur profond, mais ce que nous voyions dans son regard, c'était un aperçu d'un monde au-delà du nôtre, à une époque où la Terre s'était arrêtée. Même Hannah ne bougeait pas. Lorsqu'il détourna les yeux de nous, il demanda aussitôt le rouleau de papyrus suivant. Nous avons sursauté : « Il n'y a pas d'autre rouleau de papyrus, n'est-ce pas ? » Il s'est levé, l'air surpris, et a demandé s'il pouvait sortir un instant. « Bien sûr, Johannes, tu es chez toi ici. » Et il sortit. Rebecca et moi nous sommes regardées, paniquées : « Un cinquième rouleau de l'histoire ? As-tu déjà regardé sous le matelas ? » Rien à trouver nulle part. Rebecca regarda par la fenêtre arrière donnant sur le jardin : « Il parle à quelqu'un… » Johannes revint un peu plus tard.

« Johannes, c'est dommage, mais on ne trouve vraiment plus le cinquième rouleau… »

« Ce n'est pas grave, Marie-Madeleine, mon père était un homme sage. Un jour, quelqu'un pourra t'en dire plus à ce sujet. Il n'y a qu'une seule personne qui connaisse la profondeur du dernier rouleau. Pour moi-même, ce n'est pas encore tout à fait clair, et ce serait stupide de ma part de te transmettre des informations erronées », conclut-il avec un large sourire.

Rebecca prit Hannah dans ses bras et se plaça devant lui : « Bénis-nous, s'il te plaît. » Johannes m'a jeté un bref regard

regard interrogateur. Je me suis immédiatement placé derrière Rebecca et Hannah et j'ai répété : « Bénis-nous, s'il te plaît. »

Johannes semblait chercher désespérément ce qu'il devait faire : « Je ne peux pas bénir quelqu'un… je ne peux que… baptiser… sous l'eau. À dix heures de marche d'ici, il y a un endroit peu profond du Jourdain. J'en reviens tout juste. » Et il baissa les yeux.

Marie

La maison semblait vide et comme si elle allait le rester. Joseph parti, Jésus parti. Et Jean avait suivi Jésus. Mes voisins étaient certes très gentils avec moi et me demandaient souvent s'ils pouvaient faire quelque chose pour moi, mais à 41 ans, j'étais encore assez jeune pour aider les autres dans le besoin avec l'or de Melchior. Avec l'encens de Gaspard, je pouvais, si nécessaire, adoucir ma solitude si je venais à traverser une période difficile. Je n'avais même pas besoin de le brûler ; le simple fait qu'il se trouve dans son bel emballage dans ma cuisine suffisait à me réconforter en ravivant mes souvenirs. J'avais confié la myrrhe de Balthazar à Marie-Madeleine. Penser à elle me faisait toujours un peu mal. J'avais tant de choses à lui dire. Heureusement, il y avait toujours cet ami sur lequel je pouvais compter sans réserve, et c'était Djibril. Et tout indiquait que Marie-Madeleine, tôt ou tard…

Marie-Madeleine

Le soir même, avant de nous rendre au Jordaan, j'ai eu une longue conversation avec Johannes. J'ai senti que je pouvais enfin parler ouvertement à quelqu'un de mes expériences avec Djibril. Il écouta attentivement les signes et les nombreuses coïncidences que j'avais rencontrés. Il me rassura immédiatement et ne douta pas de mon récit, car il me confia comment, à l'âge de cinq ans, il avait survécu à la mort prématurée d'Élisabeth dans une grotte et comment il avait été élevé et éduqué par un ange qui s'occupait de lui du matin au soir. C'est devenu vraiment très drôle quand il a raconté l'histoire de l'âne intelligent avec lequel Elisabeth s'était enfuie avec lui vers le Horeb, et comment celui-ci l'aidait encore et connaissait tous les chemins et les raccourcis mieux que tous les Juifs réunis. Il suffisait de lui dire où l'on voulait aller, par exemple à sa maison natale, car l'animal comprenait tout, mais à une seule condition : il fallait le lui demander poliment. Il en rit joyeusement. « Mais je n'ai pourtant pas encore vu d'âne ici ? », fis-je remarquer. Johannes rit : « Il suffit que je pense à lui pour qu'il soit là, prêt à partir. Venez, allons voir ensemble. » Il se leva et me laissa ouvrir la porte, et l'animal était déjà là, à nous attendre. Il lui parla un instant très discrètement à l'oreille, puis se tourna vers moi : « Je vous présente l'un à l'autre : « Lem, voici Marie-Madeleine, Marie-Madeleine, voici Lem. » Il est d'accord : demain, Hannah et Rebecca pourront monter ensemble sur son dos. » Il me regarda en souriant.

« Enchantée, Lem. Puis-je te rendre service ? », dis-je en jetant un coup d'œil à Johannes pour voir si c'était suffisamment poli… Johannes acquiesça et ferma la porte derrière nous. Nous sommes tous deux rentrés, amusés. J'ai rempli les tasses de thé et lui ai demandé si je pouvais lui poser une question qui me préoccupait beaucoup depuis ce matin. Il a acquiescé. « J'ai été très surpris ce matin quand j'ai vu que tu connaissais par cœur la fin de l'histoire de l'Enfant du Roi. Où et de qui l'as-tu apprise, si je peux me permettre de te le demander ? »

« Ma mère l'avait apprise de mon père, qui l'avait reçue. Et chaque soir, avant de se coucher, ils s'en lisaient des passages l'un à l'autre. Un soir, c'était mon père qui lisait à ma mère, l'autre soir, c'était ma mère qui lisait à mon père. Chaque soir. Et c'est ainsi qu'ils ont fini par connaître l'histoire par cœur, et maman me racontait cette histoire chaque soir par petits bouts jusqu'à ce que je m'endorme. Quand elle est morte, l'ange Raphaël a pris le relais pendant des années, jusqu'à ce que je puisse voler de mes propres ailes. Avant qu'il ne parte, je lui ai demandé : « Raphaël, qu'arrive-t-il au Roi là-bas, dans le donjon ? »

L'ange répondit : « Mon nom, Raphaël, signifie "celui qui restaure Dieu", et telle est ma mission ; quant à toi, tu es le précurseur du Messie, et ce qui va arriver au Roi là-bas, dans le cachot, commence avec toi. Tu es le commencement de la restauration. »

« À quoi pourrai-je reconnaître le Messie, Restaureur ? » demandai-je à Raphaël.

« Tu vas parcourir le pays et annoncer la venue du Messie, et tous ceux qui croient au Messie se feront baptiser par toi dans le Jourdain. Le Messie, parmi eux, se présentera également à toi, et une colombe descendra sur sa tête. » Et Raphaël disparut de ma vue. Et c'est ainsi, chère Marie-Madeleine, que j'ai commencé à baptiser. Des foules de gens qui croient en la venue du Messie, qui ne manquera pas de venir, se font maintenant baptiser en préparation de son arrivée, jusqu'à ce que le Messie se révèle à l'humanité. Demain matin, nous partirons pour Béthanie et y arriverons vers le soir. Le lendemain, je vous baptiserai, ainsi que d'autres personnes. Mes assistants sur place sont au courant. » C'est alors que quelque chose commença à me paraître… Le Messie dont il parlait ne pouvait être que le petit Jésus que j'avais eu la chance de rencontrer les premiers jours avec les trois mages, n'est-ce pas ? Je sortis la myrrhe de Balthazar dans son magnifique emballage et la remis entre les mains de Jean, puis je lui racontai toute l'histoire qui s'y rapportait. Jean était ravi et pleurait d'émotion. Soudain, son regard s'assombrit et il sembla complètement absent : « Puis-je avoir un tout petit peu de cette myrrhe ? » Ce n'est pas tant la question qui m'a surpris que plutôt sa sorte de tristesse, de mélancolie, de joie et de douleur contenues, de nostalgie de ses parents ? J'avais autrefois reçu de mes voisins Hannah et Jair un petit sac en cuir en guise de remerciement. Il me semblait parfait de l'utiliser : d'une part, il était pratiquement imperméable et pratique pour quelqu'un qui devait baptiser, d'autre part, il pouvait contenir

« Reste aussi près du précurseur du Messie », ajouta Hannah. « Porte-le aussi près de ton cœur que possible », lui dis-je, et Jean l'attacha habilement à l'intérieur de son gilet en cuir de chameau, à hauteur de son cœur. Il ne voulait pas dormir à l'intérieur, car il n'y était pas habitué, et préféra dormir dehors avec Lem. Lem signifie « appartient à Dieu » et je ne pouvais rien y opposer.

Je ne savais pas trop quoi en penser : j'étais bien trop petite pour en saisir toute la portée avec mon esprit, mais il m'était impossible de ne pas avoir confiance, dans mon cœur, en ce fils de Zacharie et d'Élisabeth. Et c'est ainsi qu'Élisabeth me revint soudain à l'esprit, telle que je l'avais laissée à l'époque en quittant leur maison avec le petit Jean, et je cherchai aussitôt son tissu violet pour en faire six écharpes simples. Je m'endormis ensuite comme une souche, presque debout.

Marie

Le silence me faisait du bien. Et j'ai ressorti mon métier à tisser. J'ai tendu à nouveau les fils verticaux d'élondre, et avec les restes de laine écarlate et violette d'autrefois, j'ai recommencé à tisser. Je repensais aux querelles des cinq jeunes vierges chargées de veiller sur ma virginité, parmi lesquelles Marie-Madeleine se démarquait nettement. Ah oui, maintenant je sais pour qui je tisse, et cela me confortait dans l'idée qu'elle était

venait de très loin et qu'elle aspirait autant à « nous » que moi. Les fils d'élon bourdonnaient doucement à chaque passage de la bobine. Je n'étais pas seule. Derrière moi, je sentais toujours Djibril, avec qui j'avais les conversations les plus intimes, de cœur à ange. J'étais occupée.

Marie-Madeleine

Je dormais

encore.

J'ai soudain entendu dehors le brouhaha d'une voix d'enfant très jeune et exubérante, entrecoupée par un âne tout aussi enthousiaste qui braillait de joie. « Chut, Hannah, maman dort encore », dit Rebecca, ce qui ne fit qu'augmenter le vacarme. « Reste assise tranquillement, Hannah. Lem, tu dois te taire un instant », entendis-je Johannes dire en riant, « pour que je puisse aider Rebecca. » À travers les fentes de la trappe, j'appréciais le spectacle entre l'homme et l'animal. Tel un voleur, je me faufilai par derrière pour sortir, puis je me postai au coin afin de mieux suivre la scène. Je me retirai lorsque le premier tour d'entraînement passa, avec Johannes à l'arrière en tant que professeur-âne, donnant constamment des instructions à Rebecca et Lem. J'étais heureux de voir cela, mais d'un autre côté, je pressentais soudain que je ne reviendrais pas de la Jordanie. Tout allait beaucoup plus vite que je n'aurais pu l'imaginer il y a deux jours. Si je voulais connaître la fin de l'histoire de l'Enfant du Roi, je devais moi aussi quitter ce royaume. « Qui veut déterrer un trésor doit faire de grands sacrifices. » Cela m'effrayait en réalité à cause de l'inconnu, mais ma soif de vérité était bien plus grande. Je me suis empressée de terminer les écharpes, je ne devais surtout pas oublier d'emporter la myrrhe, puis de mettre la table avant le départ. Chez

Je me suis séparée avec peine de tout ce que je touchais, mais j'avais une grande certitude et un grand réconfort : « Marie, j'arrive… »

Rebecca

Quelle expérience ! Toutes les deux sur un âne, pardon : sur Monsieur Lem, qui comprend ta langue et sait mieux que toi où tu veux aller avant même que tu ne le saches toi-même. Hannah caquetait sans arrêt et Lem gardait ses oreilles sensibles tournées vers l'avant, très motivé, pour les protéger de son caquètement aigu. Johannes partageait notre plaisir. Oups, maman nous appelle à table. Hannah était complètement surexcitée, elle en a même oublié de manger et babillait dans un charabia incompréhensible, mais ses grands yeux en disaient long : Lem était son idole ! Après le repas, Johannes a emmené Hannah dehors pour donner à manger à Lem, tandis que j'aidais Maria à ranger. Je sentais à quel point elle était anormalement nerveuse. Elle rangea soigneusement tous les précieux rouleaux de papyrus et les remit dans le coffre : « Voici les quatre rouleaux de l'histoire, voici mes traductions, et voici le vocabulaire et la grammaire de Père Zacharias. Et ceci… » Puis elle fondit en larmes et m'embrassa passionnément. En une fraction de seconde, j'ai compris ce qui m'attendait, et il ne m'a fallu qu'une seconde pour réaliser que je ne pouvais pas lui offrir de plus beau cadeau pour tout ce qu'elle avait fait pour nous que d'être fort à ce moment-là et surtout de ne pas me mettre à pleurer, afin que

elle pouvait poursuivre son chemin l'esprit tranquille. « On se reverra, c'est sûr, maman, tu m'as tant appris. Mettons-nous d'accord : arrêtons de pleurer maintenant pour cet adieu, et nous ne pleurerons que plus tard, et sois sûre que ce seront des larmes à flots, de joie, quand on se reverra. » Elle se mit même à rire, alors que ses yeux coulaient encore : « C'est moi qui t'ai appris ça ? » Elle s'essuya le visage et ajouta en plaisantant : « Je n'y crois pas une seconde. » Et nous avons pu rire tous les deux à nouveau. La vie continuait. Mais cette nuit-là, dans mon lit, alors que je devais laisser partir ma seule et unique vraie mère, toute mon ancienne vie me revint en mémoire et je ressentis d'autant plus profondément tout ce que cette mère m'avait donné au fil des années pour que je puisse moi-même devenir une bonne mère pour Hannah. Le cercle vicieux avait été brisé et, pour la première fois de ma vie, je pouvais aussi remercier mes parents biologiques pour cette nouvelle vie. Et si les larmes pouvaient parler et écrire, j'aurais rédigé cette nuit-là un gros livre intitulé « Merci, Ma Ma ».

Lem

Ie AAA ! Ie AAA !

Marie-Madeleine

Lem crie. C'était presque drôle d'être réveillée ainsi au milieu de ma triste humeur de

Ce matin-là, dès le premier regard. J'ai agi de manière purement instinctive et je me suis réfugiée derrière un mur protecteur, mais c'était sans compter sur la douce Hannah qui avait dû le sentir et qui, tout comme moi, ne comprenait pas pourquoi je quittais cet endroit si cher à mon cœur. C'était comme si les pleurs incessants d'Hannah étaient les miens. Rebecca est venue à mon secours et c'est son regard doux et compréhensif qui m'a réchauffé le cœur, apaisant ainsi Hannah elle aussi.

Nous sommes partis.

Lem en tête, suivi de Rebecca et Hannah.

Derrière, Johannes, pour garder un œil sur les filles et venir à leur secours si nécessaire.

Je me cachais derrière Johannes, afin de pouvoir jeter de temps à autre un coup d'œil furtif en arrière vers une maison remplie de souvenirs qui me sont extrêmement chers. La beauté de la nature m'échappait complètement. Même si le ciel d'un bleu d'acier rayonnait et pouvait mettre de bonne humeur, je n'y parvenais pas. Je pensais pouvoir échapper au regard de Johannes dans cet état, mais apparemment, il avait des yeux derrière la tête. Lorsqu'il vit à quel point Lem et les enfants s'entendaient à merveille, il ralentit un instant pour venir se placer à mes côtés. Il alla droit au but. « Il faut du courage, Marie-Madeleine, pour trouver le royaume. »

« Pour quoi, Jean, pour pourrir dans les caves d'un château ? »

« Non, pour trouver ce que tu cherches depuis toujours. »

« Si tu sais ce que tu cherches, c'est peut-être facile, mais moi… »

« Je ne peux te donner qu'un seul conseil : aie confiance. Ton cœur te dit de rester, mais ton intuition te dit de partir. Je t'ai vue confectionner des écharpes violettes, et j'ai remarqué qu'elle t'avait accompagnée dans ce voyage. Suis cette piste. »

À ce moment-là, je me souviens très bien, j'étais au plus profond de moi-même. Avoir confiance ? En quoi ? Il n'y avait pas de lumière pour voir quoi que ce soit, pas d'oreilles pour entendre de bonnes nouvelles, à peine assez d'oxygène pour respirer, pas de larmes pour pleurer, pas de voix pour parler, aucune idée de l'endroit où j'étais, et encore moins de celui où j'allais. Soudain, Lem s'arrêta. Devant lui se tenait un inconnu. Lem s'immobilisa, Rebecca et Hannah semblaient figées, Johannes ne bougeait pas d'un pouce. Je m'avançai et regardai l'homme dans les yeux. Je lui parlai en pensée : comment ne te reconnaîtrais-je pas, mon cher ange. Merci d'être venu. J'ai retrouvé confiance. Et il acquiesça brièvement, me dépassa, caressa Lem et passa devant Rebecca et Johannes. Je l'ai regardé s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse de ma vue et que je puisse à nouveau respirer et parler : « Les filles et monsieur Lem ? On continue ! » Je me suis remise à marcher derrière, à côté de Johannes, et je lui ai dit ce qu'il savait déjà : « Djibril », et Johannes m'a répondu : « Tout ira bien, Marie-Madeleine. »

Je me suis concentré tout au long de la première partie du parcours sur l'agilité et la prudence dont faisait preuve

Lem à chaque obstacle

de la randonnée, jusqu'à ce que nous arrivions sur des sentiers plus faciles et bien tracés, comme Johannes nous l'avait promis. Rebecca tenait bon et, à chaque pause, Johannes allait discuter avec Lem et lui donner une friandise préparée avec ses herbes préférées, qu'il cueillait sans cesse tout au long de la marche.

Lorsque le soleil était à son zénith, nous sommes arrivés à un petit pont enjambant une rivière, un affluent du Jourdain, nous a expliqué Johannes. « C'est encore loin, maman ? » a geigné Hannah, et Johannes est immédiatement intervenu : « On va se reposer et manger ici, on est à mi-chemin. »

Rebecca, les jambes engourdies, descendit de Lem avec un peu de mal, mais ne broncha pas. Avant même que je puisse lui demander, elle m'avait déjà devancée : « Ça va, maman ? Tu devrais peut-être t'asseoir avec Hannah sur Lem tout à l'heure, j'aimerais bien marcher un peu, car je me sens raide après être restée assise si longtemps. » Je m'en doutais bien : quelle petite chérie ! Bien sûr, elle ne se sentait pas « raide », elle voulait juste me donner l'impression que je l'aidais à tenir le coup pour que je ne refuse pas. C'était un pur acte d'abnégation et j'appréciais énormément ce geste de sa part. « C'est très gentil de ta part, ma chérie, je le ferai avec plaisir, merci beaucoup. »

Nous avons mangé un morceau, bu un verre, puis j'ai fermé les yeux un instant.

Puis nous avons poursuivi notre route. J'étais assis avec Hannah sur Lem. Nous avons suivi les méandres de la rivière en descendant le courant, ce qui était plus agréable pour Lem, mais aussi pour nous. Le balancement a bercé

Hannah dans mes bras jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Je repensais à

Marie et l'enfant Jésus sur l'âne à Bethléem. Je pouvais désormais imaginer un peu ce qu'étaient les sentiments maternels, que je n'avais jamais connus. C'était comme si j'allais bientôt devoir me séparer de mon enfant. J'ai dégluti. Lorsque Lem devait franchir un obstacle difficile avec beaucoup de précaution, il avançait toujours très lentement pour ne surtout pas réveiller Hannah. « Merci, Lem », disais-je toujours à voix basse après chaque difficulté, et à la position de ses oreilles, je voyais bien s'il m'avait entendue. Un animal sacré, cela existerait-il ? Je me le demandais sérieusement. Je le souhaiterais à de tels animaux, même si, dans mon imagination, j'allais peut-être un peu trop loin. Jean vint marcher à mes côtés : « Ça va ? » Encore un saint ! Jean vit aussitôt mes yeux pétillants et lut dans mes pensées : « Oh non, madame, ne pensez pas à ça. » « Je te suis très reconnaissante, Jean, fils de Zacharie et d'Élisabeth, pour ce que tu fais pour nous et pour l'humanité. » « Tout ira bien, Marie-Madeleine, quoi qu'il arrive : le Messie vaincra le mal. » Nous avons échangé un regard de gratitude, après quoi Jean a rejoint Rebecca, qui tenait bon courageusement. Au prochain arrêt, je devais réunir cette mère avec sa fille sur le noble dos de monsieur Lem. Chaque fois que je voyais Jean, je me demandais si je reconnaîtrais encore l'enfant Jésus. Jean et Jésus étaient du même âge et je m'étais occupée d'eux tous les deux quand ils étaient bébés. Je n'avais pas du tout reconnu Jean, comment aurais-je pu reconnaître Jésus ? Je n'avais donc aucune chance de le reconnaître. Après le baptême, je me rendrais à Nazareth

Je me dépêchais de revoir Marie, et j'étais sûr d'y rencontrer Jésus.

Nous sommes arrivés à Béthanie juste avant le coucher du soleil. Il y avait une agitation incroyable. Beaucoup de gens allaient passer la nuit sur les rives du Jourdain en attendant le lendemain. Jean s'était apparemment mis d'accord avec l'une de ses collaboratrices : « Marie-Madeleine, voici Rachel, elle s'occupera de vous. Je suis désolé de devoir vous quitter maintenant, mais nous nous reverrons demain. » Lem se mit à beugler ; il s'approcha de lui, lui parla un moment à l'oreille, et Lem se calma. Rachel nous prit sous son aile et nous avait trouvé un endroit où dormir. Nous avons été chaleureusement accueillis par la mère de Rachel, et après le dîner, nous étions tellement épuisés que j'ai insisté pour qu'on nous réveille un peu plus tôt que prévu afin de pouvoir faire connaissance. Rebecca était vraiment « raide » à ce moment-là, Hannah était agaçante et je m'endormais déjà tout en parlant. J'arrête d'écrire maintenant : je veux dormir !

Rebecca

J'étais allongée dans mon lit. Épuisée, mais bien éveillée. Épuisée par les émotions plutôt que par la soirée. Cet inconnu de ce matin… Maman n'était pas du tout elle-même, méconnaissable, et je ne pouvais pas non plus dire qu'elle était triste ou malheureuse. Jusqu'à ce que cet inconnu arrive. Je n'arrivais pas à le situer tout de suite, je me creusais la tête, il a caressé Lem une dernière fois tout en me regardant dans les yeux pendant une seconde et

oui, là, j'ai cru savoir : l'homme de la « coïncidence » sur la glace, je crois, l'homme à qui je dois beaucoup. Je demanderai à Ma Ma demain avant de ne plus la revoir avant longtemps.

Maria

Mon fils était parti depuis des mois déjà, je ne comptais plus les jours. La nouvelle journée semblait s'annoncer comme toutes les autres, si ce n'est qu'il y avait une miche de pain près de mon métier à tisser. J'ai immédiatement regardé autour de moi, mais il n'y avait rien à voir. J'ai fermé les yeux : « Djibril ? Merci pour le pain. » J'ai rouvert les yeux et j'ai commencé la journée de bonne humeur. Ce fut une journée magnifique : les fils de chaîne bleus offraient leurs plus beaux sons, tels des gouttes dansantes, aux couleurs rouges des fils de trame horizontaux du métier à tisser. Du matin au soir, je me suis sentie profondément heureuse.

Ce n'est que bien plus tard, avec le recul, que j'ai pu me remémorer cette journée, lorsqu'il est apparu que quelque chose d'important pour l'humanité se passait quelque part au loin. Comme de petites choses peuvent parfois nous rendre follement heureux, et comme elles s'avèrent, rétrospectivement, bien plus importantes et précieuses. Le sentiment que quelque chose surgit immédiatement après, comme sorti de nulle part. Le hasard n'existe pas. Il semble exister, mais ce n'est pas le cas.

Marie-Madeleine

Jean se tenait dans le Jourdain, l'eau lui arrivant à la taille, tandis qu'une foule immense faisait la queue en une longue file, animée par la foi en la venue du Messie. Je ne pus m'empêcher de chercher Jésus du regard parmi ces longues files. C'était une tâche impossible : j'ai pensé qu'il pouvait s'agir d'au moins dix hommes. L'homme derrière moi dans la file était l'un d'entre eux, mais ce n'était pas lui. J'ai abandonné et je me suis concentré sur Jean lui-même : il semblait si différent de celui que nous connaissions : grave, profondément croyant, convaincu de la mission pour laquelle il avait été envoyé. Il inspirait un immense respect à tous ceux qui se présentaient à lui. Ce n'était pas un jeu, c'était du sérieux à l'état pur, mais plus important encore : il rayonnait d'amour. Imaginez : depuis des siècles, l'arrivée du Messie était annoncée et maintenant, précisément maintenant, le Messie allait peut-être se révéler ce jour-là. Tous les signes étaient là : quatorze mille parents d'enfants massacrés avaient été témoins de la façon dont même les autorités prenaient cette rumeur au sérieux ; à Bethléem, les bergers et les habitants avaient vu l'étoile et l'arrivée de trois mages venus de pays lointains. Ces centaines de personnes qui se présentaient chaque jour au Jourdain avaient toutes une conviction d'espoir et de confiance en un jeune homme à l'allure sauvage, vêtu d'une peau de chameau, qui n'hésitait pas à prendre des risques pour préparer le peuple à l'arrivée du Messie. Alors que nous faisions la queue, nous avons vu des pharisiens, des sadducéens et des docteurs de la loi dans leurs magnifiques

faisaient des allers-retours à cheval ou en calèche. Ils ne pouvaient réprimer leur inquiétude ou leur colère.

Nous sommes arrivés au bord de l'eau. Rebecca se tenait devant moi et je tenais Hannah dans mes bras. Hannah était silencieuse et n'arrêtait pas de regarder derrière elle. C'était comme si elle avait peur de l'eau et ne voulait pas la voir, même si son visage ne trahissait aucune crainte. Au contraire. Peu de temps après, j'ai compris pourquoi elle regardait sans cesse derrière elle. Je devais cependant me concentrer pour ne pas tomber et nous avancions pas à pas dans l'eau jusqu'à ce que ce soit le tour de Rebecca. Un assistant de Johannes lui demanda les noms de ses parents, mais elle ne répondit pas. « Ce n'est pas grave, Rebecca », la rassura Johannes. Et elle s'en remit à Johannes. « Je te baptise, Rebecca, fille d'Aliza et de Joah, en tant que nouvelle personne. » Elle fut immédiatement plongée sous l'eau puis aidée à se relever par les assistants de Johannes. Elle voulut aussitôt poser une question à Johannes, mais il la devança : « Tes parents s'appelaient Aliza et Joah. Comment s'appelle le père d'Hannah ? » « Uri », balbutia-t-elle en s'essuyant rapidement les yeux pour pouvoir s'occuper d'Hannah. « Je te baptise, Hannah, fille de Rebecca et d'Uri, en tant que nouvelle créature. » Hannah sursauta, pleura, et Rebecca la prit rapidement dans ses bras. Je donnai spontanément les noms de mes parents. « Je te baptise, Marie-Madeleine, fille de Lott et de Lévi, en tant que nouvelle créature. » Je sortis de l'eau et me sentis étrange. Puis je marchai lentement vers la rive, où Rebecca m'attendait. Nous observions. Les deux hommes juste derrière moi devaient être baptisés, mais apparemment, il y avait un problème

Des discussions animées et une certaine confusion régnaient, comme si Jean refusait de baptiser ces personnes, mais il finit par céder. J'étais surpris, tout comme tant d'autres personnes sur la rive, et, intrigué, je tendis l'oreille.

« Je te baptise, Jean, fils de Salomé et de Zébédée, en tant qu'homme nouveau. »

Puis vint son ami et j'entendis : « Je te baptise, Jésus[46], fils de Marie et de Joseph et du Très-Haut, en tant qu'homme nouveau. »

Je n'en croyais pas mes yeux. Soudain, une colombe descendit et se posa sur la tête de Jésus, le Messie ! Bien sûr ! Et Jean, le petit-fils de Joseph et Marie ! Ma joie était sans limite et mes pensées se tournèrent immédiatement vers Marie. Les nuages s'ouvrirent soudainement et une voix retentit : « Celui-ci est mon Fils, mon bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma joie. » Et Jean-Baptiste s'écria de toutes ses forces pour que tout le monde puisse l'entendre : « Voici l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde et qui ne baptise pas d'eau, mais du Saint-Esprit. » Jean demanda à Jésus de le baptiser. « Je te baptise, Jean, fils d'Élisabeth et de Zacharie, pour que tu deviennes un homme nouveau. » Tous les gens baissèrent la tête tandis que Jésus et Jean s'approchaient du rivage, et moi aussi, je tombai à genoux

[46] Un homme parmi les hommes, mais d'origine divine. Dans les évangiles apocryphes de Jésus des Ébionites et des Hébreux, datant des deux premiers siècles après Jésus-Christ, ce n'est qu'après le baptême de Jean que l'homme Jésus a été reconnu comme « Son Fils » par Son Père.

Je m'agenouillai et baissai la tête, et Rebecca fit de même. Je vis une paire de pieds s'arrêter dans le sable devant moi. « Marie-Madeleine, lève-toi ! » Des larmes de joie m'empêchaient de prononcer un mot, car aucun mot ne pouvait exprimer ce que je ressentais. Et c'est toujours le cas aujourd'hui. Cela aurait nui à ces instants les plus sacrés de ma vie. Regarder dans ses yeux pleins d'amour, c'était comme parler, et je savais qu'il savait ce que je ressentais et pensais. Il se contenta d'acquiescer et dit sans paroles : « Tu vas à Nazareth et tu racontes à ma mère ce qui s'est passé ici ? » J'acquiesçai. Jean, qui avait cinq ans de plus que Jésus, se souvenait apparemment encore bien de moi et il m'embrassa : « Où sont tes foulards violets ? » Et je m'excusai, déconcertée comme je l'étais, je les cherchai nerveusement et donnai à Jésus et à Jean un foulard du tissu d'Élisabeth. Et ainsi, tous deux partirent et partout où ils passaient, les gens imitaient mon geste et s'agenouillaient devant le Messie et Jean, son futur apôtre le plus aimé. À Bethanie, entre-temps, de nombreuses personnes avaient entendu la voix venue des nuages et se précipitaient vers le Jourdain. Jean-Baptiste continua à baptiser jusque tard dans la soirée, à la lueur des torches, jusqu'à ce que le tout dernier homme se présente.

Je l'attendais alors que Rebecca et Hannah étaient déjà parties depuis longtemps se coucher. J'ai offert à Jean une écharpe violette en guise de cadeau d'adieu, accompagnée d'un message de sa mère : « N'aie pas peur du violet ! », un adieu définitif, comme on allait bientôt le découvrir. Du haut d'une colline

, j'ai vu les derniers espions des pharisiens observer la scène et faire demi-tour pour aller faire rapport à Jérusalem à toute vitesse.

Le lendemain matin, j'ai fait mes adieux à Rebecca et Hannah, et j'ai offert à chacune un de mes derniers foulards. Les papillons violets s'envolaient aux quatre coins du monde. Nous avons tous fait bonne figure, y compris Hannah et Lem, qui restait silencieux. Rebecca était folle de joie d'avoir appris les prénoms de ses parents, Alizah et Joah. « J'ai enfin les prénoms de mes parents, et peut-être que je pourrai les retrouver un jour. Et maman, j'ai encore une petite question : avant-hier, quand nous venions de partir, cet homme étrange, c'était Djibril ? » J'acquiesçai. « Et Jésus est-il le roi de l'histoire de l'Enfant du Roi ? » Je répondis : « Peut-être est-il l'enfant du roi, ou le gardien de la porte ? Nous ne le savons pas, mais un jour, cela nous apparaîtra clairement. »

Je caressai encore une fois M. Lem et lui demandai d'être prudent. Hannah tendit les bras pour me supplier de lui faire un dernier câlin. Lem s'en alla doucement et Rebecca se retourna : « Tu viendras nous rendre visite, n'est-ce pas ? »

« Bien sûr, ma chérie ! »

Marie

La nouvelle du baptême du Messie par Jean-Baptiste a déclenché une vague de rumeurs mêlant espoir et doute, mais aussi jalousie, rancœur et même haine. Mes pensées se tournaient surtout vers Élisabeth, Zacharie et Joseph. Comme ils me manquaient en cet instant ! J'avais l'impression d'être la seule au monde à ne pas pouvoir douter un seul instant de la mission de mon fils.

Mais je me trompais lourdement. On frappa à la porte. Marie-Madeleine ! Sans qu'un mot ne soit prononcé, je vis dans ses grands yeux que je n'étais pas seule dans ma foi en mon fils et que je ne le serais jamais. Mon cœur se réchauffa à son rire contagieux et nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre comme des jeunes filles. Nous étions, à juste titre, un cadeau de Dieu l'une pour l'autre. Elle était et reste encore aujourd'hui la seule personne dans ma vie à qui j'ose parfois ouvrir mon cœur. Et j'ose encore aujourd'hui parler en son nom et dire que ce sentiment est tout à fait réciproque. Notre joie s'est rapidement transformée en un torrent d'émotions à travers nos expériences communes : Zacharie, Élisabeth, Joseph, la fuite en Égypte, quatorze mille enfants, Hannah, Jaïre, avec parfois aussi d'importants rayons de lumière : les trois rois mages, Rebecca avec la petite Hannah, Djibril, Jean-Baptiste et bien sûr l'histoire drôle et interminable racontée par Marie-Madeleine à propos de Lem, le merveilleux

âne, cela faisait du bien d'entendre que certains animaux semblaient eux aussi se souvenir de l'Éden. Marie-Madeleine eut soudain une idée, chercha et trouva ce qu'il lui fallait dans ses bagages. « J'ai donné un peu de cette myrrhe à Jean-Baptiste, si cela ne te dérange pas ? » demanda-t-elle en me rendant ce magnifique et précieux cadeau. « Bien sûr que non, mais pourquoi ? »

« Quand il a baptisé Jésus, que la colombe est descendue et qu'une voix a retenti depuis les nuages, j'ai vu des espions à cheval qui observaient la scène avec mépris et certains qui partaient au galop. Après le meurtre de Zacharie, je ne me sens plus en sécurité. J'espère que la myrrhe protégera Jean-Baptiste. Et cela lui a fait très plaisir. »

J'ai immédiatement senti des frissons me parcourir et je n'ai pas osé dire à Marie-Madeleine ce que j'avais pressenti et appris au cours de mes années passées dans le Saint des Saints sur la signification de la myrrhe, car la myrrhe servait après tout à apaiser la douleur tant spirituelle que physique ou à embaumer un corps sans vie, et non pas tant à protéger l'être humain. C'est précisément pour cette raison, je le comprends maintenant, que, jeune mère à la naissance de Jésus, je lui ai instinctivement confié la myrrhe. À l'époque, j'avais encore peur de la myrrhe, je n'étais pas assez forte et certainement pas assez âgée pour oser l'affronter. Et je ne voulais toujours pas lui expliquer cela, car cela n'avait aucun sens de l'inquiéter. D'un autre côté, je pouvais la remercier sincèrement de l'avoir bien gardée pendant tout ce temps où je n'en étais pas encore capable, mais en même temps, je me sentais à chaque fois submergée par

cette lourdeur lorsque j'ai vu la myrrhe comme un cadeau pour mon fils.

Je changeai rapidement de sujet et lui demandai si elle en savait un peu plus sur l'endroit où se trouvait Jésus. Elle répondit que la dernière nouvelle qu'elle avait eue était qu'il s'était rendu au temple de Jérusalem, accompagné de Jean et de quelques-uns de ses disciples. J'espérais qu'il serait de retour à la maison à temps, car nous avions reçu une invitation pour un mariage à Cana, chez les zélotes [47] Simon et Rachel. Mais fête ou pas, l'heure des soucis maternels avait clairement sonné. Et cela était arrivé bien plus vite que prévu. Trois jours plus tard, à la tombée de la nuit, je reçus à nouveau une visite de marque : Jean, mon cher beau-fils, se tenait à la porte. Jean était en réalité mon petit-fils par alliance, mais comme il n'avait que quelques années de plus que Jésus et qu'il n'avait jamais connu sa mère, je le considérais comme un fils avec la bénédiction de Joseph, le bienheureux, tout comme lui me considérait comme sa mère. Notre fuite en Égypte avait tissé un lien inoubliable entre nous. Marie-Madeleine et moi étions ravies de le voir, et il semblait devenir de plus en plus doux et aimable. C'était un trésor.

---

[47] Un « zélote » est un fervent défenseur d'une cause religieuse, politique ou idéologique, qui recourt parfois à la violence ou à des moyens extrêmes pour diffuser ses idées. Le terme tire à l'origine son nom du groupe juif historique des Zélotes, un mouvement insurrectionnel qui s'opposait par la force au pouvoir romain.

d'un jeune homme et notre première question fut : « Et Jésus ? »

« Il va venir, il ne devait partir que demain, du moins je l'espère, car ça a été mouvementé au temple de Jérusalem. » Marie-Madeleine fronça elle aussi immédiatement le front et me lança un regard inquiet. Nous nous sommes assis à table : « Mais, mais que s'est-il donc passé, Jean ? »

« Rien de grave, rassurez-vous. Nous sommes arrivés dans la cour du temple et Jésus s'est mis en colère, a renversé les tables des changeurs et chassé les vendeurs de pigeons, les bergers et les éleveurs de bétail. Il a crié à haute voix : « Ne faites pas de la maison de mon Père un marché. » Et il avait raison. Les marchands étaient à la fois effrayés et furieux ; ils ont rapidement rassemblé leurs affaires et ont quitté la cour sans manquer de montrer clairement leur haine. Les pharisiens aussi le regardaient avec rage. J'ai été un peu effrayée par l'action de Jésus, je ne l'avais jamais vu aussi furieux. » Que Jean, qui connaissait Jésus mieux que quiconque, dise qu'il ne l'avait jamais vu aussi en colère m'a profondément choquée. Je crois que je suis devenue pâle de peur : mon cher fils, fils de Dieu, d'un Dieu qui est Amour, qui a recouru à la violence ? J'avais du mal à y croire. Que lui était-il arrivé ?

Enfant [48] [ans], il avait un jour « maudit » l'un de ses professeurs de Torah, qui était tombé à terre, la bouche écumante. L'amour et la violence ne font jamais bon ménage, n'est-ce pas ? Je pensais qu'il avait alors retenu la leçon. Je ne savais plus où donner de la tête. Avais-je commis une erreur dans son éducation ?

Johannes

J'ai été choqué de voir la joie de ma chère belle-mère se transformer ainsi en inquiétude, voire en panique. Je me suis précipité vers elle, je l'ai prise dans mes bras, je l'ai caressée tendrement tandis que je l'entendais sangloter doucement. « Peut-être que c'est

[48] L'Évangile apocryphe des Ébionites raconte comment, lors de son baptême par Jean-Baptiste dans le Jourdain, Jésus fut « adopté » par son Père, ce qui aurait pu mettre officiellement fin à son utilisation parfois « abusive » de son pouvoir miraculeux. Sa violence ultérieure dans le temple n'était toutefois pas de nature miraculeuse, mais relevait d'une agression physique purement humaine, chose qu'il ne répéterait plus par la suite, tout comme il dut également « désapprendre » son agression verbale à l'égard des sépulcres blanchis à la chaux (Matthieu 23) et ne la répéta plus lors de son arrestation. Dialectique = parvenir à une synthèse cohérente à travers des questions et des réponses. L'histoire de la vie de Jésus est une histoire à la fois humaine et divine, fondée sur une telle base dialectique. L'éducation et la formation de sa mère, dès l'âge de trois ans au temple, étaient si spéciales et uniques qu'elle-même n'a même pas eu besoin de suivre un tel processus d'apprentissage sur une base dialectique, ce qui rend parfois certains des actes accomplis au cours du processus d'apprentissage du fils du Dieu d'amour plus difficiles à comprendre et à accepter pour nous. Marie s'avère une fois de plus avoir été d'une importance immense pour les aspects humains et divins de sa croissance spirituelle.

de surmenage et le Fils de Dieu n'est parfois qu'un simple homme. Tu n'y es pour rien, ma chère mère. »

Marie-Madeleine était elle aussi très inquiète. Elle aussi se sentait désemparée. Leur stupéfaction à tous les deux m'a fait sursauter. Je leur ai dit : « C'est bien que vous lui en parliez ensemble. Mon frère est un homme très gentil et les miracles qu'il a accomplis en chemin confirment indéniablement qu'il est le Messie. Je suppose que c'est pour cette raison qu'il m'a demandé d'aller vous voir, afin que vous ne l'appreniez pas par des étrangers. » Je n'étais toutefois pas si sûr que ce fût la bonne chose à faire et je me demandais maintenant si j'avais bien fait de le dire spontanément. J'avais largement sous-estimé leur désarroi. Je me sentais un peu coupable, même si c'était la vérité et que mes intentions étaient bonnes. Ce dont j'étais sûr, c'est que j'étais épuisé. Les émotions de ces dernières semaines n'étaient pas des moindres : pas un instant de répit, répondre sans cesse aux questions des gens, amener les malades auprès de Jésus, exhorter les gens à la patience, écouter leurs questions, répondre à toutes leurs préoccupations possibles comme si j'étais moi-même un Messie. Et maintenant, voir Marie et Marie-Madeleine pleurer, c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase ; mon cœur et mes paupières s'alourdissaient et je suppliais qu'on me donne un lit.

Marie

J'ai entendu Marie-Madeleine ramener Jean, épuisé, à son lit. Le plus douloureux dans la colère de mon fils au temple, c'était que je ne la comprenais pas et que je manquais déjà cruellement de perspicacité pour pouvoir la mettre en perspective. Je lui avais pourtant appris dès son plus jeune âge que lorsqu'il se disputait avec un garçon du voisinage, par exemple, qui le taquinait à propos de son papa très âgé, et qu'il faisait tomber ce petit garçon, écumant et tremblant, jusqu'à ce qu'il perde connaissance, qu'une telle chose n'était pas acceptable et qu'il devait comprendre qu'il était différent de ses camarades et qu'ils n'avaient pas de père au ciel. Mais à présent, j'étais très inquiète qu'on le tue pour cela, comme on l'avait fait avec Zacharie. C'est Marie-Madeleine qui m'a ramenée à la raison et m'a fait comprendre qu'il avait une mission en tant que Messie et que nous ne pourrions jamais saisir la profondeur de cette mission s'il ne nous en parlait pas lui-même. « Je suppose que souvent, nous ne comprendrons pas », conclut Marie-Madeleine avec sagesse, « et ce que nous ne comprenons pas, nous ne devons ni l'approuver ni le désapprouver. Nous devons attendre de pouvoir en parler avec lui-même. » J'avais alors un besoin urgent d'être seule et je me retirai dans mon lit, et Marie-Madeleine se retira également dans sa chambre. Nous étions tous épuisés. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil, j'avais beaucoup de questions mais aucune réponse.

Marie-Madeleine

Le tumulte provoqué par Jésus dans le temple après son baptême m'a moi aussi profondément étonné. Lorsqu'il a été baptisé avec nous par Jean-Baptiste, rien ne laissait présager qu'il recourrait à la violence de quelque manière que ce soit : la colombe de la paix qui est descendue et s'est posée sur lui, la voix de son Père venue du ciel qui l'a confirmé dans sa filiation… Je me demandais ce que Jean-Baptiste en aurait pensé et s'il aurait pu le comprendre. J'étais très curieuse de retrouver Jésus ici, dans sa maison, après tant de temps, et d'en discuter avec lui. Ce dont j'étais déjà fermement convaincue, c'est qu'il devait y avoir une bonne explication à tout cela, car il ne pouvait en être autrement, compte tenu de tous les miracles qu'il avait accomplis en guérissant les aveugles et les paralytiques. J'avais toute confiance en cela et je laissai la question de côté, en attendant de pouvoir en parler avec lui. En attendant, le lendemain matin me sembla être le bon moment pour distraire un peu les pensées de Marie en lui racontant l'histoire des quatre rouleaux de papyrus de Zacharie contenant le récit de l'Enfant du Roi. J'avais littéralement gardé les mots en mémoire lors de la traduction et, comme par miracle, je pouvais en raconter chaque détail. Marie écoutait attentivement. Je terminai par le gardien de la porte qui déposa l'âme de l'enfant comme une clé dans le giron du roi et lui en ouvrit les yeux, des yeux qui, fixant immobiles l'éternité, laissaient leurs larmes s'égarer dans le vide et derrière lesquels se jouait quelque chose dont nul ne pouvait percer le sens ni la signification. Je me tus. J'attendis. C'était surprenant

pour y déceler le même regard dans les yeux de Marie. J'attendais sans espoir. Il m'apparaissait clairement que je n'étais pas encore prêt, et certainement pas pour l'histoire en soi. J'attendais comme j'attendais depuis des mois que le mystère du cinquième rouleau de papyrus soit dévoilé, et je me demandais si Marie connaissait peut-être déjà le cinquième rouleau de papyrus grâce à ses liens étroits avec Djibril. Marie ressemblait à une statue. Dans ce cas-là, l'absence de réponse était aussi une réponse, et j'avais l'impression que cela serait d'une douleur indicible. Réaliser que cette incompréhension tenait à mon propre manque de maturité s'est avéré, rétrospectivement, un début important. Cela dépassait en effet, pour l'instant, largement ma compréhension. La deuxième étape qui mènerait à la compréhension consistait à aimer Maria immensément. La troisième étape consistait à réaliser que je n'avais moi-même pas le moindre mérite d'en acquérir la connaissance. Et après trois étapes, je n'y étais toujours pas.

Jean

J'ai eu un sommeil très agité et, dans mon rêve, j'ai revécu un événement du passé, à l'époque où Jésus et moi étions encore des enfants espiègles. Ce n'était apparemment pas un rêve anodin. J'ai revu dans mon esprit à quel point le jeune Jésus avait réagi avec colère face au fils d'Annas et comment il avait fait se dessécher le jeune Ethan comme un buisson. Le père du garçon était bien sûr en colère et Jésus a annulé le sort. Je me suis réveillé en sursaut et, malgré ma fatigue, je n'ai plus réussi à me rendormir. Les femmes s'étaient entre-temps

endormies elles aussi et la maison était plongée dans un silence de mort. Alors que j'avais cinq ans de plus

que Jésus, je me sentais maintenant cinq, voire dix ans plus jeune que lui. Il avait largement dépassé la maturité d'un grand prêtre. Cette pensée ébranla complètement ma confiance en moi. J'avais été assez bête pour raconter immédiatement à Marie et à Marie-Madeleine, dès que je les avais revues, ce qui s'était passé au temple, et pourquoi avais-je dû leur donner autant de détails ? J'étais triste d'avoir complètement bouleversé les femmes et d'avoir rendu Marie si anxieuse. J'avais été bête de ne pas laisser Jésus leur raconter lui-même. Je me suis tourné et retourné toute la nuit dans mon lit et, chaque fois que je m'endormais, je me réveillais aussitôt. Je l'avoue : j'étais coupable et je ne méritais pas le sommeil bienfaisant.

Marie

Cette nuit-là, j'ai contemplé la nuit les yeux fermés. Les yeux ouverts dans la nuit sont comme des étoiles qui scrutent la noirceur de l'univers ; les yeux fermés, en revanche, fonctionnent à l'inverse et sont comme l'univers qui contemple des millions d'étoiles sans jamais s'en lasser. Les yeux fermés qui regardent la nuit vous font écouter intensément vos pensées, libérés de toute distraction. Vos pensées deviennent des étoiles, de plus en plus nombreuses, et partent en voyage de découverte, fascinées, en sécurité, et cela vous rend de plus en plus curieux quant à la question profonde de votre vie. Une étoile a attiré mon attention et m'a appris combien il était important que Jésus

soit à la fois Dieu et homme pour pouvoir être reconnu en tant que Fils de l'homme par Dieu le Père. Supposons qu'il ne commette aucune faute contre l'amour, alors il n'est pas un homme et il est uniquement Dieu. Supposons qu'il commette uniquement des fautes comme nous, alors il n'est pas le Fils de Dieu. Je pouvais désormais comprendre ce qui s'était passé dans le temple et que cela ne pouvait en être autrement : soit il n'était pas un homme, soit il n'était pas Dieu.

Plus on va loin, plus on veut aller loin, et cette nuit-là, j'ai rendu visite à quatorze mille étoiles mères. L'une après l'autre. La dernière à se montrer fut la mère d'Ashkelon : « Je suis la mère de quatorze mille enfants et j'ai quatorze mille noms, mais toi, tu es la mère du fils de tous les hommes. » Le message était clair : mon tour allait venir. J'étais la quatorze mille et un, et j'étais en paix avec cela. Je n'avais plus à craindre la douleur à venir. Je n'avais plus d'ennemis, car j'aimais chaque être humain. Je m'abandonnai et demeurai désormais entre les mains du père de notre fils, et Sa volonté serait faite. Je n'avais plus besoin d'avoir peur. C'était un don de Dieu que Jean soit venu nous annoncer cela avant que nous ne voyions Jésus lui-même, nous donnant ainsi le temps de nous préparer à sa venue.

Je pouvais dormir.

Marie-Madeleine

Ce matin-là, je n'ai pas réussi à me lever du premier coup : tout ce qui s'était passé la veille me trottait encore dans la tête. Mon baptême dans le Jourdain, où j'avais été témoin du baptême de Jésus et de la tendresse avec laquelle il m'avait parlé. Et maintenant, cette tempête dans ma tête avec cette question : comment est-ce possible ? À quel point cela a-t-il dû être difficile pour Marie ? Je ferais mieux de me lever sans faire de bruit pour ne pas réveiller les autres et de préparer le petit-déjeuner. J'ai eu une peur bleue. La table était déjà dressée et une Marie sereine m'a accueillie et m'a tout de suite servi mon thé préféré… Je l'ai observée minutieusement, mais je n'ai pas vu le moindre trouble et cela m'a d'autant plus étonnée. Elle m'avait devancée, comme si elle avait lu dans mes pensées : « J'ai reçu la réponse cette nuit et Jésus te répondra lui-même. Encore un peu de thé ? » Et c'était précisément cela qui définissait notre amitié et notre amour, car cette réponse n'aurait jamais suffi à un autre mortel et aurait suscité un sentiment de manque de confiance et d'amour, mais il n'en était pas ainsi entre nous deux. J'étais heureuse qu'elle soit déjà rassurée et elle était heureuse que je sache désormais que Jésus m'expliquerait lui-même. Et nous avons recommencé à nous raconter nos expériences de toutes ces années, et nous nous y sommes plongés ensemble. Peu après, Jean, l'air penaud et les yeux embués, s'est joint à notre table. « Ça va, mon garçon ? » lui a demandé Marie. Il a tout de suite craché le morceau : « Je n'aurais pas dû vous parler de ce qui s'est passé au temple. Je suis vraiment désolé. » Bien sûr,

Je laissai Marie répondre, car elle avait déjà tout préparé : « Te souviens-tu d'Ashkelon ? De la femme d'Ashkelon ? Tu étais là quand le tout jeune Jésus a accompli un acte qui a bouleversé le cosmos tout entier ? Il est à la fois fils d'un homme et fils de Dieu. Quand il t'en parle, tu dois en même temps te remémorer la femme d'Ashkelon dont il a guéri la poitrine. » Marie se leva et lui caressa tendrement les cheveux : « Tu devrais te raser correctement. » Et nous avons tous éclaté de rire.

Jean

Tout ce que disait ma mère devait être pris très au sérieux, sauf cette histoire de rasage. Le rire rendait en fait tout plus facile, car il libère de la bonne volonté et de l'espace pour quelque chose de plus sérieux, et il renforce le souvenir du message pour plus tard. Comme c'est le cas aujourd'hui. J'attendais la nuit suivante pour essayer de me remémorer tous les détails de l'événement à Ashkelon. Car croyez-moi, c'était très difficile pour un petit garçon de huit ans d'y trouver un sens. « Vous êtes la mère de tous les hommes », c'est ce qui m'est resté en tête et j'avais déjà trouvé à l'époque que c'était un beau compliment pour elle, mais il ne s'agissait pas du tout d'un compliment… La nuit suivante, je n'ai reçu qu'une seule pièce du puzzle : la femme qui l'avait d'abord abordée de manière agressive a apparemment tout compris quelques minutes plus tard, lui a témoigné un respect surprenant et est même devenue soumise lorsqu'elle a dit « vous êtes

« la mère de tous les hommes », apparemment d'elle-même aussi, donc. C'était tout ce dont je me souvenais encore vaguement. J'avais alors tellement peur et j'étais tellement préoccupée par la colère des nombreuses personnes qui nous entouraient que je me suis cachée derrière l'âne, d'où je ne voyais que des bribes de la scène. Je n'ai osé sortir de ma cachette que lorsque la foule s'est soudainement calmée et s'est inclinée devant elle et Jésus, puis je me suis à nouveau mise à l'abri derrière le manteau de Joseph. Les gens se retirèrent en s'excusant et quittèrent la place, très impressionnés. Mais par quoi étaient-ils si impressionnés ? J'avais peut-être oublié ce que j'avais vu, ou minimisé l'importance de quelque chose, ou je ne l'avais pas vu, ou je n'avais pas entendu l'essentiel de ce qui s'était passé… Je n'en avais vraiment pas vu plus ce soir-là, et il faudrait encore longtemps avant que je comprenne tout le puzzle. Une chose était sûre : je n'allais pas ignorer le conseil de ma mère : la femme d'Ashkelon lui était apparemment très chère. Ma mère, je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui après tant d'années, voulait déjà à l'époque, en présence de Marie-Madeleine, nous préparer tous les deux à la vision finale complète du puzzle.

Le soleil se lève déjà et je vais me raser !

Marie-Madeleine

Il régnait une certaine tension dans la maison. Mais pas seulement là : la petite ville de Nazareth était en effervescence et son arrivée n'allait pas passer inaperçue. Nos voisins, surtout, qui l'avaient bien connu quand il était enfant, le regardaient

J'attendais avec impatience la visite de Jésus. Et dans ma tête, je ne cessais de réfléchir à tout ce que j'allais lui demander. Je portais mon écharpe violette du matin au soir. Une question me brûlait les lèvres : savait-il s'il connaissait la cinquième partie de l'histoire de l'enfant du roi ? Un jour, une nouvelle nous parvint, une nouvelle très triste : il s'avéra que Jean-Baptiste, à la demande des pharisiens, avait été arrêté par Hérode et s'était retrouvé en prison. Jean et moi étions pris de panique, tandis que Marie nous surprenait en gardant son calme. « L'heure de Jésus n'est pas encore venue », nous rassura-t-elle, mais cette déclaration n'augurait rien de bon non plus. Jean et moi sortions régulièrement et allions parfois rendre visite aux voisins pour que Marie puisse se reposer un peu.

Marie

Marie-Madeleine et Jean venaient à peine de partir rendre visite aux voisins qu'on a frappé à la porte et j'ai ouvert. C'était mon fils bien-aimé. Il était tout seul. La capuche de son manteau lui cachait le visage, afin qu'il puisse traverser Nazareth sans être dérangé. Je l'ai serré dans mes bras et lui ai murmuré à l'oreille : « Dieu merci, mon fils. Jean et Marie-Madeleine rendent visite à des gens en ville. Assieds-toi, j'ai encore du thé dans la théière sur le feu. Ton thé préféré. Tu as l'air fatigué… »

Je m'assis à côté de lui à table et le laissai reprendre son souffle un instant, tandis que nos regards ne se quittaient pas. Je

rompit le silence et alla droit au but, posant d'un seul coup toutes mes questions : « N'est-ce pas terriblement difficile et déroutant pour toi d'être tantôt fils de Dieu, tantôt fils d'un homme ? Quand réagis-tu en tant qu'homme et quand en tant que Dieu ? N'as-tu pas parfois peur de toi-même ? Je regrette que tu aies hérité un peu de mon tempérament. Le tumulte dans le temple est l'œuvre des hommes, ne crains-tu pas que cela rende plus difficile pour les gens de comprendre ton message et celui de ton père ? As-tu pu sentir aussi rapidement qu'il n'y avait là que des gens mauvais ? » Jésus ne m'a pas regardée d'un air vraiment surpris. « Tu as raison, maman, cela n'aurait pas dû se passer ainsi. Ce ne sera peut-être pas la dernière[49] fois qu'une telle chose se produira, j'espère que non, car ce serait encore une erreur. Mais tu as raison : c'est précisément pour cela que j'ai un père comme Dieu et une mère comme être humain. Cela change tout naturellement et c'est ainsi que je suis moi-même, sans être uniquement l'un ou l'autre de vous deux. Mon père aime ma mère comme ma mère aime mon père. À ma connaissance, je n'ai jamais pleuré, ni enfant ni adulte. Je porte mes larmes en moi. Je suis l'inverse d'Hénoch, le Métatron. Tout comme lui a obtenu le statut d'ange en tant qu'humain, j'ai obtenu le statut d'humain en tant que fils de Dieu. Hénoch et moi offrons une larme à chaque être humain qui meurt. J'ai été très surpris par la différence lorsque, enfant de treize ans, j'ai visité le temple avec vous et que l'humain en moi s'est blessé

[49] Matthieu 23 : une avalanche de reproches adressés aux pharisiens

à ce sujet. » Je lui ai tout de suite répondu : « Je sais bien combien il est parfois difficile de maîtriser sa colère, et j'ai moi-même dû l'apprendre auprès de Djibril. » Il m'a interrompue : « Mon père t'a pardonné cette colère depuis longtemps, sinon il ne t'aurait jamais choisie pour être ma mère, et je remercie mon père chaque nuit de t'avoir permis d'être ma mère. »

« Est-ce que j'ai le droit, mon fils, d'être fière de toi, même si je n'y suis pour rien ? Je pense que c'est un sentiment purement humain auquel je peux difficilement échapper en tant qu'être humain. » Il réfléchit un instant, sourit d'avance, rapprocha sa chaise tout près de moi et me murmura à l'oreille : « Je veux partager un secret avec ma chère maman : je suis aussi fier de toi en tant que maman, mais mon papa ne doit pas le savoir. » Il me regarda avec les yeux les plus tendres et malicieux.

Je lui répondis : « J'aime beaucoup ton père, car c'est aussi mon père. »

Il a poursuivi : « Je sais que l'une des nuits précédentes, tu as rêvé de la femme d'Ashkelon ; j'étais alors à tes côtés, enfant, et je sais que tu es désormais prête : voici quelle mère, purement humaine, est capable d'une telle chose. Mon père a dû attendre longtemps avant de me trouver une telle mère. »

« Je ne mérite pas une telle chose, et c'est en partie grâce à Djibril qui m'a aidé. »

« C'est vrai, et c'est ainsi que tu m'as aidé, pour que je puisse maintenant aider le monde. »

J'ai tout de suite compris où notre conversation nous menait à ce moment-là et je n'ai plus hésité : « L'histoire de l'Enfant du Roi ressemble à une prophétie, mais le cinquième rouleau de papyrus a disparu. Jean-Baptiste a dit à Marie-Madeleine que sa mère Élisabeth lui avait parlé de l'existence de ce cinquième rouleau, mais qu'il était introuvable. »

Mon fils me regarda droit dans les yeux, comme s'il était certain que je saurais porter cette réponse. Il répondit : « L'Enfant du Roi quitte le cachot, mais une fois remonté dans le monde déchu, il est crucifié. »

Je n'avais pas besoin de pleurer. Dans mon rêve, j'avais déjà été libérée de tous mes doutes, de toutes mes peurs et de toute mon inquiétude, et l'importance de sa venue pour l'humanité m'apparaissait désormais clairement. J'ai pris conscience que je devais suivre de près, à distance, la suite de sa mission afin d'être à ses côtés lorsque ce moment dramatique arriverait. J'ai immédiatement pensé à Marie-Madeleine : « Puis-je en parler à Marie-Madeleine ? »

« Je le lui dirai moi-même en temps voulu, si tu es d'accord. Ensuite, vous pourrez le partager ensemble. »

J'acquiesçai et poursuivis : « La femme d'Ashkelon m'a dit, après que tu aies guéri sa blessure à la poitrine, que je suis la mère de tous les hommes, mais je te dis, mon fils, et donc

ton père et le mien : vous êtes le père et le fils de tous les hommes. »

« C'est le gardien de la porte de l'histoire qui parle en toi à présent. Et toi, mère, je parle aussi au nom de mon père : tu es bénie parmi toutes les femmes et véritablement la mère de tous les hommes. »

Un moment de silence s'installa entre nous. Le temps prenait son temps. Il baissa les yeux et je vis soudain une larme, des plus rares, rouler sur sa joue. Il ouvrit les yeux et me dit doucement : « En ce moment même, Jean-Baptiste est décapité. » Je fus à la fois surprise et rassurée ; je l'embrassai sur le front et murmurai : « Va te reposer un moment sur mon lit, mon fils, jusqu'à ce que Marie-Madeleine et Jean rentrent à la maison. » Il se leva et se retira.

Je ressentais tout autant le besoin d'être seule et je me suis installée sur le banc près de mon métier à tisser. Je me reconnaissais à peine. C'était comme si j'entrais dans une nouvelle pièce inconnue de mon esprit et que je contemplais, émerveillée, un monde totalement nouveau. Je n'étais soudain plus la mère d'un enfant, mais je me suis avérée être la mère d'un plan de salut pour l'humanité, aujourd'hui et pour l'avenir. Cela n'avait rien à voir avec la connaissance ou l'intelligence. Au contraire, un seul sentiment émergeait dans cette nouvelle pièce : la confiance, aie confiance. Je n'avais plus besoin de réfléchir. Et c'est précisément cette pensée qui m'a rappelé un souvenir très cher, oui, alors là, réfléchir. Je me suis soudainement souvenue que lorsque j'étais encore enfant, dans

Alors que je me trouvais dans le saint des saints, une servante maladroite y fit son entrée ; apparemment nouvelle, elle ignorait qu'elle n'avait pas le droit d'y pénétrer, et je me fis une seule mauvaise pensée. Le soir même, je rencontrai Djibril, sans pain toutefois, qui m'adressa exactement les mêmes mots que j'avais eus en tête pour la servante : « Es-tu bête ? » Je faillis m'évanouir et parvins tout juste à articuler : « En vérité, Djibril, je suis un homme stupide. » Car c'était moi qui étais stupide, pas la servante. J'en ai d'abord souffert pendant des jours, avant d'en tirer pour le reste de ma vie la leçon de la purification de mes pensées. Même mon fils aujourd'hui, à moitié humain, devait encore apprendre, comme moi à l'époque, et comme je devais encore apprendre de Djibril, à force d'essais et d'erreurs. Mon cher Djibril, que pourrais-je faire sans toi ? Et je sursautai soudain : mon Dieu, cette nouvelle pièce dont je venais de parler ressemblait beaucoup au Saint des Saints où j'avais séjourné pendant des années !

Les fils d'élond derrière mon dos ne s'agitaient pas par hasard, je fermai les yeux et l'hymne avec le chant d'offrande s'imposa dans mon cœur. Je remerciai le Père de mon fils de m'avoir préparée à ce qui allait arriver.

Marie-Madeleine

Le soir tombait. Les voisins étaient si heureux de retrouver leur petit Jean d'autrefois et racontèrent maintes histoires sur sa jeunesse passée avec Jésus, ainsi que sur ses

histoires miraculeuses dont eux aussi avaient parfois été témoins. Nous leur avons dit au revoir.

La porte d'entrée était entrouverte. Johannes et moi sommes entrés prudemment. Maria a immédiatement posé son index sur ses lèvres. Elle portait l'écharpe violette autour du cou et nous a invités d'un geste de la main à nous asseoir à la table de la cuisine. Il restait une place libre et Johannes et moi la regardâmes. Elle se contenta d'acquiescer. J'écarquillai les yeux ! Je murmurai : « Jésus ? ». Marie acquiesça. Jean et moi, nous ne savions plus où donner de la tête tant nous étions heureux, et Marie nous exhorta au calme. Elle murmura d'une voix à peine audible : « Jésus se repose maintenant dans mon lit. Mais j'ai aussi une mauvaise nouvelle : Jean-Baptiste a été décapité. » Jean, qui avait souvent accompagné Jean-Baptiste aux nombreuses cérémonies de baptême dans le Jourdain, réagit avec stupéfaction et eut du mal à retenir ses larmes. Il serra les yeux et la bouche de toutes ses forces, mais en vain. Ses larmes coulaient par son nez. Je me levai lentement, faisant signe à Marie que j'irais chercher son écharpe aussi, puis je revins rapidement et la tendis à Jean. Il s'en servit pour essuyer ses larmes. Jean raconta que c'était cette écharpe que Jean-Baptiste lui avait donnée après que je la lui eussais offerte. Jean raconta qu'il en avait découpé un morceau et y avait enveloppé le petit sachet contenant la myrrhe afin de le garder près de son cœur. Marie et moi versâmes nos larmes sur l'écharpe de Marie. Nous étions tous si tristes que nous ne remarquâmes pas que Jésus était soudain apparu derrière les épaules de Jean et posait sa main sur

Il lui dit : « Ne pleure pas, mon frère, le temps viendra où tu le reverras. » Jean se leva aussitôt et serra son frère dans ses bras avec ferveur. Jésus regardait au loin, comme s'il voyait loin dans l'avenir, et la seule émotion qui transparaissait clairement était l'amour. Mais pas une larme. Marie m'a raconté le lendemain qu'il gardait ses larmes pour lui.

Jésus s'assit sur la quatrième chaise autour de la petite table et prit une extrémité de chaque écharpe dans chaque main ; Marie, assise en face, fit de même, tandis que Jean et moi prenions également les écharpes entre nous de cette manière. Nous formions un cercle violet. Le silence fit le reste. Le violet et le silence nous apportèrent à nouveau équilibre et harmonie entre l'esprit et les émotions. Ce qui me frappa alors dans ce silence, c'était à quel point Marie avait changé en profondeur en l'espace d'une seule journée, et à quel point Jésus lui ressemblait désormais physiquement. Jésus se leva soudain, chercha son manteau et se dirigea déjà vers la porte. Moi… je ne pus m'en empêcher. Je me précipitai vers lui : « Jésus, puis-je marcher un moment avec toi ? » Il acquiesça et nous partîmes à la rencontre du soleil couchant.

Jean

Je suis resté seul avec Maria. Nous n'avions tous deux pas lâché l'écharpe violette. Elle m'a regardé : « As-tu repensé à la femme d'Ashkelon ? » J'ai acquiescé : « Au début, j'avais très peur de la foule en colère. La seule chose dont je me souvienne, c'est tout à la fin, quand le

La foule s'est soudainement calmée lorsque cette femme t'a dit : « Tu es la mère de tous les hommes. » Puis elle m'interrompit brusquement : « Et cela va bientôt arriver. » Elle me regarda fixement pour voir si j'avais compris. « Tu veux dire que Jésus va connaître le même sort que Jean-Baptiste ? » Elle le confirma d'un bref signe de tête. Elle eut la gentillesse de passer rapidement à sa question, afin que mes pensées ne s'emballent pas jusqu'à ce que je fondes en larmes. « Ce que je veux te demander, Jean : suis-le partout, et aide-nous à le suivre sur son chemin. Attends un instant. » Elle se leva alors et se rendit à sa chambre, puis revint avec une bourse d'or. « J'ai reçu cela de Melchior à la naissance de Jésus ; achète de la nourriture avec, mais aussi deux ânes afin que Marie-Madeleine et moi puissions le suivre à distance. Si cela te convient, à toi ou à d'autres, tu peux aussi utiliser cet or quand tu le souhaites. Un âne pour votre groupe d'apôtres ? C'est toi qui décides. » Elle se leva aussitôt, vint vers moi et m'enlaça tendrement, comme seule une mère peut prendre soin de son fils, et me murmura à l'oreille : « Tout ira bien. »

J'ai bien plus de cent ans au moment où j'écris ces lignes, et je repense encore chaque jour de ma vie à ces paroles, après qu'elle eut rendu l'âme dans ma maison d'Éphèse, en présence des anges de Dieu. Les anges l'enveloppèrent dans le rideau violet déchiré du temple qu'elle avait tissé autrefois, alors qu'elle était encore une jeune vierge, et l'emportèrent ainsi au

ciel. Elle était ma mère et j'étais son fils. Oh oui, tout s'est bien passé, ma chère mère.

« Où es-tu, Belial, mon ami ? » s'écria Jésus à voix haute dans les montagnes rocheuses du désert. « N'aie pas peur, Belial, je veux te parler. Ou dois-je m'adresser à toi en tant que « Yahweh qui tue les hommes » ? » Jésus ne s'attendait pas à une réponse et poursuivit immédiatement : « Je t'ai apporté un cadeau de la part de mon Père, quelque chose qui pourra t'aider. » Et Jésus tendit la main, sur laquelle reposait la toute dernière pomme intacte. Jésus n'eut pas à attendre longtemps et le souverain des enfers apparut dans une caverne en hurlant : « Que viens-tu faire ici, dans mon royaume ? Mange ta pomme toi-même ! Des millions de gens ont déjà mordu dans ta pomme depuis que je leur ai enfoncé dans la gorge l'histoire d'Éden avec la pomme. Il n'y a pas de retour en arrière, mon cher ami. Tu viens te moquer un peu de moi ? »

« Non, je viens te dire que mon Père t'aime toujours. Quoi que tu aies fait, Il veut t'accorder son pardon. Garde cette pomme intacte. C'est pour cela que je t'offre ce cadeau. »

« Un peu tard, non ? Vous n'avez tout de même pas l'intention de venir me taquiner et m'exacerber encore plus ? M'entends-tu déjà chanter à nouveau le trisagion dans le Saint des Saints ? Saint, saint… » Belial commençait vraiment à avoir des haut-le-cœur. Il poursuivit : « Dois-je te dire ce que tu viens faire, novice ? Écoute bien !

Premièrement : ton Père ne semble réaliser que maintenant comment fonctionne mon plan et comment l'inégalité entre l'homme et la femme a été instaurée. Félicitations pour cela, après tant de siècles.

Deuxièmement : tu te rends compte que c'est irréversible. L'inégalité entre l'homme et la femme est désormais gravée à jamais dans les lois et les règles.

Trois : tu fais partie d'un plan de ton Père qui tente de rétablir cela.

Quatre : ce plan de ton Père arrive trop tard et ne fera que créer davantage d'inégalité entre l'homme et la femme et semer la discorde entre les peuples, ce dont je remercie infiniment ton Père, car cette étape aussi, mon cher ami, avait été prévue par moi. « Je t'attendais bien plus tôt ! » répondit-il triomphalement, et, sûr de sa victoire, il poursuivit : « Je t'offre un cadeau, bon que je suis : tu recevras bientôt la plus belle croix qui soit. » Il ne pouvait s'en lasser et ne pouvait cacher son large sourire.

Jésus resta calme et serein : « Mon Père t'a toujours aimé, tu portais la lumière pour le monde. Tu peux toujours revenir. Mon Père est miséricordieux. Dépose tes armes. »

Belial en eut peu à peu assez : « Qu'est-ce que tu viens faire ici, petit morveux ? Tu n'as pas assez à faire à courir d'une synagogue à l'autre pour guérir les infirmités et les maladies des gens ? Oh oui, je l'admets, ça fait vraiment très bonne impression auprès des gens, mais je

Tu promets qu'après ta mort, plus personne ne croira en tes miracles. Ou du moins qu'on en doutera fortement. Et oui, je sais que ton Père peut me tuer, mais je sais tout autant qu'il ne le fera jamais, tout comme il ne tuera aucun de mes disciples, ce dont nous lui sommes sincèrement reconnaissants. En d'autres termes, mon très cher ami, en ne tuant pas mes démons, nous tuons sans aucune résistance les personnes que ton Père ne veut pas tuer. Ton Père est donc complice, mon cher ami, par négligence coupable, et cela s'appelle l'amour ! J'appelle cela de l'hypocrisie et je vous supplie humblement de continuer ainsi. Je vous en serai éternellement reconnaissant. »

Jésus ne répondit pas, et moins il parlait, plus Belial s'envenimait. Jésus garda le silence, sachant ce qu'il faisait. Il s'offrait à Belial comme l'agneau ultime sur la croix. Belial ne se rendrait compte ni maintenant, ni jamais par la suite, de l'erreur irréversible qu'il commettait ainsi dans son plan.

Jésus se retira et Belial, en compagnie du général Tout-le-Monde, célébra triomphalement sa victoire sur Jésus dans les profondeurs de la terre.

Marie-Madeleine

L'été s'annonçait peu à peu. Le soleil n'avait pas encore envie de se coucher. Nous étions assis au bord de la petite rivière où Jésus et ses petits camarades aimaient jouer à l'époque.

« Tu es fatigué ? » demandai-je, juste pour briser le silence. Sa réponse fut très instructive, car elle m'apprit immédiatement que je n'avais pas besoin de tourner autour du pot. Il alla droit au but.

« Je viens montrer à l'homme le bon chemin vers son Créateur. L'homme libre a choisi la voie du mal, mais, en tant qu'être libre, il aspire à retrouver le chemin vers son véritable Père. L'homme libre est en soi un être pur, mais au sein de la communauté, cette liberté pose des défis difficiles pour vivre ensemble dans la beauté. Difficile, car deux forces sont à l'œuvre : d'une part, l'âme de l'homme cherche un chemin vers le Haut, vers le Repos[50] dans le Silence, vers l'expérience du divin et de la stabilité intérieure. D'autre part, il existe quatre forces contraires en l'homme : les ténèbres, le désir, l'ignorance et la colère, qui tentent d'éloigner l'âme de ce repos. Ces quatre forces utilisent pour cela de faux raisonnements dans l'esprit de l'homme. L'homme doit se débarrasser de ces

[50] D'après l'Évangile de Marie-Madeleine 15,1-17. Rouleaux de papyrus datant d'environ 120 après J.-C. et découverts à Nag Hammadi en 1946.

« Se libérer de ces raisonnements en les perçant à jour et en s'en détachant, afin de neutraliser ces forces. La force opposée de l'ignorance est la plus rusée des quatre. Tant que l'homme ne reconnaît pas que je [51] suis constamment EN lui, Belial a le champ libre avec les trois autres forces opposées en cet homme. Je suis l'alpha et l'oméga de l'homme. »

Je fus quelque peu surpris par cette confidence spontanée, mais en même temps, je me sentis honoré : « L'amour n'est-il donc pas suffisant, ou bien l'amour ne vient-il naturellement qu'après la défaite de ces forces contraires ? »

« Tu l'as dit : le Repos dans le Silence crée l'espace dans ton esprit pour un amour infini envers chaque être vivant et non vivant. »

« N'as-tu donc pas peur de finir comme Jean-Baptiste ? » demandai-je.

« La réponse de ma mère à cette question te sera plus facile à comprendre que la mienne, mais pose-lui la question après que j'aurai quitté Nazareth. »

Il prit un petit caillou et le jeta dans l'eau. « Regarde ! » dit-il. « Tu vois comme le cours de l'eau n'a été perturbé qu'un instant, et pourtant son influence se fera sentir jusqu'aux confins les plus lointains de la mer. Il en va de même pour l'âme de chaque être humain : ce qui la perturbe, c'est

[51] Par « moi », il entend ici « moi, qui suis l'amour », mais on peut tout aussi bien généraliser cela en disant « tout être humain qui possède l'amour ». Car il ne peut pas y avoir eu d'amour avant la venue de Jésus.

« Ce qu'elle trouble, c'est l'agitation pour l'éternité ; ce qu'elle apaise, c'est le repos pour l'éternité. »
« Quelle belle image ! » dis-je. « Notre baptême dans le Jourdain est donc tout aussi éternel. »
« Tout ce qu'a fait Jean-Baptiste, c'est de l'amour éternel. Pourquoi devrions-nous encore avoir peur de la mort ? »
« Tu penses que je devrais quand même interroger ta mère sur la mort ? Peut-être que je ne ferais que lui faire peur, ou peut-être pas du tout ? »
« La réponse se trouve à la fin de ta question. On y retourne, car tu es un élève bien trop intelligent. » Il rit et se leva déjà : « Tu viens ? On va voir maman avant que tu ne deviennes plus intelligent que moi. » Et il me regarda avec des yeux malicieux.
« Ton sourire est toujours aussi contagieux que quand tu étais bébé », répondis-je. Il trouva ça drôle, mais il répondit d'un ton plutôt sérieux : « Je te souriais quand j'étais bébé parce que je t'aimais bien à l'époque. » Sur le chemin du retour, j'ai essayé tout le temps d'imaginer si un homme adulte pouvait vraiment se souvenir de ce qu'il pensait quand il était bébé, s'il était déjà capable de penser à l'époque, et pourtant je croyais en sa réponse sincère. Mon esprit était trop limité pour cela, comme pour beaucoup de ses propos, mais mon intuition m'en convainquait pleinement, surtout quand je me souvenais de la voix de son père venue du ciel lors de son baptême dans le Jourdain : « Il est véritablement le fils de Dieu. » Comment aurais-je pu moi-même saisir infailliblement la profondeur de tous ses actes et de toutes ses paroles ?

Tâter le terrain ? Je me sentais tout de même un peu trop sûr de moi ce soir-là, et peut-être un peu trop curieux, même si je sentais qu'il appréciait lui aussi ma franchise et mon audace presque enfantines – si l'on peut encore parler ainsi à mon âge mûr. Enfantines ? Eh bien, cela reste tout de même un sentiment agréable… Les derniers rayons du soleil nous ont accompagnés jusqu'à la maison.

Marie

Le lendemain matin, Jean et Jésus se mirent d'accord sur le programme des jours suivants. Jean se rendrait au marché de Magdala, où de nombreux marchands venus de tous horizons venaient vendre leurs marchandises et où l'on trouvait donc aussi beaucoup d'animaux de bât à vendre. Il pourrait en même temps acheter de la nourriture, des couvertures, des bougies et de l'huile. Jean partit pour au moins quatre jours et Jésus repartit une nouvelle fois avec Marie-Madeleine vers la rivière. Pour l'instant, personne dans notre village ne s'était aperçu que Jésus était à la maison. Je me retirai derrière mon métier à tisser et remerciai le père de mon fils. Quoi qu'il arrive, j'étais sa servante et que sa volonté soit faite, maintenant et pour toujours. J'avais commencé une nouvelle pièce représentant l'ange à la larme unique. Ce n'est que bien plus tard qu'on comprend pourquoi l'intuition est le guide le plus sensible et le plus juste dans la vie. Toute ma vie était comme une goutte de larme tombant de très haut pour se fondre dans la mer.

Marie-Madeleine

Jésus et moi sommes arrivés à nouveau près de la petite rivière. Le soleil de midi était de nouveau au rendez-vous et promettait tout le bonheur du monde. Marie nous avait donné de quoi manger.

« Cette nuit, je n'ai cessé de penser à l'histoire de l'Enfant du Roi sur les rouleaux de papyrus de Zacharie.

Jean-Baptiste m'a dit que le cinquième rouleau n'est vraiment connu que d'une seule personne et qu'il reste encore à écrire. »
Je me tus.
J'étais patiente. Le simple fait de pouvoir être ici avec lui me suffisait. Le silence peut parfois être la réponse parfaite : il permet de créer de l'espace et de laisser du temps à celui à qui l'on pose la question, tandis que celui qui pose la question apprend à faire preuve de patience. Je me suis tu et j'allais m'accommoder de l'absence de réponse. Il a soudain levé les yeux vers un aigle haut dans le ciel, puis a contemplé avec admiration et sérénité la nature qui nous entourait. Tout allait bien pour moi, et donc tout allait bien pour lui aussi. Il m'a regardée : « L'histoire de L'Enfant du Roi n'est pas une histoire. C'est un malheur pour l'humanité que ce ne soit pas de la fantaisie, mais la réalité. J'ai été envoyé par mon Père céleste pour montrer à l'humanité ce qui ne va pas dans ce vieux monde, afin d'offrir ainsi au monde un nouveau départ. » Il m'a regardé avec une tendresse extrême, avec une telle compassion et une telle sollicitude à mon égard, comme si j'étais l'exemple parfait de l'humanité. Cela me mettait mal à l'aise, car je me sentais plus petit qu'élu.
Je lui ai demandé pourquoi le renouveau devait venir des Juifs. Étaient-ils donc les disciples les plus faciles ou les plus difficiles ?
Il n'eut pas besoin de réfléchir : « Les deux : les Juifs se distinguaient des autres peuples par leurs longues années d'esclavage forcé et d'exil

dans la puissante Égypte. Depuis des siècles, ils vivaient dans la nostalgie de leur terre perdue. Ils imploraient leur Yahvé de les délivrer de l'esclavage et de leur rendre leur patrie, même si cela signifiait avant tout un rétablissement matériel, parallèlement à un désir de liberté et d'autonomie. Siècle après siècle, les prophètes annonçaient la terre promise. C'est mon Père qui a décidé, mais même Lui a dû attendre. »

Je pouvais suivre, mais je ne comprenais pas pourquoi une si longue attente était acceptable alors qu'un peuple avait dû souffrir si durement pendant des siècles, et je sentais même la colère monter en moi car il s'agissait aussi de mes ancêtres qui avaient souffert : « Mais attendre quoi, Jésus ? » répondis-je avec insolence.

Il me regarda avec des yeux doux et compréhensifs, car il savait que je m'effondrerais de honte après sa réponse : « Mon Père a dû attendre des siècles… une femme qui puisse être une mère pour le plan de salut de mon Père pour l'homme nouveau. »

J'avais honte à en mourir et j'ai fondu en larmes. Je me sentais stupide, si effrontée, si méchante, si laide, si naïve, si… faible. Les larmes coulaient à flots. Je ne pouvais pas m'arrêter : à chaque nouvelle pensée pour ma chère amie Marie, je me mettais à pleurer, pendant des minutes, jusqu'à ce qu'il m'enlace pour apaiser ma peine et que je plonge mon visage contre son cœur, apercevant alors un aperçu du voile violet d'Élisabeth. Du sang et la mer. Cela m'a fait l'effet d'un remède, m'a apaisée et m'a ramenée à la raison. Jésus attendit patiemment que je sois complètement

: « Ça va ? Ou tu préfères peut-être rentrer te reposer un peu ? » demanda-t-il doucement.
« Oh non, mon cher ami, je t'en prie… je t'en supplie : continue ton récit. Je suis tout à fait d'accord avec ton Père : Marie est une femme unique, j'aurais parfois tendance à l'oublier à cause de son humilité et de sa douceur presque spontanées, comme si elles allaient de soi. Tu as vu toi-même que je peux me mettre en colère contre moi-même… » et j'essayai de sourire à travers mes sanglots, mais je n'y parvenais pas vraiment.
Il m'a souri d'un air si réconfortant et si tendre que j'aurais pu le dévorer : « S'il te plaît, continue, Jésus, ton histoire de l'Enfant du Roi… »
Il réfléchit un instant et me posa la question : « Qui est l'enfant sur le chemin de sable qui pose la question au vieux Roi : "Que faites-vous ici, si loin de votre royaume ?" »
Je me mis à réfléchir longuement à cette question, mais je n'arrivais pas du tout à réfléchir. Je me laissai alors guider par mon intuition et répondis sans réfléchir : « C'était un enfant avec l'âme d'un roi. » Je fus surprise de ma propre réponse et me demandai en même temps si c'était juste.
« Exactement. Et comment accueille-t-on les nouveau-nés ? »
Je répondis à voix haute, en réfléchissant : « Je n'ai jamais donné naissance à des enfants moi-même, mais j'ai été pendant un certain temps l'assistante d'une sage-femme chez Euphrosyne : les premiers jours d'un premier accouchement ne sont pas toujours faciles pour une mère, elle est fatiguée par les longues poussées et les contractions douloureuses, mais finalement, une fois que

l’allaitement se passe bien, on voit la mère son enfant comme le plus grand trésor sur terre

accueillir. Il y a parfois des exceptions, comme les femmes qui ont été violées, par exemple. Mais on peut tout de même affirmer qu'avoir un enfant est l'amour le plus accessible et le plus bouleversant que l'on puisse recevoir dans sa vie, du moins je le suppose. Quand je t'ai pris dans mes bras à Bethléem, j'ai été immédiatement rempli d'amour. Tu étais mon roi ! »
Jésus me regarda : « Tu le dis toi-même : dans l'ancien monde, la plupart des enfants naissent encore aujourd'hui comme des rois et sont donc véritablement des rois. Et qu'est-il arrivé au père du roi Prince ? »
« Il était roi lui aussi, mais il voulait acquérir davantage de connaissances et de sagesse, et il en vint même à oublier l'existence de son enfant. Il recherchait la sagesse et l'honneur, et aimait être adoré. » Je ne comprenais toujours pas où il voulait en venir, mais j'étais très curieuse.
Jésus poursuivit : « Au moment où le roi prit conscience de son échec, l'enfant disparut sous ses yeux sur le chemin de sable après avoir rasé le château de sable, et il comprit que l'amour d'un enfant était plus important à regagner que toute sagesse, honneur, gloire ou richesse. Le roi comprit soudain que, par son comportement, il n'était plus digne d'être appelé roi. Le roi qui pouvait à juste titre se dire roi n'était pas lui, mais un roi qui resta un enfant jusqu'à sa mort. Le vieil homme se présenta à la porte de son royaume d'autrefois, ne fut plus reconnu et fut enfermé dans le cachot. Son fils mourut en

véritable roi et donna pour dernière ordonnance au gardien de la porte de donner son âme comme clé à son père égaré, comme il sied à un vrai roi d'amour de donner de l'amour. Le vieux gardien remit cette clé au vieux père dans le cachot, et le père sentit aussitôt l'amour de l'enfant s'épanouir à nouveau en lui et se sut renaître en tant que tout nouveau roi : un roi dans le cachot qui semble certes prisonnier, mais dont l'amour remplit tout le cosmos. L'amour fait se relever l'homme déchu, quel que soit le puits profond dans lequel il se trouve. » Je haletais et regardais les yeux de Jésus, qui brillaient de ravissement comme s'il était lui-même ce cosmos. Moi aussi, je me sentais intérieurement joyeux comme un enfant, comme si, à cet instant, je recevais moi-même une telle clé : « Arrête un instant, s'il te plaît… » Je n'en pouvais plus, c'était une histoire d'amour douloureuse qui m'émouvait si profondément que je devais reprendre mon souffle. Mes yeux n'avaient pas le temps de sécher. Je le regardais à travers mes larmes et j'aperçus un regard étrange, comme s'il parlait à quelqu'un. Cela m'apaisa : « Cher Jésus, puis-je essayer de le formuler moi-même pour m'assurer que je suis toujours là ? » Il acquiesça.

« À notre naissance, on nous accueille à juste titre comme des rois. Ou plutôt, nous sommes vraiment des rois. Pour pouvoir mourir en rois, devons-nous continuer à chérir cet enfant qui est en nous ? »

« Tu l'as dit. Je suis maintenant l'enfant sur le chemin de sable. Plus encore, je suis l'enfant en toi, en chaque être humain. Plus tard, dans l'histoire, j'aurai une tâche plus lourde. »

« J'aimerais vraiment être votre enfant ou votre mère, mais je ne comprends pas. Encore une fois, je ne comprends pas… », dis-je, un peu timidement.

Cela l'a ému et il m'a laissé un peu de temps. Il m'a demandé si j'allais bien. J'ai acquiescé d'un signe de tête et il a poursuivi à voix basse : « Le quatrième rouleau de papyrus s'achève à la fin de l'ancien monde, avec le vieux roi purifié enchaîné dans le donjon, tandis qu'en haut, le monde s'emballe comme un fou sous la conduite d'un sorcier rusé. Mais les masques tombent : le sorcier diabolique Belial domine le monde, mais l'âme de l'enfant qui réside dans le roi emprisonné est toujours intacte. La bataille n'est pas perdue. Le cinquième rouleau de papyrus raconte l'histoire de la lutte ultime entre le bien et le mal pour le cœur de chaque être humain. Tout comme le diable régnait déjà à la surface, un enfant viendrait bel et bien, animé d'une passion et d'un amour pour le cœur de chaque être humain. »
Je l'ai regardé sans crainte, comme si je pouvais le corriger : « Il y aurait ? Il y aurait ? Je le connais ! Depuis sa naissance. J'ai vu comment des anges, une étoile et trois rois mages lui ont rendu hommage, je connais sa mère, avant-hier encore, j'étais assise chez les voisins avec son frère à parler de ses miracles d'enfant, je ne comprends pas ce que j'ai fait pour mériter ça, mais je l'aime énormément. » Je l'ai regardé dans les

yeux, mais il détourna doucement le regard vers le côté, où un couple lavait ses enfants tout en jouant de l'autre côté de la rivière, et il parla presque timidement : « J'aime tous les hommes, Marie-Madeleine. »

Nous restâmes tous deux silencieux et regardâmes ensemble, captivés, le spectacle qui se déroulait de l'autre côté : les enfants jouant ensemble, riant, faisant les fous, les parents heureux, c'était simple mais extrêmement précieux.
Jésus, l'enfant du roi dans le nouveau monde, songea à voix haute : « Quiconque ne deviendra pas comme un enfant n'entrera pas dans le Royaume de mon Père, et ce royaume[52] d'amour est en toi, il est immortel et agit comme un miroir, honnête et sévère, mais surtout si plein d'amour que Belial n'a plus aucune emprise sur ce qui se passe. »

Je comprenais désormais parfaitement. Ce n'est qu'avec confiance et amour pour mon prochain que je peux atteindre la mer, et une fois que j'atteins la mer, je suis comme la mer. Tout comme Marie l'est déjà.

Il se leva et me tendit la main : « La nuit tombe. » Je l'ai serré dans mes bras un instant, comme un enfant serre ses parents dans ses bras. Au même moment, une pluie fine s'est mise à tomber. Il a levé la tête vers le ciel et a savouré les gouttes de pluie, tendant les mains pour les recueillir dans ses deux

[52] Ce « royaume d'amour en nous » représente la grâce divine qui est potentiellement présente en chaque être humain et qui nous

attend.

paumes et, les gouttes dans les mains, il entra prudemment dans la rivière, les offrit à la rivière et les regarda partir pour leur voyage vers la mer infinie. Je l'imitai, une profonde émotion m'envahit et une larme se mêla aux gouttes de pluie, et je sentis que le bonheur et l'amour peuvent aussi faire doucement mal. Une douce douleur pour faire sentir à l'homme que cela reste une mission et que l'homme ne détermine pas ce qu'est ou n'est pas la mer. Il m'a semblé que ce ne serait pas une mauvaise idée d'en parler avec Maria, goutte de la mer.
« Puis-je parler de tout cela avec ta mère ? » «
Bien sûr, ce n'est pas une nouveauté pour elle.
»

Tout ce qui s'est passé cet après-midi-là était d'une telle simplicité, d'une telle intensité et d'une telle sagesse que j'en ai encore la chair de poule aujourd'hui ; cette journée au bord de cette petite rivière a marqué un tournant dans ma vie. Mais je ne parviens toujours pas à comprendre pourquoi, au même moment, une peur m'a envahi, balayant d'un seul coup toute cette sérénité. Je ne pouvais pas le taire et mes yeux effrayés se mirent à parler : « Zacharie a été assassiné, Jean-Baptiste a été assassiné, n'as-tu donc pas peur ? J'espère qu'au moins ton père t'épargnera… », résonnait-il avec désespoir. C'était aussi du pur désespoir, et le désespoir est rarement un bon conseiller. « Mon Père ne tue ni homme, ni animal, ni insecte », répondit-il d'un ton sévère, « seul Belial tue. Dans l'Ancien Monde, Yahvé semble être un dieu punitif et vengeur, mon Père, au contraire, ne fait que donner la vie et ne tue pas. Au contraire ?

Il compatit à la souffrance de l'homme. Les gouttes de pluie sont aussi Ses larmes. »
« Pardonne-moi, c'est stupide, n'est-ce pas ? Car je ne connais pas ton père. Ton père n'est-il donc pas Yahvé ? »
« Mon nom, *Jésus,* signifie « Yahvé qui sauve » et non « Yahvé qui tue ». Le vrai Yahvé, c'est le Père, le Fils et l'Esprit, mais nous ne sommes pas le Yahvé inspiré par Belial ! Je suis le fils du Père et de Marie. Je redonne la vie aux morts. » Il insista fortement là-dessus pour être sûr que je n'en douterais plus jamais et me regarda intensément.
« Mais y a-t-il donc deux Yahvé ? » Je suis devenu complètement confus.
« Il existe un Belial qui se fait passer pour Yahvé. De nombreux conteurs malhonnêtes, puis plus tard des écrivains, manipulés par Belial, ont abusé du nom de Yahvé dès le premier récit de la création avec Adam et Ève. Le plus grand triomphe de Belial fut de trouver, à un moment crucial pour lui, un complice humain masculin et un leader influent sur Terre qui manipula ce récit au sein de l'humanité afin d'opprimer la femme en la chargeant désormais de toute la culpabilité. Belial a détourné le récit de l'Éden de mon Père. La version remaniée par Belial s'est répandue à une vitesse fulgurante, en particulier parmi un peuple extrêmement vulnérable en exil, où des hommes impuissants et profondément déçus saisissaient la moindre occasion de pouvoir à nouveau régner sans partage sur la femme. En substance,

Il s'agissait de la jalousie de l'homme face à la capacité de la femme à mettre des enfants au monde, alors que l'homme était traité comme un esclave par les Égyptiens, se sentait profondément humilié et devait en outre admirer la femme pour ce dont aucun démon ne pouvait la priver : donner la vie. Le but de Belial était clair et mortel : l'égalité entre l'homme et la femme en Éden devait être brisée et l'homme devait régner sur la femme. Elle devait être soumise à son mari, car elle était la coupable de la chute de l'homme selon le faux récit de l'Éden et resterait coupable jusqu'à la fin des temps. Belial y ajouta quelque chose que personne n'osait même plus remettre en question depuis lors : Caïn eut des enfants sans femme. L'humanité tout entière allait désormais accepter cela sans broncher, sans le moindre doute ; mieux encore : elle n'osait pas s'en prendre à cela, car le récit de l'Éden était devenu « sacré ». C'était une plaisanterie de Belial, et Belial était au sommet de son art : se moquer ouvertement de l'humanité en face de sa stupidité et s'en tirer en se glorifiant, siècle après siècle. L'histoire manipulée d'Éden fut immédiatement déclarée sacrée par les premiers prêtres, des prêtres masculins bien sûr, et les femmes pouvaient déjà s'estimer heureuses de pouvoir mettre au monde leurs enfants dans l'espoir qu'il y ait beaucoup de garçons parmi eux. Ce fut une fête de l'orgueil : l'homme perdit sa bienveillance et la femme perdit sa voix. Il n'y eut que quelques prophètes dans l'ancien monde pour avertir l'humanité de la venue d'un Sauveur qui

les délivrerait de l'esclavage de Belial, alors que Belial faisait croire au peuple exilé qu'il s'agissait de le libérer de son esclavage physique en Égypte. Même Moïse, avec les meilleures intentions du monde, était aveuglé. Sois rassurée, Marie-Madeleine, le Yahvé tel qu'il a été présenté aux hommes par Belial n'est pas mon Père. Mon Père est l'Amour et ne tue ni Égyptien ni Juif. Mon Père a le pouvoir de tuer Belial, mais le véritable Amour ne veut pas agir contre le véritable Amour. Au contraire, mon Père attend toujours Belial, Son fils perdu. »

Je fus à la fois effrayée et réjouie : j'étais une femme et combien de fois avais-je dû sentir que mes petits frères avaient la priorité en tout. Zacharie et Joseph étaient justes dans leur comportement envers les femmes, mais au marché, c'était souvent différent : lorsqu'un homme arrivait à un étal, il était toujours servi en premier, à moins qu'il ne me cède lui-même la priorité. Plus on était belle, plus c'était facile. Il me regarda en souriant et me demanda : « Pourquoi penses-tu que je ne suis pas une fille de mon Père ici sur terre ? En tant que femme, on ne m'accepterait pas comme Sauveur et je serais immédiatement lapidée. »

Je me suis demandé : « Est-ce cela que tu entendais par la force négative de l'ignorance ? Qu'à l'heure actuelle, aucun homme ni aucune femme ne se rend compte que l'histoire d'Éden a été falsifiée, et que l'homme porte autant de responsabilité que la femme dans leur expulsion d'Éden ? »

« Exactement, ni l'homme ni la femme ne se rendent compte que l'histoire actuelle est fausse. Ainsi, le triomphe de Belial est total. Belial s'est déguisé en Yahvé d'Amour pour faire de la femme, dans l'histoire manipulée de la création de l'Éden, l'esclave de son mari. Depuis des milliers d'années, l'homme se vautre dans l'innocence en rejetant éternellement la faute sur sa conscience, afin de régner sur elle. Il n'y a pas de plus grand danger qu'une religion qui ne œuvre pas pour l'amour pur et l'égalité de son prochain. Belial voulait mutiler fondamentalement la création de mon Père, et il y est parvenu. »
J'étais bouleversé : « Je vois là un terrible abus envers la femme, mais aussi un abus envers le véritable amour de Dieu. Cela me met vraiment en colère : tant de siècles de misère, tant de souffrance, c'est ça, l'esclavage ! » « Ta réaction actuelle est tout à fait inappropriée : la colère ne t'aide pas, au contraire, elle paralyse ton amour, et l'amour est justement la raison de ton existence. Tu détruis ce qu'il y a de plus important en toi. Cela aussi fait partie du plan de Belial : que si le plan aboutissait, la femme en viendrait à ses fins avec l'homme. C'est pourquoi mon Père est intervenu de manière à ce que ce plan de Belial échoue lui aussi et que l'égalité entre l'homme et la femme soit rétablie de manière juste et pure. Cette ignorance doit être comblée par l'amour et le respect mutuel. »

Il y eut un moment de silence entre nous deux et j'eus besoin de temps pour laisser tout cela décanter. Jésus avait raison : en fin de compte

L'homme d'aujourd'hui n'était lui aussi qu'une victime innocente qui n'avait jamais rien demandé de tout cela. D'un autre côté, il était juste que l'homme prenne des mesures, accepte l'égalité et ses devoirs, et cesse au moins de se comporter comme s'il était supérieur ou comme s'il y avait une fausse égalité. Jésus a lu dans mes pensées : « Il ne s'agit pas d'opposer la femme à l'homme. Nous devons à tout prix veiller à ce que Belial ne puisse pas abuser à nouveau de ces corrections. L'homme doit retrouver la femme et la femme doit retrouver l'homme, comme ils vivaient en Éden en formant une seule entité. »
Pourtant, cela me semblait un peu trop lent dans ce cas-là. « Je voudrais devenir dès que possible un homme nouveau, tel que tu es, et tel que l'est Jean-Baptiste. » Son regard s'adoucit à nouveau : « Tu es déjà un homme nouveau, car tu as été baptisé par Jean-Baptiste, Marie-Madeleine, fille de Lott et de Lévi : ton nom est inscrit pour toujours dans la paume de la main de mon Père. Il te reste seulement à te débarrasser de ton ancien vêtement en acquérant davantage de discernement, et ce n'est qu'ensuite que tu pourras te faire tailler ton nouveau vêtement, pas à pas. Mais je te le dis dès maintenant : tu es sur la bonne voie, ne doute pas, n'hésite pas, n'aie pas peur, aie confiance et tombe avec passion, telle une goutte de pluie, de très haut, du nuage à la flaque, du ruisseau à la rivière, n'aie pas peur des chutes d'eau, tombe et repose-toi un instant dans un lac, mais ne doute pas : continue ton voyage, car la récompense est grande et laisse-toi accueillir avec des millions de gouttes, comme des enfants, dans une mer de Paix

« et le Silence, pour que tous ne fassent qu'un dans la mer, et deviennent ainsi la mer. »
J'avais l'impression d'être à nouveau baptisé par lui dans une petite flaque. Cela ne me dérangeait pas de ne me trouver plus que dans une petite flaque, car j'étais déterminé à devenir la mer. Cela m'amena merveilleusement à ma question suivante, et je ne ressentais plus aucune crainte de poser des questions, qu'elles soient stupides ou non.
« D'où venaient donc soudainement cette colère et ce désespoir qui m'envahissaient, Jésus ? S'agit-il de péchés ? » demandai-je, sans désespoir désormais, car je sentais désormais qu'apprendre de ses échecs pouvait être extrêmement salutaire.
« Ta question montre à quel point tu as déjà progressé, chère Marie-Madeleine. Les péchés n'existent pas tant que tu répares toi-même tes erreurs en reconnaissant que tu avais tort envers toi-même, et que tu ne cherches pas d'excuses en dehors de toi. J'insiste sur le mot « toi-même ». L'ennemi se trouve en l'homme et non en dehors de l'homme, tout comme je suis en toi, mais nous en reparlerons plus tard. Le mal n'existe pas en tant que tel. Le péché n'est que le déni du bien en toi par toi-même. Un autre être humain n'en est pas ou n'en a jamais la responsabilité et, par conséquent, tu ne dois pas le désigner comme ton ennemi ni le traiter comme tel. L'amour ne juge que de lui-même et pour lui-même, et non d'autrui. Tu n'es ton ennemi que pour toi-même. Un être d'amour voit en chaque être humain l'amour et rien d'autre, il ne connaît pas de « oui, mais ». La responsabilité des actes contraires à l'amour n'existe pas et appartient aux êtres humains, mais pas à

l'amour, tout comme mon Père et désormais aussi ma mère sont entièrement faits d'amour. Je suis le fils et, en tant que fils, je dois moi aussi apprendre. Je ne peux accomplir les miracles qui m'ont été accordés qu'au moment où je ne fais qu'un avec mon Père. Je n'ai pas ce pouvoir à moi seul, je ne l'obtiens apparemment que lorsque nous ne faisons qu'un tous les trois : le Père, l'Esprit et le Fils. J'ai appris à sentir si, à ce moment-là, je suis capable de rendre ou non la vie à un homme, de guérir les gens de leurs maladies, de rendre la vue aux aveugles, de faire se lever les paralytiques. Le sentiment le plus important à cet égard est l'humilité ; je dois être le serviteur du Seigneur et non le Seigneur, tout comme ma mère devait être la servante du Seigneur. Tout comme mon Père veut être un serviteur pour chaque être humain qui le reconnaît comme Père.

Demain, je t'enseignerai les quatre fondements du mal en chaque être humain : la colère, l'ignorance, les ténèbres et le désir ; chacun avec ses faux raisonnements : réfléchis-y ce soir dans ton lit et essaie de démasquer leurs faux raisonnements… Tu sais déjà l'essentiel sur l'ignorance. C'est un processus d'apprentissage, mais tout ira bien pour toi. Savoure la nuit les yeux fermés et observe l'esprit ouvert. »

« Je ne veux pas corriger un raisonnement erroné par un autre raisonnement tout aussi erroné, cela m'effraie. Comment sortir de ce cercle vicieux ? »

« Demande-le-moi et prie ainsi : “Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, je fais cela en Ton nom, mais je T’en prie, corrige-moi[53] si je me trompe.” »
J'ai acquiescé, soulagé.
Nous sommes rentrés à la maison… et je me suis couché très tôt pour laisser à Marie et à Jésus l’occasion de se parler.
Je fermai les yeux et laissai ses paroles résonner dans ma tête : la colère, l’ignorance, les ténèbres et la convoitise ; chacune avec ses faux raisonnements… et corrige-moi si je me trompe…

Marie

J'ai tout de suite remarqué une différence entre la façon dont Marie-Madeleine partait le matin avec Jésus et celle dont elle rentrait le soir. Une sérénité s'était installée en elle. « As-tu pu lui parler du cinquième rouleau de papyrus ? »
« Je lui ai expliqué le contexte et elle est prête à l’entendre de ta bouche, mais attends encore un peu que je reprenne la route avec Jean. Elle est forte et peut le supporter. Demain, je repars avec elle pour continuer à l’instruire. Elle est intelligente et avide d’apprendre, et a tout ce qu’il faut pour enseigner elle-même plus tard. Je ne te laisse pas trop seul ? »
« Non, pas du tout. Je ne suis pas seule. Viens voir mon métier à tisser… »

[53] Cette sagesse vient de l’Église orthodoxe.

Mon fils s'écria : « Hénoch ! Magnifique ! » Il embrassa le bout de ses doigts et caressa respectueusement la tête de l'ange… et aussitôt, une larme jaillit de son œil droit, qui s'assécha immédiatement dans le tissu de laine et adoucit la couleur. Je me penchai et embrassai la larme. Mon fils m'enlaça, joue contre joue, et nos cœurs ne firent plus qu'un. Je fermai les yeux et il ferma les siens. Le temps nous était clément et ne se pressait pas de commencer une nouvelle journée. Tels deux statues enlacées, nous ne fîmes plus qu'un, une seule image d'amour. Je le portais et il me portait, et aucun de nous deux ne se fatiguait. Rien ne me traversait l'esprit. Nous formions un seul royaume d'amour. La mère portait l'enfant et l'enfant portait la mère.
Ce n'est qu'aux premières lueurs de l'aube que nous nous sommes délicatement lâchés l'un l'autre et avons commencé la journée en buvant du thé ensemble. Nous ne ressentions aucun manque de sommeil.

Marie-Madeleine entra et Jésus et moi nous sommes immédiatement regardés. Je me suis levée et lui ai tout de suite préparé une tasse de thé au gingembre. Peu après, ils sont tous deux sortis et je me suis assise derrière mon métier à tisser. La bobine dirigeait les fils d'élon en chants célestes.

Marie-Madeleine

Mon lit était en désordre à force de m'être tourné et retourné. La journée d'hier était si belle, trop belle pour commencer une nouvelle journée. La peur, la peur de tout perdre à nouveau. Je n'arrivais pas à faire mes devoirs sur les quatre pouvoirs. Tout à coup, je ne maîtrisais plus rien. Plus je voulais m'y accrocher, plus cela m'échappait entre les doigts. Hier, j'étais absolument certaine que je ne pourrais plus jamais rien perdre, que ma nouvelle vie commençait. Mais c'est la peur qui a pris le dessus : et si, dans les jours à venir, Jésus poursuivait sa mission dans le monde et que je ne pouvais plus lui poser de questions ? Hier, j'avais pu contempler la beauté du monde comme une goutte de pluie tombant du plus haut des cieux et, pendant ma chute, entendre le vent chanter son chant de bienvenue, au plus profond de mon esprit. J'ai été doucement rattrapée par une feuille de chèvrefeuille qui se balançait, m'offrant son parfum et me laissant glisser doucement vers le bas. Là, j'ai été accueillie en grande pompe dans un ruisseau incroyablement mignon, où de minuscules insectes se sentaient comme chez eux, comme dans un lac. Même si je le voulais de tout mon cœur, mon âme ne pourrait jamais faire partie de la mer divine.

Je me suis levée et je me suis assise à la table de la cuisine, et c'était comme si je ne voyais personne. Je ne voyais que deux silhouettes immobiles, « inconnues », , qui se profilaient devant moi. Je restais dans

Je me sentais comme dans un no man's land, les yeux rivés sur une tasse de thé. La certitude d'hier semblait s'être envolée. Seule cette tasse de thé posée là me rassurait encore. Je suppliais les larmes de venir, mais elles ne venaient pas. Quelque chose en moi avait érigé un barrage, et je n'avais réussi à faire couler qu'un petit ruisseau.

Jésus m'a parlé doucement en présence de sa mère : « Souviens-toi de cela toute ta vie : je suis en toi, je suis comme un enfant en toi. On n'atteint la mer qu'à petits pas, on apprend pas à pas. Chaque fois que tu tombes, tu dois te préparer à ta prochaine chute, ainsi ton Nous[54] grandit à chaque fois et ton âme s'élève toujours plus haut sur son chemin vers mon Père. Toujours deux pas en avant pour un pas en arrière, et ainsi de suite. Cela demande du courage à chaque fois, Marie-Madeleine. Chaque jour est un nouveau départ. » Et il prit la tasse de thé qui m'était destinée et me la tendit. Je pris une gorgée. Sa voix chaleureuse fit des merveilles. Je pris une autre gorgée, respirai profondément et fermai les yeux : « Je me sens comme prisonnière d'un corps matériel et quand je mourrai, tout disparaîtra. Pouvons-nous, nous, simples mortels, devenir des enfants de Dieu comme toi ?

---

[54] L'homme gnostique (gnosis = connaissance par la révélation) est un homme en quête dont *le Nous* (la faculté de connaître) est convaincu qu'il n'appartient pas au monde mais à Dieu, mais dont l'âme (psyché) est en même temps retenue, sur le chemin menant à sa destinée divine, par quatre forces : l'ignorance, le désir, la colère et les ténèbres. Dans les paragraphes suivants, je donne pour chaque force un petit exemple sous forme de questions-réponses entre Marie-Madeleine et Jésus. Je commence par l'ignorance.

« Es-tu son fils ? J'ai l'impression que je ne pourrai jamais devenir une enfant de Dieu comme tu es son enfant. »
Jésus répondit : « Pense au vieux roi dans l'histoire de l'Enfant du Roi, comment il s'était égaré loin et devait retrouver son chemin pour redécouvrir l'enfant en lui. Son enfant était pourtant toujours en lui, tout comme je suis toujours en toi. »
Je continuai les yeux fermés et j'étais heureux de ne pas avoir à les ouvrir, car j'avais profondément honte de ce qui suivit : « Je suis jaloux parce que je ne suis pas d'origine divine comme toi. Je t'envie. Il me semble plus facile d'être un dieu qu'un être humain. Pourquoi ne pouvons-nous pas tous être des dieux ? » J'avais honte pendant cette tirade, mais je devais choisir : être hypocrite ou honnête.
Jésus répondit : « La jalousie est mortelle pour l'amour dont tu es issue et qui t'attend avec amour. Tu es déjà d'origine divine, Marie-Madeleine. Aime-toi toi-même, aime ton prochain, aime ton cœur et ton âme, car cet amour te précède dans la réunion avec l'amour divin. Chaque être humain a en lui tout ce qu'il faut pour atteindre la grâce divine. »
Je me sentais encore plus rebelle : « Je suis en colère, très en colère, car pour l'instant, je ne reçois aucune preuve ni aucun soutien me permettant de croire que j'ai une âme capable de s'élever jusqu'à Dieu. Est-ce donc cela, l'amour, de laisser un être humain se débattre ainsi et souffrir ? »

Jésus répondit : « Ne te laisse pas asservir par ton esprit. La goutte de pluie ne réfléchit pas, elle tombe. Je suis en toi, et suis-moi sur le chemin qui mène au Père. Aie confiance. Je suis le chemin et je me tiens ici pour toi : utilise-moi, mais utilise ta colère uniquement contre ta colère. Ta colère ne doit servir qu'à combattre ta colère. » Je fus surpris par la véhémence de ses paroles, dans lesquelles je devinais une immense inquiétude et un immense amour pour moi. J'en fus touché et cela me fit l'effet d'un baume apaisant sur une plaie ouverte. Je poursuivis : « Je voulais juste dire que lorsque je mourrai, il ne restera plus que les ténèbres, qui ne pourront plus rien montrer ni enseigner à mon âme, si tant est qu'une âme existe. C'est ce que je voulais dire, mais je sens déjà moi-même que ce n'est pas vrai, que c'est un piège, car vous êtes toujours en moi, mort ou vivant. » Je sanglotai : « Puis-je ouvrir les yeux, s'il vous plaît ? »
Jésus m'a prise dans ses bras et m'a serrée contre lui tout en me murmurant doucement à l'oreille : « Garde les yeux fermés encore un instant, Marie-Madeleine. Je veux t'apprendre à voir sans tes yeux. Tu ne me vois pas pour l'instant, mais tu sais avec certitude que je suis près de toi parce que tu me sens. Tu ne peux pas faire autrement que de me sentir. Je vais te lâcher un instant et je ne ferai qu'un petit pas en arrière. » Et il me lâcha et resta silencieux un instant. « Tu es certaine que je suis toujours là, même si tu ne me vois pas. Formule maintenant une question sans la prononcer et attends, les yeux fermés. » Et il se tut, et je restai là, les yeux toujours fermés. Je n'entendais plus rien autour de moi, pas même Marie. Étais-je encore dans la maison de Marie ? Cela dura un moment. Ah oui, j'étais très curieuse de savoir comment

allaient

Rebecca et Hannah. Cela n'en finissait pas et je me suis assise un instant par terre, les yeux toujours fermés. J'attendais. J'ai cru entendre une porte s'ouvrir et des bruits de pas, puis j'ai senti qu'il venait s'asseoir à côté de moi. « Ouvre les yeux, Marie-Madeleine. J'ai quelque chose pour toi. » J'ai ouvert les yeux et j'ai dû m'habituer à la lumière. J'ai vu que Marie était toujours assise à table. Il a attendu un instant et m'a d'abord montré une longue mèche de cheveux brun foncé de Rebecca, puis une belle mèche blonde d'Hannah et enfin, oui, une mèche de cheveux noirs. Je me suis jetée à son cou ! Peu m'importait qu'il apprécie ou non. J'étais aux anges. Jésus et Marie ont ri. « Rebecca a-t-elle rencontré un homme ? »

« L'homme s'appelle Samuel 55 anset ils attendent un enfant. » Il a attendu un instant que je me sois un peu calmée, puis m'a ramenée à la leçon : « Ce n'est que si tu as confiance en moi que je pourrai être la lumière dans tes ténèbres. Je connais ton âme et ton âme me reconnaîtra dans l'obscurité, mais elle ne pourra pas me suivre sans difficulté. C'est uniquement parce que tu as persévéré en gardant les yeux fermés avec confiance, comme je te l'avais demandé, que j'ai pu répondre à ta question. L'obscurité implore la confiance afin de pouvoir devenir lumière. Tout être humain connaît la lumière du soleil, de jour comme de nuit. Personne n'a besoin d'en douter. L'obscurité spirituelle et la lumière ne sont pas différentes. La confiance en mon amour pour l'être humain, c'est le soleil. La méfiance envers mon amour, c'est l'obscurité. L'obscurité

[55] *Samuel* signifie « Dieu a exaucé ».

Le mal se dissimule. Les ténèbres sont la moins agressive des quatre forces opposées, mais c'est justement pour cela qu'elles sont les plus difficiles à discerner. Les ténèbres attendent patiemment une nuit où la lune est cachée. Mais tu le savais déjà, lors de nos précédentes conversations, que je peux lire dans tes pensées, et pourtant tu ne me croyais pas sur parole. Un jour, tu auras la tâche extrêmement difficile de transmettre tout cela à d'autres personnes en quête de vérité. »
Sa voix douce perça les dernières ténèbres. Mes yeux spirituels s'ouvrirent et ma goutte de pluie tomba dans une rivière.
Maria se leva et demanda doucement : « Tu veux encore un peu de thé ? » Elle n'attendit pas de réponse et se servit déjà. « Un peu de sucre ? J'ai aussi quelque chose de bon. » Rien ne semblait avoir changé chez elle. Je réalisai soudain à quel point elle était spirituellement bien au-dessus de moi, tout en restant si modeste et si gentille à mon égard. Marie vivait ainsi depuis son enfance et maîtrisait les quatre obstacles sans même y penser. Qu'avais-je fait pour mériter de pouvoir rester si près d'eux ? Je riais déjà intérieurement de cette pensée erronée et sombre, je regardai Jésus et il me fit un clin d'œil en souriant : « Je l'ai bien vu ». Au bout d'un moment, Jésus se leva : « Viens, nous allons faire une petite promenade dans le village. » Il embrassa sa mère et nous quittâmes la maison ensemble. Marie m'a suivi un instant, m'a pris dans ses bras et m'a murmuré : « Merci pour ton amour », puis elle est repartie. J'étais cloué sur place : une personne qui est elle-même amour en tout peut-elle être plus humble encore ? Bien plus tard,

: l'humilité sincère est au cœur du véritable amour.
Nous avons croisé les premiers voisins et, avant même de nous en rendre compte, tout le quartier s'était rassemblé autour de nous. La renommée de Jésus était impossible à cacher à Nazareth. On nous a posé une multitude de questions et beaucoup de gens pensaient que nous étions en couple, même si j'avais l'air bien plus âgé que ce trentenaire, mais pour être honnête, je dois avouer qu'à quarante ans bien sonnés, je n'étais pas si mal non plus. Cela flattait ma vanité, mais je balayais tout cela d'un revers de main avec humour : « À Magdala, il y a un bon charlatan. »
Jésus et moi avons simplement continué notre chemin. Nous sommes passés devant la maison d'Annas, qui était décédé entre-temps, mais où vivait désormais son fils Ethan avec sa femme et ses enfants. Ethan est sorti : « Bonjour Jésus, je tiens à m'excuser encore une fois pour ce que j'ai fait à l'époque, en gaspillant ainsi cette eau précieuse dans le jardin de mon père, et oui, ça m'a bien fait peur quand tu m'as transformé en buisson. Je dis encore aujourd'hui à mes enfants, quand ils sont méchants, que je vais te chercher, mais tu es là maintenant… » Soudain, ses quatre enfants se précipitèrent derrière lui en gloussant timidement. Jésus s'accroupit devant eux et ils se jetèrent tous en même temps autour de son cou et sur son dos, tirant sur ses bras et ses jambes. C'était des chatouilles, des rires, des tiraillements d'oreilles, des cris, « aïe ! », « non ! », des grimaces, « arrête ! », des tiraillements de barbe, des gloussements. Ethan et moi étions épuisés par le

Rires : l'enfant du roi en pleine situation d'urgence ! Jésus survécut de justesse à l'attentat et Ethan l'enlaça : « Voilà ma revanche pour ton buisson, mon cher ami. » Nous avons continué notre chemin. Deux ruelles plus loin, il s'est soudain arrêté devant une maison et a levé les yeux vers le haut du toit. « C'est ici qu'habitait… », a-t-il commencé, mais la porte s'est déjà ouverte : « Jésus ! Mon meilleur ami ! Quelle surprise ! » Plus rien ne me surprenait. « Marie-Madeleine, voici Zeno[56] , l'un de mes meilleurs amis », dit-il en me faisant un clin d'œil ostentatoire. Zeno protesta : « Meilleurs ? Mon « tout meilleur » ami, oui ! Je lui dois la vie ! » Et Zeno se mit aussitôt à m'expliquer que, enfant, il était tombé du toit et était mort, et que Jésus l'avait ramené à la vie en jouant avec lui. Zeno me regarda, puis regarda à nouveau Jésus : « Vous allez vous marier ? Je vous souhaite à tous les deux au moins autant de bonheur que j'en ai. » Et il fit allusion à sa femme et à ses adorables enfants. Jésus répondit : « Je suis marié, si l'on peut dire, avec chaque être humain, Zeno. J'aime tous les hommes. » Zeno s'agenouilla devant lui et lui demanda de bénir sa famille. Les enfants et la femme de Zeno suivirent son exemple et Jésus posa la main sur la tête de chacun d'entre eux, les appelant par leur nom. Je regardais, ému, et m'agenouillai à mon tour devant lui. Il m'aida ensuite à me relever et murmura : « Allons à la rivière. » Ses bénédictions provoquèrent cependant une réaction en chaîne dans le village : de nombreuses personnes suivirent le

[56] Tiré également des mêmes écrits apocryphes.

Exemple tiré de la famille de Zénon. Cela m'a profondément marqué et a grandement renforcé ma foi : « Il est véritablement le Fils de Dieu. » Plus tard, j'ai appris que son quartier lui était très attaché, mais pas le reste de la petite ville, où l'on voulait même le chasser à cause de propos tenus à la synagogue lorsqu'il était plus jeune. Il n'y a pas de « prophète » dans son propre pays.
Il nous a fallu un certain temps avant d'arriver au bord de la rivière. Une fois arrivés, les gens nous ont témoigné du respect pour nous laisser en paix. Nous étions à nouveau seuls.
« Puis-je te poser une question ? » C'était selon moi la meilleure question pour commencer, car mon respect et mon amour pour lui grandissaient de jour en jour après tout ce que j'avais déjà pu voir et apprendre.
Il m'a regardé et a acquiescé.
« On parle toujours de l'esprit, mais qu'en est-il du corps ? Je suis une femme, j'ai été créée pour porter des enfants. Si je n'ai pas d'enfant, est-ce que j'ai échoué ? »
« Pour répondre à cette question, il faut revenir à l'histoire d'Éden. La version qu'en a donnée Belial était très habilement construite en ce sens qu'elle confirmait l'image de Yahvé faisant naître la femme comme une entité à part entière à partir de la chair de l'homme : d'une part, c'est une magnifique image d'unité, d'égalité et d'amour réciproque indestructible ; d'autre part, l'homme devrait alors assumer sa part de responsabilité dans la faute de la femme et prendre sa défense, celle de son égale, car une faute entre deux égaux est immédiatement une faute partagée à parts égales. Et

C'est précisément ce que le rusé Belial empêche dans sa version de l'histoire de mon Père, car ainsi, l'homme ne peut plus continuer à être considéré comme la victime de la faute de la femme au cours des siècles suivants. De ce fait, la femme est condamnée à subir éternellement sa punition, les reproches et l'oppression, et elle est ainsi réduite à n'être qu'un utérus pour porter des enfants. Puis Belial s'envoie vers eux sous les traits d'un Yahvé déguisé en agneau et les chasse sans pitié, d'une manière totalement indigne d'un Dieu d'amour, hors de l'Éden paradisiaque. Ainsi, Belial confère à l'homme, en apparence innocent, le rôle de victime pour l'éternité, en raison de la faute irréparable de sa femme stupide, et l'homme la considère alors comme sa propriété. Voilà pour le récit funeste et déformé de Belial sur l'Éden, qui est encore aujourd'hui consigné comme le récit divin de l'Éden. Le véritable récit divin de l'Éden est tout autre : la Nature[57] dans l'Éden en est la racine pure du bien absolu où le Père partage généreusement sa grâce divine avec sa création, mais tout ce que l'homme pense pouvoir y créer lui-même par des adaptations, des ordonnances, des règles d'honneur et

[57] « La Nature avec sa racine pure » est réellement mentionnée sous ce nom dans l'Évangile de Marie-Madeleine (EvMar 7, 5-8) et trouve sa source dans la doctrine de la stoïcisme de Marc Aurèle et le platonisme. À mon sens, cela revient au même que l'Éden pur du premier livre de la trilogie, deuxième chapitre « Éden » à la page 23. En résumé : la Nature = l'Amour pur avec lequel chaque être humain naît.

La gloire ne mène qu'à la souffrance ou à la confusion. La Nature elle-même finira par tout défaire et tout corriger pour revenir à sa racine, à son pur commencement et à son but premier : l'amour limpide. La Nature considère les fautes commises, consciemment ou inconsciemment, contre l'amour comme un adultère et une trahison. Le péché n'existe pas en soi, mais ne naît que de cet adultère ou de cette trahison du bien. Dans le véritable Éden divin, il n'y avait pas de péché tant que l'Homme et la Femme ne faisaient qu'un dans la racine pure de la Nature. Toute souffrance et toute confusion proviennent de l'antinature, causée par l'homme lui-même. C'est pourquoi je m'adresse aujourd'hui à l'humanité : soyez tous unis de cœur et ne mêlez ce cœur pur à rien : ni règles, ni hiérarchie[58] , ni ruses, ni amour-propre, ni soif de pouvoir, ni trahison, et le péché n'existera pas. Je répète ta question : « Je suis une femme, je suis faite pour porter des enfants. Supposons que je n'aie pas d'enfant, ai-je alors échoué ? » Ma réponse : il n'existe aucune règle qui t'oblige à avoir des enfants ou t'interdise d'en avoir. Il n'y a qu'une seule règle : aimez-vous les uns les autres, quel que soit votre sexe. » Jésus se tut et regarda devant lui

Malgré tout, je me sentais plus proche des erreurs qu'il avait mentionnées que du bien. Apparemment, j'avais fait quelque chose de mal. Pas à cause de lui, mais à cause de moi-même. J'étais

---

[58] Le mot « hiérarchie » vient du grec *hierarchia*, qui signifie littéralement « ordre sacré » ou « domination sacrée ». Il est composé des mots grecs *hieros* (« sacré ») et *archein* (« diriger » ou « régner »), qui, ensemble, désignent une structure divine ou sacrée de pouvoir et d'autorité. La question cruciale est de savoir si ces deux

mots ne constituent pas une contradiction dans les termes.

Désespéré au plus profond de moi, je luttais contre ce sentiment, mais je n'arrivais pas à m'en débarrasser. Je rassemblai tout le courage dont je disposais et commençai : « Puis-je te poser encore une question, une question difficile pour moi… »
« Bien sûr, Marie de Magdala. N'aie pas peur. » J'avais l'impression qu'Il savait déjà ce que j'allais demander. Je me suis donc empressée de lui dire : « Quoi ?… Quoi ?…Que dois-je faire de ce sentiment amoureux ? Je suis très amoureuse de toi. Je pense à toi à chaque seconde, je voudrais être avec toi à chaque instant, je ne peux pas être sans toi, je veux t'embrasser, porter ton enfant, je n'arrive plus à penser clairement. Je pense que n'importe quelle femme tomberait amoureuse de toi. Est-ce que c'est… est-ce que c'est un adultère de l'amour ? Est-ce que c'est de l'amour-propre ? »
Je n'osais pas le regarder dans les yeux, c'était déjà si difficile qu'Il voie dans mon cœur.
« Ton amour pour moi est sincère et c'est donc de l'amour. Tout comme mon amour pour toi est sincère, mais il existe une grande différence de nature entre nous deux. Ta nature purement humaine n'est pas comme ma nature divine. J'essaie de te l'expliquer à partir de ta nature : mon Père est resté soucieux de sa créature et ne serait pas lui-même l'Amour s'il ne tendait pas une aide à l'homme déchu, sinon toute connaissance de l'amour disparaîtrait. Il leur a accordé la capacité de tomber amoureux. La principale caractéristique de l'amour est son amour gratuit et naturel qui ne demande pratiquement aucun effort et semble être garanti pour l'éternité. Cet état de béatitude entre deux êtres libres montre

leur donne un aperçu de l'Éden perdu. Au milieu des nombreuses guerres terribles qui opposent les peuples, l'amour des êtres humains continue souvent de témoigner de l'amour édénique d'autrefois et reste une source de l'instinct de survie nécessaire pour vaincre le mal. Sans cet amour, l'homme ne pouvait pas et ne pourra pas survivre hors de l'Éden. Mais, il y a un mais, l'homme déchu tombe amoureux d'un autre homme déchu et, bien sûr, c'est un cadeau précieux, mais il est très rare que l'homme soit capable de préserver ce cadeau céleste intact, car tôt ou tard, il devient un verbe. Presque tout coup de foudre perd tôt ou tard son caractère évident et doit, à force d'essais et d'erreurs, se réapproprier l'amour, je dirais presque le « réinventer », même si ce mot est impropre, car l'amour n'a jamais été absent. C'est une réplique directe de la chute de l'homme dans l'Éden, que même les plus violents séismes sur terre ne peuvent égaler. Seuls l'homme et la femme du couple amoureux qui cherchent la cause de la perte de leur amour uniquement en eux-mêmes et non chez leur partenaire peuvent survivre à leur tremblement de terre et pérenniser leur amour. »

Il se tut et je me tus, et je me sentis soudain apaisée par cette prise de conscience. Je posai ma tête sur son épaule et sus que je pouvais désormais le faire sans demander, car j'avais appris entre-temps qu'il pouvait lire dans mes pensées, que je comprenais qu'il m'avait déjà donné tout son amour et que je n'avais plus rien à attendre. Je reçus

et, en même temps, cette pensée : je reçois tout son amour, mais qu'ai-je à perdre ? Quelle est la plus grande douleur qu'un être humain puisse ressentir ? Il répondit à la question sans que j'aie besoin de la poser : « La douleur d'avoir perdu un enfant. » Je me tus et me souvins de mes trois petits frères assassinés. Je n'étais plus envahie par des pensées de « soif d'amour » ou de « perte », mais je ressentais un début de paix, la paix dans le silence. C'était comme si je ressentais désormais de l'amour pour lui, telle une femme très âgée n'ayant plus aucun désir d'enfant et ayant vécu avec lui depuis des années. Je me sentais libérée de mon élan amoureux en échange d'un amour non moins pur pour lui. Je le regardai à nouveau et, dans son regard, je vis une lueur qui me fit comprendre qu'il pouvait bel et bien lire dans mes pensées. Je n'avais plus besoin de lui poser la question suivante mot pour mot, et je ne l'ai pas fait, mais pour le lecteur, je ne peux m'empêcher de l'écrire ici : « Jésus, peux-tu donc lire dans les pensées de chaque être humain ? » Il répondit qu'il le pouvait : « Si les gens m'acceptent intérieurement comme le Christ ou le Fils de Dieu, alors Belial est immédiatement absent et plus rien ne fait obstacle. »

Il décida : « Je vais maintenant parler en tant que divinité. J'aime tous les hommes ; même lorsque je perçois les forces diaboliques chez les pharisiens, je les aime car ils sont victimes d'un manque de compréhension et de connaissance des quatre forces : la colère, les ténèbres, l'ignorance et le désir. Oh oui, chaque être humain en porte la responsabilité ultime, mais je suis venu pour

leur montrer qu'ils ne doivent pas suivre ces forces diaboliques, et leur faire comprendre que chaque être humain possède en lui-même le pouvoir de neutraliser ces forces diaboliques. Si je parviens déjà à les aimer en tant que fils de l'homme, en tant que fils de l'homme et de Dieu, comment mon Père purement divin, qui est l'Amour, pourrait-il ne pas ressentir lui-même de l'amour et de la compassion pour tous les descendants d'Adam et Ève déchus ? Je suis envoyé par Lui pour être l'agneau de la Pâque. Telle est ma mission. Chère Marie-Madeleine, n'essaie pas encore de comprendre cela : tout sur terre a son temps. »

À l'époque, je ne comprenais vraiment pas ce que signifiait « l'agneau de la Pâque ». Je ne connaissais pas grand-chose aux rituels juifs. Mon père était un zélote et ma mère, mon frère et mes sœurs ont été assassinés par les Romains ; j'ai été le seul à survivre. Il m'était difficile, voire impossible, d'éprouver de l'affection pour les Romains. Je voulais immédiatement poser une autre question à Jésus, mais il m'a de nouveau devancé : « La différence entre ta nature et ma nature divine, c'est que je ne suis pas seulement né des descendants d'Adam et Ève déchus. Mon Père a attendu des siècles une femme aussi pure qu'Ève d'Éden. Pour lui, c'était comme attendre une goutte d'eau dans l'océan. Le coup de foudre ne m'est pas familier, car j'aime tous les hommes de la même manière. On pourrait dire que je suis amoureux de tous les hommes, mais aucun homme ne peut comprendre cela. Avec toi, je peux en parler ouvertement, comme je pouvais en parler avec ma mère ou avec Joseph, le bienheureux. Mais

« Lorsque je croise des gens dans la rue, je dois m'adapter et parler la langue qu'ils comprennent. Personne ne peut me cacher son for intérieur ni faire semblant, et personne ne peut connaître mon for intérieur, sauf mon Père. » Il regardait devant lui, silencieux, vers l'infini. Mais les mots « à moins que mon Père » m'ont fait sursauter. Et pourquoi pas sa mère ? ai-je pensé, mais je n'ai pas obtenu de réponse de sa part à ce moment-là. Ce n'est que bien plus tard, au pied de la croix, que j'ai compris pourquoi : il voulait encore nous épargner toutes les deux, Marie et moi. Je l'ai accepté à l'époque et je n'ai pas insisté davantage.

« Cette adaptation, comme tu viens de le dire, au langage de l'homme déchu, peut-elle aussi se traduire par des actes ? Je repense maintenant à la façon dont nous, Marie et moi, avons été consternés lorsque nous avons appris que tu avais chassé les marchands du temple. Y avait-il autre chose que de la colère derrière cela ? La colère peut-elle être une expression de l'amour ? »

« Non, cela n'est pas possible et c'est impossible. Cela prouve que moi aussi, je descends en partie de l'homme déchu, malgré le fait que ma mère mène une vie irréprochable dont je peux apprendre tout ce qui est humain. Je peux parler au nom de mon Père, car ce n'était certainement pas ce que mon Père avait en tête.

Pour moi aussi, cela a été un processus de croissance et d'adaptation dans mon double rôle[59]d'être humain au sein d'un fragment de Dieu. Je me souviens, lorsque j'ai chassé de force ces marchands, de la douleur intense que j'ai ressentie au plus profond de moi, une douleur que je n'avais jamais éprouvée auparavant en tant qu'être humain. Mon esprit et mon corps se sont révoltés en moi, sans pitié pour moi-même. À juste titre. Cela montre la véritable nature de mon Père : Lui aussi, qui souffre comme je souffre, continue d'aimer éternellement chaque être humain déchu. Je ne peux accomplir les miracles que j'ai le privilège d'accomplir qu'au moment où je ne fais qu'un avec mon Père. Je n'ai pas ce pouvoir en moi-même ; apparemment, il ne m'est accordé que lorsque mon Père et moi-même ne faisons qu'un dans un seul et même esprit. Depuis mon enfance [60], j'ai appris, à force d'essais et d'erreurs, à sentir si, à ce moment-là, je suis capable de guérir un homme, voire de lui rendre la vie, ou non. Le sentiment le plus important à cet égard est l'humilité : je peux être le serviteur du Père, tout comme ma mère est la servante du Père. Ou comme mon Père veut être le serviteur de chaque être humain qui Le reconnaît avec gratitude comme son Père. Sans le Père, je ne suis rien, et l'être humain n'est rien. J'ai d'ailleurs aussi

---

[59] Malgré la confusion que cette bipolarité semble engendrer, c'est précisément cette caractéristique qui rend le dieu à la fois accessible, humain et divin. Elle nourrit notre intuition et notre nostalgie, qui nous poussent à continuer de chercher l'Éden.

[60] Remarquez à quel point cela semble en totale contradiction avec, par exemple, l'histoire précédente d'Éthan et du buisson dans les évangiles apocryphes. C'est un bel exemple de la façon dont certains miracles peuvent paraître contradictoires si l'on part du principe qu'il

n’y a pas eu d’évolution marquée par des essais et des erreurs.

« n’a jamais contemplé le Saint des Saints lui-même. Et à juste titre. »

La nuit tomba rapidement. Les oiseaux cherchaient où se percher pour la nuit. Et avec le silence, une sérénité s'installa dans le silence. Je repassais dans ma tête ces trois jours où nous avions été très proches l'un de l'autre. Nous nous étions tous deux livrés l’un à l’autre. J’avais obtenu une réponse à tout. Mais une seule question restait en suspens dans mon esprit et j’étais sur le point de la poser lorsque Jésus s’arrêta, s’assit, leva les yeux vers le ciel et commença de lui-même : « Le Roi à l’âme d’enfant revient dans le monde pour sauver le monde et sera crucifié par les hommes. » Je m’interrompis un instant, mais pas par surprise. Son visage noble, baigné dans la lumière dorée de la pleine lune, trahissait son origine royale. Ses yeux admiratifs scrutaient avec ravissement les profondeurs de l’univers. Je caressai doucement du bout des doigts les traits de son visage et lui professai ma profession de foi : « Toi qui possèdes la puissance et la force de l’amour et qui montres l’exemple aux hommes en leur enseignant qu’aucun homme n’a le droit de tuer un ennemi à moins que les forces ennemies ne soient en moi, toi qui es en moi, tu ne peux jamais mourir. » Je lui ai donné un baiser sur le front et n’ai pas eu besoin de larmes, car un adieu entre nous deux ne pouvait jamais exister. Ce serait la dernière conversation profonde entre nous, même si Marie et moi allions continuer à le suivre à distance.

Nous sommes rentrés à la maison et trois ânes, chargés et courbés, attendaient près de la maison. Jean était arrivé !

Marie

J'ai eu un petit sursaut, car j'avais du mal à croire que Jean fût déjà de retour. Il a ri de ma surprise : « Regarde, maman, je suis revenu avec trois champions. Je te les présente : Oz, Uz et Az. Grâce à Dieu, j'ai pu les acheter tout au début de mon voyage auprès d'un marchand de bétail qui se rendait lui aussi à Magdala, ce qui m'a évité de continuer à pied et m'a permis de changer régulièrement d'animal pour arriver rapidement à Magdala. Je te les présente : voici Az, qui n'est pas le plus rapide mais le plus gentil, et c'est lui qui obéit le mieux à une femme aimante, et c'est toi, ma chère mère. Voici Oz, il est fait pour Marie-Madeleine : il a un peu plus de caractère mais il reste tout de même docile. Et Uz est le plus têtu, mais aussi le plus fort, et donc idéal comme bête de somme pour transporter les provisions destinées aux autres apôtres, comme tu peux le voir. » Il voulait me remettre le reste de l'or, mais j'ai refusé : « Aide les pauvres en chemin, Jean. » Un peu plus tard, nous étions à table et Jésus et Marie-Madeleine vinrent s'asseoir avec nous. Jean rendit compte de son voyage à Magdala. Marie-Madeleine posait question après question : où Jean était-il allé exactement, où avait-il dormi, où avait-il mangé. Ils étaient tous mes enfants. Et Djibril était également présent, car j'avais trouvé

un pain près de mon métier à tisser cet après-midi. Jésus fut le premier à se lever et à regagner son lit.
Ce qu'il a fait pour Marie-Madeleine pendant ces trois jours, il l'a fait tout autant pour moi, afin qu'après sa mort, j'aie à mes côtés une véritable amie capable de me comprendre.
Sans mes deux fils bien-aimés, la maison semblerait vide demain, mais elle ne le serait jamais. Maria Magdalena et Djibril étaient toujours là.

Marie-Madeleine

Le matin, sachant que j'allais faire mes adieux à Jean et à Jésus, je ne me sentais pas accablée, bien au contraire : je virevoltais comme un papillon violet et je ne trouvais rien de mieux à faire que de me lever avant l'aube pour tout préparer pour le petit-déjeuner et faire des provisions pour la route, afin que Marie n'ait plus rien à faire et qu'elle ait tout le temps de dire au revoir à Jean et à Jésus. J'ai volontiers emmené les ânes, car ils me rappelaient avec gratitude Lem, Hannah et Rebecca avec son Samuel et le petit bébé à venir. J'avais rassemblé leurs mèches de cheveux pour les conserver dans un petit sac en tissu violet d'Élisabeth. Je l'emportais partout avec moi et chaque soir, j'embrassais le petit sac avant de m'endormir, et je le fais encore aujourd'hui. Je n'avais pas nécessairement besoin de les revoir, car ils étaient toujours avec moi. Tout était prêt, la table était dressée et je suis allée m'asseoir sur le banc dehors pour profiter de la douce ascension du soleil et du concert de bienvenue des petits oiseaux.

Une paix s'était installée en moi depuis nos conversations. La certitude qu'Il ne pouvait jamais s'éloigner de moi, que je pouvais toujours Le trouver en moi et toujours faire appel à Lui, était un sentiment divin. Apprendre à connaître les quatre forces qui devaient être combattues dans leurs moindres facettes était la clé de l'amour, l'amour pour son prochain mais aussi l'amour pour soi-même. Et c'est seulement ainsi que j'ai compris comment, même dans le plus grand désert, je ne pourrais plus jamais me perdre ni ne pas survivre. Je n'avais plus besoin d'un temple de pierre, ni de règles, ni de rituels, ni de grands gestes, à l'exception de ce seul message : vaincs les ténèbres, la colère, le désir et ton ignorance dans tes pensées les plus profondes, et ainsi tu ne connaîtras plus d'ennemi et ton âme deviendra un temple d'amour où Dieu lui-même réside en toi et où chacun de tes semblables qui te rend visite aime séjourner.

J'avais reçu, et désormais, c'était au tour de donner.

Marie-Madeleine

Le lendemain, après que Jésus et Jean furent partis avant l'aube avec les deux ânes et que Marie et moi leur eûmes fait signe de la main, nous nous retrouvâmes pour la première fois seuls à table. Marie vit à quel point j'étais bouleversée par leur départ et je fus surprise qu'elle ne le soit pas autant. Au contraire, elle me servait comme si j'étais au-dessus d'elle, mais ce n'était bien sûr pas le cas : elle semblait immensément heureuse du changement que j'avais subi après trois jours de conversations avec Jésus. Je ne pouvais pas le supporter et je me jetai à ses pieds sur le sol. Elle me releva doucement et m'enlaça maternellement. Je lui murmurai à l'oreille : « Parle-moi de ta vie, comment es-tu devenue si forte ? »

Marie

Je lui ai chuchoté en retour : « Toi, trois jours ; moi, toute ma vie. » J'avais en effet appris dans le Saint des Saints comment le temps y devenait intemporel et comment, seconde après seconde, j'avais entrevu l'éternité qui ne cessait de s'éterniser. Je ne pouvais pas lui en dire plus. Je ne pouvais que le ressentir moi-même, mais je ne pouvais pas l'exprimer avec des mots à mon prochain : chaque mot est trop faible, trop insignifiant. La seule chose que je pouvais dire, c'était qu'elle était sur la bonne voie, et c'est ce que je lui ai dit.

Je l'aimais aussi, même si cela n'apaisait pas sa soif et ne semblait être pour elle qu'une parole de réconfort. Mon fils s'apprêtait à gravir une montagne extrêmement difficile, portant sur ses épaules le fardeau de toute l'humanité, et avant de s'y atteler, il a voulu, en fils attentionné, me désigner une amie de cœur capable de partager ma douleur et de la ressentir véritablement. Marie-Madeleine, aux côtés de Djibril, comme cela allait se révéler plus tard, était en quelque sorte son cadeau d'adieu pour moi, grâce auquel son départ de la terre ne pouvait en aucun cas être perçu par moi comme un désespoir. Mon fils avait levé un coin du voile sur l'ensemble du plan de salut du Père et j'avais à mes côtés quelqu'un qui pouvait comprendre ce peu tout autant que moi. Je repensai soudain à Dismas et Gestas, les deux brigands lors de notre fuite en Égypte, le bon et le mauvais, mais qu'est-ce que le « mauvais » Gestas n'avait peut-être pas vécu dans sa jeunesse ? Je ne pouvais pas, à ce moment-là, faire le lien entre les deux brigands et mes réflexions sur Marie-Madeleine et moi-même. Peut-être que le bon et le mauvais brigand étaient-ils les meilleurs amis l'un de l'autre ?

Marie-Madeleine

Je m'entendis soudain lui raconter ma pensée à voix haute : « Jésus m'a dit calmement qu'il, l'enfant du roi, allait être crucifié. » Marie se contenta d'acquiescer et je poursuivis : « Sa brève déclaration m'apparut comme une étrange évidence. Je réagis

« À peine, car ces derniers jours, il m'est apparu clairement qu'il est en moi, et cette image ne pourra jamais être crucifiée, il ne pourra jamais mourir en moi. » J'étais stupéfaite de moi-même. « D'un autre côté, je ne peux nier que j'ai peur de contempler une chose aussi terrible. » Marie s'approcha de moi, m'enlaça et murmura : « Tu as toi-même donné la réponse à ta question. Il ne peut en effet pas mourir. Souviens-toi de sa naissance miraculeuse, des trois rois mages. Ils en étaient tellement convaincus qu'ils sont venus de si loin pour le chercher. N'oublie jamais d'emporter la myrrhe avec toi. » C'était comme si, à ce moment-là, nous avions scellé ensemble une alliance pour l'éternité afin de suivre chacun notre chemin après la résurrection de Jésus pour témoigner de l'enfant du roi qui ne mourrait jamais. Tout comme les trois rois mages, venus de très loin, avaient rendu hommage à la naissance de l'enfant avant de se séparer, Marie et moi rendrions hommage à la mort de l'enfant partout dans le monde.
Il semblait bien que j'allais devenir un apôtre de Jésus. La myrrhe était prête.

Marie

Au moment du départ de mon fils et de Jean, Jean me demanda comment on pourrait le joindre au mieux lorsque Marie-Madeleine et moi viendrions, et où ils pourraient nous retrouver. « Ne t'inquiète pas, Jean, nous serons là au moment voulu », lui dis-je en lui donnant ma bénédiction. Puis je pris congé de mon fils, je l'embrassai et il me murmura : « À

, mère d'Ashkelon, bientôt ce sera mon tour. » Il me lâcha et sourit doucement pour me rassurer. J'acquiesçai, lui caressai encore une fois les cheveux et lui donnai un baiser. Je me retournai et rejoignis Marie-Madeleine, qui tenait l'âne en laisse tandis que Jean attachait les derniers bagages. Quelques instants plus tard, ils partirent.
Marie-Madeleine et moi les avons regardés s'éloigner jusqu'à ce qu'ils disparaissent de notre vue.

Marie-Madeleine

Le silence régnait ensuite à table. Chacun à sa manière essayait d'accepter cet adieu. Marie se retira à son métier à tisser et moi-même, je faisais semblant de m'occuper, mais en réalité je ne faisais rien. Je ne savais pas quoi faire de moi-même. Jusqu'à ce que, sans m'en rendre compte, je serre convulsivement dans mes mains le petit sac contenant les mèches de cheveux d'Hanna, de Rebecca et aussi de Samuel. Je le regardai. Marie m'observait depuis sa chambre et s'approcha de moi : « Rebecca va bientôt accoucher. Emmène les ânes Oz et Az avec toi pour qu'ils apprennent à te connaître tous les deux. Rebecca aura besoin de toi. Pars sans crainte, tu as le temps et fais confiance à Djibril. Ne te soucie pas de moi : cela me fera du bien d'être seule un moment et Djibril veille sur moi. Je te donnerai un peu d'or pour Rebecca. Et transmets aussi mes salutations à monsieur Lem. » Elle sourit. Je la regardai avec gratitude et sa proposition me sortit de ma morosité. J'acceptai et préparai tout pour le voyage vers Ein Karem. Le

Le lendemain matin, je partis avec les deux ânes, et mon expérience avec Lem allait m'être utile. Je n'avais pas besoin de convenir d'une heure de retour avec Marie. Nous savions tous deux que les anges nourriraient notre intuition lorsque le moment serait venu.

Marie

La maison était à nouveau vide, mais je ne me sentais jamais seul. Les fils électriques chantaient de joie et chassaient mes inquiétudes. Quoi qu'il arrive, c'était le plan de salut de Dieu pour l'humanité, et de quoi aurais-je dû avoir peur ?
Je chantais les psaumes et entendais dans ma tête les prières de Zacharie qui rafraîchissaient ma mémoire avec clarté et netteté, et je m'imaginais à nouveau dans le Saint des Saints. Je n'avais même plus besoin de faire du pain. Djibril n'était jamais loin. Quelle que soit la tempête qui s'abattrait sur moi, j'étais prête.
Qu'il en soit ainsi.

Marie-Madeleine

Oz et Az étaient sellés et nous sommes partis. Je connaissais le chemin comme ma poche, de jour comme de nuit. J'alternais régulièrement les ânes afin de pouvoir les sentir tous les deux et choisir le plus docile, donc le moins têtu, pour Marie. Dès le premier soir, c'était clair : Az serait pour Marie et je l'ai félicité pour ce bon choix. Oz se tenait là comme s'il comprenait tout et semblait déçu et jaloux. Je lui ai chuchoté à l'oreille pour qu'Az n'entende rien : « Oz, tu es mon champion, mais ne le dis pas à Az. » Tous deux étaient désormais satisfaits et ont eu le temps de se servir de nourriture dans l'herbe. Là où il me fallait auparavant au moins huit jours à pied, je le ferais désormais facilement en quatre jours. Demain soir ! Comme j'avais hâte !

Rebecca

Ce matin-là, j'ai trouvé un pain devant ma porte. Je l'ai tout de suite reconnu. Marie-Madeleine m'en avait parlé et il correspondait parfaitement à sa description : le *chi* grec et le *ro* grec dans la croûte, symboles du Sauveur. Je l'ai montré à Samuel, les yeux écarquillés et pleins d'espoir. J'ai tout de suite su ce que j'allais en faire : je me suis allongée sur le lit et j'ai posé le pain sur mon ventre de femme enceinte. Hannah et Samuel se sont allongés à côté de moi. « Notre bébé est béni ! Djibril est là

« Si seulement Marie-Madeleine était là ! » Et le bébé a soudain donné un grand coup de pied. Hannah a ri en voyant que le pain avait du mal à rester en place, et tous les trois, nous avons posé nos mains sur le pain, et le bébé s'est calmé. Mon cher Samuel avait déjà entendu toutes mes histoires merveilleuses et c'était pour lui la première fois qu'il vivait lui-même quelque chose de merveilleux. Même si ce n'était pas tout à fait exact, c'était en fait la deuxième fois, mais la première fois, il n'avait pas pu croire que ce n'était pas une coïncidence.

Samuel

Je suis le fils d'un riche marchand de Massilia[61] et c'était la première fois que mon père m'envoyait tout seul en mission avec des marchandises de grande valeur pour un commerçant de Jéricho. Les Juifs étaient réputés pour leur commerce fiable. Après un long et périlleux voyage en mer, j'ai accosté au port d'Ashdod et j'ai poursuivi ma route avec un lourd chargement de marchandises, tiré par deux buffles. Le soir tombait et, à mi-chemin de ma destination, je suis arrivé à un carrefour et, chose étonnante, j'ai vu sur cette route déserte un vieil homme qui m'a spontanément interpellé : « Où vas-tu, jeune homme ? » « À Jérusalem, puis à Jéricho, bon monsieur », répondis-je poliment. « Je ne veux pas être indiscret, mais je suppose que tu transportes des marchandises de grande valeur ? Dans ce cas, je pense que tu ferais mieux de tourner à droite ici. Il y a quelqu'un qui habite là-bas

[61] Le Marseille d'aujourd'hui

qui est plus riche que quiconque à Jérusalem et qui te donnera bien plus pour tes marchandises que n'importe qui d'autre. Aie confiance, c'est quelqu'un que je connais bien. J'y étais encore ce matin. Dis-lui que Djibril t'a envoyé. » Et il se retourna et disparut dans la nuit. J'hésitai d'abord, mais ma curiosité l'emporta sur l'argent. La pleine lune me permit de poursuivre mon voyage et de suivre la route que l'homme m'avait indiquée. À l'aube, j'aperçus une petite ville dans une vallée et je commençai à douter sérieusement d'avoir fait le bon choix. Je ne voyais ni palais ni grand entrepôt. Je ne voyais qu'au loin, sur mon chemin, au sommet d'une colline, une petite maison où une lumière brillait, et c'est là que j'allais frapper pour demander conseil. Je sentais la colère monter en moi, surtout contre moi-même, et je me sentais trahi par ce « brave homme ». J'arrivai à la petite maison, bien entretenue et accueillante. Je frappai à la porte. La porte s'ouvrit et une femme d'une beauté renversante m'accueillit : « Bienvenue dans la maison natale de Jean-Baptiste. »

Rebecca

Je suis tombée sous le charme de ses beaux yeux sombres et doux dès le premier regard. Nous n'avons pas pu cacher nos sentiments l'un à l'autre très longtemps, et nos sourires réciproques, empreints d'un pur bonheur, suffisaient à nous faire fondre l'un pour l'autre. Je suis soudainement devenue maladroite près du feu, et il s'est montré tout aussi maladroit en attachant ses buffles. Cela nous a fait rire tous les deux, et nous ne savions pas comment nous comporter. C'est alors

Hannah est soudain arrivée en courant : « Oh ! Un papa ! » La glace ne pouvait pas fondre, car il n'y en avait jamais eu.

Samuel

J'étais bouleversée. Tout d'abord par cette femme adorable et son adorable enfant, mais j'étais aussi très impressionnée d'avoir atterri ici, dans la maison natale de Jean-Baptiste. À mon arrivée à Ashdod, on ne parlait que de deux personnes : Jean-Baptiste et Jésus le Sauveur. Et je ne pouvais pas savoir si Rebecca, ici, dans ce lieu lointain, avait déjà appris que Jean-Baptiste avait été décapité. J'étais tout de suite très curieuse de connaître l'histoire de Jean-Baptiste, mais j'étais encore plus curieuse de connaître celle de Rebecca elle-même. Cette maison respirait l'amour, alors que je n'avais connu que la froideur dans le palais de mon père. C'était un cadeau. C'était un don de Dieu, et j'ai appris ce mot cette même nuit. Elle s'étonnait que je puisse comprendre et parler sa langue à merveille. Je lui ai raconté que j'avais déjà accosté à Haïfa à de nombreuses reprises avec mon oncle pour faire du commerce à Magdala, et que j'avais maintenant accosté dans le port d'Ashdod parce qu'il était beaucoup plus proche de Jérusalem, afin de pouvoir poursuivre mon voyage vers Jéricho.

Rebecca

Entre-temps, Hannah était allée se coucher et nous sommes restés à table, à la lueur d'une lampe à huile, à nous raconter nos histoires.

Nous étions partis comme des étrangers, puis nous sommes devenus des compagnons partageant la douleur et la joie, les revers et les moments heureux, et nous nous sommes ainsi rapprochés de plus en plus. Nos différences et nos secrets mutuels se sont évaporés comme de la brume sous le soleil du matin, laissant place à une chaleur, une sécurité et un respect réciproques comme nous n'en avions jamais connus auparavant. À l'aube de cette nuit merveilleuse, je lui ai dit que c'était un cadeau du ciel. Il a froncé les sourcils. « Allez, je t'expliquerai tout ça demain. Va dormir dans mon lit. Je vais rester debout : Hannah va se réveiller. Ne proteste pas, mon cher ami ! » et je lui ai montré mon lit. Je suis restée debout pour Hannah.

Samuel

J'étais amoureux. Je luttais contre le réveil de mes pulsions charnelles. Je brûlais d'envie de l'embrasser, de la caresser. La façon dont elle avait parlé de son enfance, simplement pour raconter, sans chercher à attirer l'attention ni à susciter la pitié. Non, c'était en fait uniquement destiné à glorifier le rôle d'une certaine Marie-Madeleine. Elle aussi avait rencontré un vieil homme sur la glace qui lui avait montré le droit chemin. Et oui, ce vieil homme avait raison, à l'époque comme aujourd'hui. À Massilia, on me déclarerait fou. Et c'est pourquoi je voulais rester ici : loin de l'argent de mon père et de la recherche du profit. Son parfum dans son lit me rappelait la lavande de mon lointain

pays natal. Je n'avais jamais connu un tel silence. Je ne supportais pas de la voir assise là, seule sur une chaise, à attendre Hannah, alors je me suis levé : « Rebecca, viens t'allonger à côté de moi sur ton lit, tout habillée, pour pouvoir accueillir Hannah dès qu'elle arrivera. » Et c'est ainsi que, quelques instants plus tard, nous étions allongés côte à côte, immobiles, laissant le silence graver nos sentiments naissants l'un pour l'autre dans nos cœurs, comme à la plume. Le lendemain, je lui ai posé des questions sur Jean-Baptiste. Je n'avais pas le choix, j'avais besoin d'être sûr de moi et je ne voulais surtout pas qu'on me reproche, à juste titre, d'avoir caché une telle chose. Je n'avais rien à perdre et, à table, j'ai fait le premier pas : « Dans le port d'Ashdod, les rumeurs allaient bon train au sujet de Jean-Baptiste et de Jésus le Nazaréen, et ce n'étaient pas de bonnes nouvelles. » Elle m'a immédiatement regardé, les yeux écarquillés ; il était clair qu'elle ne savait pas encore, et j'ai dit doucement : « Jean-Baptiste a été décapité par Hérode. » Elle se leva brusquement et voulut s'enfuir, mais je la devançai et la serrai contre moi. Elle sanglotait et gémissait, et s'abandonna à moi. Au bout d'un moment, elle se laissa retomber sur sa chaise et Hannah se blottit aussitôt sur ses genoux : « Pourquoi maman pleure ? Papa a fait mal à maman ? » « Mais non, ma chérie, papa est très gentil avec maman. » Et Rebecca me regarda dans les yeux. Je caressai sa joue baignée de larmes et caressai Hannah. Et moi, je pleurai doucement devant tant de beauté sur terre et murmurai à son oreille : « Le vieil homme avait raison. Ah oui, il s'appelait Djibril, j'avais oublié de te le dire. »

Rebecca se ressaisit, fortifiée par cette pensée : « Viens, mangeons ensemble de son pain… » Cela ressemblait à un festin de noces.

Rebecca

Aussi peu d'amour que j'avais vu entre mes parents, autant de disputes acharnées jusqu'au sang que j'avais vécues, autant de coups que j'avais reçus, autant j'étais aujourd'hui stupéfait de voir à quel point l'amour entre un homme et une femme pouvait être doux et tendre. Samuel se mit à faire des projets : livrer la marchandise à Jérusalem et, avec cet argent, acheter une charrue et des ceps de vigne, toutes sortes de graines, de l'herbe aux céréales, des tubercules, des jeunes arbres fruitiers, une scie et une machette, un marteau et une pioche, ainsi qu'une grande quantité de cordes pour cultiver de la vigne sur les pentes sud en contrebas de notre maison afin de faire du vin. Les buffles resteraient pour labourer et tirer la charrette. « Mon père ne me regrettera pas, il a toujours préféré mes autres frères et ils seront contents de ne plus avoir à partager quoi que ce soit avec moi. » Et il ajoutait en plaisantant : « Mais j'ai choisi le plus beau et le plus cher des héritages. » Et là, je devais m'enfuir en riant pour ne pas finir dans le lit : on jouait souvent à ça parce qu'Hannah était toujours si heureuse quand elle nous voyait ainsi occupés. « Vite, Ma Ma, plus vite ! » et puis Samuel faisait semblant d'être complètement à bout de souffle et lui faisait un clin d'œil. « Ma Ma peut courir beaucoup plus vite que toi, papa ! » Mais il y avait quand même des moments, quand Hannah n'était pas là, où « Ma Ma » se laissait volontiers dépasser par « papa » et soudain, mais sans surprise,

mes règles ne sont pas revenues et mes seins ont retrouvé leur fermeté… Samuel rayonnait de joie et Hannah était aux anges ; elle est immédiatement allée le dire à Lem. Et moi… Marie-Madeleine me manquait pour partager cette joie avec elle.

Samuel

Nous étions au comble du bonheur. La plantation du vignoble se déroulait comme prévu et j'avais encore de l'argent en réserve. Hannah pouvait peu à peu grimper sur Lem depuis une souche d'arbre et osait déjà faire une petite promenade avec lui. Je pensais souvent à l'ancien maître de Lem, Jean-Baptiste, et à ses parents, et j'étais plus que reconnaissant de pouvoir grandir dans cette maison natale où avaient vécu des gens si chers, pour devenir l'ancêtre de ma famille. Quand je repensais à la Massilia animée et ambitieuse, je réalisais à quel point j'avais eu la chance de me retrouver dans cette oasis de paix et d'amour avec la femme la plus chère, qui comprenait mieux que n'importe quelle autre femme à quel point l'amour est précieux. C'était merveilleux de voir grandir notre enfant et de le sentir lorsque je posais mes mains sur son ventre la nuit. Et si Hannah était déjà une si bonne enfant, comment cet enfant pourrait-il être mauvais ? Je ne m'inquiétais que pour l'accouchement, je ne savais pas comment cela se passait. Si seulement Marie-Madeleine était là.

Rebecca

Il y a moins d'une semaine, quelque chose d'étrange s'est produit. Je me suis levée, je me suis regardée dans le miroir et j'ai remarqué qu'il manquait une petite mèche de cheveux. J'ai appelé Samuel pour qu'il regarde si je n'avais pas perdu de cheveux à l'arrière aussi, et alors qu'il me regardait, j'ai constaté la même chose chez lui : il lui manquait un bout de cheveux noirs. Hannah a senti notre inquiétude et s'est approchée de nous, et effectivement, il lui manquait aussi une mèche de cheveux. Hannah est immédiatement sortie et est revenue tout aussi vite : « Lem n'a pas perdu de cheveux ! » Nous avons ri de cette situation. Aussi étrange que cela puisse paraître, rien n'indiquait que quelqu'un ait volé quoi que ce soit, et le voleur de cheveux n'aurait pas pu faire grand-chose avec nos cheveux. Samuel a posé sa main sur mon ventre de femme enceinte : « Prends-le tranquille, chérie. S'il y a quoi que ce soit, je ne suis jamais loin. » Et il est parti vers son vignoble en devenir.

Marie-Madeleine

Je venais de passer de l'autoroute A1 à l'A2. Il ne restait plus beaucoup de chemin. J'arrivais à la sortie à droite ; encore une heure à ce rythme et j'y serais. Mon cœur battait à tout rompre d'excitation, les nombreux souvenirs liés à cet endroit m'envahissaient et je ne pouvais retenir mes larmes : Zacharias, Élisabeth, Hannah et un Samuel inconnu, Jean-Baptiste, Rebecca et la petite Hannah, les rouleaux de papyrus, Lem… c'était ma famille. J'ai exhorté Oz à ralentir à nouveau, je savourais immensément ce désir de rencontre et cela pouvait

désormais durer plus longtemps

durer plus longtemps : je voulais revivre autant que possible tous les détails de ces souvenirs, ils étaient trop précieux pour ne pas les revivre tels qu'ils m'avaient surprise à l'époque et m'avaient enrichie pour devenir celle que j'étais devenue. Oh oui, Djibril, je ne t'oublierai certainement pas. J'entendis au loin un âne braire. Lem ! Et Oz ne se laissa plus freiner…

Rebecca

J'étais en train de tout ranger par petites touches : faire un peu de ménage, m'asseoir un instant, et ainsi de suite. Hannah était beaucoup plus calme quand elle était bébé. Le bébé devait être un garçon, aussi plein de vie que son papa. Oups, ça s'annonçait bien ! J'ai eu le souffle coupé par cette douleur soudaine. On a frappé à la porte. J'ai attendu un instant que la douleur disparaisse et j'ai ouvert la porte. « Mon Dieu ! Marie-Madeleine ! Maman ! » Nous nous sommes jetées dans les bras l'une de l'autre. « Comme tu es belle ! » m'a-t-elle murmuré à l'oreille, mais j'ai soudainement ressenti une nouvelle crampe violente dans le ventre ! J'ai sursauté et j'ai senti le liquide amniotique couler le long de mes jambes. Mes yeux et ma bouche étaient grands ouverts de panique !

Marie-Madeleine

Nous n'avons pas eu le temps de nous saluer et j'ai tout de suite compris ce qui allait se passer : « Tout va bien, Rebecca, tu as perdu les eaux, c'est tout à fait normal, ton bébé est en route. Je suis là. Je t'aide à aller te mettre au lit. » J'ai attisé le feu pour faire chauffer de l'eau. Et soudain, Hannah s'est accrochée à ma jupe et m'a

regardée en souriant, sans se rendre compte de ce qui allait se passer. Je l'ai serrée un instant dans mes bras : « Ma chérie, tu vas

« Tu veux appeler ton papa ? » Elle s'était déjà précipitée. Les contractions se succédaient de plus en plus vite et j'ai donné à Rebecca un morceau de bois sur lequel elle pouvait mordre pour supporter la douleur. Tout allait apparemment très vite, ce qui n'était pas inhabituel pour un deuxième accouchement, et voilà que la tête pointait déjà. J'ai exercé une contre-pression sur les bords pour éviter les déchirures et, lentement mais sûrement, le petit nez est apparu, puis tout s'est précipité : « Pousse, Rebecca ! Maintenant ! » Et la tête a jailli. La tête a tourné docilement avec les épaules et hop ! Le petit prince est apparu dans toute sa splendeur. J'ai posé le petit bonhomme sur son ventre et Rebecca a caressé et apaisé le bébé qui hurlait. J'ai ligaturé le cordon ombilical, j'ai attendu que le placenta se détache pour pouvoir ligaturer et couper le cordon. Tout s'est déroulé comme prévu et, de loin déjà, nous entendions Hannah crier et la voix d'un père inquiet. Ils ont fait irruption en même temps et Samuel s'est d'abord précipité vers Rebecca, la submergeant de baisers et de larmes. « Regarde, mon amour, regarde : des petits cheveux noirs et un petit garçon, un petit Samuel ! » Samuel fit participer Hannah : « Regarde, Hannah, c'est ton petit frère et tu es désormais une grande sœur. » Je réalisai soudain qu'un tel amour ne m'était pas destiné, mais je le leur souhaitais plus que quiconque. Je me retirai un instant dans la cuisine pour rincer les linges et j'entendis Rebecca de loin : « Cher Samuel, c'est toi qui choisiras le prénom de ton fils. » J'écoutai avec curiosité et je fus soulagée de ne pas être présente. Sa réponse ne se fit pas attendre. « Johannes, oui, je veux l'appeler Johannes. »

« Je pourrais le mentionner, mais seulement si cela te convient. C'était sa maison natale et il est mort pour ses convictions. Tout Israël parle de lui. C'est un honneur que notre fils soit né dans cette maison. » Tout cela m'a bouleversé : un étranger venu d'un pays lointain, qui aurait pu inventer des noms étranges et qui, sans grande connaissance de notre religion, pouvait néanmoins faire preuve d'un tel respect… J'ai eu besoin de prendre l'air et je suis allé vers les ânes. Lem avait déjà fait la connaissance d'Oz et d'Az. J'ai chuchoté dans la longue oreille de Lem : « Un nouveau Jean est né » et il s'est mis à braire de joie. Hannah s'approcha et me sauta dans les bras. « Comme tu as grandi, ma chère Hannah ! C'est bien pour toi d'avoir un petit frère maintenant, n'est-ce pas ? » « Tu m'as manqué, Ma Ma. Je veux te donner plein de bisous… » et elle s'y mit. « Arrête, ma chérie ! Il faut que tu en gardes pour ton petit frère tout à l'heure », et elle ne lâcha pas ses bras autour de moi. Je vis soudain l'endroit où sa mèche de cheveux avait été coupée. J'embrassai cet endroit, sachant que Jésus l'avait touché. Je vérifiai rapidement si la petite pochette violette contenant leurs mèches était toujours à sa place, et cela me rassura. Nous sommes rentrés à l'intérieur. Samuel s'est précipité vers moi.

Samuel

« Marie-Madeleine, je ne sais pas comment te remercier ! Grâce à toi, tout s'est bien passé. Je t'en serai éternellement reconnaissante… Rebecca et Hannah t'attendaient avec tant d'impatience. Je n'arrive pas à croire que tu sois arrivée juste à temps

est arrivé. C'est un miracle, même si je ne suis pas enclin à croire aux miracles, mais chez nous, à Massilia, il y a beaucoup de voyants qui affirment que les gens qui pensent beaucoup les uns aux autres sont, d'une manière ou d'une autre, liés… » Rebecca intervint : « Mon cher, laisse tomber, cela fait longtemps que nous ne croyons plus aux coïncidences. » Je compris qu'il valait mieux que je laisse tout cela décanter un instant. Le petit Johannes se mit à pleurer et je jugai préférable de les laisser seuls un moment. J'étais confus et des sentiments contradictoires se disputaient mon attention. J'avais toujours trouvé les Juifs étranges, mais je n'aurais jamais pu trouver une femme comme Rebecca à Massilia. Un fils ! Oh, je ne commettrais jamais les mêmes erreurs que mon père. C'était le chaos dans ma tête. J'avais un besoin urgent d'air frais.

Rebecca

Nous avons enfin eu un peu de temps et nous nous sommes retrouvés seuls un instant : « Marie-Madeleine, Ma Ma, c'est un miracle que tu sois arrivée juste à temps, et ce n'était pas un hasard. Samuel ne t'a pas effrayée ? Il vient de Massilia et connaît à peine nos coutumes. » Marie-Madeleine n'en a pas été surprise. Elle a raconté comment, dans sa ville natale de Magdala, où de grandes caravanes commerciales venaient de loin, elle avait vu de nombreux marchands étrangers de toutes sortes.
Samuel est un homme gentil et attentionné, et en fait, je suis contente qu'il ne connaisse pas les traditions juives. Depuis mon baptême dans le Jourdain et ma rencontre avec Jean-Baptiste

et Jésus lui-même, je ne ressens pas le moindre besoin de me plier aux anciennes coutumes du judaïsme. Jean m'a touchée ici, dans cette maison, il m'a baptisée et m'a donné les noms de mes parents, afin que je devienne enfin quelqu'un, et Jésus m'a interpellée après son baptême : à ces deux personnes, je peux confier ma vie.
Et j'ai dit à Marie-Madeleine : « Je suis aujourd'hui la personne la plus heureuse sur terre : mon mari non croyant et père de mon fils a donné à mon fils le nom de Jean, avec qui nous avons pu entendre ici, en ce lieu, la dernière partie de l'histoire de l'Enfant du Roi. Je suis doublement heureuse car mon mari non croyant, Samuel, ne pense pas du tout comme un non-croyant et n'agit pas comme tel, mais il ne le sait pas encore, et est-ce vraiment nécessaire ? » Jean se mit à pleurer et mes seins réagirent immédiatement. Marie-Madeleine m'aida et, l'instant d'après, le petit Jean se régalait du lait le plus riche.

Marie-Madeleine

Quelle femme comblée Rebecca était devenue au cours de cette dernière année ! Peu importe les épreuves qu'un être humain puisse traverser, une naissance peut faire oublier toutes les souffrances du monde. J'ose m'avouer que la maternité me manque parfois. Mais quand je me dis : « Et si je devais choisir entre mettre moi-même un enfant au monde ou, compte tenu de mes récentes conversations avec Jésus, savoir que Jésus lui-même vit en moi chaque jour », je pense que c'est cette dernière option qui l'emporterait. Quand je repense à mes parents, je dois, en tant qu'adulte,

À mon âge, j'ai du mal à m'en faire une idée. Même si ma mère était très gentille avec moi, et que je n'ai pratiquement pas connu mon père, je m'en souviens à peine. Samuel en donne aussi un exemple : il quitte son pays natal pour de bon, semble-t-il. Je porte Jésus en moi et je ne peux pas l'oublier ; chaque geste et chaque pensée sont mis à l'épreuve, et si j'oublie de les confronter à lui, il m'arrive parfois, quelques secondes plus tard, d'être reconnaissante de l'avoir oublié. Oui, Samuel m'intriguait et j'aimerais bien faire sa connaissance. Mais d'abord Rebecca et Johannes, et bien sûr la curieuse Hannah. Samuel ne pouvait s'empêcher de venir jeter un coup d'œil à ce miracle et m'a clairement indiqué où je pouvais toujours le trouver s'il y avait quelque chose. « Je reviens tout à l'heure » était une phrase qu'il répétait toutes les heures et qui allait devenir une habitude. Rebecca et moi, ça nous faisait rire à chaque fois : « Le revoilà ! » C'est un père formidable ! Les jours suivants, Rebecca me posa de plus en plus de questions sur mon séjour chez Marie. Elle me raconta à quel point elle avait pleuré lorsque Samuel lui avait annoncé que Jean-Baptiste avait été décapité, et elle avait encore du mal à se remémorer le moment où il avait commencé à réciter de mémoire le quatrième rouleau de papyrus ici. « N'a-t-il pas dit qu'il existait encore un cinquième rouleau de papyrus ? » Je m'attendais à cette question, mais j'espérais secrètement y échapper. Ce ne fut pas le cas. Je m'assis à la petite table, Rebecca aussi, avec le petit Jean au sein. « Tu n'as pas besoin de me le dire, Ma Ma, ce n'est pas grave », dit-elle, apparemment

en donnant cette impression par mon silence. « Je ne sais pas comment aborder le sujet. J'aimerais bien, mais je ne sais pas comment. Donne-moi encore un peu de temps. Ça te va ? » Elle acquiesça d'un signe de tête convaincu. Le petit Johannes se mit soudain à pleurer et je fus surprise par cette coïncidence. Qu'est-ce que cela signifiait ? Voulait-il m'aider à ne rien avoir à dire ou voulait-il justement me dire que je devais parler ? Lorsqu'il cessa de pleurer, il me regarda et ne quitta pas mes yeux des siens. « Regarde, maman, comme il te regarde, c'est un amour, n'est-ce pas ? » Je savais ce que j'avais à faire. « Le quatrième rouleau de papyrus se termine avec le roi dans le cachot qui rencontre l'âme de son enfant et redevient ainsi l'enfant. Le gardien de la porte l'aide à quitter son cachot et à délivrer les gens égarés de son royaume du sorcier diabolique. » Je dus me taire un instant. Je vis Rebecca, les yeux pleins d'espoir, pleine d'attente d'une fin heureuse à l'histoire. Le petit Johannes se tourna à nouveau vers moi avec ses grands yeux. « Mais le roi, qui porte l'âme de l'enfant, est lui-même tué par les hommes. Et ce n'est qu'ainsi que le roi de l'amour, qui est mort par amour pour l'homme, a pu montrer à l'homme le véritable amour. Et il le montre en habitant dans nos cœurs. » Le silence s'installa et le petit Jean chercha alors le regard de sa mère. « Je suis désolé, chère Rebecca, de devoir te dire cela. » Rebecca répondit avec détermination : « D'accord, Jean d'abord et Jésus ensuite, mais pas sans nous avoir d'abord sauvés du diable. Je connais le diable, j'ai même été autrefois l'un de ses meilleurs disciples, mais vois : j'ai été baptisée

par Jean et Jésus me connaissait par mon nom, et j'ai reçu l'amour non seulement dans mon cœur, mais aussi dans mon mari et cet enfant. »
Oh, comme je me sentais petite et reconnaissante de pouvoir être en présence de cette grande dame.
Un de ces jours-là, à table, par un bel après-midi, nous avons continué à discuter un moment. Samuel s'était tellement habitué à ma présence que nous pouvions déjà parler de choses plus importantes que le simple « qu'allons-nous manger aujourd'hui », et j'étais de plus en plus curieux de connaître l'histoire de sa vie, la ville d'où il venait et les dieux qu'ils connaissaient. Il était enthousiaste et demanda un morceau de rouleau de papyrus vierge. Il prit une plume et dessina dans les grandes lignes tout le trajet jusqu'à Massilia. « D'abord, il faut longer la Crète, puis passer la Sicile, ensuite remonter vers le nord en passant par Rome, et là, un peu plus haut dans le coude, se trouve la ville de Massilia. La distance ? Vous pouvez vous faire une idée de la distance entre Ashdod et la Crète ? Eh bien, il faut parcourir près de quatre fois cette distance ! À pleine charge, cela représente près d'un mois de navigation si vous avez de la chance avec le vent. J'ai fait cela pendant de nombreux mois, jusqu'à ce que je trouve le trésor ici cette année. »
Il rayonnait. J'ai rarement vu quelqu'un parler avec autant de bonheur dans les yeux. Je lui ai demandé : « Je suppose donc que cette grande ville est sous l'autorité de Rome, mais qu'elle a peut-être aussi sa propre religion ? » Samuel a ri un instant à ces questions : « Citez-moi un dieu et il est vénéré à Massilia : nous connaissons les dieux grecs

« Des dieux, des dieux celtiques, des dieux orientaux comme Isis ou Mithra, et bien sûr les dieux romains. Il y en a pour tous les goûts. » Il se tut. Il se rendait compte que c'était un sujet délicat. La question évidente aurait été : « Quelle religion pratiques-tu, Samuel ? » Je n'osais pas la poser directement, mais il y répondit spontanément : « J'aimerais bien, mais ne m'en veux pas, s'il te plaît, si je ne crois plus en aucun dieu. Si quelque chose se produit qui, à première vue, semble étrange ou inexplicable, c'est le hasard. Je n'ai plus que la foi en l'amour, et je la trouve ici, parmi vous : vous êtes mes dieux. » Nous sommes tous restés silencieux à table et nous avons vraiment ressenti son amour pour nous. C'était un être humain magnifique. J'ai répondu après un petit moment : « Tu es quelqu'un de merveilleux, Samuel. Mais en ce qui concerne le hasard, je n'y peux rien et je n'avais pas non plus l'intention d'en parler à table ni de le donner à quelqu'un, car je l'aime tellement. Ce petit bijou m'a donné tant de force ces dernières semaines et sans ce cadeau apparemment sans valeur, je ne serais même pas ici avec vous en ce moment. Mais maintenant que je t'entends et que j'apprécie énormément ton honnêteté, je veux te donner ce petit bijou. Ce n'est pas grand-chose, cela semble sans valeur, mais veux-tu bien être confronté à ce hasard, Samuel ? » Samuel n'eut pas besoin de réfléchir longtemps : « Chère Marie-Madeleine, Rebecca m'a dit tant de bien de toi que j'ai pleinement confiance en tes bonnes intentions à notre égard. » Rebecca regarda fièrement son mari et Hannah fut très impressionnée par l'atmosphère sereine.

à table et ne lui prêta pas la moindre attention. Je me rendis à ma petite chambre pour aller chercher mes bagages et en sortis la petite pochette violette : « Cette pochette renferme un trésor de vérité, et j'en ai moi-même reçu le contenu il n'y a pas si longtemps. Je l'ai conservée dans un morceau de tissu violet qui se trouvait ici lorsque je suis arrivée pour la première fois. Cela m'a donné tant de force ces dernières semaines. Rebecca reconnaîtra certainement ce tissu… » Rebecca acquiesça : « Ce tissu vient d'ici, d'Élisabeth, la mère de Jean-Baptiste. » « Je t'offre cette pochette, Samuel. Ouvre-la. »

Samuel l'ouvrit et trois mèches de cheveux tombèrent sur la table. « Maman, regarde, ce sont mes cheveux ! » s'écria Hannah. « Et ceux de papa et maman aussi ! » Samuel et Rebecca restèrent bouche bée : « Comment ? » Les yeux de Samuel s'écarquillèrent et il secoua la tête : « Comment ? » Il regarda Rebecca : « Comment est-ce possible, ma chérie ? » Rebecca le regarda tendrement : « Je ne trouve pas ça si difficile : pour moi, c'est un immense cadeau et j'espère que tu lui feras une petite place dans ton cœur, mon amour… Maman, comment as-tu obtenu ça ? Je me souviens encore très bien de ce matin-là… on trouvait ça bizarre, mais on n'y a pas prêté beaucoup d'attention. »

« J'ai eu le grand privilège de passer trois jours à l'école de Jésus. J'étais curieuse, je ne croyais pas tout aveuglément ; je ne pouvais pas, par exemple, croire que Jésus était toujours présent en moi sans que j'aie besoin de le voir en chair et en os. Il m'a alors demandé de fermer les yeux. À peine cinq minutes plus tard, j'ai pu les rouvrir. Et voilà : vos mèches de cheveux sont là,

devant vous. Les

Cette mèche de cheveux noirs m'a fait bondir de joie : Rebecca a un mari ! Et il m'a dit en plus que tu étais enceinte. C'est ainsi que je me suis précipitée ici. Sans lui, je serais arrivée trop tard pour ton accouchement. Le hasard n'existe pas, et devons-nous toujours comprendre comment cela est possible ? Nous ne sommes pas Dieu et notre raison ne peut pas tout saisir. Notre cœur en est capable bien plus que notre raison. La foi n'est rien d'autre qu'un outil qui nous permet de faire librement nos choix entre le bien et le mal, entre l'amour et la haine. » Rebecca a ajouté quelque chose de surprenant : « Croire au hasard, c'est un peu comme être amoureux, une sorte de confiance aveugle en quelque chose ou quelqu'un sans aucune garantie de réussite. Oser suivre son intuition, où le sentiment de peur peut, petit à petit, se transformer en une confiance grandissante et, progressivement, en un besoin d'oser de moins en moins. » C'est surtout cette intervention de Rebecca, amoureuse, qui fit complètement changer d'avis Samuel, lui aussi amoureux. Samuel prit le petit sac, le remplit des mèches de cheveux, mais me regarda. Il alla chercher un couteau dans le placard de la cuisine, coupa une mèche de mes cheveux et l'ajouta à « la famille », comme il l'appelait, noua le petit sac avec la ficelle et l'embrassa. Le petit Johannes vit que cela était bon. Rebecca rayonnait. Et Hannah n'oublierait jamais ce moment, même si elle ne le comprenait pas tout à fait. Nous avons soudain entendu Lem braire. Samuel est immédiatement sorti jeter un œil et est revenu avec une mèche de poils de Lem ; tout en la glissant dans le petit sac, il a dit : « Lem est toujours l'âne d'Élisabeth et de Jean-Baptiste, n'est-ce pas ? »

Hannah, qui passait désormais le plus de temps avec Lem, s'est précipitée vers Samuel et s'est blottie contre ses jambes : « Tu es le meilleur papa. » J'ai poussé un soupir de bonheur intense : comme l'amour entre les êtres humains est puissant !

Les jours passaient, et les semaines encore plus vite. Je devais retourner auprès de Marie. Une certaine agitation s'empara de moi et je devais partir dès le lendemain matin. Je pouvais quitter cette famille l'esprit tranquille. Samuel travaillait d'arrache-pied sur sa colline, et la plantation des vignes allait avoir lieu très bientôt. Notre dernier souper ensemble commença dans une ambiance morose. Le petit Jean n'arrêtait pas de pleurer. Hannah avait l'air abattue. Samuel était extrêmement nerveux et Rebecca n'arrêtait pas d'essayer de calmer le petit Jean. J'ai tenté de faire taire ses pleurs et je me suis adressé au petit Jean : « Petit bonhomme, je vais te raconter l'histoire du petit Jésus avec les trois rois mages sur leurs grands chameaux. » Et il se tut et me regarda avec curiosité. Rebecca me confia le petit Johannes dans mes bras et je commençai à lui raconter comment j'étais assis à l'avant, près de Caspar, sur son chameau, et comment nous flottions dans la nuit à la recherche du petit Jésus. Je me levai et le fis flotter autour de la table. Nous avons soudain aperçu une étoile et nous nous sommes précipités vers elle. Nous sommes arrivés à la petite maison et y avons trouvé le petit Jésus… et le petit Jean s'est endormi à force de flotter dans les airs et je l'ai déposé doucement dans les bras de Rebecca. « Ah oui, dis-je, maintenant que j'y pense : j'ai encore un cadeau pour vous de la part de Marie. » Je suis allé le chercher et je suis revenu : « C'est pour vous de la part de

« Marie. » Ils déroulèrent le papyrus joliment décoré qui l'enveloppait et furent surpris en voyant l'énorme pépite d'or. « C'est une partie de l'or que Melchior de Perse a offert à la naissance de Jésus. Marie a tenu à vous en faire don. » Samuel, en particulier, fut stupéfait : « Je croyais que tu racontais un conte de fées. » « Cher Samuel, cela s'est réellement passé ainsi : trois sages astronomes sur leurs chameaux : Caspar d'Arabie, Melchior de Perse et Balthazar d'Égypte, qui se sont rencontrés parce qu'ils avaient tous trois vu et suivi l'étoile spéciale depuis leur pays. Cela avait été prédit par les prophètes juifs il y a des siècles. Ne t'inquiète pas, Samuel : chaque chose en son temps. Tout ira bien. On se reverra. » Les mots « on se reverra » me firent repenser à ces doux yeux du jeune Caspar. Et j'étais si jeune moi aussi à l'époque… Comme ce serait merveilleux de se revoir un jour ! Je me repris : quand j'ai dit « on se reverra » à Samuel, je n'aurais jamais pu imaginer à quel point ces mots seraient vrais.

Le lendemain, je suis parti très tôt le matin ; seule Rebecca était réveillée et m'a aidé à partir sans faire de bruit. Elle m'a murmuré à l'oreille : « Tu passeras le bonjour à Marie et à Jésus ? Tu as revu Djibril ? » Je lui ai répondu à voix basse : « Tourne-toi et regarde : tu vois ce vieil homme là-bas, au loin, qui nous fait signe ? » Elle m'a souri avec gratitude et lui a fait signe en retour, puis je suis parti de bonne humeur avec Az et Oz.

Marie

Marie-Madeleine n'était partie que depuis une semaine lorsqu'un messager, accompagné d'Uz, l'âne de Jean, m'annonça que j'étais invité au troisième et dernier jour des noces d'un certain Simon le zélote, à Cana. Jésus et certains de ses disciples étaient également invités. Depuis son baptême dans le Jourdain, plusieurs hommes s'étaient joints à lui, dont ses demi-frères Jean et Jacques.

Cana se trouvait à seulement cinq milles de Nazareth et était réputée pour ses maisons construites à flanc de colline, dotées de magnifiques terrasses. J'accompagnai le messager. Après m'être longuement lavé les mains, Jean m'accueillit à sa table, tandis que Jésus était assis avec ses disciples. Jésus m'a regardé un instant, puis, les yeux fermés, il a incliné la tête devant moi, et j'ai répondu à son salut par le même geste de respect. J'ai soudain entendu quelques serviteurs derrière moi s'inquiéter que le vin soit presque épuisé alors que la fête de clôture venait à peine de commencer. Ils étaient mécontents car une telle chose ne devait tout simplement pas arriver lors d'un mariage. Les Juifs savent très bien jeûner, mais lors d'un mariage, on peut se laisser aller et il n'y a pas de règles. C'était le troisième et dernier jour des noces et il n'était pas étonnant que les six grandes jarres en pierre fussent presque vides. Le marié, Simon, n'appréciait pas cette pénurie et était pris de panique. Il s'ensuivit beaucoup

murmures et brouhaha. Je me suis levée, je me suis approchée de mon fils et je lui ai chuchoté à l'oreille : « Ils n'ont plus de vin. » Il m'a regardée avec tendresse : « Femme, qu'est-ce que cela signifie pour moi et pour toi ? » Mes pensées n'avaient jamais eu de secret pour lui. C'était comme si mon fils avait attendu que je lui demande de faire du vin alors qu'il savait déjà très bien qu'il n'y en avait pas assez et qu'il l'aurait fait spontanément si je n'avais pas été là. Il avait déjà deviné ce que je pensais, et il avait attendu que je le lui demande, afin de me laisser croire que c'était grâce à mon intervention qu'il y avait à nouveau du vin. Il voulait m'en attribuer le mérite et non se l'attribuer à lui-même, sachant bien que la gloire ne me séduirait pas. C'est ce que cela signifiait pour moi, et pour lui, cela signifiait bien plus : j'avais montré ma confiance en lui en lui permettant d'accomplir un miracle pour la toute première fois en présence de tant de personnes qu'il ne connaissait pas personnellement. C'est ainsi qu'il m'honora en public pour montrer qu'il m'estimait hautement et qu'il se plaçait en dessous de moi. C'était un hommage réciproque, presque sans paroles, et non pas seulement pour moi, mais pour toutes les femmes du monde. Beaucoup d'hommes présents en furent surpris, mais n'osèrent pas gâcher la fête. Beaucoup de femmes se sont senties extrêmement respectées, mais sont restées humbles afin de ne pas froisser les hommes.

J'avais déjà vécu tant de miracles et de prodiges, même avant la naissance de mon fils : comment Élisabeth, avant même la naissance de mon enfant, parlait de « la mère du Seigneur », les trois mages venus d'Orient, l'étoile, les miracles lors de notre fuite en Égypte. Puis les miracles

de

l'enfant Jésus lui-même, encore dans les environs : les pigeons d'argile, la résurrection de Zeno, trop nombreux pour être cités. Mais ces miracles se produisaient toujours dans un cercle extrêmement restreint, de sorte que tous ces récits étaient ensuite systématiquement remis en question et que personne n'osait plus y croire. Mais c'était une noce où des gens venus de loin buvaient soudain du vin après avoir été témoins de la façon dont mon fils avait changé l'eau en vin, et qui, de retour chez eux, ne pouvaient se taire sur ce qu'ils avaient vécu, au grand agacement des pharisiens et plus encore des sadducéens, plus stricts. Simon le zélote lui-même fut tellement impressionné et reconnaissant qu'après la fête, il suivit Jésus et devint un de ses fidèles disciples.

Marie

La loi écrite stipulait que tout Juif adulte de plus de trente ans était libre de partager ses interprétations des textes de la Torah dans n'importe quelle synagogue. Ce droit ne pouvait être interdit nulle part.

Dans chaque ville ou village où se trouvait une synagogue, Jésus prenait la parole ; sa renommée et ses guérisons le précédaient, attirant ainsi de plus en plus d'auditeurs venus écouter avec curiosité la bonne nouvelle, et il guérissait ceux qui croyaient en lui. Pour beaucoup, il devint un prophète, mais dans notre propre famille, il n'était en aucun cas considéré comme tel. Je recevais la visite de divers membres de la famille de Joseph. Il semblait régner une grande confusion au sein de cette grande famille : parmi eux, seuls quelques-uns croyaient en la mission de Jésus, tandis que la grande majorité estimait qu'il vivait dans un monde à part et voulait le protéger contre lui-même. Ils exigeaient que je les accompagne pour le convaincre de mettre fin à tout ce cirque. En réalité, leur souci n'était pas tant de le protéger, mais plutôt de ne pas tomber eux-mêmes, en raison de leurs liens familiaux avec lui, un renégat, en disgrâce auprès des pharisiens qui détenaient le pouvoir partout dans les conseils d'administration des synagogues et des conseils municipaux. Ses demi-sœurs et demi-frères, dont certains vivaient littéralement aux crochets des pharisiens, soupçonnaient Jésus, sur la base des accusations de ces pharisiens, de faire des miracles par la puissance de l'

le démon Belial. Cela m'a été très pénible et j'ai été contrainte de les accompagner à Capharnaüm, où il séjournait temporairement. Ma présence devait les aider à convaincre mon fils. Si Joseph avait encore été en vie, il aurait pris son bâton et les aurait suppliés d'accepter Jésus comme le Fils de Dieu, le Messie. Il aurait imploré ses filles et ses fils rebelles de se repentir. Il se serait arraché la barbe de déception et de douleur. Mais Jésus n'avait pas besoin de bâton et s'adressa à eux en public. Il demanda sans détour à ses proches : « Qui sont mes frères et qui est ma mère ? » Et il désigna moi et ses disciples, mais pas ses oncles, tantes, cousins ou cousines. Seuls ceux qui croyaient en lui faisaient partie de sa famille. Aucun de ses frères ou sœurs n'était plus de la famille pour lui et presque tout le monde l'a abandonné par crainte des pharisiens. Pour mon fils, la parenté spirituelle était plus importante que la parenté de sang.

Quoi qu'il en soit, ce fut un jour très sombre. Je ne reçois presque plus de visites de la famille depuis, et quand quelqu'un passe, c'est dans le plus grand secret. Je trouve du réconfort en sachant que Joseph n'a plus à vivre cela.
Jésus continua son périple en Galilée, puis traversa la Samarie pour se rendre en Judée, pour ainsi dire la capitale des Juifs eux-mêmes. Partout, les pharisiens l'attendaient au tournant, tandis que de plus en plus de gens le suivaient fidèlement de ville en ville. Les femmes parmi

Ils se regroupaient à l'écart, afin d'être plus en sécurité et de ne pas être accusés de débauche. Jour après jour, l'étau se resserrait autour de lui. Heureusement, notre jeune voisin Zeno était un marchand ambulant qui, sous ce prétexte, se rendait régulièrement dans les villes où Jésus devait prendre la parole, ce qui lui permettait de me tenir personnellement informé ou, s'il ne pouvait pas m'avertir lui-même, d'envoyer des messagers vers moi. Ses rapports devenaient de plus en plus inquiétants. La fête des Tabernacles à Jérusalem approchait et Jésus s'y était rendu délibérément sans ses disciples afin de ne pas les mettre en danger. Il prit la parole avec beaucoup d'audace dans le temple, au grand effroi de la plupart des pharisiens. Zeno l'avait de nouveau suivi, mais craignait de plus en plus d'être démasqué et d'être reconnu comme un disciple de Jésus. De nombreux auditeurs ordinaires étaient de plus en plus convaincus par ses paroles et ses actes miraculeux, si bien que les pharisiens n'osaient pas, dans cette foule, passer à l'action pour l'arrêter. Jésus ne se cacha pas d'eux et quitta la ville comme il était venu. Zeno fit son rapport et pleura parce que Jésus, qui lui avait rendu la vie quand il était enfant, n'osait pas se ranger publiquement à ses côtés et témoigner en sa faveur. Je réconfortai Zeno et fus certain que Jésus n'aurait pas non plus voulu qu'il se mette lui-même et sa famille en danger. Je l'ai remercié et lui ai fait savoir à quel point j'appréciais ce qu'il faisait, en lui assurant que Jésus, lui aussi, appréciait énormément qu'il me tienne au courant.

Même si je savais que cela finirait mal, qu'il subirait le même sort que Jean-Baptiste, cela continuait de me briser le cœur de mère. J'étais seule depuis de nombreux jours et le souvenir de mes premières années passées dans le Saint des Saints m'avait appris à résister au désespoir avec confiance. Les yeux fermés, je cherchais la lumière dans l'obscurité de la nuit et j'ai de nouveau rencontré la mère d'Ashkelon : « Je suis la mère de quatorze mille enfants et j'ai quatorze mille noms, mais vous, vous êtes la mère de tous les hommes. »
Djibril n'était jamais loin.

Marie-Madeleine

Encore un petit moment et j'étais chez moi, et chez moi, c'était Nazareth. Oz et Az en avaient pris pour leur grade et avaient vu des étoiles. J'étais à la fois excité et agité : tant de gens sur le chemin qui ne cessaient de parler de Jésus, du fait qu'il avait osé se montrer à la synagogue de Jérusalem, et de la façon dont ils avaient entendu les pharisiens en discuter ouvertement entre eux pour l'arrêter, mais n'osaient pas encore vraiment le faire car tant de gens voyaient en lui le Messie. Je ne cessais de penser à Marie et à Jésus. Mes émotions passaient par toutes les nuances de l'arc-en-ciel : d'un côté, un rire de pur bonheur pour le petit Jean ; au milieu, de l'inquiétude et de l'angoisse pour Marie et Jésus ; et de l'autre côté, la lutte contre les larmes face à la mort certaine de Jésus.
Je me débattais dans une rivière tumultueuse et je heurtais les rochers, ce qui me faisait un mal de chien à chaque mètre qui me rapprochait de la mer. Tout s’assombrissait devant mes yeux. Mais pire encore était l’obscurité qui régnait dans mon cœur. Je me suis défendu : je ne suis pas ignorant ! Je ne ressens aucune colère ! Je ne ressens aucun désir ! Il est clairement présent en moi ! J'aime chaque être humain ! Et la rivière se jetait dans un lac et je voyais désormais clairement les rochers au fond de l'eau, et le calme revint en moi jusqu'à ce que je descende d'Az à la maison de Marie.

Marie

Nous nous sommes jetées dans les bras l'une de l'autre et avons pleuré de joie. « Ça va ? » Nous nous sommes posé la même question au même moment et avons gloussé comme des jeunes filles. Marie-Madeleine en a profité pour me présenter les ânes : « Lequel penses-tu que sera le tien : Oz ou Az ? » J'ai ri d'avance et j'ai choisi l'âne aux oreilles les plus longues, qui s'est avéré être Az. « Exactement ! Tu es une experte en ânes ! » En riant, nous sommes entrées. Je lui ai préparé son thé préféré, et elle a apporté ses bagages et a trouvé son lit qui, comme toujours, l'attendait. Quelques instants plus tard, nous étions assises à table et j'ai insisté pour qu'elle me raconte d'abord son histoire, j'avais vraiment besoin d'une histoire sans mauvaises nouvelles et son visage en disait déjà long. Ses yeux rayonnants ont réussi à chasser les pensées les plus sombres qui m'accablaient. J'ai vécu cela comme un cadeau de mon fils et de son père. J'ai surtout trouvé fantastique que Samuel ait voulu mettre une mèche de poil de l'âne dans le petit sac. Nous avons tous deux conclu que nous étions un peu comme des ânes, têtus et obstinés parfois. Je me souviens encore comme si c'était hier de la façon dont notre joie a soudainement été perturbée : on a frappé à la porte. Zeno ! Avec la triste nouvelle qu'un de nos bons amis, Lazare, était décédé la veille. Quel drame pour ses sœurs Marie et Marthe ! Lorsque Jésus avait douze ans et qu'il a époustouflé les scribes pendant trois jours au temple de Jérusalem par sa connaissance approfondie, elles faisaient partie de l'auditoire, et elles nous ont raconté

en détail comment tout s'était passé et comment ils avaient accueilli Jésus en attendant nos retrouvailles. Ce n'était pas un hasard, cela devait simplement se passer ainsi. Lazare s'était alors comporté comme un père pour lui et je ne doutais pas que Jésus allait lui dire adieu.

Marie-Madeleine

Béthanie était un peu moins loin qu'Ein Karem et offrait un chemin un peu plus facile pour les ânes, en longeant le Jourdain jusqu'aux hauteurs de Jérusalem. Zeno raconta qu'il avait entendu dire que Jésus viendrait là-bas aussi pour faire ses adieux à son ami. Ce soir-là, je m'occupai immédiatement de préparer une ration supplémentaire pour les ânes. Marie prépara des paniers-repas et nous partirions à l'aube. Marie n'avait que peu d'amies, et nous avions fait la connaissance de Marthe, Marie et Lazare lorsqu'elle était enceinte de Jésus et que nous étions allés rendre visite à Élisabeth, également enceinte, à Ein Karem. Nous avions pris un mauvais tournant et sommes arrivés à Béthanie vers le soir ; nous avons frappé à la première maison venue. Lazare nous a ouvert et nous avons été accueillis à bras ouverts. Lorsque nous sommes retournés à Nazareth, nous avons emprunté le même chemin pour les remercier une nouvelle fois et, cette fois encore, nous y sommes restés toute une journée. Les sœurs étaient un peu plus âgées que nous, mais Lazare avait au moins dix ans de plus qu'elles et devait être décédé à un âge avancé. J'avais emporté le dernier morceau de tissu violet d'Élisabeth pour le donner à Lazare

. Nous sommes partis tôt le matin. Le soleil n'était pas très pressé de sortir de son lit et se cachait, par pudeur, derrière un voile de nuages cotonneux. Cela n'avait aucune importance pour Oz et Az, car ils suivaient désormais la route vers le Jourdain les yeux fermés. C'étaient des animaux robustes qui inspiraient le respect. Ils étaient dans la fleur de l'âge. Je marchais en tête, car Oz voulait toujours être le premier, ce qui arrangeait bien Marie, car elle pouvait ainsi mieux surveiller les nombreux petits obstacles sur le chemin. Nous n'avions pas besoin de nous presser pour faire nos adieux. En effet, selon la coutume, Lazare allait être enterré rapidement dans l'une des nombreuses grottes en raison de la chaleur printanière. La première nuit, nous avons passé la nuit dans le village d'Enon en Samarie, au bord du Jourdain. La nuit suivante, nous avons passé la nuit dans une auberge au bord du Jourdain, à la frontière avec la Judée. Le lendemain, nous approchions de Jéricho et, du sommet d'une colline, nous pouvions apercevoir au loin une foule immense. Il fallait que nous passions par là. Du haut d'une montagne, j'ai vu un homme s'adresser à la foule. Je me suis tourné vers Marie avec un regard interrogateur. Elle aussi a acquiescé et j'ai envoyé Oz vers eux. En chemin, les gens continuaient d'affluer. Lorsque nous avons pu entendre la voix de Jésus, nous nous sommes arrêtés et avons laissé passer les autres. J'ai reconnu certains apôtres de Cana, et Simon le zélote a fait signe à Jean que nous étions là. Jean a eu l'air agréablement surpris et a fait signe qu'il allait venir vers nous. Quelques instants plus tard, il se tenait près de nous et a demandé : « Comment saviez-vous qu'il y avait un rassemblement ici ? »

Et il murmura aussitôt : « Des pharisiens sont arrivés à cheval derrière vous, restez tranquilles mais ne parlez pas trop fort. » Marie lui dit que nous étions en route pour les funérailles de Lazare à Béthanie. Alors Jean nous regarda avec des yeux joyeux : « Alors j'ai une excellente nouvelle pour vous : Jésus l'a ressuscité trois jours après sa mort. Il est vivant ! Marie et Marthe sont folles de joie, et transmettez-leur encore une fois nos salutations. Allez-vous rester ici ce soir ou poursuivre votre route ? » Je répondis que nous allions certainement continuer notre chemin, mais que pour l'instant, nous souhaitions encore écouter Jésus un moment. Jean dit à voix basse : « Soyez prudents… » Il faisait à nouveau allusion aux pharisiens et aux docteurs de la loi qui nous suivaient, puis il nous quitta discrètement en faisant un grand détour pour rejoindre ses confrères.

Jésus

« Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent. Mais moi, je vous dis : si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre ; et si quelqu'un veut te traîner en justice pour te prendre ta tunique, donne-lui aussi ton manteau ; et si quelqu'un te force à faire un mille, fais-en deux avec lui. Donnez à celui qui vous demande, et ne repoussez pas celui qui veut vous emprunter.
Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu dois aimer ton prochain et haïr ton ennemi. »

Mais moi, je vous dis : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous insultent et vous persécutent, afin que vous soyez les enfants du Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ?

Marie-Madeleine

Une vive indignation s'éleva derrière nous et certains pharisiens ne purent s'empêcher de s'écrier : « Si tu veux réussir, tu es toujours le bienvenu ! » De nombreux pharisiens comptaient un publicain dans leur famille et pouvaient ainsi profiter de ces magouilles. Je me couvris le visage et me tournai discrètement vers eux. Certains étaient à cheval ou avaient confié leur monture à de fiers jeunes hommes. Tous portaient leur toge avec leurs cordons de prière et de longues franges ornées de pompons, fixées aux quatre coins de leurs vêtements et destinées à leur rappeler en permanence les commandements de Dieu. Ce qui m'a frappée, c'est que le langage hostile de la plupart d'entre eux n'était manifestement pas partagé par certains d'entre eux, qui se distançaient même discrètement du grand groupe. Deux d'entre eux m'ont encore plus marquée par leurs yeux baissés, pleins de respect pour le message de Jésus, et parce qu'ils osaient acquiescer

. Ce n'est que plus tard que j'ai appris à les connaître : Joseph d'Arimathée et Nicodème.

Jésus

« Si vous faites un don à un homme dans le besoin, ne laissez pas votre main gauche savoir ce que fait votre main droite, afin que votre don soit fait en secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra en public. Ne jugez pas, afin de ne pas être jugés, car c'est du jugement dont vous jugez que vous serez jugés, et c'est avec la mesure dont vous mesurez qu'il vous sera mesuré. Pourquoi voyez-vous la paille dans l'œil de votre frère, mais ne remarquez-vous pas la poutre dans votre propre œil ?
Ou bien, comment pouvez-vous dire à votre frère : « Laisse-moi ôter la paille de ton œil », alors qu'il y a une poutre dans le vôtre ? Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et alors tu verras clair pour ôter la paille de l'œil de ton frère. »

Marie-Madeleine
Le tumulte et les huées derrière nous s'amplifiaient : « Et toi, tu ne juges pas ? Hypocrite ! Parle pour toi-même ! Nous te jugerons comme tu nous juges. Celui qui rit le dernier rit le mieux, imbécile. »

C'était effrayant. Marie et moi n'osions pas bouger.

Jésus

« Entrez par la porte étroite, car large est la porte et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui y entrent ; mais la porte qui mène à la vie est étroite et le chemin qui mène à la vie est étroit, et rares sont ceux qui le trouvent. »

Marie-Madeleine

Ils se moquèrent de lui : « Nous allons fermer ta porte, cher ami ! Tu n'as plus besoin d'aller nulle part ! Ne te complique pas la vie. Nous serons ravis de t'aider ! »
C'était terrifiant, mais d'un autre côté, cela nous a surpris d'entendre Jésus parler d'une manière aussi moralisatrice. J'ai vu un Jésus qui n'avait rien à voir avec celui que j'avais rencontré au bord du fleuve. Ce n'était pas un hasard si nous nous retrouvions ici. Il parlait un langage tout à fait différent, que je ne lui connaissais pas encore. Sévère, voire dur, mais je sentais toujours dans ses paroles son souci pour l'homme. Ce n'était ni de la colère, ni de l'ignorance, ni des ténèbres, ni de la convoitise. C'était plus que de l'inquiétude, c'était une grande préoccupation, voire un cri d'alarme pour exhorter l'humanité à se repentir et à revêtir un habit neuf. En même temps, c'était pénible d'entendre comment, ouvertement, derrière notre dos, on complotait pour le tuer. Comme cela devait être terrible pour Marie !

Et elle semblait avoir lu dans mes pensées et m'adressa doucement la parole, face à face : « Allons-y, Marie-Madeleine. Cela ne me rend pas heureuse. Je ne reconnais pas ainsi mon Fils, même s'il dit la vérité. Mais je le comprends trop bien. Car il souffre de ce qu'il doit dire lui-même, il parle avec sévérité, peut-être même avec trop de sévérité, mais quelqu'un doit s'opposer au mal. Je le connais : au fond de lui, il pleure sur l'humanité égarée et supplie chaque être humain de tourner son regard vers l'amour, et non vers la nuit qui obscurcit la beauté. C'est émouvant de voir cette foule et de voir comment il apporte l'espoir dans leurs cœurs, et pourtant, il en souffre. Même lorsqu'il qualifie les pharisiens d'hypocrites et les publicains de trompeurs, il souffre de ces paroles car il sait combien eux-mêmes souffrent sous le joug du mal. Il veut ouvrir leur tombe et les appeler à la résurrection pour un nouveau départ, une nouvelle vie. Il sait qu'il ne peut y parvenir qu'en payant lui-même le prix le plus élevé. Je remercie son Père de m'avoir permis de comprendre cela, ne serait-ce qu'un peu, dès les premiers jours de sa naissance, lorsque le don de la myrrhe m'a été offert. Aussi grandiose et aimante que la création ait jamais été, il est tout aussi douloureux de contempler la décadence de l'homme. Devant nous se tiennent des hommes en larmes et des femmes allaitant leurs enfants qui l'adorent, enthousiasmés par sa sévérité pour leur bien et nourrissant l'espoir d'un monde meilleur pour leur enfant. Tandis que derrière notre dos, des hommes enragés s'agitent et complotent ouvertement pour

« Tuer son fils. Ma chère amie, viens, allons rendre visite à Lazare et célébrer la vie plutôt que la mort. » Nous nous sommes doucement retournés et j'ai soudain croisé le regard des « bons » pharisiens, qui s'inclinaient doucement et discrètement devant nous.

Je n'avais jamais vu Marie me confier une confession aussi longue. Cela en disait long sur sa propre douleur et son chagrin en ce moment. Se tenir au milieu de cette grande foule de gens simples, venus tous avec ravissement écouter son fils, et en même temps parmi des gens qui n'attendaient que le moment opportun pour le tuer… cela signifiait du réconfort, mais aussi une inquiétude angoissante. Je n'ai pas d'enfants moi-même et cela me fait déjà tellement mal rien que d'y penser. Tout au long du trajet vers Ein Karem, je me suis fait du souci et mon cœur s'est alourdi de plus en plus. J'avais l'impression d'avoir été précipité d'une grande cascade et de ne pas encore avoir refait surface pour reprendre mon souffle. J'espérais ardemment pouvoir parler encore une fois à Jésus en personne.

Vers le soir, nous sommes arrivés à Béthanie.

Le bonheur, l'amour et la gratitude nous ont ouvert la porte et portaient aussi d'autres noms : Marthe, Marie et Lazare. Ce qu'ils avaient vécu ce jour-là avec Jésus, qui avait ressuscité leur frère d'entre les morts, était si impressionnant et si contagieux que nous avons pu mettre de côté les émotions douloureuses ressenties lors du Sermon sur la montagne. Marie et Marthe étaient euphoriques, mais c'est Lazare qui a vu en Marie quelque chose que personne d'entre nous n'avait vu. Il s'est levé et a demandé à Marie s'il pouvait lui montrer le tombeau de pierre d'où il était ressuscité. Elle a acquiescé avec gratitude et Lazare, encore raide, s'est levé péniblement, a pris son bâton, lui a tendu l'une des deux torches et ensemble, ils sont partis dans la nuit.

Marie

La grotte se trouvait tout en bas d'une colline, non loin de chez eux. Nous sommes arrivés à la grotte et nous nous sommes baissés pour passer l'entrée. Une fois à l'intérieur, nous pouvions nous tenir debout, et sur le côté gauche de la grotte se trouvait une table basse faite de pierres plates. Lazaros s'allongea prudemment sur la table de pierre et ne dit rien. « À quoi penses-tu, Lazaros ? » lui demandai-je doucement.
« C'est grâce à ton fils que je suis encore là, et sans toi, ton fils n'aurait jamais existé, et je tiens à t'en remercier tout particulièrement », dit-il d'un ton un peu mal à l'aise.

« Peux-tu me dire pourquoi tu m'as expressément demandé de voir cette grotte ? » demandai-je, car je ne comprenais pas encore pourquoi il était important de voir cette grotte.
« Je ne sais pas, Marie. Quelque chose m'a dit que je devais te montrer cet endroit : un endroit où je ne suis resté mort que trois jours. Je me sens très reconnaissant chaque fois que je viens ici, au moins une fois par jour. Je ne veux jamais oublier cet endroit, tout comme je ne veux jamais oublier ma gratitude envers Jésus et toi. »
« Que s'est-il passé quand tu es mort ? Tu te souviens de quelque chose de cette période où tu étais mort ? »
« Non, je ne me souviens de rien de ces trois jours. Des gens m'ont raconté plus tard que la décomposition de mon corps avait déjà commencé et qu'ils m'avaient entièrement enveloppé dans des bandes de lin. D'ailleurs, j'ai encore des traces évidentes de taches cadavériques. »
Il avait l'air encore tout à fait étonné de ce qui lui était arrivé. Il s'assit, se remémorant apparemment comment il s'était réveillé d'entre les morts, et me regarda : « J'ai d'abord entendu une voix douce qui me murmurait : "Lazare, lève-toi et marche !" et peu après, à nouveau, mais plus fort : "Lazare, lève-toi et marche !" et j'ai fait ce que la voix m'a demandé. » Et Lazare me regarda, et le mystère était toujours caché dans ses yeux. Je l'aidai à se relever. « Rentrons, mon bon ami, les torches commencent à s'éteindre et il devient plus difficile de respirer ici. »
Sur le chemin du retour, dans la nuit, ce qui s'était passé m'est apparu clairement, petit à petit. Djibril ! Je l'ai remercié de tout mon cœur de mère ! Ce cadeau était bien plus grand qu'un

pain. Djibril me préparait à la mort et à la résurrection de mon Fils. La résurrection de Lazare était un soutien pour tous ceux que Jésus aimait. « Aie confiance, Marie, mère du Fils de Dieu ! » Tel était son message. Cela renforça encore davantage ma confiance inébranlable et je remerciai le Père de mon fils.

Marie-Madeleine

Quand j'ai vu Marie entrer, j'ai revu cette femme forte d'Ashkelon, la mère de quatorze mille enfants. Quoi que les pharisiens puissent faire à son fils, ils pouvaient peut-être le tuer en tant qu'homme, mais pas en tant que fils de Dieu.
Je n'ai jamais ressenti autant d'amour pour cette femme à la fois si forte et si douce qu'en présence de Lazare, ramené à la vie.
C'était une soirée où, lorsque nous sommes allés nous coucher tous les deux, nous ne nous sommes pas dit un mot, mais nos regards se sont fondus et nos cœurs se sont remplis d'une profonde affection et d'un profond respect l'un pour l'autre. Un.

Marie

Le lendemain, j'ai cherché un moment pour parler à Marie-Madeleine en privé, et en début d'après-midi, nous avons eu un peu de temps pour que je puisse lui montrer le tombeau de Lazare.

Nous nous sommes assis ensemble un moment dans la grotte, sur la table basse, tandis que le soleil pénétrait à l'intérieur. Je ne voulais pas la priver du réconfort que Djibril m'avait apporté la nuit dernière. « Hier, après être sortie d'ici avec Lazare, j'ai reçu un message de Djibril. Nous sommes les deux seuls à qui Jésus a parlé de sa mort imminente. Lazare est resté ici, mort, sur cette pierre pendant trois jours. » Je l'ai regardée pour voir si elle comprenait, mais je ne lui ai pas laissé le temps de se sentir stupide : « Lazare est ressuscité le troisième jour par Jésus, par la puissance du Père. Et si Jésus lui-même est ressuscité d'entre les morts, aucun Juif ne pourra plus dire que cela s'est produit par la puissance de Bélial. Ainsi, le Père lui-même apporte la preuve ultime que Jésus est son fils et que la puissance miraculeuse de Jésus vient du Père, tout comme Jésus ne s'est jamais glorifié lui-même. » Je regardai à nouveau Marie-Madeleine, et sa bouche et ses yeux s'ouvrirent de surprise. « Mais bien sûr ! Le Fils du Père sera lui aussi ressuscité le troisième jour par le Père ! » Nous nous sommes tombés dans les bras et avons pleuré ensemble des larmes de joie et de réconfort. Notre joie et notre réconfort devinrent invincibles.

Marie-Madeleine

Dans mon lit, je repensais aussi à la conversation au bord de la rivière, lorsque Jésus m'avait dit : « Les miracles que je peux accomplir, je ne peux les faire qu'au moment où je ne fais qu'un avec mon Père. Je n'ai pas ce pouvoir en moi-même, je ne le reçois apparemment que pour

« Je ne peux agir que lorsque mon Père et moi ne faisons qu'un dans un seul et même esprit. Depuis mon enfance, j'ai appris, à force d'essais et d'erreurs, à sentir si, à un moment donné, je suis capable de guérir une personne, voire de lui rendre la vie, ou non. Le sentiment le plus important à cet égard est l'humilité, car cela ne vient pas de moi, mais de mon Père. »

Le voyage nous a offert tous les extrêmes que nous n'aurions pas pu imaginer nous-mêmes, et cela nous ferait du bien à tous les deux de nous reposer un peu. Je lui ai fait une proposition : « Qu'en penses-tu ? Ein Karem n'est qu'à une journée de voyage d'ici si nous partons très tôt. La petite maison des voisins de Zacharie et Élisabeth, de mémoire bénie, est encore inoccupée, et rencontrer les enfants de Samuel et Rebecca est un vrai bonheur. Le visage de Marie s'illumina et nous devions repartir dès le lendemain matin. Nous avons demandé à Marie, Marthe et Lazare s'ils n'y voyaient pas d'inconvénient et ils étaient heureux à notre place de pouvoir se reposer quelque part. Le soir même, nous avons déjà pris congé de Lazare, afin qu'il puisse continuer à se reposer le lendemain matin. Au premier chant du coq, Marie et Marthe se sont levées avec nous. Elles nous ont aidés à préparer le repas et avaient prévu une surprise de bienvenue, spécialement pour Samuel. Lorsque nous sommes partis, j'ai tout de suite pensé : nous quittons l'Éden. Merci, Seigneur, pour ton hospitalité et ton message. »

Maria

Pendant que Marie-Madeleine s'occupait de seller les ânes dehors, Marthe et Marie sont venues me dire au revoir. Elles m'ont demandé ma bénédiction et j'ai été très émue par leur demande. Elles m'ont appelée « la mère de Dieu ». J'ai eu un moment de surprise, mais je ne pouvais en aucun cas dire que ce n'était pas vrai. Je n'étais qu'une simple humaine, je n'étais qu'une mère comme toutes les mères, je n'étais qu'un être impuissant qui essayait de bien faire, je ne me sentais pas différente d'elles, j'étais aussi indigne et méritante qu'elles, je ne comprenais pas non plus pourquoi ces femmes n'avaient pas été choisies, elles qui auraient certainement mieux fait que moi, et que moi aussi, je doutais souvent et pourtant, malgré tout cela, je ne pouvais pas nier que j'étais la mère du fils de Dieu. La seule chose dont j'étais certaine, c'est que je n'étais pas une déesse et, oui, que j'étais la mère de son fils. Marie et Marthe étaient rapidement allées chercher quelque chose : l'un des longs linceuls imprégnés du liquide mortuaire que Lazare portait lors de sa résurrection. « Sentez donc », dit Marthe. Je fis ce qu'elle me demandait, et cela ne sentait pas du tout le liquide mortuaire, mais la fleur de jasmin. « Nous ne l'avons vraiment pas lavé », ajoutèrent-elles. Je compris alors pourquoi Marie et Marthe m'appelaient « mère de Dieu » : elles aussi faisaient intuitivement le lien avec ce qui, selon elles, allait se passer. J'aurais besoin de bandelettes, mais je n'avais pas à en avoir peur. J'acceptai la bandelette avec gratitude et

Je me sentais aussi chanceuse de les avoir à mes côtés qu'ils pouvaient peut-être l'être de m'avoir.
Marie-Madeleine entra en souriant : « Messieurs Oz et Az aimeraient partir ! Lem les attend ! » Nous ne pûmes retenir notre rire. En route pour Ein Karem !

Le printemps s'était désormais pleinement installé.

Au nord de Jérusalem passait une importante route commerciale est-ouest, reliant Joppé, sur la côte méditerranéenne, à Jéricho, puis traversant le désert jusqu'en Syrie. Cette route principale frôlait la porte nord de Jérusalem. Le tronçon de la route commerciale entre Joppé et Jérusalem se frayait un chemin à travers toutes les collines environnantes. Entre celles-ci serpentait agilement une rivière où les caravanes commerciales pouvaient se désaltérer.

Un jour, dès le premier chant des coqs, un homme quitta Arimathée avec son cheval et sa charrette chargés de meubles, grands et petits, pour se rendre sur la grande route est-ouest menant au marché de Jérusalem. Non loin de la porte nord de Jérusalem, il dut s'arrêter pour faire ses besoins. Il escalada la première colline aride venue et chercha un endroit. Puis il se releva et remarqua alors, tout en bas, dans une clairière de la vallée verdoyante, un immense arbre dans toute sa puissance et sa splendeur. Plus loin encore dans la vallée, une petite rivière murmurait. L'homme était charpentier et ébéniste. Il était riche. Il était aussi un

un pharisien respecté et membre du Sanhédrin[62]. Mais ce que personne ne savait, c'est qu'il était l'un des premiers disciples de Jésus, le Nazaréen. Il s'appelait Joseph. Il ne se lassait pas de cet arbre. Celui-ci l'intriguait et, bien qu'il fût un expert en bois, il ne parvenait pas à identifier l'espèce de loin. Il lui semblait être un pommier par ses proportions, mais à cette époque de l'année, ceux-ci étaient tous en fleurs, et certainement dans les vallées chaudes. Il descendit plus loin dans la vallée et trouva, au milieu de la prairie, cet arbre imposant au tronc d'une circonférence sans pareille. Il examina aussitôt les feuilles et, en effet, c'était un pommier. Il trouvait cet arbre magnifique ; le simple fait de le regarder le rendait inexplicablement heureux et chassait tous ses soucis. Le connaisseur fut surpris que l'arbre ne fleurisse pas au printemps et il crut comprendre que c'était peut-être parce que toute son énergie était nécessaire pour maintenir le bois en vie. Il ne pouvait pas savoir alors à quel point cette idée était vraie. Il estima que l'arbre avait des siècles, mais n'osa pas se risquer à deviner et cela ne lui semblait pas important. Plus il en était impressionné, plus sa décision d'acheter le terrain avec l'arbre se renforçait. Il pourrait alors être sûr

[62] Le Sanhédrin : le plus haut conseil et tribunal des Juifs pendant la période post-exil, dirigé par les grands prêtres Anne et Caïphe et doté d'une compétence religieuse, civile et pénale.

de sorte que personne n'aurait l'idée de couper ce magnifique arbre.

Du haut de la colline aride, il observa attentivement les lieux et s'orienta vers la colline la plus proche, qui avait la forme d'un crâne et était donc appelée Golgotha[63]. Émerveillé, il poursuivit son chemin vers le marché de Jérusalem.
Après avoir vendu l'armoire, la table et les chaises, il se précipita vers l'entrée du temple, où se trouvait un bureau chargé des titres de propriété. Même s'ils savaient qu'il était riche, ils ne lui demandèrent qu'une somme symbolique pour ce qui était enregistré sous le nom de « champ sanglant », et personne ne put lui expliquer pourquoi cet endroit avait reçu un tel nom. Les candidats se désistèrent justement à cause de ce nom effrayant, car la superstition n'était pas étrangère à beaucoup de gens. Joseph paya volontiers la somme. Chaque fois qu'il livrait du bois ou des meubles à des clients par la route commerciale, il s'arrêtait un instant au bord de la route pour admirer l'arbre depuis le sommet de la colline. Un jour, après une forte pluie, il s'arrêta comme d'habitude, confia son cheval et sa charrette à un apprenti et alla admirer l'arbre de près. En redescendant, contraint par les fortes pluies des jours précédents, il dut emprunter un autre chemin et découvrit, tout en bas, au pied de la colline, une ouverture dans la paroi rocheuse. Il cria et entendit un écho qui confirma

[63] Golgotha signifie « lieu du crâne ».

qu'il devait s'agir d'une grotte. Il n'avait pas de torche sur lui et décida de revenir plus tard.

Joseph

Au Sanhédrin, je n'avais qu'un seul ami en qui je pouvais avoir entièrement confiance. Je lui parlai du champ ensanglanté avec son immense pommier et du trou dans la paroi rocheuse qui cachait peut-être même une grotte, et je lui demandai s'il voulait bien m'accompagner pour explorer les lieux. Nicodème accepta immédiatement. Nous étions du même âge et nous avions nous aussi assisté au Sermon sur la montagne au sein du groupe des pharisiens, mais nous ne nous étions pas moqués avec la majorité des pharisiens. Au contraire, nous avions tous deux honte à leur place, mais nous n'osions pas déposer notre toge auprès du grand rabbin pour ne pas éveiller les soupçons. Nous nous sentions très mal dans notre peau à cause de notre lâcheté face à cet homme courageux, qui savait bien ce qui se tramait constamment contre lui et qu'il ne pouvait en aucun cas y échapper. Il ne faisait que des miracles et jamais rien pour lui-même. Au contraire, Nicodème était un jour allé voir Jésus au cœur de la nuit et avait eu une longue conversation avec lui. Il était encore sous le charme de la douceur avec laquelle Jésus parlait, sans le moindre reproche et uniquement soucieux de chaque créature.

Nicodème

Mon ami Joseph parlait avec un tel enthousiasme du champ ensanglanté, de cet immense pommier sans pommes et de la découverte fortuite d'une ouverture dans la paroi rocheuse, que cela m'a franchement surpris. Ce n'était pas son genre, après tout. De nous deux, c'était lui qui avait la vision la plus calculée et la plus réaliste des choses, alors que j'avais tendance à exagérer ou à me tromper complètement. J'étais parfois trop prompt à m'enthousiasmer et j'osais plus facilement sortir des sentiers battus. Parfois, cela me jouait des tours, mais ma rencontre audacieuse avec Jésus en tant que membre du Sanhédrin fut la meilleure décision que j'ai prise dans ma vie. Jésus ne s'offusquait pas de mon habit de scribe, au contraire, il savait parfaitement quel risque je prenais. Et je le croyais sur parole : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par le Père. » Jésus était le Sauveur, le Messie, l'Arche de l'Alliance en personne, dont Moïse avait déjà parlé, cela ne fait aucun doute. Joseph et moi avons décidé de faire profil bas au sein du Sanhédrin jusqu'à ce que nous puissions peut-être un jour faire quelque chose pour soutenir le plan de salut de Jésus. Et cela allait arriver plus vite que nous ne pouvions l'imaginer.

Joseph et moi nous sommes rendus au champ ensanglanté, équipés de pioches et de torches. Nous nous sommes immédiatement mis au travail. La paroi rocheuse s'est ouverte plus facilement que prévu. Une fois l'ouverture suffisamment grande, nous avons allumé les torches et nous nous sommes glissés à l'intérieur. Nous avons immédiatement été accueillis par un parfum de

fleur de pommier. Nous nous tenions debout sur le sol

cloué : on aurait dit que l'arbre, dépourvu de fruits, avait conservé ses fleurs dans la grotte. « Quel bonheur ce doit être d'être enterré dans ce parfum », suggéra Jozef, et nous décidâmes d'en faire un tombeau de pierre pour celui d'entre nous deux qui mourrait le premier. Nous avons inspecté la grotte minutieusement et avons trouvé des traces de poterie et des lieux de couchage autour de foyers contenant des restes de charbon de bois. Des gens avaient vécu ici. Joseph m'a fait remarquer deux brindilles, dont les fleurs séchées dégageaient encore un parfum intense. Nous avons réservé aux brindilles une place d'honneur dans la grotte, là où elles ne risquaient pas d'être endommagées. Nous avons également cherché des traces de sang qui pourraient expliquer le nom de « champ de sang », mais il n'y en avait nulle part. Les jours suivants, nous avons continué à travailler fébrilement pour préparer notre caveau, non pas parce que nous craignions de mourir bientôt, mais simplement pour profiter de ce parfum délicieux, car nous nous demandions s'il allait persister maintenant que l'entrée de la grotte était entièrement ouverte. Miraculeusement, on aurait dit que la paroi rocheuse en était imprégnée depuis des siècles et que la grotte elle-même était heureuse d'accueillir de nouveaux occupants. Le soleil pénétrait généreusement dans la grotte de ses rayons, et après une journée passée à tailler la pierre, un petit chemin nous menait vers la rivière, plus bas dans la vallée, pour nous apporter fraîcheur et réconfort. Non loin de là, en amont, se trouvait une magnifique gorge. Les oiseaux gazouillaient, les lapins nous regardaient avec étonnement sans se soucier davantage de notre présence. L'anémone à couronne rouge s'épanouissait sur les

berges. Les

lychis aux fleurs rouge carmin et les grenadiers aux fleurs rouge-orange rivalisaient de beauté.
Avant de partir, nous avons fait nos adieux au majestueux pommier. Cela nous a rendus silencieux et humbles.

En bref, nous avions l'impression d'être au paradis.

Marie-Madeleine

Une fois que nous avons repris notre ancien chemin vers Ein Karem, Oz connaissait le chemin mieux que moi. Le temps était clément et la route était plate et sèche. Je pouvais fermer les yeux de temps à autre sur ce long trajet. La démarche assurée d'Oz a fait resurgir des souvenirs en moi. Je me suis souvenue de cette nuit merveilleuse où, jeune femme, j'étais assise à l'avant du chameau avec Caspar, maintenue par ses bras puissants, tandis que l'étoile brillait juste devant nous. Je me suis tournée vers Marie et j'ai crié : « Ça me rappelle quand j'étais en route vers toi et le petit Jésus à Bethléem. » Je ne comprenais pas d'où cela venait soudainement, c'était juste une idée qui m'était venue. Marie ne répondit pas non plus. Peut-être était-ce lié à la myrrhe que j'avais toujours avec moi, où que j'aille. J'espérais que cela présageait quelque chose de bon.

Nous nous arrêtions, nous mangions, nous repartions, nous nous arrêtions, nous mangions, nous repartions. Oz et Az gardaient toujours un bon rythme, comme s'ils entendaient déjà leur ami Lem beugler de loin. Le coucher de soleil était d'une beauté extraordinaire et se trouvait juste devant nous, sur notre dernier kilomètre. Encore un dernier virage et nous entendions effectivement déjà Lem braire. Je tendis le cou pour regarder devant moi, mais ce que je vis me donne encore des frissons. Rebecca était sortie en entendant Lem braire, nous avait vus arriver et avait crié, prise de peur et d'impuissance : « Maman, maman ! » et

Elle s'est précipitée vers nous : « Maman, quelle chance ! Hannah ! Hannah ! » et, submergée par les larmes, elle n'arrivait plus à prononcer un mot. Je suis descendue d'Oz et je l'ai prise dans mes bras. En pleurant, elle s'est agrippée à moi et, par saccades, elle a fini par dire : « Hannah, blessée à la jambe… fièvre depuis des jours… souffrante, ne peut plus ni manger ni boire… inconsciente… elle va mourir… » puis elle s'est complètement effondrée. Je l'ai soutenue. Entre-temps, Samuel, les yeux cernés et pâle de fatigue, était sorti et l'avait prise de mes bras. Je me précipitai à l'intérieur avec Maria pour voir si nous pouvions encore faire quelque chose. Le petit Johannes pleurait d'excitation. La chambre d'Hannah était plongée dans l'obscurité, seule une petite lampe à huile éclairait son visage blanc et mourant. La fièvre semblait baisser, mais c'était un mauvais signe, le début de l'abandon du corps à l'esprit. J'examinai sa jambe et l'odeur de décomposition était insupportable. Je regardai Marie dans les yeux et compris que je devais prendre du recul. Je m'occupai ensuite de Rebecca et Samuel. Je leur expliquai qui était Marie, tandis qu'elle fouillait dans son sac de voyage et trouvait les bandages que Martha et Marie lui avaient donnés. Elle commença immédiatement à nettoyer à l'eau la jambe ravagée d'Hannah, puis à la panser avec le bandage que Martha lui avait donné. La puanteur disparut aussitôt, laissant place à un parfum de fleurs de jasmin. D'un seul coup, Rebecca et Samuel retrouvèrent l'espoir et considérèrent cela comme un miracle en soi. Pour Samuel, qui était incrédule, c'était particulièrement incompréhensible, et le

éveilla en lui, une fois de plus, des sentiments et des certitudes que son esprit ne pourrait plus jamais nier. Rebecca se jeta au cou de Marie et je l'entendis murmurer : « Vous êtes la mère de l'enfant du roi, vous êtes ma mère. Je vous en serai éternellement reconnaissante. » Jour et nuit, nous nous relayions auprès d'Hannah ; la fièvre ne revenait pas et Hannah retrouvait une respiration et un teint normaux. Nous changions ses langes deux fois par jour, et la blessure à la jambe guérissait bel et bien petit à petit. Nous pouvions lui donner de l'eau, du lait de chèvre et du miel à l'aide de linges humides que nous lui mettions dans la bouche. Elle commença peu à peu à les sucer, jusqu'à ce que, le troisième jour, elle ouvre les yeux, me voie et murmure d'une voix faible : « Ma Ma », avant de retomber dans un sommeil profond.

Maria

Toute notre attention s'est naturellement portée sur Hannah. Cela a détourné mes inquiétudes concernant mon fils vers cette petite fille dans la petite maison où je m'étais autrefois tenue ventre contre ventre avec Élisabeth, et où Zacharie avait été rempli d'une grande gratitude et d'une humilité encore plus grande de pouvoir recevoir tant de bonheur à son âge. Les langes de Lazare avaient guéri Hannah et signifiaient une fois de plus que je n'avais pas à craindre ce qui pourrait arriver à mon fils.

Mais on peut combattre ou réprimer la peur, sans jamais la faire disparaître. C'est un sentiment aux cent têtes qu'il faut couper une à une. Je peux affirmer que mon

mon fils, par l'intermédiaire d'Hannah, m'a aidée à mettre mes soucis de côté pendant quelques jours grâce au miracle des langes, des langes qui attendaient déjà mon fils. Moi qui pensais ne pas avoir besoin d'aide, je ne pouvais m'empêcher de rire de ma propre folie. Mon fils et son Père ont pris soin de moi sans relâche. Ce n'était pas l'inverse. Plus rien ne m'étonnait, et ma confiance en sa mission grandissait de jour en jour. Mon nom était « Goutte de la Mer » et c'est dans la mer que je resterais. Plus j'aimais mon fils, plus j'aimais chaque être humain. Ma maternité ne connaissait plus de limites. Cela semblait devenir une nature sans automne ni hiver.

Avec Marie-Madeleine, j'ai emménagé dans la petite maison des anciens propriétaires, Jaïre et Hannah. Le récit de Marie-Madeleine sur la mort de Jair et le suicide d'Hannah m'a profondément touchée et était très palpable : le lit où tous deux sont morts, la tombe aux petites fleurs violettes où ils reposaient ensemble, tous deux victimes indirectes du massacre des enfants par Hérode. J'ai demandé à Marie-Madeleine de me laisser un instant seule avec eux.

Je me tenais seule devant leur

tombe. J'ai ouvert mon cœur.

J'ai versé quatorze mille larmes et je les ai recueillies dans mes mains.

J'ai fermé les yeux.

« Djibril, où es-tu ? » Je me suis retournée d'un coup, car je savais qu'il se tenait derrière moi.

« Veux-tu transmettre ces larmes pour Jair et Hannah au père de mon fils ? »

Je sentis Djibril prendre les larmes de mes mains et je me retournai vers la tombe.

J'ouvris les yeux.

L'homme ne peut pas toucher l'ange, mais l'ange peut toucher l'homme.
Et là encore, ce n'était pas un hasard si j'avais pu ressentir la souffrance humaine de si près, afin de mieux supporter ma propre souffrance future à la mort de mon fils. Et peut-être, pensais-je, ma future souffrance serait-elle même moins lourde que celle que Jair endurait personnellement, tant sur le plan spirituel que physique, ou que celle d'Hannah, qui souffrait cruellement de son impuissance à devoir assister, jour et nuit, sans pouvoir rien faire, aux souffrances de son bien-aimé Jair qui duraient depuis des jours. Je savais déjà alors qui j'étais : la mère de tous les hommes, mais je ne réalisais pas encore du tout qu'un jour, comme Hannah, j'accompagnerais de très près la souffrance de chaque être humain. Pendant les quelques jours que nous avons passés à Ein Karem, avec l'accord de Marie-Madeleine, je suis restée toute seule dans la petite maison de Jair et Hannah et je ne rendais visite à la petite Hannah que de temps en temps. Ce séjour dans cette petite maison était, à ce moment de ma vie, ce dont j'avais besoin et ce qui me donnait de la force. Cette

petite maison respirait ma mission de vie. C'est là que commença ma croisade en tant que mère de l'humanité.

Marie-Madeleine

Je discutais dehors avec Samuel de la guérison miraculeuse d'Hannah. Samuel était complètement déconcerté : « Il ne peut tout de même pas y avoir autant de coïncidences, Marie-Madeleine ? Personne à Massilia ne m'aurait cru, et pourtant c'est vrai… Comment pouvons-nous vous remercier ? »

« Ce n'est pas à nous que tu dois remercier, Samuel, mais à Jésus, le fils de Marie. »

Je passais de temps en temps voir Marie et j'ai remarqué chez elle un changement que je ne saurais décrire encore aujourd'hui. Elle était plus proche, mais aussi beaucoup plus loin. Je ne m'exprime pas bien : elle était plus proche, mais aussi beaucoup plus haut. Ce n'est pas ça non plus : elle était plus haut, mais aussi beaucoup plus proche. Oui, c'est bien ça : sans presque un mot, plus proche, plus proche du cœur de l'homme. Cela ne semblait pas être le cas, car c'était intensément palpable. Les mots ne peuvent le décrire.

Et…

Et…

Ça rend muet. Muet de

manière audible.

Rebecca

Le cinquième jour, Hannah pouvait déjà manger des aliments plus solides et garder les yeux ouverts un peu plus longtemps. « Ma Ma ? » Je ne savais pas trop laquelle de nous deux elle désignait, car maintenant que Marie-Madeleine était là, il y avait soudain deux « Ma Ma ». Marie-Madeleine et moi avons supposé que celle qui l'entendait était la maman qu'elle voulait entendre.

« Oui, ma chérie ? »

« Est-ce que je vais mourir ? »

« Non, ma chérie. » J'ai dû déglutir.

« Cette dame avec les couches est-elle encore là ? » Ses yeux se sont illuminés un instant. « Je veux lui faire un petit bisou. » Mais le simple fait de parler était déjà trop fatigant, à la différence près qu'elle s'endormit avec un sourire aux lèvres. Je demandai à Marie-Madeleine de me relayer un instant, car je voulais aller voir Marie pour la remercier au nom d'Hannah. Marie-Madeleine me regarda avec inquiétude : « Ça va, toi ? »

« Non, je ne sais pas quoi dire, mais je dois dire quelque chose. C'est le chaos dans ma tête. »

« Suis ton cœur et n'aie pas peur », dit Ma Ma pour tenter de m'aider, mais cela ne m'aida pas. C'est du moins ce que je pensais.

En me rendant auprès de Maria, je me suis rendu compte à quel point mon esprit s'était vidé sous l'effet de cette terrible peur de perdre Hannah. Maintenant qu'elle était sur la voie de la guérison, j'aurais dû regarder vers l'avenir, mais je ne voyais plus d'avenir. J'avais perdu ma

confiance en la vie, ou plutôt : j'avais perdu ma confiance en l'amour. Je pouvais perdre Hannah à tout moment, ou Johannes, ou Samuel. Comment croire encore en un Dieu d'amour dans ces conditions ? Ma vie dissolue d'autrefois semblait plus facile et plus sûre ; je n'avais rien alors et je ne pouvais rien perdre. Pourquoi voulais-je aller voir Marie ? Ah oui, pour lui demander un petit baiser pour Hannah. Je tremblais sur mes jambes, de faiblesse, d'incertitude, craignant de dire quelque chose de mal, de dire quelque chose de stupide, quelque chose… Non, c'était un pur vide.

Je me tenais devant sa

porte. Je ne sais pas

combien de temps.

Je fixais mes pieds. Une pensée m'a soudain traversé l'esprit : cet inconnu qui m'avait alors indiqué le chemin vers Marie-Madeleine. Si je ne lui avais pas fait aveuglément confiance, je ne me serais jamais, jamais, jamais… jamais retrouvée ici. J'ai frappé à la porte en espérant qu'elle ne viendrait pas ouvrir.

Maria

« Entre, Rebecca. Je t'ai vue arriver et je t'ai préparé du thé à la menthe fraîche. » Elle hésita.
« Tout ira bien pour Hannah. » Rebecca acquiesça, l'air mal à l'aise. « Et tout ira bien pour toi aussi. » Puis elle se mit à sangloter et tout éclata en elle comme un nuage d'orage qui se décharge en une seconde. Elle chercha du réconfort dans mes bras et sa douleur me faisait terriblement mal à moi aussi, une douleur qui m'a appris

à gérer la douleur de quelqu'un

. C'était comme si je prenais sa douleur à ma charge, car plus elle s'adoucissait, plus je pouvais ressentir sa douleur. Ressentir la douleur n'est pas agréable, mais sentir que l'on peut la prendre à sa charge est en soi un baume sur la douleur que l'on ressent. Je remerciais Djibril de l'avoir envoyée vers moi.

Djibril m'a assez vite donné la réponse à cette question : « Tu sais, ma chère Rebecca, j'ai moi aussi un lange spécial pour toi. » Elle m'a regardé avec étonnement et, après ce qu'elle avait vu avec le lange de Lazaros, elle a tout de suite repris espoir. Je me suis placé derrière elle et j'ai doucement enroulé mes deux bras autour de son ventre. « Regarde, quand mes bras s'enroulent autour de toi et que mes doigts s'entrelacent pour ne former qu'un, ils créent une unité qui t'enveloppe entièrement, comme une seule couche d'amour. Et alors je dis : « Je te salue, Rebecca, le Seigneur est en toi. » Je la regardai de côté jusqu'à ce que je puisse lire dans ses yeux qu'elle comprenait aussi ainsi. « Mais… il y a une condition : j'aimerais aussi faire partie de ton langes, Rebecca… » et je la lâchai. Rebecca comprit où je voulais en venir. Elle se retourna et m'enlaça à son tour, joignit ses mains derrière mon dos et me murmura : « Je te salue, Marie, le Seigneur est en toi. » « Et alors, chère Rebecca, je te chuchoterai dans ton cœur : « Je te salue, Rebecca, le Seigneur est aussi en toi. » Maintenant, je suis ici près de toi, mais chaque fois que je ne serai plus là et que tu auras de la tristesse, de la douleur ou besoin d'aide, ouvre tes bras et joins tes mains, salue-moi et je te réconforterai volontiers avec mon linge. » Pendant que je lui expliquais cela, elle regardait

Djibril nous regardait tous les deux depuis l'extérieur de la fenêtre. Je la lâchai doucement et lui promis : « Je viendrai embrasser Hannah demain. »

Rebecca quitta, libérée de la douleur, la petite maison de la douleur. Plus tard, je compris comment j'avais reçu ma « formation » de Djibril dans cette petite maison, et comment cette petite maison de la douleur allait prendre les dimensions du monde de la douleur, et que j'aurais besoin d'une quantité incroyable de couches, que j'obtins d'ailleurs sans aucun mérite de ma part. Chaque cœur de chaque être humain était pour moi un cadeau d'amour. J'ai remercié le père de mon fils pour tant de générosité. Et jusqu'au jour de ma mort, je n'ai jamais compris ce que j'avais fait pour mériter cela.

Marie-Madeleine

Rebecca est revenue de chez Maria visiblement soulagée. Elle m'a pris dans ses bras et a ri, soulagée : « Maria m'a donné une couche. » Et elle se retourna, ravie de savoir quelque chose que j'ignorais encore. Ce petit jeu joyeux dura toute la journée et apporta tant de gaieté dans la maison que même Samuel put à nouveau sourire, tout comme le petit Johannes, grâce à la tension qui s'était dissipée. Hannah retrouvait aussi le sourire lorsqu'elle se réveillait de temps à autre et voyait une maman heureuse. Ce n'est que le lendemain matin que Rebecca raconta ce qui s'était passé dans la petite maison de la douleur,

tout en me serrant dans ses bras comme elle l'avait appris de Marie. Au cours de la journée, Samuel est venu me voir. « Marie-Madeleine, comprends-tu encore ce qui se passe ici ? Veux-tu me parler tout à l'heure ? Je dois aussi te parler de Lem, je m'inquiète pour Lem. Il y a quelque chose. J'ai du temps cet après-midi. »
Entre-temps, je suis allé voir les ânes, car je m'inquiétais beaucoup pour Lem. Il se tenait tranquillement près d'Oz et d'Az. Ceux-ci se montraient étonnamment dociles et lui laissaient la meilleure nourriture. Lem ne semblait pas malade, mais il était désormais très vieux pour un âne. Il avait au moins quarante ans. J'ai attendu la fin de l'après-midi pour en parler à Samuel.

Samuel

Rebecca semblait renaître. Je n'arrêtais pas de lui demander ce qui s'était passé. Mais elle ne cessait de répéter : « Je ne peux pas encore te le dire, mon chéri. Je comprends moi-même à peine ce qui m'est arrivé. Donne-moi le temps de mieux le comprendre. Je peux déjà te dire que je suis allée voir Marie et qu'elle m'a rassurée. Je sais maintenant qu'Hannah se remettra certainement. » Bien sûr, je n'y comprenais rien, mais j'avais appris entre-temps que dans cette famille, il ne se passait pas grand-chose d'ordinaire, mais toujours quelque chose de bien. Ma meilleure façon de répondre était donc de la serrer fort dans mes bras et de lui donner un baiser, et elle s'écria soudain : « Aïe, ta couche me fait mal. » Elle éclata de rire alors que je la regardais avec étonnement. Une couche ???

Hannah s’est réveillée à cause du vacarme et a regardé la dispute avec des yeux malicieux. Rebecca s’est immédiatement arrêtée et m’a demandé si je ne devais pas parler à Marie-Madeleine de Lem.
J'ai trouvé Marie-Madeleine plus tôt que prévu près des ânes et j'étais curieux de savoir ce qu'elle en pensait.

« Je ne m'inquiète pas vraiment, Samuel, mais j'ai une petite idée de ce qui se passe. Lem est très vieux pour un âne et me semble épuisé, il est las de la vie, mais il a toujours été fidèle et ne prendra pas de décision de son propre chef sans autorisation. Je vais lui demander. » J’acquiesçai, même si je trouvais son analyse peu plausible, comme si un animal pouvait raisonner comme un humain. Elle se mit à énumérer des noms à son oreille. « Zacharias ? » et elle attendit un instant, rien, puis elle continua ainsi : « Johannes ? » rien, « Rebecca ? » rien, « Hannah ? » rien, « Samuel ? » rien, « Elisabeth ? » et soudain, il se mit à braire à tue-tête. Marie-Madeleine le caressa et Lem reprit vie. Marie-Madeleine me regarda : « Il me semble logique qu’il veuille mourir à l’endroit où Élisabeth est morte, sur le mont Hébron. Je me trompe peut-être, mais nous devons lui donner la liberté. Nous devons le libérer de son fardeau afin qu’il puisse faire son dernier voyage pour mourir en tant qu’âne libre et non comme une bête de somme, là où se trouvait autrefois sa mission la plus importante. Comment serions-nous nous-mêmes, Samuel ? » Et oui, ce n’était pas exactement comme si, c’était ce qu’elle voulait dire : « Tu n’as pas besoin de me croire, Samuel. » Je dus admettre à contrecœur que Lem

Il a réagi comme s'il comprenait notre langue, car on pouvait lire de la joie dans ses yeux. Oz et Az sentaient eux aussi qu'il se passait quelque chose d'étrange, mais ils ne comprenaient manifestement pas. Marie-Madeleine parla de nouveau à l'oreille de Lem : « Pars cette nuit, Lem, tu connais le chemin mieux que quiconque et demain matin, tu seras déjà bien loin, hors de portée des hommes. Je te délivrerai de ton témoignage et je demanderai à Rebecca de venir te dire adieu. »

Je fis de mon mieux pour croire que Lem comprenait, et quand je m'y efforçais ainsi, il me semblait, je le pense sincèrement, qu'il la comprenait. Je me suis moqué de moi-même : où ai-je donc atterri ? Et j'ai répondu à cette question : « Dans quelque chose de merveilleux, mon cher Samuel ! » Mais je me sentais en même temps un peu triste en repensant à mon père et à mes frères à Massilia : s'ils pouvaient seulement « apprendre » à vivre ainsi.

Je me suis tout de suite rendue chez Rebecca pour lui annoncer la triste nouvelle. Après tant de joie suite à la guérison d'Hannah, c'était soudain un nouveau coup dur, mais elle a immédiatement compris la situation et a insisté pour qu'Hannah puisse elle aussi faire ses adieux, aussi faible qu'elle fût. J'ai pris Hannah dans mes bras et l'ai bien enveloppée dans une couverture, puis nous avons tous fait nos adieux à un ami fidèle. Lem avait un regard tout particulier pour Hannah et, maintenant qu'il voyait ses yeux ouverts, il semblait rassuré ; il la renifla et lui caressa la joue très tendrement avec son museau. Cela chatouillait Hannah et elle se mit à rire, tout comme nous. « Au revoir Lem », dit encore Hannah, puis nous

avons tout confié à Marie-Madeleine et

retournâmes à l'intérieur. Le lendemain matin, Lem s'était bel et bien envolé pour son dernier voyage. Je commençais déjà à trouver cela un peu habituel et naturel. Oz et Az se tenaient là, l'air abattu. J'essuyai une larme et sus ce qu'il me restait à faire : acheter encore aujourd'hui un âne pour Hannah au marché d'Ein Karem.

J'aurais voulu poser tant de questions à Marie-Madeleine, mais j'allais remettre cela à plus tard. C'est ainsi que je raisonnais alors, mais tout allait soudainement s'accélérer.

Marie

Je me suis rendue une nouvelle fois sur la tombe de Jair et Hannah et j'ai caressé les petites fleurs violettes printanières qui recouvraient leur tombe comme une couverture. Cela m'a rappelé le voile violet que j'avais dû tisser pour le Saint des Saints dans le temple de Jérusalem, alors que je venais tout juste d'être confiée à Joseph. J'y ai travaillé pendant des mois et, au fil des ans, ce violet a teinté mon âme de plus en plus profondément, m'apportant la sérénité entre mes pensées et mes actes, ainsi qu'un équilibre entre mon esprit et mes émotions. Je portais régulièrement l'écharpe violette de l'époque où j'étais assise à table à Bethléem avec mon fils, Jean et Marie-Madeleine, et où nous étions unis, quoi qu'il puisse arriver. Et cet événement se rapprochait de plus en plus. La mère d'Ashkelon en moi n'était jamais loin et je me demandais où se trouvaient désormais ces quatorze mille âmes ? Le

C'était une question étrange que je me posais et qui appelait une réponse étrange, et cette réponse m'est venue immédiatement à l'esprit : aie confiance, les âmes des défunts reposent dans leur confiance. Pour être honnête, je ne pouvais pas imaginer qu'on puisse avoir des doutes à ce sujet, et pourtant j'avais déjà vu et entendu cette méfiance à plusieurs reprises, et je pensais par exemple aux terribles propos des pharisiens derrière mon dos tandis que Jésus parlait sur la montagne. Oui, je l'admets, cela m'a effrayé pendant une seconde, mais dans cette même seconde, j'ai tout de suite eu pitié d'eux pour ce qu'ils gaspillaient et j'aurais tant voulu les embrasser et les réconforter face à leur ignorance. Tout comme j'aurais pu réconforter Jair et Hannah dans leur ignorance de leurs actes, ce qui aurait fait que leur violet se serait teinté d'or pur à la lumière du soleil.

Ce n'est qu'après la mort et la résurrection de Jésus que j'ai compris que ce qui me semblait si évident n'était absolument pas le cas pour mon prochain. Et c'est ce que j'ai moi-même appris et compris après sa résurrection : que j'étais encore plus, plus largement, voire sans limite, ouverte à la consolation de chaque être humain, qu'il soit déchu ou non.

Je suis immédiatement allée embrasser la petite Hannah.

Il se mit à pleuvoir doucement.

Samuel

Alors que je me rendais au marché sur le dos d'Oz, je me suis remémoré mon enfance et mes années de jeunesse. Mon père était anéanti par le chagrin causé par la mort de ma mère, qui s'était vidée de son sang à ma naissance et était morte dans ses bras. Il n'arrivait plus non plus à m'aimer après cela, même s'il en souffrait lui-même, il n'y arrivait tout simplement pas. Je soupçonne même qu'à la longue, il souffrait davantage de ne pas pouvoir m'aimer que de la mort de sa femme. Le chagrin du passé s'estompe plus facilement que les regrets du présent. Mes trois frères étaient la prunelle de ses yeux et n'ont pas non plus accepté la petite dernière parmi eux. La sœur aînée de ma mère s'est occupée de moi. Mon père n'était pas un mauvais homme et lui était très reconnaissant car elle essayait de me donner ce qu'il ne pouvait pas me donner. Je n'avais pas de mère et, après tout, je n'avais pas de père non plus. Matériellement, je ne manquais de rien et j'allais à une petite école où je me faisais des amis, mais plus nous grandissions, plus j'avais de mal à cause de leur jalousie face à mes origines aisées. Je reportais toutes mes frustrations sur tous ceux que j'aimais : ma belle-mère, mon père et mes frères. J'étais devenu incontrôlable : souvent ivre, souvent bagarreur, et je recherchais la douleur physique pour ne pas avoir à ressentir la douleur intérieure. Mon père était devenu un grand négociant en commerce maritime et n'a trouvé qu'une seule solution, celle de me placer en

envoyer l'un de ses bateaux vers de lointaines régions commerciales, avec pour escale principale le port de Sidon, en Phénicie : décharger les marchandises en provenance de Massilia et acheter des produits orientaux, puis faire une autre escale à Ashdod, en Judée, avant de tout revendre à Massilia. Ce n'était pas une mauvaise solution, car le vieux capitaine devint mon deuxième père, qui m'aimait vraiment beaucoup. En grandissant, je m'éloignais de plus en plus de ma famille. Je partais toujours volontiers de Massilia pour prendre la mer, mais lorsque je devais rentrer chez moi depuis Ashdod en Judée ou Sidon en Phénicie, c'était à chaque fois avec tristesse et à contrecœur. La mer était devenue mon foyer. Lorsque j'ai pu repartir une nouvelle fois vers le port d'Ashdod en Judée, une mauvaise nouvelle m'attendait : mon vieux capitaine était mort subitement et un nouveau capitaine m'attendait. Dès la première minute, le courant n'est pas passé entre nous. Il n'avait que quelques années de plus que moi et j'avais du mal à être traité comme un débutant. Selon lui, tout ce que j'avais appris les années précédentes était faux et tout devait désormais être fait différemment ; je ne pouvais rien faire de bien à ses yeux. Ce fut une bénédiction d'avoir trouvé l'amour ici, à Ein Karem, et Marie-Madeleine fut véritablement une seconde mère pour moi et Rebecca.
Ein Karem est apparu à l'horizon.

Le marché d'Ein Karem se trouve à la périphérie de la petite ville, et de loin, j'ai déjà remarqué une certaine agitation. Les gens ne s'intéressaient pas tant aux marchandises qu'à se regrouper en petits groupes. Je me

suis frayé un chemin jusqu'au marché aux animaux. Je

J'ai vu des bœufs, des chevaux, des oies, des poules et des ânes. Un vieil homme qui n'avait qu'un seul âne a attiré mon attention et j'ai supposé qu'il était dans le besoin. Il vendait une jeune ânesse et l'animal lui-même semblait me plaire. Oz s'intéressait aussi beaucoup à elle et se montrait plus que courtois. Nous nous sommes rapidement mis d'accord sur le prix et, tandis que je réglais la transaction avec le vieil homme, je lui ai demandé, curieux, ce qui se passait avec tous ces gens qui discutaient entre eux avec tant d'agitation. « Jésus de Nazareth a été arrêté hier par les pharisiens après avoir été accueilli à Jérusalem comme un roi par une foule de gens comme vous et moi, alors qu'il chevauchait un âne. C'était la goutte d'eau qui a fait déborder le vase dans la capitale des dirigeants juifs. Il comparaîtra dès après-demain devant le Sanhédrin à Jérusalem. Les gens se disputent entre eux, les uns sont pour, les autres contre. Je peux seulement dire que, selon moi, cet homme n'a rien fait de mal, et je n'ose dire cela qu'à toi parce que tu es d'origine étrangère et que tu n'y accorderas pas tant d'importance. » Il me regarda soudain avec crainte : « J'espère bien que non ? » Je le rassurai et lui donnai un pourboire. Mon cœur battait à tout rompre. J'allais rentrer chez moi avec de mauvaises nouvelles. Je quittai d'abord tranquillement la petite ville, mais une fois hors de vue, j'exhortai Oz à marcher plus vite.

Marie-Madeleine

J'ai vu au loin Samuel revenir avec un jeune âne à ses côtés. Je lui ai fait signe avec enthousiasme, mais il

ne m'a pas répondu. Plus il s'approchait, plus je voyais à quel point il était abattu, au bord des larmes. Il m'a crié de loin : « Jésus a été arrêté ! » Je me suis précipitée vers lui et, à mi-chemin, nous nous sommes tous deux arrêtés. « Marie-Madeleine, Jésus comparaîtra devant le Sanhédrin après-demain ! Il a été arrêté ! » Je me suis immédiatement retournée pour annoncer la mauvaise nouvelle à Marie. À peine une minute plus tard, j'étais assise à table avec elle. Nous nous sommes regardées et nos yeux se sont dit ce que nous savions depuis longtemps : l'enfant du roi allait mourir.

Marie se leva. « Marie-Madeleine, nous allons faire nos bagages sans tarder et partir pour Jérusalem. » J'acquiesçai d'un signe de tête et elle passa aussitôt à l'action. Samuel et Rebecca aidèrent autant qu'ils le pouvaient. Tout le monde restait fort. Tout se déroula rapidement, mais sans précipitation. Je m'occupai de la nourriture pour le voyage. Samuel s'occupa d'Oz et d'Az et chargea les bagages. Rebecca fut la première à dire au revoir à Marie ; elle l'enlaça de ses deux bras et de ses doigts : « Je te salue, Marie, le Seigneur est en toi. » Marie l'enlaça en souriant. Samuel l'imita maladroitement et la remercia d'avoir si bien pris soin de sa famille. Hannah reçut un petit baiser et Marie posa sa main sur la tête du petit Jean. Les yeux de Rebecca m'ont tout dit. Elle ne pouvait plus prononcer un mot sans fondre en larmes. Nous nous sommes embrassés. « Ce qui doit arriver arrivera, et ce qui arrive est pour le mieux. Sois forte. Nous nous reverrons. » Samuel m'a chuchoté : « J'avais

encore tant de choses à te demander, mais on le fera plus tard. »
« Merci pour tout. »

Et c'est ainsi que Marie et moi avons pris la route pour Jérusalem. Oz et Az étaient bien équipés et nous avancions rapidement. Il y avait une chance que nous arrivions à Jérusalem à temps. En chemin, nous ne discutions que du strict nécessaire et ne voulions pas nous compliquer la tâche plus qu'elle ne l'était déjà.

Joseph d’Arimathie

Nicodème et moi avions déjà travaillé toute une semaine sur le champ de sang et la grotte était enfin pratiquement terminée. L’odeur agréable restait intense. Il commençait à pleuvoir doucement et les nuages qui arrivaient de la mer n’auguraient rien de bon. Vers le soir, l’enfer se déchaîna. Il pleuvait à verse et le tonnerre et les éclairs jouaient à se taquiner. Depuis la grotte, nous regardions, fascinés, le champ de sang à travers un rideau de pluie. Même dans cette vallée protégée, le vent arrachait des feuilles et de grosses branches des arbres. Nous n’avions jamais vu un tel spectacle auparavant. Soudain, un éclair a illuminé toute la vallée et, dans la même seconde, un énorme coup de foudre a frappé le pommier, suivi d’une tornade qui l’a soulevé et l’a fait basculer comme un simple bâton. Le sol tremblait, frémissait, se fissurait. Nous n’osions plus rester dans la grotte, craignant qu’un autre tremblement de terre ne suive. Nous étions trempés et tremblions plus de peur que de froid, et nous nous agrippions les uns aux autres. Il était impossible de se parler à cause du vacarme de la pluie et du vent. Le monde allait prendre fin. C'était comme si la colère de Dieu s'abattait sur nous. Nous tombâmes à genoux et prions pour obtenir le pardon et de l'aide. Le vent faiblit, la pluie s'atténua, les nuages se dissipèrent et une pleine lune illumina la vallée. Nous osâmes relever la tête. Nous poussâmes tous ensemble un cri de

crainte : quatre silhouettes se tenaient autour de nous. Vêtues de blanc, entourées d'une lueur éclatante. « N'ayez crainte, Joseph et Nicodème. Le Seigneur est avec vous. Ce n'est pas la fin du monde, mais le commencement d'un monde nouveau. » Nous n'en croyions pas nos yeux en voyant ces quatre silhouettes angéliques. Nous n'osions pas parler et ne pouvions pas parler, sans voix face à tant de beauté simple et de paix après la tempête.
« Nous sommes Raphaël, Djibril, Hénoch et moi-même, Michel. Joseph, pendant votre absence, les Romains ont demandé à votre disciple Philippe de fabriquer une croix pour le Sauveur. Mais il n'y a qu'un seul type de bois digne d'être porté par le Christ, et c'est le bois de l'arbre du bien et du mal en Éden, imprégné de toutes les larmes de l'humanité depuis la chute d'Adam et Ève. Ce bois n'est pas d'une lourdeur inhumaine, mais surtout dur. Aucun homme ne peut le travailler. C'est pour cela que nous avons été envoyés par le Père. Allez en paix et nous nous occuperons de la croix. Philippe vous indiquera quand vous pourrez venir chercher la croix. »

Nicodème et moi nous levâmes péniblement et nous nous soutenions mutuellement, car nos têtes tournaient. Nous nous inclinâmes devant tant de beauté et quittâmes timidement le champ ensanglanté. Nous passâmes devant l'arbre tombé et les anges s'affairaient déjà à dégager le tronc de la souche. Nicodème eut alors la pensée effrayante que Jésus, pendant nos journées de travail dans la grotte, avait apparemment déjà

et qu'il avait donc peut-être déjà été condamné à mort. Nous étions tristes, mais en même temps reconnaissants de pouvoir participer au plan de salut de l'humanité, et nous avons immédiatement convenu d'enterrer Jésus dans le tombeau creusé dans la roche, sur le champ ensanglanté. Nous avons laissé derrière nous le cheval et la charrette, ce que nous n'aurions jamais fait d'ordinaire, mais nous avons mis à profit ces deux heures de marche pour discuter et nous remettre de nos émotions.

Marie-Madeleine

Marie et moi sommes arrivés à Jérusalem et avons vu une foule en mouvement. Sans savoir de quoi il s'agissait, nous avons suivi aveuglément la foule et sommes ainsi arrivés au prétoire de Ponce Pilate. Là, nous avons aperçu par hasard, dans l'une des maisons voisines, Jean qui, du toit d'une maison mitoyenne, regardait vers le prétoire, où Pilate devait apparaître en public. Je sautai de Oz et tendis les rênes à Marie. Je partis chercher Jean et me frayai un chemin à travers la foule jusqu'à la maison où Jean m'avait déjà aperçu et était lui-même descendu. « Où est Marie ? » demanda-t-il.
« Elle attend un peu plus loin, près des ânes. » « D'accord, je viens avec toi. »
Nous nous frayâmes un chemin à travers la foule pour revenir sur nos pas. Marie fut heureuse de voir Jean, mais celui-ci avait du mal à lui annoncer la douloureuse nouvelle. « Je ne sais pas comment te dire cela, mère. Jésus a été arrêté hier soir à Gethsémani et a

entre-temps livré par Caïphe à Pilate pour être mis à mort. Mais Pilate hésite encore et, comme c'est la veille de la Pâque, il laissera le peuple choisir : Barabbas ou Jésus. Mais d'innombrables pharisiens se sont entre-temps bien organisés et préparés. Ça s'annonce mal. » Marie fit preuve d'une force admirable.

Joseph

Nicodème et moi approchions de la porte nord de Jérusalem, avec le Golgotha à notre gauche. Les Romains s'affairaient déjà à préparer le chemin menant au mont du Crâne, où, selon la coutume, une crucifixion allait avoir lieu. J'en avais la chair de poule. Comment un homme peut-il infliger une telle chose à un autre homme ? Quelle haine faut-il pour cela ? Comment peut-on continuer à vivre avec cela sur la conscience ? Vers quel Dieu peut-on alors se tourner ? À quel point faut-il que la conscience soit déformée et pervertie pour cela ? Pourquoi ? …….Pourquoi ? Une foule se pressait pour entrer par la porte. Nicodème me donna soudain un coup de coude : « Regarde, là-bas ! » et il désigna du doigt : « Simon Pierre et Simon le zélote ! Et regarde là-bas, de l'autre côté : Matthieu et André ! Je ne connais pas très bien les autres et je ne les ai jamais vus de près… Apparemment, ils n'osent pas entrer en groupe. » Nous nous sommes joints à eux en route vers le prétoire de Pilate. Entre-temps, nous avons appris de personnes mieux informées à quel point Caïphe était déterminé à faire mourir Jésus, bien qu'il n'ait pas le droit juif de condamner des gens à mort et encore moins de les tuer. C'était la veille de la Pâque, et ce jour-là, selon la coutume annuelle, Ponce Pilate devait gracier un condamné à mort. Pilate savait à quel point Jésus était un sujet sensible pour le Sanhédrin. Caïphe était un stratège hors pair qui Pilate

Il se tenait parfaitement dans un coin, même si Pilate espérait, en flagellant d'abord Jésus puis en le présentant au peuple aux côtés de Barabbas, le chef rebelle des zélotes, que la foule choisirait tout de même de libérer Jésus. Les pharisiens s'étaient toutefois bien préparés et s'étaient dispersés parmi la foule sur toute la place. Nous attendions encore devant le prétoire, vêtus de nos habits de travail, lorsqu'un collègue pharisien en grande tenue nous aperçut. Il se fraya un chemin jusqu'à nous et nous salua d'un air apparemment chaleureux, mais ses véritables intentions devinrent claires quelques minutes plus tard. Pilate fit son apparition avec les deux condamnés à mort : Barabbas, parfaitement indemne physiquement, le regard triomphant et provocateur, et Jésus, flagellé, coiffé d'une couronne d'épines et vêtu d'un manteau pourpre, d'une tunique ensanglantée et portant autour du cou une pancarte sur laquelle était inscrit « roi des Juifs ». Pilate s'écria à la foule : « Voici votre roi ! » De nombreux pharisiens en grande tenue se mirent aussitôt à crier de toutes leurs forces : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » et beaucoup de gens du peuple n'osèrent que se joindre à eux. Notre collègue aussi criait avec ferveur, mais Nicodème et moi gardions un silence de plomb. La plupart des gens suivirent notre exemple et non celui du barbare et de l'imbécile à côté de nous. Le collègue jeta un coup d'œil derrière lui et sur le côté, puis se tut de plus en plus jusqu'à se taire complètement, car il se sentit soudain en danger. Il mit sa cagoule neutre sur la tête, afin que ses confrères ne puissent pas le retrouver dans la foule pour lui demander des comptes sur son silence. Les gens de bonne volonté serrèrent les rangs et veillèrent à ce que

qu'il ne pouvait en aucun cas s'échapper pour retenter sa chance ailleurs, et il n'osait plus bouger ni se réjouir du verdict de Pilate. C'est alors que nous avons compris comment nous avions été sauvés par les gens autour de nous qui avaient réduit cet homme au silence : celui-ci n'osait plus nous accuser ni même nous contredire devant le Sanhédrin. Pilate, quant à lui, s'en lavait les mains : « Je ne trouve absolument aucune faute en cet homme. » Et les cris passionnés, cruels et incendiaires des pharisiens reprirent ; Pilate céda et Caïphe, accompagné de ses bourreaux, lui prit le Christ.

Le verdict nous a profondément bouleversés, même si les quatre anges nous y avaient préparés. Les anges ont dissipé nos derniers doutes quant au fait que Jésus était le Messie. La foule se dispersait peu à peu et soudain, j'ai vu l'un de mes jeunes serviteurs me chercher. « Maître, ton cheval et ta charrette t'attendent à la porte nord, chargés d'une croix. » Il avait l'air très malheureux et je lui ai demandé ce qui se passait. Il m'a dit : « Je trouve ça grave que tu fasses et vendes des croix. » « Philippe, ce n'est pas ce que tu penses. Je ne fabrique pas de croix et je n'en vends pas. Cette croix a été faite par les anges de Dieu et ils m'ont demandé de la transporter. » Je ne mentais pas. Il avait l'air surpris, mais Nicodème et moi avons été encore plus surpris par sa réponse : « Jésus m'a rendu mon père. Mon père était un lépreux rejeté et il l'a guéri. Jamais les Juifs n'auront de roi plus grand que Jésus. J'ose dire que mon

« Ne dis pas à mon père ce qui se passe ici. » Quel langage d'adulte pour un garçon de douze ans ! Il ajouta : « Je peux rentrer chez moi, s'il te plaît ? Je ne peux pas supporter cette vue et je veux être aux côtés de mon père quand il l'apprendra. » « Bien sûr, Philippus, et aide tes parents aussi longtemps qu'il le faudra. » Nicodème me regarda : « Beaucoup de pharisiens auraient encore des choses à apprendre de ton disciple et n'ont pas autant de sagesse ni de compréhension de l'amour du Christ. Ça te dérange si je rentre chez moi un instant pour annoncer la nouvelle à ma femme ? » Et nous nous sommes quittés, le cœur lourd. Je retournai à la porte nord, où se trouvaient le cheval et la charrette avec la croix sous la bâche. Je la touchai : elle vibrait sans cesse, le bois semblait vivant, comme s'il pouvait ainsi maintenir la victime en vie… Le bois était poli et lisse comme un miroir, sans aucune éraflure ni écharde susceptible de blesser. Je ne trouvai toutefois pas la plaque demandée portant l'inscription « INRI ». Je fis signe à un Romain et lui expliquai qu'il s'agissait de la croix du Nazaréen, que j'avais oublié quelque chose et que j'allais vite le chercher. Je dételai mon cheval de la charrette et, au galop, je me précipitai vers le champ du sang.

Je suis arrivé et j'ai gravi la colline avec peine. Tout en haut, j'ai regardé en bas et je n'ai vu aucune trace de l'arbre d'autrefois ; seulement, au milieu, j'ai encore aperçu un ange assis près de la souche de l'arbre. Alors que je descendais prudemment, je l'ai vu toucher les anneaux. J'ai entendu le vent murmurer des noms à mes oreilles, des noms étranges : « Kenaz, Korach, Gatam, Amalek, Korah,

Seïr, Lotan, Sobal, Sibon, Dison, Eser, Disan, Chori, Hemam, Timna, Alwan, Manachat, Ebal, Sefo, Onam, Akan, Us, Aran, Bela. » Je m'étais approché de lui jusqu'à quinze coudées [64] et reconnus Hénoch comme le seul ange resté. Je voyais désormais clairement comment, à chaque mouvement infime de son index sur une bague de mariage, il y associait un nom et le criait à haute voix, tandis qu'à chaque fois, une larme tombait de ses yeux sur le champ de sang. Je restai debout, respectueusement, et écoutai un moment, les yeux fermés : « Seba, Obal, Abimael, Ofir, Chawila, Jobab, Eber, Peleg, Reü, Serug, Nachor, Terach, Abram, Sarai, Haran, Lot, Milka, Jiska… » Il n'était pas étonnant que le bois de la croix renfermât en lui vie et douleur et frémît.

Je continuai à regarder autour de moi. Tous les restes de l'arbre du bien et du mal – racines, feuilles, branches, copeaux, sciure – avaient disparu, à l'exception d'un seul petit morceau : il se trouvait à portée d'Enoch. Pouvais-je lui demander de retirer son doigt de l'endroit où il se trouvait ? Pas à pas, je m'approchai. « Tebach, Gacham, Tachas, Maäka, Jisbak, Suach, Seba, Dedan, Efa, Efer, Chanok, Abida, Eldaä, Sochar, Nebajot, Kedar, Abdeël, Mibsam, Misma, Duma… » La pancarte était à portée de main, je me baissai et Henoch continua à lire, concentré : « Arjok, Birsa, Tidal, Sunab, Semeber, Bera, Melchisidek, Amer, Eskol, Mamre, Éliézer, Agar, Séraphim, Ismaël, Isaac, Abimélec, Pikol, Milka, Nachor, Us… » Je m'agenouillai à côté

[64] 15 coudées, cela fait 10 mètres.

lui, touchai la plaque portant l'inscription INRI et attendis poliment. Il poursuivit : « Tebach, Gacham, Tachas, Maäka, Efron, Laban, Ketura, Zimran, Joksan, Medan, Midjan, Jisbak, Suach, Seba, Dedan, Efa, » Il s'arrêta brusquement, garda son doigt à l'endroit où il se trouvait et me regarda droit dans les yeux avec une tendresse infinie : « Joseph, Mamré, Éliézer, Béachur, Nicodème, Japka, Ismaël, Isaac, Philippe, Simon, Alexandre, Rufus, Abila. » Sans bouger son doigt, et tout en prononçant mon nom ainsi que ceux de ma femme et de mes enfants, de Nicodème et de l'apôtre Philippe, il versa une larme pour chacun d'entre eux. Je dois avouer que les noms de Simon, Alexandre, Rufus et Abila ne me disaient absolument rien. Puis il m'a fait signe respectueusement de retirer la plaque, a regardé à nouveau son doigt pour voir où il en était et a continué : « Jisbak, Massa, Chadad, Tema, Jetur, Nafis, Kedema, Ésaü, Jacob, Jehudit, Basemat, Rachel, Léa, Zilpa, Bilha, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Naftali, Gad, Aser, Issacar, Zabulon… »

Je me suis retiré, les jambes flageolantes, étourdi par tant de beauté, et submergé par l'émotion en prononçant les noms de ma femme, de ma fille et de mon fils. Je me suis retourné un instant et j'ai vu d'autres anges rouler la pierre devant la grotte. Il n'y avait plus aucun doute possible : cet endroit était prédestiné et c'est là que nous allions offrir à Jésus sa dernière demeure. Je me suis dépêché de revenir avec la pancarte.

Marie

Marie-Madeleine se tenait à mes côtés. Jean avait beaucoup souffert lorsque son ami d'enfance et frère, Jésus, était tombé entre les mains des pharisiens, même s'il savait que cela arriverait un jour. Tout le monde se précipitait vers le Golgotha. Beaucoup par curiosité, beaucoup par schadenfreude, beaucoup par sympathie pour lui, beaucoup qui doutaient parce qu'il ne se défendait pas alors qu'ils avaient tant entendu parler des miracles qu'il accomplissait, mais seuls quelques-uns comprenaient pleinement qui il était vraiment. Je ne pouvais pas en vouloir aux gens. La partie la plus importante du cinquième rouleau de papyrus de l'Enfant du Roi restait à venir : sa résurrection après la mort. Ce que les autres devaient essayer de croire, je n'avais pas besoin d'essayer de le croire. C'était pour moi comme ma grossesse : quelque chose qu'il est impossible de nier. C'était un cadeau d'avoir Marie-Madeleine à mes côtés, car elle non plus ne doutait pas, et nous savions toutes deux, alors que nous étions assises dans le tombeau de Lazare, que nous nous retrouverions un jour dans le tombeau vide de mon fils. Pourtant, il ne fallait pas sous-estimer les souffrances de mon fils, tant spirituelles que physiques. Je ne pouvais surmonter mon impuissance que par la confiance. Toute ma vie, depuis mon admission au temple à l'âge de trois ans jusqu'à aujourd'hui, n'a été qu'un long chemin, pavé de pierres profondément enracinées, qui a asséché les marécages, enjambé les rivières et m'a préparée à ce qui se passait maintenant. Et aujourd'hui encore, je ne trébucherais pas sur de hautes marches ni ne serais

arrêté par les profondeurs de la mer. Tout comme j'aurais gravi la montagne escarpée du Golgotha, en la pavant si nécessaire. Rien ne pouvait m'arrêter.
Qu'il en soit ainsi.

Marie-Madeleine

J'étais stupéfaite à la vue de cet homme flagellé, vêtu d'un manteau pourpre, couronné d'épines en tant que « roi des Juifs », injurié, rejeté, raillé par une foule déchaînée. L'homme que j'aimais. L'homme qui aimait tous les hommes. L'enfant du roi en route pour nous montrer le chemin vers son Père et le Père de nous tous. Comment ne pas aimer cet homme ? La robe pourpre me rappelle comment nous étions assis tous les quatre à la table de la cuisine chez Marie lorsque Jean-Baptiste fut décapité et que nous nous sommes unis avec le foulard pourpre. C'était une préparation à ce qui se passe aujourd'hui, je le comprends maintenant. Ce n'était pas un hasard si Jean et Marie aussi serraient ce morceau de pourpre entre leurs mains. C'était notre signe de foi en la vie et non en la mort. La mort de Jésus a vaincu la mort, mais pas la vie.
Ah oui ! Je me tenais au bord d'une immense cascade avec vue sur la mer et j'ai sauté sans la moindre hésitation.

Jean

Jésus a été hué, craché dessus et raillé par une foule en délire alors qu'il traversait la ville en direction de la porte nord. C'est là que l'attendait la croix, au pied du Golgotha. Un

Un certain Joseph d'Arimathie voulait aider Jésus à porter la croix, mais les Romains l'en empêchèrent et il disparut de la scène. Derrière lui suivaient également deux malfaiteurs, courbés sous le même fardeau. Le Golgotha, le lieu du crâne, était une montagne terrible à gravir : cela commençait par un dos de nez qui s'accentuait progressivement pour ensuite déboucher brusquement sur la dernière partie, encore plus raide, du front du crâne, afin de se terminer sur le sommet horizontal du crâne. Les huées et les cris de joie d'une foule sanguinaire venaient parachever cet enfer. Derrière lui suivaient encore deux brigands notoires, qui subirent le même sort. Je suivais le chemin de croix de mon frère avec Marie et Marie-Madeleine, montant lentement. C'était la première fois que je les voyais toutes les deux pleurer. Chaque fois que Jésus tombait, les deux femmes s'agrippaient l'une à l'autre pour ne pas tomber elles-mêmes de désespoir. C'était déchirant. J'ai moi-même consciemment refoulé de nombreux souvenirs de cet événement, sinon j'aurais perdu à jamais ma foi en l'humanité. Je me concentrais sur la mission de mon frère pour l'humanité, et c'est là que toute mon attention se portait. Je ne pouvais pas faire ce que les femmes pouvaient faire : lorsque j'y repensais plus tard avec elles, elles confirmaient qu'elles avaient non seulement pitié de Jésus, mais aussi des bourreaux, des soldats et de la foule en délire qui ne savaient pas mieux et ne comprenaient certainement pas pourquoi Jésus donnait sa vie pour eux et pour l'humanité. « Un Sauveur ne fait aucune distinction quant à ceux qu'il sauve », a précisé Marie. « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font », avait

Jésus l'a même dit à sa mère. Oh oui, je me suis senti tout petit face à ma mère et à Marie-Madeleine. Des femmes d'une force incroyable. Elles ne m'en ont pourtant pas voulu, bien au contraire. Ce fut une leçon de vie que je n'oublierai jamais et que je transmettrai toujours.

Joseph

La veille au soir, Nicodème et moi avions réfléchi à ce qu'il nous fallait faire. Nicodème suivrait le chemin de croix et je me rendrais chez Pilate le plus vite possible avant que quelqu'un d'autre du Sanhédrin ne le fasse. J'insistai vivement pour demander non seulement le corps de Jésus, mais aussi la permission de disposer de la croix. Cette croix avait pris une immense valeur symbolique après que j'eus vu Hénoch à l'œuvre.

Je me rendis dans les appartements de Pilate. Pilate me connaissait personnellement depuis que j'étais venu lui demander une faveur au nom du Sanhédrin ; cette conversation s'était alors déroulée dans une ambiance très cordiale et dans le respect mutuel. Lorsque je me présentai à lui aujourd'hui, il fut même heureux de me voir. Il ne comprenait pas que les pharisiens réagissent avec tant de fanatisme alors qu'ils libéraient un meurtrier notoire comme Barabbas. Il était encore très bouleversé par le fait qu'il portait la responsabilité de la mort de Jésus, d'un homme en qui il ne voyait pas le moindre mal. Au contraire même, c'est ce qu'il avait pu déduire de nombreux récits. Le

Ce fut également un soulagement pour moi de constater que nous partagions les mêmes pensées et les mêmes sentiments à l'égard de Jésus, et je lui ai clairement fait comprendre que, à sa place, je n'aurais pas pu agir autrement. Cela a soudainement créé un espace pour réparer quelque chose ensemble, et je lui ai demandé si je pouvais emporter le corps de Jésus avec la croix avant le début du sabbat et le transporter, sous la garde de soldats romains, jusqu'au tombeau sur le champ du sang, et si quelques soldats pourraient garder le tombeau pendant une semaine. Il trouva que c'était une excellente idée, mais ne comprenait pas pourquoi Caïphe avait lui aussi demandé que le tombeau soit gardé pendant une semaine. Je lui expliquai que le Christ avait dit à plusieurs reprises qu'il ressusciterait d'entre les morts le troisième jour et qu'il était donc important, tant pour les croyants que pour les non-croyants, qu'une partie neutre puisse en témoigner. Il comprit et trouva en effet important qu'il n'y ait pas davantage de troubles. Sa dernière question fut : « Et toi, Joseph ? De quel côté es-tu ? » Je lui parlai de mon ami Nicodème, qui avait rendu visite à Jésus en secret une nuit, et de l'amour dont cet homme faisait preuve, ainsi que de tous les miracles qu'il avait accomplis. « Et pourquoi cette croix ? Ce n'est que du bois, après tout ? » « Beaucoup de croyants le considèrent comme un symbole important, seigneur », répondis-je. Je ne pouvais pas en dire plus, le temps manquait pour approfondir le sujet. « Je te donne mon entière autorisation, Joseph. » Et je n'étais pas le seul à être soulagé, Pilate l'était peut-être encore plus. Pilate me remit un parchemin portant son sceau, qui nous servait de sauf-conduit absolu, à Nicodème et à moi.

Aucun pharisien n'oserait plus nous arrêter. Pour Pilate, c'était une façon de réparer ce qu'il avait fait en se laissant manipuler par Caïphe. Malheur à celui qui oserait nous tuer maintenant. Ce parchemin protégerait nos deux vies contre le meurtre. Il y avait tant de haine au sein même du Sanhédrin, et tant de haine que Pilate éprouvait pour le Sanhédrin. En quittant Pilate, je montrai le parchemin au centurion. Il en fut ravi et envoya immédiatement quelques soldats m'accompagner.

SIMON, LE PORTEUR DE CROIX

Tôt le matin où Jésus fut arrêté sur le mont des Oliviers, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre de la Judée à la Samarie, en Galilée, en Pérée, et même jusqu'à la Décapole à l'ouest du Jourdain, et je me suis empressé d'aller rendre hommage à cet homme qui avait guéri mon fils.

Les gens disent que j'ai été contraint par les Romains d'aider à porter la croix de Jésus. Ce n'est absolument pas vrai.

Toute ma famille juive est originaire de la lointaine Cyrène [65], une ville florissante au bord de la Méditerranée. Une grande persécution des Juifs a contraint mes lointains ancêtres à fuir et mes parents se sont installés à Sychar, en Samarie. J'ai deux fils, Rufus et Alexandre. Le plus jeune, Alexandre, est né aveugle et, dès qu'il a été en âge de le faire, il a insisté pour mendier afin d'apporter sa contribution à notre famille. Nous n'avions pas beaucoup de moyens. C'est arrivé un jour de sabbat, lorsque Jésus [66] passa par hasard avec ses disciples près d'Alexandre et qu'Alexandre leur demanda l'aumône. Il entendit ses disciples lui demander : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » Jésus répondit : « Ni lui ni ses parents n'ont péché. » Après avoir dit cela, Jésus cracha par terre, fit de la boue avec sa salive et l'étala

[65] L'actuelle ville de Shahhat, située au nord-est de la Libye (Afrique du Nord), au bord de la Méditerranée

[66] Évangile selon Jean 9:1-38

de la boue sur les yeux d'Alexandre, puis Il lui dit : « Va, va te laver dans la piscine de Siloé. » Alexandre fit ce qu'on lui avait demandé. Il revint en voyant et cria sa gratitude à travers toute la place. Tous les voisins furent stupéfaits par ce miracle, d'autant plus qu'il s'était produit un jour de sabbat, et ils lui demandèrent : « Où est l'homme qui t'a guéri ? » Alexandre ne pouvait pas le savoir. Les voisins, inquiets, emmenèrent Alexandre chez les pharisiens. Les pharisiens lui demandèrent comment il avait recouvré la vue. Et il leur répondit : « Jésus a mis de la boue sur mes yeux, je me suis lavé et maintenant je vois. » Certains pharisiens dirent : « Cet homme n'est pas de Dieu, car il n'observe pas le sabbat. » D'autres dirent : « Comment un pécheur pourrait-il accomplir de tels signes ? » Il y avait de la division parmi eux. Les Juifs ne croyaient pas qu'Alexandre eût jamais été aveugle et qu'il pût désormais voir, jusqu'à ce qu'ils nous appellent, ma femme et moi. Et ils nous demandèrent : « Est-ce là votre fils, dont vous dites qu'il est né aveugle ? Comment se fait-il alors qu'il voie maintenant ? » Et nous avons répondu : « Nous savons que c'est notre fils et qu'il est né aveugle ; mais comment il voit maintenant, nous ne le savons pas, ni qui lui a ouvert les yeux, cela non plus nous ne le savons pas. Il est adulte et il peut parler pour lui-même. » Ma femme et moi avions peur des Juifs, car les Juifs avaient déjà décidé entre eux que si quelqu'un confessait Jésus comme le Christ, il serait exclu de la synagogue. Alors ils rappelèrent Alexandre une deuxième fois et lui dirent : « Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme que tu as apparemment guéri est un pécheur. »

Alexandre répondit sans hésiter : « Je ne sais pas s'il est un pécheur ; une chose est sûre, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. » Et ils lui dirent à nouveau : « Que t'a-t-Il donc fait ? Comment t'a-t-Il ouvert les yeux ? » Il répondit : « Je vous l'ai déjà dit, mais vous n'avez pas écouté. Pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois ? Voulez-vous peut-être devenir vous aussi ses disciples ? » Alors ils injurièrent Alexandre et le chassèrent de la synagogue. Peu après, Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé de la synagogue, et lorsqu'Il eut trouvé Alexandre, Il lui demanda : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » Alexandre répondit : « Et qui est-Il, Seigneur, afin que je croie en Lui ? » Et Jésus lui dit : « Tu Le vois, et Celui qui te parle, c'est Lui. » Et il dit : « Je crois, Seigneur ! » Et Alexandre l'adora. Et notre famille ainsi que beaucoup de nos voisins adorèrent Jésus en raison de cette bienfait sans précédent. Notre famille fut exclue de la synagogue par les pharisiens, mais cela ne nous dérangeait pas, bien au contraire : la plupart des villageois qui avaient connu Alexandre aveugle ne nous ignorèrent pas, quoi qu'en disent les pharisiens. Quand j'appris qu'il avait été arrêté, je n'hésitai pas, et j'arrivai juste à temps à la porte nord alors que Jésus portait la croix sur ses épaules au milieu d'une foule hurlante maintenue à distance par les Romains. Je me frayai un chemin sans crainte parmi les pharisiens enragés et la foule surexcitée jusqu'à ce que je ne voie plus devant moi que les Romains derrière Jésus. La foule était

fous de rage, et les pharisiens étaient ravis : « Regardez-le ! Il pouvait guérir les autres, mais apparemment, il ne peut pas se sauver lui-même. Voilà notre Messie ! » Et ils lui crachèrent littéralement dessus dès qu'ils virent une brèche entre les soldats. Je levai les yeux vers l'effroyable Golgotha : « Mon Dieu ! Quel homme affaibli et torturé peut accomplir une telle chose ? » Je savais ce que j'avais à faire. Je ne céderais sous aucun prétexte ma place juste derrière les soldats. La pensée d'Alexandre me donnait force et courage. J'avais déjà établi un contact visuel avec le chef des soldats et lui avais fait un signe de tête respectueux. Je n'étais plus tout jeune, mais mes bras musclés lui en disaient assez. Il était clair que le chef aurait préféré conduire à la croix Barabbas, qui avait tué une multitude de ses soldats. Il méprisait manifestement les pharisiens. Lorsqu'un d'entre eux tenta de frapper Jésus avec des pierres, il réagit avec vivacité et tira sur leur barbe de manière humiliante afin que les spectateurs hurlants comprennent le message.

J'ai suivi le chemin de croix en montant la colline et, lorsque Jésus est tombé pour la troisième fois, le centurion a cherché mon regard et m'a fait un signe de tête. Les deux soldats devant moi ont chacun fait un pas de côté et j'ai pu aider Jésus à porter la croix. J'ai pris autant que possible le poids de la croix et me suis placé aussi près de lui que possible, afin que le bourreau ne puisse plus le frapper avec son fouet sans me toucher. C'était horrible de voir la couronne d'épines de si près, telle un casque de sang coagulé. J'essayais de protéger Jésus de mon corps quand je voyais

comment certains spectateurs se tenaient prêts à lui cracher dessus, voire à le frapper. Mon Dieu d'amour, si je pouvais me rapprocher encore plus de toi, je le ferais, et pardonne-moi mes péchés. Soudain, je l'entendis murmurer péniblement un seul mot, un seul nom : « Alexandre ». Je ne pus retenir mes larmes. Le centurion s'approcha de moi, inquiet, et me demanda si j'allais bien. J'acquiesçai. Plus tard, Joseph d'Arimathie me raconta que c'était le même centurion qui avait assisté à l'arrestation de Jésus dans le jardin de Gethsémani et qui avait été témoin de la guérison de l'oreille coupée d'un serviteur par Jésus.

Nous avons atteint le sommet du Crâne avec beaucoup de peine. Les soldats m'ont pris Jésus des mains. Je n'en pouvais plus non plus. Je ne pouvais plus supporter ce spectacle et je me suis détournée de cette scène horrible derrière moi. Jean m'a rattrapée un peu plus bas sur la montagne, je ne le connaissais pas encore à l'époque. Il a passé son bras autour de mes épaules et quand les coups de marteau ont commencé à enfoncer les clous, nous nous sommes recroquevillés ensemble. C'était un dieu qui était homme et un homme qui était dieu qu'ils clouaient sur la croix. Les femmes se tenaient à la même hauteur, et elles aussi tournèrent le dos à la croix et pleurèrent à chaudes larmes tout en essayant de se soutenir mutuellement. Il fallut encore au moins une heure avant que les deux autres bandits ne soient eux aussi crucifiés et que les trois croix ne soient érigées. En plein milieu de la journée, le soleil fut soudainement assombri par d'effrayants nuages noirs et orageux, comme si une vengeance allait s'abattre, et les nombreux

spectateurs s’enfuirent comme des lièvres effrayés

le lieu du crâne. Quelques Romains restaient sur place pour monter la garde. Je racontai à Johannes, par bribes, l'histoire d'Alexandre, et il me saisit et me murmura à l'oreille : « J'étais là quand Alexandre a recouvré la vue, Simon. Et sache, cher Simon de Cyrène, que tu es béni d'avoir exprimé ici ta gratitude, non seulement par des mots, mais surtout par tes actes, qui témoignent d'un grand courage. »

Nous nous sommes dit au revoir. En passant près des femmes, l'une d'elles s'est approchée de moi pour me remercier de ce que j'avais fait… pour son fils. Je suis descendu de la montagne.

Alors que j'étais à mi-chemin, l'obscurité tomba soudainement et deux hommes m'interpellèrent : « Nous t'avons vu à l'œuvre et te sommes extrêmement reconnaissants, mais notre travail n'est pas encore achevé et nous aurions bien besoin de ton aide… » Nous avons mis nos capes, car la pluie et les éclairs faisaient parfois rage. La nuit tomba avant même qu'il ne tombe. Cela ne nous surprit pas. Et, avec une confiance aveugle, je fis demi-tour et remontai la montagne avec eux. Ils me racontèrent leur histoire en chemin. Et ce n'est qu'après que j'eus raconté l'histoire d'Alexandre que Joseph sursauta et demanda : « As-tu par hasard un fils qui s'appelle Rufus ? Et ta femme, s'appelle-t-elle Abila ? » C'était alors à mon tour d'être perplexe : « Oui, bien sûr, comment le sais-tu ? » Joseph m'expliqua d'où cela venait, et aussitôt la glace entre nous fut brisée et ces hommes osèrent révéler leur identité : deux « bons » pharisiens, et ils

me dirent leurs noms, Joseph et Nicodème. J'étais extrêmement heureux de pouvoir les aider.

Alors que nous approchions du sommet, nous avons aperçu trois personnes debout au pied de la croix : deux femmes et un homme. Je n'ai reconnu que Jean et la mère, qui m'a remercié. Nicodème m'a donné le nom de l'autre femme : Marie-Madeleine. Joseph s'est arrêté un instant pour nous expliquer leur plan : le cheval et la charrette attendaient au pied de la montagne ; Jésus devait être transporté avec la croix jusqu'au champ du sang. À nous trois, nous allions bien réussir à faire monter le cheval et la charrette avant le début du sabbat, dès le lever du soleil. Des soldats romains allaient nous escorter et nous protéger, et ils me montrèrent le parchemin portant le sceau de Pilate. Je me sentais plus qu'honorée.

Marie-Madeleine

Les Romains avaient accompli leur sinistre tâche et les trois victimes étaient suspendues aux clous de la croix, avec au milieu le « roi des Juifs ». Ce n'était pas du tout exact, car il était un roi pour tous les hommes et pas seulement pour les Juifs. Marie, Jean et moi nous sommes dirigés vers la croix de Jésus. C'était midi et même le soleil semblait avoir honte de ce spectacle effroyable. Même si ce n'était qu'à 20 coudées [67]de distance, cela nous semblait être notre propre chemin de croix vers lui. Chaque pas était un pas de trop. C'était horrible de voir comment les trois corps, sous le poids de leur propre poids, avaient du mal à respirer. Les gros clous enfoncés à travers les os du poignet et du pied… Les gémissements. Au moindre souffle, aussi faible soit-il, les poignets et les pieds bougeaient. S'ils ne criaient pas de douleur, c'était parce qu'ils n'en avaient pas le souffle. Les deux criminels à côté de Jésus étaient très musclés, ce qui ne ferait que prolonger leur agonie. Marie restait courageuse, elle regardait attentivement les deux brigands et semblait les connaître. Elle m'a demandé la myrrhe que j'avais avec moi.

[67] 14 mètres

Maria
Je les ai reconnus comme étant les brigands Dismas et Gestas, que nous avions rencontrés lors de notre fuite en Égypte. Eux aussi m'ont reconnu. Gestas s'est adressé à Jésus avec insolence : « Si tu es Dieu, fais-nous descendre d'ici. Qu'attends-tu ? » Dismas lui a répondu : « Nous méritons cela, Gestas, mais il est l'amour incarné pour le monde, aujourd'hui et pour toujours. » Et mon fils répondit à Dismas : « Aujourd'hui même, je t'accueillerai dans mon royaume. » Gestas souffrait énormément, surtout ses deux grands pieds qui étaient déjà en train de se déchirer. Ils avaient utilisé trois clous, cela devait vraiment faire terriblement mal. Je pris la myrrhe[68] avec son pouvoir anesthésiant et en frottai doucement ses chevilles. Le brutal Gestas ne pouvait croire qu'il ressentait déjà moins de douleur. « Pardonne-moi, femme », dit-il, et je m'inclinai devant lui. Ensuite, j'utilisai la myrrhe sur Dismas et enfin sur mon fils. Mon fils s'adressa à nous d'une voix brisée : « Femme, voici ton fils. » Et s'adressant à Jean, il dit : « Frère, voici ta mère. » Jean me prit la main et nous inclinâmes tous deux la tête. Je m'adressai encore à mon fils : « Transmets ma gratitude à ton Père pour Sa confiance. » Cela ne lui parvenait plus, il n'en pouvait plus et dit : « J'ai soif. » Un Romain fit preuve de bonté et trempa une éponge fixée à une branche d'hysope dans du vin aigre mêlé de myrrhe, puis l'approcha de la bouche de Jésus. Mon fils en but et, dans un dernier effort, s'écria soudain :

---

[68] La myrrhe est connue à la fois comme anesthésique local et comme anesthésique général lorsqu'elle est dissoute dans du vin.

« Tout est accompli. » Et il baissa la tête et rendit l'esprit. Un éclair frappa le temple de Jérusalem et le tonnerre fit trembler ses murs. Moi aussi, je baissai la tête et dis : « Tout est accompli… » Cela valait pour nous deux. J'avais la tête qui tournait et je cherchais un appui auprès de Jean, qui m'enlaçait. Peu importe le nombre de larmes qui me montaient aux yeux, je ne voulais pas les laisser couler, car mon Fils et moi avions accompli notre mission comme le Père l'avait voulu. Aussi terriblement douloureux que cela fût, c'était bien ainsi, car c'était la volonté de notre Père. La crucifixion de mon Fils était terrible à voir, mais une chose était au moins aussi douloureuse : la façon dont certains parents excités, accompagnés de leurs enfants, regardaient la scène et considéraient tout cela comme un spectacle. Ils laissaient leurs enfants, rieurs et exubérants, se déchaîner pour huer mon Fils et lui jeter des pierres. Que deviendraient jamais ces enfants ? Qu'avaient vécu leurs parents dans leur jeunesse pour tolérer un tel comportement de la part de leurs enfants ? Je repensais aux paroles de mon fils alors qu'on le crucifiait : « Pardonne-leur, Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font »[69], ce furent peut-être les paroles les plus importantes pour l'humanité, pendant et après leur vie, que mon fils ait jamais prononcées. Si le fils a dit cela et l'a demandé à son Père, alors ces paroles ne pouvaient venir que du Père lui-même, car ils ne font qu'un. Les nuages se sont écartés un instant pour laisser le soleil faire ses adieux

[69] Cette déclaration remet en question tout le jugement dernier.

de Celui qui était la lumière du monde et qui le resterait à jamais. Je n'étais qu'une goutte d'eau de la mer que la mer avait eu la grâce de mettre au monde.
Jean tenait à rester avec lui à Jérusalem et je considérais qu'il était de mon devoir, en tant que mère, d'être là pour lui lorsqu'il me le demandait. Par la suite, Jean s'adressait toujours à moi en m'appelant « mère ». Cela m'apportait du réconfort et je ne me sentais nullement dépourvue d'enfants lorsque je repensais à la déclaration de la mère à Ashkelon. Je devenais désormais la mère de tous les hommes.

Marie-Madeleine
L'homme qui aimait tout le monde malgré toutes leurs imperfections est mort en pleine conscience, en tant qu'enfant du roi. Je pouvais désormais ajouter le cinquième rouleau de papyrus, qui ne devait comporter qu'une seule ligne, une seule phrase : « L'Enfant du Roi vient en chacun de nous. » J'étais très triste, mais en même temps reconnaissante qu'il m'ait fait confiance pour me préparer à ce moment. Oh oui, il disait la vérité : « Je suis en vous. » Cela me semblait plus fort que jamais. Pour lui, la colère était une forme erronée d'inquiétude et devait être évitée à tout prix. L'ignorance nous invitait à continuer de Le chercher en nous de manière très consciente. Le désir demandait de donner de l'amour, et non d'en recevoir. Les ténèbres étaient là pour que nous devenions nous-mêmes la lumière.

Je ne pouvais pas ressentir de colère envers les personnes responsables de sa crucifixion. J'étais aussi

Je n'étais pas dans l'ignorance de cet événement, car il m'en avait informé et préparé. Et celui qui croit en lui tue immédiatement tout désir, toute jalousie ou toute envie, ce qui permet de transmettre son message d'amour véritable et désintéressé. Et les ténèbres et l'erreur ont été déjouées dès notre premier contact. Car il n'est pas mort, puisqu'il est en moi, pour toujours. Il a insisté là-dessus. Je n'ai pas besoin de le chercher, car il est toujours là. Il n'a pas besoin de venir, car il est toujours là. Je ne peux pas trouver à l'extérieur de moi ce que je porte en moi. Et ce que je porte en moi a la vie éternelle comme un amour pur et nu, dépouillé de règles, de punitions et de lois, comme un Eden nouveau et accessible où l'arbre du bien et du mal est remplacé par une croix de bois purifiée par les larmes, polie et dépouillée de tout mal.

Jean

La mort de mon frère, après tant de souvenirs d'enfance, après tant de miracles et de guérisons. Le ciel s'est refermé dans le deuil et des nuages noirs déchaînés se sont heurtés les uns aux autres. Jérusalem tremblait sur les fondations d'une ancienne foi.

Au moment où Jésus rendit l'esprit, un violent éclair frappa de plein fouet le temple de Jérusalem, où Caïphe présidait triomphalement le culte, lorsque, sous les yeux de tous, le voile pourpre que Marie avait confectionné se déchira soudainement en deux e n t r e les deux chérubins. Ainsi, l'Arche de l'

L'association avec les tables de pierre de Moïse frappa tous les présents, et, effrayés, beaucoup d'entre eux se mirent à douter : n'avaient-ils pas, après tout, tué le Messie ? Même Caïphe eut du mal à leur tenir tête. Il fit immédiatement fermer les portes du temple et interdit à tous les présents de s'enfuir tant qu'ils n'auraient pas réussi à s'accorder sur une interprétation de cet événement. De vives discussions éclatèrent. Peu de temps après, des espions vinrent rapporter que les traîtres Joseph et Nicodème, accompagnés d'une autre personne, avaient emporté le corps et la croix du lieu du crâne, sous la protection musclée de soldats romains munis d'un ordre écrit de Pilate. C'est alors que tout le monde entendit Caïphe grincer des dents sous l'effet d'une rage et d'une impuissance refoulées, et une révolte menaça aussitôt de se déclencher dans leurs rangs. Caïphe les apaisa en affirmant que le troisième jour après la mort du Christ serait décisif et il promit que, si Jésus ressuscitait, il renoncerait à sa présidence. Les esprits s'apaisèrent, mais la position de Caïphe était affaiblie dès lors. Ce n'est qu'au lever du soleil, à l'aube du sabbat, que les pharisiens osèrent sortir, craignant la réaction des habitants de Jérusalem. En effet, de nombreuses personnes du peuple regrettaient déjà de s'être laissées monter la tête et avaient honte, profondément honte de leur comportement envers un homme qui n'avait pas fait de mal à une mouche, qui, au contraire, guérissait les gens ou les ressuscitait même d'entre les morts. Elles ne se rendaient pas compte que Jésus leur pardonnerait pour cela si elles

l’ont demandé. Une pensée de pardon est pardonnée, car Il n’est pas mort, bien au contraire : Il attend chaque être humain au plus profond de lui-même, comme Il me l’avait promis en tête-à-tête : « Je ne vous laisserai pas orphelins. Je viendrai vers vous. Le monde ne Me verra plus, mais vous, vous Me verrez, car Je vis et vous vivrez. En ce jour-là, vous saurez que Je suis en Mon Père, que vous êtes en Moi et que Je suis en vous. »

Joseph

Même si nous étions tous les trois épuisés, tout comme les Romains qui nous protégeaient et nous aidaient, personne ne se plaignait. Avec Nicodème, j'avais descendu Jésus sur une civière, et Simon de Cyrène, aidé d'un Romain bienveillant, avait porté la croix jusqu'à mi-chemin du Calvaire ; nous n'avions pas pu aller plus loin avec le cheval et la charrette. Alors que le sabbat allait naître aux premières lueurs de l'aube, il n'y avait plus aucun pharisien en vue. Au loin, nous aperçûmes deux hommes qui nous suivaient, manifestement des espions de Caïphe, mais cela n'avait pas d'importance. Le centurion romain tenait absolument à être présent lors de notre trajet en charrette jusqu'au champ du sang. Il était bouleversé par tout ce qu'il avait vécu depuis l'arrestation de Jésus dans le jardin de Gethsémani. « Ça va, monsieur ? » demandai-je, inquiet. « J'ai vu Jésus recoudre l'oreille de quelqu'un comme si de rien n'était, et il y a quelques années, j'ai rencontré un vieux rabbin [70] qui m'a raconté que votre ancêtre Adam avait été enterré au Golgotha, le lieu du crâne, et qu'il y avait

[70] Source : Jean Chrysostome. « Certains disent qu'Adam est mort et a été enterré au Golgotha, et que Jésus a été mis à mort à l'endroit même de sa tombe. Adam a été ramené à la vie par les gouttes de sang qui sont tombées sur son crâne. »

« un Sauveur viendrait dont le sang tomberait sur son crâne et ramènerait Adam à la vie. » Il se tut un instant et Nicodème et moi nous regardâmes avec étonnement, mais ce fut Simon qui lui répondit avec assurance : « Jésus a rendu la vue à mon fils né aveugle, seigneur. Il est véritablement celui que l'humanité attendait. Il ressuscitera le troisième jour. » Le centurion répondit en haussant les épaules : « Nous verrons bien. »

Nous sommes arrivés au champ ensanglanté, avons roulé la pierre et les fleurs de pommier nous ont accueillis. Nous avons couché Jésus sur la pierre plate pour qu'il repose, avons oint son corps d'herbes parfumées et l'avons enveloppé de bandages, puis avons placé un linge sur sa tête. La grotte fut ensuite fermée. Puis Nicodème partit avec Simon chercher la croix, tandis que je cherchais l'endroit exact où se trouvait autrefois le pommier et où Hénoch avait soigneusement recueilli toutes les larmes de l'humanité pendant deux jours. Nous avons dressé la croix bien droite et avons suspendu le châle violet de Marie sur les deux bras de la croix. J'avais l'impression que, sur le pommier du bien et du mal, le bois du mal, chargé des péchés de l'humanité, avait été raclé par les anges, et qu'il ne restait plus du tronc qu'un cœur de bois du bien, fait d'amour pur, en forme de croix.

Les premiers rayons du soleil levant chassaient les nuages sombres au-dessus de la vallée. Simon, Nicodème et moi, nous avons embrassé les trois endroits où les clous avaient été enfoncés dans le corps de Jésus, puis nous sommes restés immobiles. Le centurion est venu nous dire qu'il laisserait trois soldats pendant trois

jours pour garder le tombeau. Nous l'avons remercié pour sa compréhension et son humanité ; il nous a tapoté l'épaule et est parti. Nous sommes partis peu après et j'ai invité Nicodème et Simon à passer la nuit chez moi, à Arimathie. Nous avions tous besoin de repos et Arimathie était un havre de paix où échapper à la vengeance de Caïphe.

Marie

La tension à Jérusalem était palpable. On ne parlait que du troisième jour. On plaisantait, on pariait, mais surtout on se moquait, avec le clan des pharisiens en tête. Des rumeurs circulaient dans la ville selon lesquelles Jésus était le fils d'un légionnaire qui avait même un nom : son père s'appellerait Panthera. On me hua et on m'humiliait ouvertement. J'osais de moins en moins me montrer, et Jean ainsi que tous les autres apôtres se faisaient discrets dans la ville. Mais je ne pouvais pas m'en empêcher : avant l'aube, je suis partie avec Marie-Madeleine, Az et Oz vers le champ du sang pour visiter le tombeau, et nous y sommes restées jusqu'à midi. Les Romains étaient aimables avec nous, mais ils en faisaient tout un plat. On aurait dit qu'ils étaient en vacances : le vin coulait à flots et on se moquait du comportement des pharisiens. Ils les imitaient, mais face à nous deux, ils se comportaient avec respect : après tout, chaque être humain a une mère et, à Rome, on avait un grand respect pour la maternité. Marie-Madeleine s'est retirée

Elle retourna vers la croix, car elle se sentait attirée par elle. Je comprenais bien pourquoi : pour elle, la croix représentait désormais le trône de l'enfant du roi, un trône qui ne serait plus jamais vide et deviendrait pour des siècles le symbole de l'enfant crucifié. Quant à moi, ce premier matin, je me rendis à la petite rivière plus en profondeur dans la vallée pour trouver un peu de calme, loin du vacarme des soldats. D'ailleurs, je pressentais qui j'allais y rencontrer. C'était un endroit magnifique, chargé d'une histoire séculaire. Je m'assis et regardai l'eau, je regardai l'imposante gorge un peu plus en amont, je regardai les magnifiques rochers dans l'eau, et un rocher retint toute mon attention.
« Je te salue, Marie », entendis-je derrière moi, sans que cela me surprenne vraiment, et je n'eus pas besoin de me retourner.

« Je te salue, Djibril. »

« Tu as bien observé, nouvelle Ève. »

Je me suis levé tranquillement sans me retourner, j'ai pataugé dans la rivière glaciale, j'ai pris le rocher en question dans mes mains et je l'ai ramené sur la rive. Je m'assis. La pierre était chaude au toucher et vibrait doucement, et je la serrai contre mon cœur. Cet événement me ramena à la première femme, Ève, dans le jardin d'Éden, et je souris avec gratitude parce que Djibril m'avait ainsi interpellée et m'avait ainsi transmis clairement son message : mon fils était vivant.

« Merci, Djibril », dis-je. Et j'embrassai la pierre et la reposai à la même place. Je retournai vers le tombeau et me tenai près de Marie-Madeleine, près de la croix, et je lui dis : « Ne sois pas triste, Marie-Madeleine, il est vivant et demain tu le verras. »

Je suis parti rassuré et la joie régnait dans mon cœur. Et j'ai prié pour tous les hommes, jeunes et vieux, et surtout pour ceux qui m'avaient insulté et m'avaient lancé des mots blessants, car ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.
Nous sommes rentrés sains et saufs.

Ça suffit ! Ça suffit largement !
J'ai attendu assez longtemps. Personne ne peut me reprocher de manquer de patience. Ma vengeance est imparable et les épaules de mon meilleur général, Tout-le-monde, me démangent déjà. « Mon cher Tout-le-monde, la mission est simple mais d'une importance capitale. Assurez-vous que, le soir du deuxième jour, il y ait suffisamment de vin et de la meilleure nourriture pour les gardes. Avant qu'un ange ne roule la lourde pierre devant le tombeau le lendemain, les soldats présents seront déjà plongés dans un sommeil profond. Si profond qu'ils ne pourront se souvenir de qui est venu ou reparti. Prévoyez deux fois plus de bouteilles de vin vides, afin que chaque visiteur pense qu'ils étaient complètement ivres. Ainsi, les discussions sur la résurrection de Jésus s'enliseront à jamais dans un débat stérile, parole contre parole, foi contre incrédulité. »

Le général Tout le monde trouva ce plan magistral et l'exécuta à la perfection.

Le Père s’adressa aux Puissances et aux Forces dans le Saint des Saints : « Aujourd’hui, Mon Fils ressuscitera d’entre les morts. »

« Raphaël et Hénoch, vous emmenez la croix dans le Saint des Saints et vous la placez tout en haut, plus haut que les séraphins, comme l'arbre du bien pur, débarrassé de tout mal. »

« Djibril, tu prends la pomme intacte du Chariot du Trône et tu la déposes au pied de la croix. »

« Michel, tu gardes l’entrée du tombeau de pierre, afin qu’aucune force diabolique ne puisse y pénétrer en attendant. »

« Ensuite, il faudra attendre que Mon Fils et sa Mère rejoignent le Saint des Saints. »

Et ainsi fut fait.

Marie-Madeleine

Il était très tôt et il faisait encore nuit lorsque je me suis levée le troisième jour. Je n'avais pas fermé l'œil. Je pensais être seule, mais c'était sans compter sur Marie. Elle avait déjà préparé du thé et me servait une tasse. « Tu viens avec nous ? » demandai-je.

Elle secoua la tête : « J'irai plus tard avec Jean et Simon Pierre. »

« Tu n'es pas très curieuse, alors ? » Je ne comprenais rien à tout cela.

« Il s'est déjà levé », dit-elle en me regardant avec un air béat. « Je vous ai préparé à manger, et Oz, Uz et Az ont déjà mangé. » « Puis-je me permettre de dire ce que je pense ? », demandai-je en la regardant attentivement.

Elle me devança : « Ma chère amie, je ne peux rien te cacher. J'ai rencontré Djibril hier près de la petite rivière. »

Je me tus et ne posai plus de questions ; je n'avais pas besoin de savoir ce qui avait été dit ou fait. Je me contentai de lui sourire, pour lui montrer que j'étais heureuse pour elle après toute la douleur de ces derniers jours. Si elle voulait en parler, elle le ferait d'elle-même. Mais il y a des messages qui demandent du temps pour être compris en profondeur, et c'est ainsi que je percevais son attitude. Mon sourire était la meilleure réponse, et un sourire de sa

à moi était la réponse la plus belle et la plus complète que nous pouvions nous offrir l'un à l'autre.
J'étais déjà en train d'ouvrir la porte pour partir lorsque Jean entra en bâillant, tandis que Simon Pierre semblait encore dormir. Je ne pouvais pas les attendre et je suis parti avec Oz, le plus rapide des trois, en accélérant le pas.

Jean

Je me suis assis à table.
« Tu as bien dormi, mon fils ? » m'a demandé Maria avec un regard malicieux.
« Je me suis souvent réveillé, maman. J'ai plein de choses qui me trottent dans la tête. C'est le bazar. Ça me donne mal à la tête. » Elle vint se placer derrière moi et m'embrassa : « Ça va mieux, mon fils ? »
Oh oui, ça allait mieux, mais j'étais stupéfait de son optimisme ce matin-là. Il n'était pas certain que Jésus allait ressusciter. Simon Pierre vint s'asseoir à table lui aussi et deux personnes inquiètes se regardèrent avec le même regard dubitatif.
« Maman, tu es sûre de ne pas aller au champ du sang aujourd'hui ? » tentai-je une nouvelle fois. « J'y suis allée hier et transmets mes salutations à mon fils. » Pierre et moi nous regardâmes avec des yeux encore plus écarquillés. « Pierre, prends Az sans crainte. » Par cette réponse, elle nous fit clairement comprendre qu'il était inutile d'insister ou de poser de nouvelles questions à ce sujet. Nous n'y comprenions rien, ni l'un ni l'autre. Comment pouvait-elle en être si sûre ?

Quelques instants plus tard, nous étions en

route avec Uz et Az. Marie-Madeleine

Le soleil venait à peine de se lever et, en m'approchant, j'ai vu les soldats, épuisés, cuver leur vin parmi les bouteilles vides. J'ai fait exprès de faire beaucoup de bruit dans l'espoir qu'ils se réveillent et que je puisse leur demander s'il s'était passé quelque chose, mais rien n'y fit. Je me suis précipitée vers la grotte. La grande pierre avait été roulée et je regardai à l'intérieur : le corps de Jésus avait disparu ! Les bandelettes et le linge étaient encore là, mais son corps était introuvable. Je criai son nom de toutes mes forces. Je suppliai à haute voix qu'il se montre, mais je n'entendis que l'écho de mes paroles en retour depuis la vallée.

Je ne savais pas quoi penser de tout cela et je suis rentré en toute hâte avec Oz pour prévenir Jean et Pierre. Je les ai croisés et leur ai dit qu'« ils » avaient emmené Jésus et qu'il était introuvable. « Et les soldats ? » m'ont-ils immédiatement demandé. « Ils sont ivres morts et dorment dans l'herbe. » Et je suis retourné avec eux à la grotte pour voir s'ils pouvaient faire quelque chose. Jean et Pierre ont inspecté la grotte, aussi perplexes et déçus que moi : le linge imprégné de sueur gisait en tas dans un coin et les bandages dans un autre. Ils partirent en trombe pour le dire à Marie, mais je voulais attendre pour entendre l'histoire des Romains ivres, dans l'espoir qu'ils en savaient davantage. J'étais aussi allé jeter un œil près de la petite rivière, mais là non plus

Je n'ai trouvé aucune trace. Je suis ensuite retournée à la grotte pour me reposer un peu ; je suis entrée et j'ai eu un sursaut. Deux anges vêtus de blanc m'attendaient et m'ont demandé : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » J'ai dû me remettre de ce choc, mais en même temps, je me suis immédiatement sentie rassurée et pleine d'espoir. « Ils ont emmené mon seigneur et je ne sais pas où », ai-je dit. Mes yeux me faisaient encore mal à force d'avoir pleuré.
Une voix d'homme derrière moi m'a également demandé : « Femme, pourquoi pleures-tu ? » C'était apparemment le jardinier. « Je cherche l'enfant du roi et son nom est Jésus de Nazareth. Ils ont emmené mon Seigneur et peut-être savez-vous où je peux le trouver ? » Je me suis tournée vers lui. « Marie-Madeleine », a-t-il dit doucement.

« Rabbouni ! Mon maître ! » répondis-je, soulagée, et je tombai à genoux, tendant les mains pour le toucher, pour m'assurer que ce que je voyais était bien réel.
« Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va trouver mes frères et dis-leur : "Je vous retrouve ce soir à Jérusalem." Ce n'est que plus tard que je monterai vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »
Puis il se retourna, et les deux anges l'accompagnèrent ; ils se dirigèrent vers la croix et l'emportèrent avec eux. L'un des anges me regarda, tenant dans sa main le voile violet de Marie, le posa respectueusement

et me fit un signe de tête. Je lui rendis son signe avec respect et compris le message.
Je me suis précipité à Jérusalem pour annoncer la bonne nouvelle à Marie et aux disciples. Tout le monde était ravi et enthousiasmé par cette nouvelle.
Le soir même, il apparut à tous ses disciples, à l'exception de Thomas.
Marie se tenait un peu à l'écart et admirait de loin leurs visages joyeux. Je m'assis à côté d'elle et ce n'est qu'alors qu'elle me parla de Djibril au bord du fleuve. Elle savait qu'elle ne pouvait en parler qu'à une seule personne qui y croirait.
La petite maison de Jean à Jérusalem était très exiguë et, comme Jean prenait désormais plus au sérieux que jamais sa mission d'« être le fils de sa mère Marie » et que six autres disciples y résidaient, j'ai jugé préférable de retourner à Ein Karem. J'en ai parlé avec Marie.

Nous avons appris par la suite que les trois soldats avaient été sévèrement punis par Pilate en raison de leur comportement, mais surtout parce que cela avait joué en faveur de Caïphe. Ce dernier continuait à répandre dans la ville que ses apôtres avaient dérobé le corps de Jésus et l'avaient fait disparaître, et que les soldats étaient complices de ce complot. Caïphe y croyait lui-même et tout le Sanhédrin poussa un soupir de soulagement, à l'exception des renégats absents, Joseph et Nicodème.

Marie

Le message de Marie-Madeleine nous invitant à partir n'était pas une surprise. Ni pour elle, ni pour moi. Le chapitre de l'enfance de Jésus et de sa vie d'adulte sur terre était clos et, désormais, nous avions tous deux, avec les apôtres, une nouvelle mission : transmettre le message de Jésus à l'humanité. Nous étions liés l'un à l'autre par une immense histoire d'événements indélébiles, de conversations profondes, de joies et de peines que nous avions partagées et qui n'avaient pas besoin d'être répétées encore et encore entre nous, mais qui devaient désormais être proclamées aux hommes, partout dans le monde.

Nos chemins ne devaient pas se séparer, car nous ne connaissions tous deux qu'un seul chemin, et c'était ce même chemin. La façon dont Marie-Madeleine m'a dit adieu était émouvante : lorsque les anges ont emporté la croix sur le champ ensanglanté, l'un d'eux l'a regardée et a laissé devant elle mon écharpe pourpre. Marie-Madeleine me l'a rendue lors de nos adieux, même s'il n'en restait que la moitié. Mais ce qui était si particulier, c'est qu'elle n'avait pas coupé l'écharpe en deux à mi-largeur, mais dans le sens de la longueur, sur toute sa longueur. Elle enroula alors une moitié de l'écharpe autour de mon cou, puis fit de même avec l'autre moitié autour du sien, ce qui nous donna à toutes les deux un sentiment de gémellité. Elle partit ainsi avec Oz, et je la suivis un moment avant de lui offrir Az, pour Hannah. Sans mots, sans larmes, juste de la joie pour ce que nous

que nous nous étions mutuellement causés. Nous ne nous sommes jamais revus de ce vivant, mais nous pensions l'un à l'autre chaque jour. Pour nous, le violet symbolisait aussi la fusion, et non la séparation. Le fait que mon fils l'ait choisie plutôt que Jean et Pierre pour se montrer à elle, en tant que premier être humain, après sa mort sur la croix, revêtait une grande importance, une importance qui suscitait beaucoup de controverse dans une société où la femme était subordonnée. Cela faisait honneur à Marie-Madeleine de ne jamais, au grand jamais, avoir mis cela dans la balance. C'est de Jean, qui la connaissait lui aussi depuis son enfance, que j'ai appris bien plus tard combien de résistance elle avait dû surmonter pour tenir bon face à la jalousie, à l'incompréhension et au mépris de certains apôtres.
Il n'y a pas si longtemps, j'ai reçu la seule lettre qu'elle m'ait envoyée après toutes ces longues années passées dans un pays étranger, dans laquelle elle faisait allusion à « notre » relation de jumeaux : « Je te suis éternellement reconnaissante pour notre amour et notre confiance l'un envers l'autre, ainsi que pour l'amour et les leçons de notre fils. »

Cela ne m'a pas surpris : moi aussi, je nous aime.

LE NOUVEL ÉDEN

Quarante jours après sa résurrection, Jésus est monté au ciel sur le mont des Oliviers, juste à l'extérieur de Jérusalem, et s'est réuni à nouveau avec son Père.

Les séraphins, les chérubins, toutes les puissances et toutes les forces, avec les archanges et tous les anges, chantaient le trisagion : « Saint soit le nouvel Adam, et sainte soit la nouvelle Ève, qui retournent vers le Père. »

Le nouvel Adam prit place à droite de la croix, attendant que Marie soit élevée dans le Saint des Saints pour prendre place à gauche de la croix.

Dès que Marie prit place elle aussi à côté de la croix, plus haut que les séraphins, la croix se révéla comme un nouvel arbre du bien éternel, et aucun homme ne pouvait refuser le cadeau de bienvenue d'une pomme intacte. Quelles que fussent les fautes qu'il eût pu commettre, il était invité à prendre place à la longue table sous l'arbre du nouvel Éden.

L'amour ne jette ni la première ni la dernière pierre.

L'ÉVANGILE DE MARIE-MADELEINE

INTRODUCTION

Caïphe se déchaîna et instaura un régime de terreur à Jérusalem. Pilate n'intervint pas et resta pour l'essentiel en retrait, par crainte de l'échec des trois gardes romains postés près du tombeau. Il en avait peu à peu assez des Juifs, de tous les Juifs, pourvu qu'ils paient leurs impôts, et le rusé Caïphe veillait scrupuleusement à ce qu'il en soit ainsi.

Les premières années furent plutôt mouvementées pour les apôtres, et ce fut tout un parcours pour s'organiser et s'accorder en tant que groupe. Dans tous les villages ou villes où Jésus avait autrefois accompli des miracles, pris la parole dans une synagogue ou accompli un acte d'amour, les gens ressentaient le besoin de se réunir pour pleurer ensemble, puis de s'organiser en petites réunions secrètes afin d'entretenir la flamme. De là, des gens étaient envoyés vers des lieux où l'on avait entendu dire qu'un apôtre était apparu. Chaque fois qu'un apôtre quittait un groupe, il indiquait quel village ou quelle petite ville il comptait visiter. Ainsi, le nombre de messagers augmenta progressivement, et peu à peu, les discours des apôtres furent également consignés par écrit, tandis que les lettres circulaient de groupe en groupe. Jean et Marie s'étaient rapidement enfuis à Éphèse avant de retourner à Jérusalem, où Marie se rendait chaque jour sur la tombe de

rendait visite à son fils, au grand dam des pharisiens et surtout des sadducéens, qui allèrent même jusqu'à tenter de la tuer. Mais les pèlerins qui l'entouraient chaque jour en grand nombre la protégeaient. Finalement, il s'avéra qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper à la vengeance des pharisiens que de fuir à nouveau vers Éphèse. Simon Pierre avait fort à faire et reçut entre-temps l'aide d'un certain Paul, qui rejoignit les apôtres et parcourut de nombreuses nouvelles régions et villes. Joseph d'Arimathie[71]figurait notamment sur la liste noire des pharisiens ; il partit pour des contrées lointaines afin d'y proclamer l'histoire du Messie et y laissa des écrits. Le vaste réseau de messagers a constitué une base sur laquelle le christianisme a pu s'établir, malgré les nombreuses et terribles persécutions menées par les Romains et les Juifs. Mais rien ne pouvait l'arrêter. De nombreux apôtres ont consigné leurs expériences par écrit : Thomas, Jacques, Luc, Marc, Matthieu, les Ébionites, les Égyptiens, Paul, Pierre… Que des hommes ?

Une femme fit exception, une femme que Jésus aimait depuis le début et qu'Il aimait aussi, et qui fut la première à témoigner de sa résurrection : Marie-Madeleine.

---

[71] Joseph d'Arimathie s'est retrouvé en Angleterre. Nicodème est mort à Jérusalem.

J'étais en route pour Ein Karem, en compagnie d'Oz et d'Az. Mon cœur était partagé : j'avais choisi ma famille plutôt que la mission de proclamer le message de Jésus. C'est du moins ainsi que je le percevais. J'avais l'impression de fuir, voire de trahir, jusqu'à ce que, à mi-chemin, une colombe vienne soudain se poser juste devant nous, sur la route. Oz et Az s'arrêtèrent brusquement et dressèrent gentiment leurs longues oreilles. La colombe me regardait sans bouger. J'exhortai Oz à continuer afin que la colombe s'envole, mais Oz ne bougea pas. Un lointain souvenir s'éveilla en moi. J'avais déjà vu cette image. Je descendis de cheval, mais le pigeon ne bougeait toujours pas et continuait à me fixer intensément. Je m'accroupis devant lui, qui n'était soudain plus un pigeon à mes yeux, mais Djibril. « Montre-moi, Djibril, quelle route dois-je emprunter ? »
Je pensais devoir attendre sa réponse, mais c'était plutôt l'inverse, comme je l'ai compris plus tard. C'était Djibril qui attendait ma réponse, et cette réponse a pris du temps pour me rappeler ce que Jésus m'avait dit au bord de la rivière : « Je suis en toi. » Ce n'est qu'à cette pensée que Djibril s'envola vers Ein Karem. Et je lui criai de toutes mes forces : « Il est en moi, Djibril ! Il est tout pour moi ! » Et je me précipitai depuis un lac de montagne encore plus bas vers une île figurative, appelée Ein Karem. Jésus est tout pour moi et il n'y a rien de plus grand que Lui. Un poids m'a quitté et mon esprit s'est éclairci. Après toutes ces tensions

Ces dernières semaines, j'ai pu à nouveau savourer la solitude, me sentir en sécurité loin de la dangereuse Jérusalem, débordant de joie à l'idée de revoir cette petite famille que je considère comme la mienne. Le soleil couchant se parait de teintes rouge-pourpre et, de loin, je pouvais voir la cheminée fumer. C'était comme rentrer à la maison.

J'ai frappé à la porte. J'ai entendu du bruit, puis quelqu'un tirer maladroitement sur la cordelette de la porte, et j'ai tout de suite deviné qui en était responsable. La voix de Rebecca essayait de calmer un peu sa petite fille, mais Hannah l'a devancée et a ouvert la porte. « Maman ! » s'écria-t-elle joyeusement en se jetant dans mes bras. Rebecca cherchait déjà Samuel et le petit Johannes s'était réveillé et s'était mis à pleurer, mais cela ne pouvait gâcher notre joie. Je n'arrivais pas à détacher Hannah de moi jusqu'à ce qu'elle remarque soudain Az ; dès lors, elle ne fit plus attention à moi. Rebecca sortit Johannes, qui pleurait, de son lit et me le tendit. Je fus surprise qu'il ne pleure pas davantage à ma vue ; au contraire, il cessa de pleurer et se mit à rire… Rebecca en rit : « Maman peut rester vivre ici, n'est-ce pas, Hannah ? » La question s'est avérée inutile, car Hannah était trop occupée avec Az. Samuel est entré et lui aussi s'est précipité vers moi et m'a appelée « maman » pour la première fois. Je l'ai regardé et lui aussi m'a regardée dans les yeux, et c'était comme s'il pressentait et comprenait que j'étais venue à Ein Karem principalement pour lui. Et c'était bien le cas…

Rebecca nous fit immédiatement une place à table. Un verre d'eau de source fraîche me fit le plus grand bien. Il s'était passé tant de choses et Rebecca et Samuel étaient très curieux et encore plus inquiets pour l'avenir. Caïphe, Pilate, Joseph d'Arimathie, le champ de sang, le tombeau creusé dans le roc, l'arbre du bien et du mal d'où allait surgir la croix, le Golgotha, la crucifixion, Marie et Jean au pied de la croix, la résurrection de Jésus, ma rencontre avec Jésus, Jérusalem en ébullition et le début de la persécution des gens qui adoraient Jésus, la fuite de Marie et Joseph à Éphèse, Pierre en tant que chef et le nouvel apôtre Paul qui fut désarçonné de son cheval. Je pouvais continuer à raconter. C'était surtout Samuel qui m'interrompait de temps à autre pour demander plus d'explications et qui ne quittait pas la table une seule minute, tandis que Rebecca allait régulièrement voir les enfants. Mon cher Samuel ! Comme je me reconnaissais en lui ! Nous avons tous deux un cœur qui a du mal à s'ouvrir et à s'abandonner au début, jusqu'à ce qu'il éclate complètement, puis s'abandonne totalement et ne connaisse plus de retour en arrière. Un cœur qui est tout ou rien. Il n'arrêtait pas de poser des questions et il conclut tristement : « C'est terrible pour ma ville natale, Massilia, et que mon père, mes frères et ma sœur n'en sachent rien.» Rebecca a essayé de le réconforter et a dit : « Rien ne nous empêche d'y aller, n'est-ce pas ? » Et elle a pris sa tête dans ses mains et m'a regardée : « Regarde, maman, c'est mon ange et je le suivrai où qu'il aille. » Et elle a scellé sa promesse d'un baiser. Samuel était ému et m'a regardée : « Qu'en penses-tu, maman ? » Je

Elle n'eut pas besoin de réfléchir longtemps : « Ton père possède des navires et sera heureux de te revoir, et ce sera plus sûr pour l'avenir des enfants. Et si cela vous convient, je voyagerai avec vous. » Samuel et Rebecca s'illuminèrent. « Bien sûr, maman ! » s'écria Samuel. « Nous prendrons bien soin de toi… »
« Sache bien, Samuel, que je souhaite vivre seule et que j'aimerais venir vous rendre visite pour vous aider avec les enfants, mais n'oublie pas que j'ai une mission à accomplir. Chaque être humain a le droit d'entendre l'histoire de Jésus le Sauveur. » Hannah entra : « Où êtes-vous donc passés ? » Et nous nous levâmes tous les trois d'un bond, et je m'installai dans la petite maison de Jair et Hannah, de mémoire bénie, et Hannah, fière comme un paon, put transporter mes bagages avec Az, tandis qu'Oz regardait avec envie.

Samuel

Ce pays, ma femme, mes enfants, ma nouvelle mère et leur foi m'avaient tant donné et appris que je considérais comme un devoir d'offrir cela à ma patrie. Dès que j'aurais taillé les vignes, je partirais pour le port d'Ashdod afin de prendre contact avec un capitaine de la marine marchande de mon père. Jour après jour, le mal du pays grandissait en moi et j'avais hâte de revoir ma famille et mes amis d'autrefois.

VISITE DE MARQUE

Tout se passait comme d'habitude dans la petite maison de Rebecca et dans celle de Marie-Madeleine. Samuel était entre-temps parti pour Ashdod afin de recueillir des informations en vue de la traversée vers Massilia. Hannah et Az avaient appris à se faire confiance aveuglément, et Hannah était assez honnête pour gâter Oz tout autant en volant de temps à autre une carotte dans le jardin luxuriant de Samuel. Lorsque Rebecca lui demandait des comptes, elle montrait la grande cicatrice sur sa jambe et disait que les carottes étaient bonnes pour la guérison. Bref, c'était encore une enfant, mais pas du tout bête : rappeler à Rebecca qu'elle avait failli mourir fit fondre toutes les punitions comme neige au soleil. Pas très gentil, mais malin.
L'été fit son apparition. Un jour, en fin d'après-midi, Hannah courut toute excitée vers la petite maison de Marie-Madeleine : « Maman, viens voir, deux chevaux ! »

Marie-Madeleine

Je laissai tout tomber et me précipitai dehors : deux cavaliers s’annonçaient sur leurs chevaux fumants. Je reconnus Pierre immédiatement, mais l’autre m’était totalement inconnu. Je leur fis signe de la main et Pierre me reconnut aussi ; ils ignorèrent la petite maison de Rebecca et vinrent droit vers moi. Ils avaient chevauché toute la nuit sous la pleine lune et un « homme aimable » leur avait indiqué le bon chemin à un carrefour difficile et important

Les chevaux ont immédiatement reçu de l'eau de source fraîche à boire de la part d'Hannah, qu'ils ont très vite acceptée. Pierre a présenté son ami : « Voici Paul, il nous a rejoints il n'y a pas si longtemps et il nous est d'une grande aide, car il connaît les coutumes et la langue romaines mieux que quiconque. D'ailleurs, Jean et Marie te transmettent leurs salutations et ils ont insisté pour te rendre visite. » J'ai accueilli Paul et leur ai offert un repas composé de légumes frais du jardin de Samuel et de pain tout juste sorti du four. C'est surtout Pierre qui m'a posé des questions et qui m'a par exemple tout de suite demandé pourquoi je m'étais enfuie à Ein Karem et n'étais pas restée auprès de Marie à Jérusalem. J'ai essayé de lui expliquer que j'avais suivi mon intuition, mais j'ai vu dans ses yeux qu'il trouvait cet argument peu convaincant. Je lui ai alors raconté l'histoire de la colombe qui, en chemin, avait confirmé mon intuition en volant devant moi, mais cela aussi lui semblait peu crédible. J'ai poursuivi d'une voix douce : « Pour moi, cette colombe, Pierre, c'est comme Jésus qui recoud une oreille coupée. » Et alors, il baissa les yeux : « Pardonne-moi, Marie-Madeleine. Je suis très fatigué par le voyage. » Et son ton s'adoucit pendant le reste de notre conversation.

Paul prit alors la parole et raconta brièvement son histoire, expliquant comment, sous le nom de Saul, il avait, dans une vie antérieure peu glorieuse, livré de nombreux croyants aux pharisiens, les condamnant ainsi à mort, jusqu'à ce qu'il soit foudroyé de son cheval alors qu'il se rendait à Damas.

et comment il fut interpellé et frappé de cécité par Dieu, et comment, après trois jours de réflexion et de repentance, il recouvra la vue grâce à l'imposition des mains d'Ananias, et comment, en tant que nouvel homme, Paul souhaita consacrer le reste de sa vie au service du Fils de Dieu. Après un repas frugal et une nuit blanche, la fatigue s'abattit sans pitié sur les deux hommes, et je leur offris ma chambre pour qu'ils puissent se reposer. Cela m'a donné le temps de réfléchir, car rien n'arrive sans raison. Pierre, l'apôtre qui avait toujours accompagné Jésus et avait pu être témoin de nombreux miracles, et à ses côtés, Paul, quelqu'un qui n'avait jamais rencontré Jésus en chair et en os, et là, entre eux deux, je me tenais en tant que femme. Pourquoi sont-ils venus me rendre visite, moi, « seulement » une femme ? Par colère, ignorance, obscurité ou désir ? Ou peut-être ressentaient-ils eux-mêmes que Jésus était en eux à chaque instant ? Quelle qu'en soit la raison, c'était un événement important et je ne pouvais qu'en être reconnaissante. Je n'avais rien à perdre, au contraire, j'avais peut-être quelque chose à apprendre d'eux. Je suis allée voir Rebecca pour lui parler de cette visite prestigieuse. Les chevaux avaient suffisamment à manger et à boire ; Hannah ne se lassait pas d'admirer ces magnifiques animaux tandis qu'Az les regardait avec envie. Je trouvai Rebecca à la maison, en train d'allaiter Johannes. « J'ai de moins en moins de lait », dit-elle, bien qu'elle s'inquiète sans raison. « C'est normal, Rebecca, c'est tout à fait naturel. C'était pareil avec Hannah, non ? Il faut passer petit à petit à la nourriture solide », m'entendis-je dire, comme si j'étais une experte en la matière ! Moi,

qui n'avais jamais eu de bébé au sein ! Rebecca semblait penser la même chose ; elle s'est levée en riant et a poussé Johannes dans mes bras : « Et si tu essayais avec tes seins ? » Nous avons toutes les deux éclaté de rire, et même Johannes a dû rire et glousser devant ces deux femmes un peu folles. Ce furent des moments inoubliables d'amour et de bonheur, qui, des années plus tard, me permettaient encore de retrouver le sourire dans les moments difficiles.

Petrus

Cet après-midi-là, j'ai rêvé que j'entrais dans une grotte avec une torche et que j'y rencontrais mon ombre. Nous avons commencé à discuter et nous nous sommes demandé lequel de nous deux était le vrai. Mon ombre et moi-même estimions tous deux être le vrai : nous pensions la même chose, nous bougions de la même manière et nous avions les mêmes pensées au même moment. Nous n'avions aucun secret l'un pour l'autre et, après une courte promenade, nous nous sommes quittés fraternellement. À l'extérieur de la grotte, le soleil brillait de tout son éclat dans mes yeux peu habitués à la lumière et j'ai aperçu une silhouette dans cette lumière aveuglante. J'étais convaincu que c'était mon ombre qui m'avait suivi vers la lumière. La silhouette m'interpella : « Je suis en vous », et oui, je pus y croire immédiatement et je répondis : « Oui, vous êtes toujours en moi comme je suis en vous. » Je fus brièvement distrait par une colombe qui se posa à mes pieds et je voulus l'attraper, mais elle fut plus rapide que moi. Je me retournai rapidement, mais la silhouette avait disparu et je me sentis

Je me suis senti soudainement seul, même si j'étais tout à fait certain de ne pas l'être. Je me suis réveillé en sursaut et, encore à moitié endormi, j'ai titubé jusqu'à la salle commune, où Paul et Marie-Madeleine discutaient déjà des persécutions acharnées contre les chrétiens auxquelles il avait lui-même pris part, avec beaucoup de regrets. Ils se sont soudainement tus et m'ont regardé : « Ça va, Pierre ? Tu as l'air abattu. »
J'ai expliqué que j'avais fait un rêve étrange et que ce rêve me procurait un sentiment mitigé, à la fois de joie et de nostalgie. C'était Paul, mais surtout Marie-Madeleine, qui s'est soudainement montrée très intéressée par mon rêve, et tous deux ont insisté pour que je leur raconte. J'ai bu une gorgée de thé et j'ai raconté mon rêve dans les moindres détails. Paul n'y comprenait rien et Marie-Madeleine y comprenait tout, comme on l'a vu par la suite. Dès que j'eus fini ma dernière phrase, elle avait déjà une question toute prête : « Qui penses-tu que fût cette silhouette à l'extérieur de la grotte ? » Je répondis : « C'était mon ombre qui m'avait suivi dehors. Je ne faisais qu'un avec elle et cela me procurait un sentiment de sécurité, de paix et d'harmonie. » J'ai regardé Marie-Madeleine droit dans les yeux et j'ai vu qu'elle n'était pas du même avis. Elle a secoué la tête avec douceur.

Marie-Madeleine : « Cette silhouette dans la lumière du soleil n'était pas ton ombre, c'était Jésus. Lors de nos conversations à Nazareth, au bord du fleuve, il m'a fait comprendre qu'il est en chacun de nous : « Je suis en toi. » Ton rêve est bien plus qu'un simple rêve. Ton rêve est un message inestimable, non seulement pour toi, mais pour l'humanité tout entière. »

Pierre : « Jean m'a dit quelque chose de similaire, mais d'un autre côté, Jésus m'a bien donné pour mission de prendre la tête. »

Marie-Madeleine : « Ce n'est pas du tout contradictoire : ta mission principale est de faire comprendre à l'homme qu'Il est en chacun de nous. Cela exige une confiance aveugle en Son amour, et non des règles ou des lois terrestres. L'amour n'a que faire des lois et ne demande qu'à ce que tu mettes ton cœur libre au service de ton prochain. Où pourrait-Il être plus proche qu'en étant présent en chacun de nous à chaque seconde ? Tu ne peux rien y changer. La responsabilité de notre amour pour chaque prochain incombe à chacun de nous, mais la responsabilité finale incombe à chaque personne qui accepte ou rejette ton amour, et n'incombe jamais à Lui. Tout comme Il l'a fait : Il s'est donné à nous et est en nous, mais Il ne blâme personne qui ignore son amour. Nous devons nous efforcer de mettre en pratique l'exemple qu'Il donne en chaque personne pour chaque prochain. »

Petrus : « Pourquoi ne me l'a-t-il alors jamais dit en ces termes lorsqu'il m'a chargé de garder ses agneaux ? Paul et moi avons fort à faire avec l'organisation de son royaume ici-bas : organiser des réunions secrètes , , donner des conférences ,

écrire des lettres et les faire transporter secrètement de ville en ville par des messagers. Est-ce donc si superflu ? »

Marie-Madeleine : « Non, certainement pas, mais le message que tu transmets aux gens doit être juste, comme il l'a dit littéralement à Jean : « Je suis en toi. » Et il a également parlé des quatre forces primitives en nous qui luttent contre cela : la colère, les ténèbres, le désir et l'ignorance. Que faut-il de plus pour que tu acceptes cela, Pierre ? Jésus et Son Père sont la source de toute vie : le Père a créé la vie de toute chose, et le Fils a donné sa vie à chaque être humain et continue désormais de vivre en chacun de nous. Tu n'as pas besoin de me croire, Pierre, mais crois au moins Jean si tu ne me crois pas. Jésus compte là-dessus. Réfléchis bien ! » J'ai attendu un instant, puis j'ai poursuivi avec une extrême prudence et douceur, par grand souci de préserver son honneur, d'une voix à peine audible : « Et garde-toi de l'orgueil et de la jalousie, Pierre. »

Paul

Le mot était tombé : l'orgueil. Pierre pâlit et se mordit les lèvres. J'avais écouté tout cela en retrait ; c'était la première fois que j'entendais Marie-Madeleine s'exprimer et, au bout de cinq minutes, j'étais déjà profondément impressionné par sa ferveur. À chacune de ses paroles, je devenais de plus en plus curieuse de savoir ce que Jésus lui avait dit d'autre. Il était clair que Jésus et Marie-Madeleine avaient eu ensemble des conversations très profondes.

et je pouvais facilement imaginer à quel point Jésus lui aussi aimait lui parler, grâce à son intelligence, sa soif d'apprendre, sa sincère connaissance de soi et son ouverture d'esprit. Elle était un livre ouvert et, à ma question, elle m'a parlé des quatre forces maléfiques qui sont en nous : la colère, les ténèbres, le désir et l'ignorance. Et ce mot, « ignorance », en particulier, nous a profondément touchés, Pierre et moi. Étions-nous donc stupides ? Ou étions-nous donc si loin de la vérité ? Et c'est précisément ce mot « ignorance » qu'elle a expliqué en décrivant ce que Pierre et moi ressentions à ce moment-là : « Qu'est-ce que je ne sais pas, Seigneur ? » Elle nous a alors répété, à Pierre et moi, la réponse qu'elle avait elle-même reçue un jour de Jésus : « La conscience que Je suis en vous, Je ne vous lâche pas, mais vous oubliez de Me connaître en vous-mêmes. » Et Marie-Madeleine résuma ensuite cela de manière encore plus concise : « Il est l'amour en chacun de nous et oui, nous oublions souvent d'être aimants. » Je fus à nouveau renversé de mon cheval. Cela peut paraître très prétentieux, mais je me reconnaissais en partie en elle : aller de l'avant, quoi qu'il en coûte. Je n'étais pas du tout surpris que Marie-Madeleine ait été la première personne à avoir pu rencontrer le Seigneur ressuscité, et cela ne faisait aucun doute. Elle a raconté aux apôtres qu'Il lui avait dit de leur faire savoir qu'Il leur apparaîtrait encore le soir même, et c'est exactement ce qui s'est passé. Il ne pouvait y avoir le moindre doute à ce sujet : elle avait été la première à rencontrer le Christ ressuscité. Cela signifiait tout de même beaucoup, même si elle-même n'utilisait absolument pas cet argument comme levier pour s'imposer auprès de Pierre dans cette conversation.

Elle

Au contraire, elle recommandait à Pierre de s'inspirer également de Jean, ce que peu de gens auraient fait s'ils s'étaient considérés comme ayant toujours raison. Et lorsqu'elle mit doucement en garde Pierre contre l'orgueil et la jalousie, cela apparut vraiment comme une préoccupation bien fondée et plus que justifiée. Et cela valait tout autant pour moi : je me sentais petit face à une femme qui se montrait plus humble que je ne saurais l'être moi-même. Pierre se débattait une fois de plus avec la question : « Pourquoi ne m'a-t-Il donc jamais dit cela en ces termes lorsqu'Il m'a confié cette mission ? » Je savais pourquoi Marie-Madeleine ne voulait pas répondre à cette question ; en tant que femme, elle ne pouvait en effet le faire sans trahir son humilité. La réponse à la question de savoir pourquoi il fallait que ce soit un homme était que la société dans laquelle nous vivions était encore une société dirigée uniquement par des hommes, et qu'il serait impossible pour une femme de convaincre les hommes… d'ailleurs, cette conversation avec elle était déjà très difficile à accepter pour Pierre. Et je dois être honnête, j'ai moi aussi eu du mal au début. Il y a apparemment tant de choses dont nous, les hommes, ne nous rendons pas compte. Pierre et moi avons souvent repensé à cette rencontre par la suite, ensemble ou chacun de notre côté, et je réalise bien trop tard que je n'ai pas offert suffisamment de chances à Marie-Madeleine et à toutes les femmes. Nous ne faisions rien d'autre qu'établir des règles et des lois, exclure les femmes des principaux organes de direction et nous sentir supérieurs à elles. Nous sommes partis d'une mauvaise base.

Nous aurions dû écouter Jean et Marie-Madeleine dès le début.

Marie-Madeleine

Il restait également difficile de ne pas les blesser. Je fus surpris que Pierre n'ait apparemment jamais connu l'autre Jésus lors de conversations personnelles, ce que je ne pouvais en aucun cas lui reprocher. Pourquoi Jésus ne parlait-il pas aux hommes comme il pouvait me parler ? Je ne sais pas, mais il devait y avoir une raison importante à cela, ou du moins une raison pratique. Je veux au moins pouvoir le comprendre [72] pour rendre justice au message de Jésus et pour saisir le contexte dans son ensemble. Jésus s'est montré à eux et à moi sous ses deux facettes, humaine et divine, cela était clair. Mais il n'a apparemment expliqué leurs aspects cachés qu'à Marie, Jean et moi : que signifiaient leur nature, leurs particularités, leurs sources, l'imbrication de leurs aspects cachés avec leurs facettes visibles dans la pratique, ce qui les amenait parfois à se comporter de manière apparemment contradictoire et ainsi

[72] La raison est simple : à cette époque, la femme était toujours considérée comme inférieure, et Jésus avait besoin de femmes fortes comme Marie et Marie-Madeleine pour donner la parole aux femmes. L'orgueil millénaire de l'homme l'obligeait à en tenir compte ; l'inégalité entre l'homme et la femme était à l'époque cent fois plus grande qu'aujourd'hui. Pour Marie-Madeleine, cela était incompréhensible, car elle était tout le contraire et défendait l'égalité des sexes. En d'autres termes, son évangile écrit, qui fit sensation, n'aurait jamais pu passer, ni à l'époque ni aujourd'hui.

ont donné lieu à des malentendus, par exemple le rôle du genre humain, ce qui, dans notre conversation actuelle, s'est certes déroulé de manière très respectueuse, mais n'a malheureusement rien changé ni résolu pour l'avenir.

Pierre

Je suis allé voir les chevaux. Juste comme ça. J'avais besoin d'air frais. Mais ni les chevaux, ni l'air frais n'ont pu faire taire le tourbillon dans ma tête. Je criais au plus profond de moi : « Pourquoi nous avez-vous envoyés ici, mon Seigneur ? Pour apprendre de votre bien-aimé ce que vous ne nous avez pas enseigné ? Ma tête est sur le point d'éclater, mon cœur doute, ma foi vacille. Que la foudre s'abatte sur moi et me délivre de cette tâche. Je suis faible. Je suis désolé. Qu'est-ce que je viens faire ici, Seigneur ? Je sens qu'il y a quelque chose que j'ignore, mais je ne sais pas ce que j'ignore. Je deviens fou ! »

Je tournais littéralement en rond quand j'ai soudain aperçu une jeune femme qui s'avançait vers moi, un bébé dans les bras et une petite fille par la main. Johannes m'avait déjà parlé d'une jeune famille qui habitait là.
Elle s'écria déjà de loin : « Je suis désolée de ne pas pouvoir vous héberger dans la maison de Jean-Baptiste, mais vous êtes toujours les bienvenus. » Je me suis empressée d'aller à sa rencontre. Elle poursuivit : « Peut-être que les rouleaux de papyrus de Zacharie, le père de Jean-Baptiste, vous intéresseraient ? Je ne sais pas si Marie-Madeleine vous en a parlé. Ah oui, je m'appelle Rebecca, voici Hannah et celle-ci

« Ce jeune homme s'appelle Jean, car il est né dans la maison de Jean-Baptiste. » C'était une invitation plus que bienvenue ; je pensais que Marie-Madeleine séjournait chez Jean-Baptiste, mais il s'agissait donc d'une erreur. Sur le chemin menant à sa petite maison, Rebecca m'a raconté comment elle était arrivée ici de manière miraculeuse et n'a cessé de parler tout en préparant le thé. Elle ne s'est tue qu'après avoir bu sa première gorgée de thé. J'appréciais d'être là et de ne presque pas avoir à parler moi-même. Elle se mit à parler de Samuel, expliquant qu'il était le fils d'un riche marchand de Massilia et qu'ils allaient partir avec Marie-Madeleine, car Samuel tenait absolument à proclamer lui aussi à Massilia l'histoire de Jésus de Nazareth. Hannah vint se placer à côté d'elle et je remarquai soudain cette vilaine cicatrice sur sa jambe ; je lui demandai d'où elle venait. Rebecca raconta toute l'histoire de Marie et des langes miraculeux qui l'avaient guérie, et elle conclut son récit en disant : « J'ai appris quelque chose de Marie, en fait, il serait plus juste de dire que j'ai reçu un cadeau d'elle : elle m'a appris que lorsque j'ai mal ou que je suis triste, je dois en pensée enrouler mes bras autour de son corps et joindre mes doigts, comme si j'enroulais ainsi un langes d'amour autour de sa présence, pour ensuite l'accueillir avec ces mots : « Je te salue, Marie, le Seigneur est en toi », et alors elle répondait de très loin : « Je te salue, Rebecca, le Seigneur est en toi. » Rebecca bondit et voulut me faire la démonstration… je dus me lever et elle passa ses deux bras autour de moi, joignit

Elle passa ses doigts derrière mon dos, se blottit contre moi et murmura : « Je te salue, Pierre, le Seigneur est en toi. » Je l'enlaçai alors, joignis mes doigts et répondis : « Je te salue, Rebecca, le Seigneur est en toi. »
Je ne pus empêcher une larme de perler à mes yeux ; je n'étais pas ému, mais plutôt submergé par la manière dont cette jeune femme, à peine sortie de l'adolescence, s'adressait à moi avec de tels mots et faisait s'épanouir mon cœur. C'était comme si Zacharie et Élisabeth, que j'ai connus, me regardaient et m'encourageaient à laisser derrière moi ma peur de l'échec et mon désespoir.

« Ah oui », m'a rapidement ramené Rebecca à la réalité, « les quatre rouleaux de papyrus de Zacharias ? Même Jean-Baptiste connaissait ces rouleaux par cœur. » J'ai acquiescé avec enthousiasme et elle s'est aussitôt glissée sous le lit pour en sortir les rouleaux. « Voici le premier rouleau, et celui-ci contient le vocabulaire et la grammaire. » J'examinai le premier rouleau avec beaucoup de curiosité. Le grec était pour moi ma deuxième langue maternelle, je n'avais donc pas besoin du vocabulaire ni de la grammaire. Tout en jouant, je lui dis en grec que je connaissais bien ce vocabulaire et cette langue, et je terminai par « ευχαριστώ πολύ » ou « merci beaucoup ». Elle a ri et m'a répondu « γκρέγκενταν » ou « de rien ». La glace entre nous était désormais complètement brisée. Le grec était tout simplement ma deuxième langue, car ma mère était d'origine grecque. En une demi-heure, j'avais lu les quatre rouleaux et même relu certains passages. Quelle belle

Un conte de fées, mais avec une fin si triste : le roi qui se repent dans un cachot en retrouvant l'enfant qui sommeille en lui, mais qui reste prisonnier. Je rendis les rouleaux à Rebecca. « Une belle histoire, Rebecca, mais quelle fin triste… Garde bien ces rouleaux. » Mais elle répondit : « Il y a encore un cinquième rouleau et seules Marie et Marie-Madeleine en connaissent la fin. » Hannah vint s'accrocher à ses jupes et Jean eut faim, alors nous nous sommes dit au revoir.
Je suis parti, très curieux d'en savoir plus sur Marie-Madeleine et le cinquième rouleau de papyrus.

Paul

Marie-Madeleine fut très déçue lorsque Pierre s'en alla sous prétexte d'« aller voir les chevaux ». Je l'ai tout de suite rassurée : « Il porte un lourd fardeau sur ses épaules et il n'a pas l'habitude de côtoyer une femme, et encore moins une femme qui a mieux connu Jésus que lui-même. J'ai moi-même du mal avec cela, car ma mère était la femme la plus soumise que j'aie connue. C'était mon père qui menait la danse. Chez les Juifs, et dans tous les pays voisins où je suis allé, c'est l'homme qui commande. Dommage que Jésus n'en ait jamais parlé lui-même en public ou avec ses apôtres, alors qu'il était clair que, dans ses actes, il était très respectueux envers les femmes. C'est pourquoi beaucoup de femmes l'aimaient. C'est terrible à dire et pire encore, j'ai honte de mon passé : j'ai poussé plus de femmes à la mort que d'hommes. Pardonnez-moi ! Les femmes étaient

plus fermes dans leur foi, et peu d'hommes ont tenu bon face aux tortures parfois atroces. J'ai profondément honte de dire cela. Une fois, j'étais présent lorsqu'une femme que j'avais capturée, alors qu'elle allaitait son bébé, a emmené son enfant avec elle dans le feu. J'y repense sans cesse, comme lorsque nous sommes arrivés ici et que j'ai vu cette jeune femme, son bébé dans les bras, qui nous faisait signe de la main ; cela me fait mal à chaque fois… Et pourtant, Jésus m'a pardonné. Peux-tu me pardonner cela, Marie-Madeleine ? »

Marie-Madeleine : « Je n'ai pas besoin de te pardonner, Paul, car tout est déjà pardonné. Je pense toutefois que, grâce à mes conversations avec Jésus, je serais moi aussi capable d'endurer n'importe quelle mort par la torture et de pardonner à mon bourreau avec les mêmes mots que Jésus : « Pardonne-leur, Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Tout comme tu sais maintenant ce que tu ne savais pas alors. C'est courageux de ta part de l'avouer à une femme, et cela te fait honneur, car peu d'hommes oseraient le dire. J'espère que Pierre apprendra cela un jour… » Un silence s'ensuivit. Je n'aurais jamais dû dire cela, je n'ai pas à juger autrui, je dois le dire à Pierre lui-même. Je ne pense pas que Paul en ait pris conscience, il semblait toujours paralysé par la pensée de cette jeune femme avec son bébé dans le feu. J'avais pitié de lui et je l'admirais en même temps : pouvoir avouer cela à une femme était quelque chose qui n'existait pratiquement pas dans cette communauté. Paul resta

regarder par la fenêtre. Il se sentait coupable. Qu'avait-il vécu dans sa jeunesse ? Je repensais à ma propre enfance, lorsque j'avais vu ma mère et mes trois petits frères se faire massacrer par les Romains en représailles, après que mon père, un zélote, eut déjà été tué au combat. Cela a déterminé ma vie et m'a appris une chose importante : que le message de Jésus revêt une importance inestimable pour sauver ce monde d'un malheur encore plus grand. Et Paul, là, devant moi, était la preuve que c'était possible. Cette pensée m'a poussée à me lever et à aller vers lui pour le prendre dans mes bras et le réconforter comme une mère, comme une Marie au pied de la croix, et Paul sanglotait comme un enfant qui n'a plus honte de ses larmes. Il s'accrochait désespérément à moi et sa douleur me transperçait le cœur ; moi aussi, je ne pouvais retenir mes larmes et je le réconfortais : « Jésus est en nous deux, Paul. Lève-toi et marche, Paul ! » Et le paralytique se leva et dit à travers ses larmes : « Je peux marcher ! » Nous avons tous deux ri de bonheur, nous avons essuyé nos larmes et je lui ai resservi du thé.

J'ai immédiatement changé de sujet. « Je pars bientôt avec Rebecca, Samuel et les enfants à Massilia pour parler de Jésus. Tu peux toujours venir nous rendre visite, mais ne t'inquiète pas : je te traite d'égal à égal, tout comme Jésus m'a traitée d'égal à un homme. Ne fais donc aucune distinction, et surtout, ne fais aucune distinction, règle ou loi concernant le sexe des êtres humains. La connaissance divine est partagée par l'homme et la femme, et ce que l'un

Ce que l'un sait, l'autre peut le compléter par ce que l'autre sait. Traite-moi comme un homme et je te traiterai comme une femme ; ainsi, nous serons tous deux égaux et équivalents face à l'amour. Et si des accords pratiques doivent être conclus à ce sujet, l'égalité reste alors enracinée et garantie dans cet amour, et nous transcendons les querelles autour des différences entre l'homme et la femme. Alors, les lois et les règles, je le répète et je ne le soulignerai jamais assez, deviennent en tant que telles complètement superflues. Jésus, qui demeure en vous et en moi, ne se préoccupe pas de notre sexe. Le message de Jésus est universel. Oh oui, j'ai été amoureuse de lui. Mon amour était sincère et je lui en ai parlé. »

Paul m'a répondu : « Je te remercie pour tant de franchise. Puis-je te demander comment il a réagi à cela ? »

« Il m'a dit que son amour pour moi était tout aussi sincère, mais que notre amour différait par nature : je vis selon la nature humaine et lui vit selon la nature à la fois divine et humaine. La nature humaine considère l'amour passionnel comme un moteur essentiel à la survie de l'homme, tandis que chez lui, l'amour divin surpasse complètement l'amour passionnel humain et le rend presque insignifiant. L'amour divin aime chaque créature de manière désintéressée, ce que nous pouvons à peine imaginer. » Paul acquiesça. Qui pouvait mieux le savoir que quelqu'un qui avait obtenu le pardon après avoir précipité une femme et un enfant dans les flammes ? Et était-il coupable ? Je lui demandai comment s'était déroulée son enfance. Cette question le surprit énormément,

comme si je connaissais déjà la réponse. Il hésita un instant et n'osa pas me regarder dans les yeux : « Mon père était un brute et ma mère n'était pas mieux, car j'étais leur enfant non désiré. J'étais de trop. Ça te dérange si je ne réponds pas davantage à ta question ? »

Je voyais les roseaux se briser sous mes yeux. La simple pensée de son enfance sans défense me faisait mal ; qu'en était-il alors de cet adulte coupable, contraint de traverser la vie avec une fausse image de l'amour ? « Bien sûr que non, Paulus », ai-je dit, et j'ai attendu qu'il puisse relever la tête après ce sentiment de honte bouleversant. J'avais terriblement de la peine pour lui et j'ai essayé d'apaiser la blessure : « La culpabilité qui fait mal est un début de guérison, mais en même temps, il est bon que tu comprennes que tes parents aussi ont probablement vécu des choses terribles. » Cela ne semblait pas lui parvenir. Pas encore.
« Je ne pourrai jamais me pardonner », dit-il doucement, car sa voix continuait de se briser sous le poids d'une honte profonde. « Pourquoi est-ce si difficile de se pardonner, mon cher Paul ? »
Paul réfléchit un instant, puis il me regarda d'un air désemparé sans parvenir à répondre. Cela en disait long : malgré son âge avancé, il n'avait pas évolué d'un pouce par rapport à l'époque où il était enfant. Je poursuivis : « J'ai le sentiment que nous ne pouvons pas nous pardonner à nous-mêmes, car nous parvenons rarement à pardonner les fautes de nos semblables.

As-tu pardonné à tes parents au sens le plus profond du terme ? »

Il m'a regardée d'un air étonné et a secoué la tête humblement pour dire non. J'ai poursuivi mon argumentation : « Je pense que c'est là l'essence même de la chute de l'humanité : l'homme d'Éden se sent toujours en droit de ne pas pardonner à la femme, et de ne jamais lui pardonner, ce qui lui permet de continuer à se poser en supérieur et de punir la femme pendant des siècles ; c'est ainsi qu'il se sent « meilleur et plus grand ». Ou plutôt, il pense qu'il est meilleur et qu'il en sait plus. Jésus est venu pour montrer à l'humanité qu'il pardonne tant aux hommes qu'aux femmes et qu'il souhaite transmettre ce message : l'amour est universel et n'a rien à voir avec les genres, et encore moins avec l'oppression, le mépris ou les règlements de comptes. Jésus est le même en chaque homme et chaque femme, et sa venue doit marquer un tournant dans l'histoire de l'humanité après la chute d'Éden, après la séparation de l'homme et de la femme. Il attend de nous que nous pardonnions à notre prochain, quoi qu'il ait pu faire, afin que nous détruisions notre propre culpabilité et que nous nous redonnions accès à l'amour : un nouvel Éden. Et le Fils de Dieu sur terre nous en a donné l'exemple. »

Le silence s'installa. Il semblait sans voix, mais pas blessé. Au contraire, je vis même de l'espoir dans son regard.

Je l'avoue : c'est une tâche immense, voire presque impossible, que de rendre cela compréhensible à un autre être humain. Si je n'avais pas aimé Jésus personnellement et de près, il m'aurait fallu des siècles pour

. Je me sentais comme un messager de Jésus, même si je me considérais profondément indigne de cette mission. Je me demande encore pourquoi Il n'a pas confié cela directement, à Pierre par exemple, plutôt qu'à deux femmes ? Cela n'aurait-il pas été plus efficace ? Je ne trouve qu'une seule explication fragile : une femme qui porte et met au monde un enfant est déjà plus proche du secret de l'amour, et moi qui n'ai pas vécu cela et ne le vivrai jamais, je me situe un peu entre l'homme et la femme dans tout cet événement. Ce que Marie a vécu est d'un ordre bien plus grand et me semble insondable pour tout mortel. Marie est la seule personne à occuper une place si élevée que sa nature humaine se transforme peu à peu en une nature divine qui, dans les coulisses, peut accomplir davantage pour l'humanité qu'en apparence. Je pense par exemple à l'aide qu'elle a apportée à Rebecca.
L'humeur de Paul s'éclaircit peu à peu. Je regardai par la fenêtre et vis Pierre arriver. Je le laissai entrer, et ses yeux joyeux et pétillants se transformèrent peu après, à table, en paroles.

Pierre

« Rebecca ! Son récit sur Marie ! Comment Marie lui a appris à prier ! Elle m'a montré comment faire et je l'ai imitée, et j'ai senti une paix descendre sur moi ! « Je te salue, Marie, le Seigneur est en toi… » Paul, nous devons en faire part dans une lettre à nos communautés chrétiennes ! »

Paul

Et Pierre nous l'a montré. Je ne comprenais pas pourquoi Pierre pouvait désormais accepter « le Seigneur est en toi » alors qu'il avait mis en doute le récit précédent de Marie-Madeleine. Marie-Madeleine me regardait au lieu de le regarder, et elle non plus ne comprenait pas ce revirement. J'ai estimé qu'il était de mon devoir de le faire remarquer à Pierre. « Pierre, tu as bien entendu Rebecca : « Le Seigneur est en toi » ? Pierre sursauta un instant, me regarda, puis regarda Marie-Madeleine.

Pierre

J'ai réfléchi un instant et je me suis assis. Il n'y avait que deux possibilités : « en vous » ou « avec vous ». J'ai tout de suite compris le message de Paul : « avec vous » suscite moins de controverse que « en vous », et je l'ai répété : « Je te salue, Marie, le Seigneur est avec toi. « Avec vous » est beaucoup plus large et plus facile à imaginer. » Et j'ai ajouté : « Sous ma responsabilité ! »

Paul

Mon ami ne comprenait rien du tout et j'avais peur qu'il ne perde à nouveau son sang-froid. Marie-Madeleine a lancé une phrase qui a fait l'effet d'un coup de massue, même si ce n'était pas son intention : « Pierre, es-tu plus haut que la mère de Dieu elle-même ? » et cela a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Pierre en avait assez : « Jésus t'a-t-il désignée comme gardienne de Son Église ? Il m'a confié cette mission, pas à

toi, et Il avait apparemment de bonnes raisons pour cela. Doutes-tu de Lui ? » Marie-Madeleine répondit : « Nous sommes tous deux des êtres humains, après tout, et nous pouvons tous deux nous tromper. Demande à Marie elle-même, car c'est en fait très important. »
Le ton de Pierre s'adoucit et il proposa un compromis : « Nous utiliserons provisoirement « avec vous » en attendant d'avoir une réponse définitive de Marie. » Et Marie-Madeleine accepta pour le bien de tous, tout en me regardant. Je me contentai d'acquiescer. Marie-Madeleine partit rejoindre Rebecca.

Marie-Madeleine

Je me suis enfuie dehors : les quatre forces luttaient en moi contre l'amour. Mais je me suis battue avec acharnement.
La colère ? Sois en colère contre ta colère. Calme-toi et pardonne. L'ignorance ? Sache que tu ne sais pas tout.
Le désir ? Sois humble et reconnaissant pour tout ce que tu as reçu.
Ténèbres ? Arrête ce combat et ris de toi-même.
Et avant même d'arriver chez Rebecca, tout était déjà comme avant. J'avais retrouvé ma paix intérieure.

Pierre

J'étais furieux parce qu'on me prenait pour un idiot. Je ne peux pas nier que j'étais jaloux parce qu'elle semblait avoir une relation beaucoup plus intime avec Jésus et parce que c'est elle, et non moi, qui a pu être la première à voir la résurrection de Jésus. Je n'arrivais absolument pas à relativiser tout cela.

Ce qui me dérangeait encore plus, c'était d'avoir l'impression que Paul la croyait davantage qu'elle moi. J'ai dû me retenir de me disputer avec Paul, ce qui a donné lieu à une guerre froide entre nous. Je me sentais vraiment très mal à l'intérieur. Et plus je me sentais mal, plus je maudissais Marie-Madeleine de m'avoir mise dans cette situation. Elle aurait pu faire preuve d'un peu de respect. C'est facile de parler depuis la touche. Peu importe les efforts de Paul pour se montrer aimable avec moi, cela avait l'effet inverse tant qu'il ne prenait pas ouvertement mon parti, mais non : il a choisi de lui donner raison, au moins en partie. Comment pouvais-je mettre fin à ce début de haine envers Marie-Madeleine ? « Pour moi, cette colombe est la même chose, Pierre, que Jésus qui recoud une oreille coupée. » Comment ose-t-elle ? Seigneur, aidez-moi s'il vous plaît ! Pourquoi m'avez-vous choisi à la place de Marie-Madeleine ? Ça résonne dans ma tête. Je ne sais plus où aller. Et justement maintenant, à ce moment précis, Paul vient me dire sans vergogne qu'il va faire une petite promenade ! J'attends autre chose d'un ami. Maintenant, je suis assis ici tout seul. Ah oui, je le vois se diriger vers la petite maison de Rebecca et de Marie-Madeleine, quel ami formidable j'ai là… Je peux vraiment compter sur lui ! Va persécuter encore quelques chrétiens, mon vieux, ton travail n'est pas encore terminé ! Fais-les rôtir ! J'étais hors de moi et je ne me reconnaissais plus. Jusqu'à ce qu'une colombe se pose soudainement près de la fenêtre et me fixe intensément. À ce moment-là, j'ai craqué. Je me suis effondré par terre et je me suis recroquevillé de honte et de douleur : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu,

« Aie pitié de moi, pécheur [73]», et je n'ai cessé de répéter cette phrase pendant des heures afin que rien d'autre ne puisse s'interposer dans mon esprit, et j'ai senti la grâce descendre véritablement dans mon cœur. J'ai obtenu la grâce que je suppliais. Paul est entré et nous nous sommes embrassés fraternellement en nous demandant mutuellement pardon. Le ciel s'est éclairci.

Peu après, Marie-Madeleine vint voir si elle pouvait encore faire quelque chose pour nous et je répondis aussitôt : « Certainement. » Je l'embrassai également et lui demandai pardon. Une lueur dans ses yeux me fit comprendre pourquoi Jésus l'aimait tant et m'inspira les mots suivants : « Le Seigneur est en toi. » Et elle m'a répondu : « Pardonne-moi mon empressement et je prie pour que Sa force t'accompagne dans ta tâche. » Je l'ai remerciée, puis j'ai posé la question suivante : « J'ai lu les quatre rouleaux de papyrus de Zacharie, mais Rebecca m'a dit qu'il existe un cinquième rouleau. Peux-tu m'en dire quelque chose ? » Elle a acquiescé et nous nous sommes tous deux assis à table avec Paul.

---

[73] C'est la prière la plus importante qui nous est encore transmise par les monastères orthodoxes, où, pendant deux heures, dans l'obscurité, à la lumière tamisée des icônes du Christ et de Marie, des moniales et des moines se relaient pour la réciter à haute voix. Il existe une variante plus importante de cette phrase simple qui s'applique à titre individuel. Supposons que vous détestiez vraiment quelqu'un qui s'appelle Paul, alors le père spirituel vous conseille de prier ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, par les saintes prières de Paul, aie pitié de moi, pécheur. » Si vous répétez cela en vous-même avec une grande concentration, entre deux actions, pendant des jours, voire des semaines, les sentiments de haine disparaîtront petit à petit et vous vivrez cette libération comme fondamentale pour le reste de votre vie.

Paul

Je n'avais jamais entendu parler des quatre rouleaux de papyrus. Marie-Madeleine a d'abord expliqué dans les grandes lignes d'où provenait le texte, a parlé un peu de Zacharie et d'Élisabeth, et a raconté comment Jean-Baptiste connaissait même le quatrième rouleau par cœur, après quoi elle a demandé à Pierre de raconter l'histoire, car celle-ci était encore fraîche dans son esprit. Pendant ce temps, elle préparait du thé frais et disposait également des biscuits secs aux raisins sur la table. Pierre se plongea avec passion dans le récit, et il était étonnant de voir avec quel sens du détail il pouvait s'en souvenir. Il termina par : « Le gardien prit alors le petit coffret en ébène et le posa sur les genoux de l'étranger qui avait perdu la mémoire, et celui-ci ouvrit le coffret. Comme si le contact avec le contenu était une clé, les yeux tristes de l'étranger s'ouvrirent soudainement. Lorsque le gardien regarda dans leurs cavités sombres, ce fut comme s'il était submergé par la vue de l'âme de l'Enfant. « Mon Roi ! » dit-il. Il tomba en pleurant et posa la couronne sur la tête du vieux Roi. »

Pierre et moi, les yeux brillants d'émotion, regardions Marie-Madeleine qui fixait la fenêtre, immobile. Pierre et moi avons aussitôt commencé à échanger à voix haute nos hypothèses sur la signification de cette histoire. Nous nous sommes laissés aller à toutes sortes de conjectures, d'autant plus que Rebecca lui avait dit qu'il existait un cinquième rouleau de papyrus et que Jean-Baptiste lui-même avait fait allusion à ce cinquième rouleau.

Pierre demanda aussitôt à Marie-Madeleine ce qui était encore écrit sur le cinquième rouleau de papyrus.

Marie-Madeleine
Je me tournai vers eux deux et leur demandai : « Que pensez-vous qu'il se soit passé ensuite ? » Ils réfléchirent un instant et se mirent à chercher une réponse entre eux et les uns avec les autres.

Pierre : « Le sorcier est le symbole d'un monde devenu fou. »
Paul : « C'est le diable qui n'a d'autre but que le pouvoir et le malheur et qui veut dominer l'humanité. »
Pierre : « Il sème le désordre et craint le retour du Roi. »
Paul : « L'enfant est désormais dans le père. Et… Et inversement : le père dans l'enfant. »
Pierre : « Exactement, il est remarquable de voir à quel point cela correspond à Jésus et au Père auxquels Il fait sans cesse référence. »
Paul : « Et le gardien, qui est-ce ? »
Pierre : « Le gardien de la porte ? Eh bien… il me semble être une sorte d'émissaire, un messager venu d'en haut. Qu'en penses-tu, Paul ? »
Paul : « J'ai entendu dire que lorsque Jean-Baptiste a baptisé Jésus dans le Jourdain, une colombe s'est posée doucement sur l'épaule de Jésus… ça doit être quelque chose de ce genre. »
Pierre : « Ce n'est en effet pas du tout impossible, et après tout ce que nous avons vécu, nous ne devrions pas être surpris que d'anciens rouleaux de papyrus soient le signe avant-coureur d'un scénario qui nous est offert par les cieux pour

confirmer une fois de plus que Jésus est l'enfant du roi. Tout comme, d'ailleurs, l'étoile à sa naissance est incroyable, mais s'est pourtant produite. Mais que pourrait donc contenir le cinquième rouleau de papyrus ? Quel est son but ? »

Pierre m'a immédiatement lancé un regard interrogateur. Je m'y attendais bien sûr et j'avais déjà ma réponse toute prête : « Le cinquième rouleau de papyrus, cher Pierre, avait avant tout pour but de préparer Marie, sa mère, au pire. Il lui a raconté mot pour mot ce qui allait lui arriver : l'enfant du roi reviendrait dans le monde pour sauver l'humanité de toutes les forces et puissances obscures et sans amour. Il lui a dit littéralement qu'il serait crucifié afin qu'elle puisse s'y préparer. Comment l'amour incarné pourrait-il ne pas être tendre envers sa mère ? Le cinquième rouleau n'est pas un rouleau de papyrus, mais l'histoire complète de la vie de Jésus que nous allons proclamer au monde. Le cinquième rouleau nous raconte comment la mort a été vaincue. Le cinquième rouleau est un livre sans fin dans lequel chaque être humain joue un rôle principal et a le libre choix entre opter pour la mort spirituelle ou pour l'amour éternel. »

Un silence s'est soudainement installé dans la petite maison de Jair et Hannah. J'ai jugé plus sage de ne pas me citer comme source et de ne mentionner que Marie. J'avais déjà compris à quel point il était difficile pour les hommes d'accepter que Jésus m'ait accordé davantage de confiance qu'à eux. Il leur était déjà si difficile de comprendre qu'après

sa mort, il se soit d'abord montré à moi. Le silence persistait et je m'excusai, je les laissai seuls un instant, car Rebecca avait besoin de moi à cette heure de la journée pour laver les enfants et les mettre au lit.

Pierre

Paul me regardait avec de grands yeux, ce qui était compréhensible, car il n'avait encore que peu vu ou entendu parler de tous les miracles que nous, les apôtres, avions vus au cours des deux dernières années.
Nous comprenions désormais tous les deux pourquoi Marie avait insisté pour que nous rendions visite à Marie-Madeleine. Nous restâmes sans voix et finîmes notre thé en silence, mangâmes quelques fruits, puis nous nous couchâmes. Demain matin, à l'aube, nous retournerions à Jérusalem. Nous étions arrivés les valises vides et quittions Ein Karem chargés de biens précieux. Je repensais à ma première rencontre avec Jésus, qui m'avait vu pêcher avec des filets vides et m'avait conseillé de jeter mes filets de l'autre côté, ce qui les avait fait se déchirer. Et maintenant, c'était Marie qui, à son tour, m'avait exhorté à aller voir Marie-Madeleine… qu'il en soit ainsi.

SAMUEL ET LE CAPITAINE DU PORT

Le port d'Ashdod n'avait pas changé d'un iota depuis mon départ, il y a des années. Je me suis dirigé vers le quai pour voir si, par hasard, un bateau de mon père n'y était pas amarré. Cela aurait été un incroyable hasard, mais Ashdod n'est pas Ein Karem. J'ai immédiatement repensé avec gratitude à tous les petits miracles que j'avais vécus là-bas. Je me suis alors dirigé vers la petite maison du capitaine du port et j'ai vu de loin que sa porte était ouverte. Le vieux Caleb [74] [ans]était capitaine du port depuis des années, et à ses débuts, il était un bon ami de mon père. Quand j'étais en pleine crise, il était toujours là pour m'aider. Je l'ai soudain vu apparaître dans l'embrasure de la porte. Il m'a regardé d'un air incertain et ne m'a pas quitté des yeux, jusqu'à ce que je voie son visage s'illuminer et qu'il vienne à ma rencontre, boitant de joie, appuyé sur sa canne. Il m'a crié de loin : « Samuel ! Dieu merci ! » Lorsqu'il m'a pris dans ses bras, il m'a chuchoté que tout le monde me croyait mort : « Tu es ressuscité d'entre les morts, mon fils ! » À l'époque, il me considérait en effet comme un fils, car il n'avait pas d'enfants lui-même. J'ai répondu joyeusement : « Je ne connais qu'une seule personne capable de ressusciter d'entre les morts. » Et il regarda immédiatement autour de lui pour voir si quelqu'un avait entendu. Rassuré, il dit doucement : « Le Christ est ressuscité ! » J'avais appris de Marie

[74] *Caleb* signifie « aimant, de tout son cœur ».

Magdalena m'a appris à répondre d'une voix joyeuse : « Il est vraiment ressuscité ! » Il sursauta à nouveau et regarda une fois de plus autour de lui pour voir si quelqu'un avait entendu. Je ne comprenais toujours pas. Quelques instants plus tard, nous étions assis à l'intérieur de sa petite maison, la porte fermée, et il commença à servir un délicieux thé arabe. Je l'ai remercié : « Cela fait si longtemps que je n'ai pas pu boire ça. Ce thé vient-il de Sidon, en Phénicie ? » « Non, il vient de la plaine du Hermon. Bien sûr, ce thé est arrivé ici par les navires de ton père, en provenance de Sidon. »

Il s'est assis à ma table : « Tout le monde pensait vraiment qu'il t'était arrivé quelque chose de grave et que tu étais mort. Tu es parti d'ici avec un chargement précieux destiné à Jéricho et nous n'avons plus jamais eu de tes nouvelles. Tes frères ne cessent de te demander, et ton père est apparemment deux fois plus triste, parce qu'il ne t'a pas traité avec assez d'affection paternelle et aussi parce qu'il n'a plus eu l'occasion de se rattraper. Et avant que tu ne me poses la question : oh oui, il est encore en vie et il serait extrêmement heureux si tu lui rendais visite. » Caleb se servit un peu plus de thé et avait encore quelque chose à dire : « Ton frère aîné Boaz [75 ans], ça va être un peu différent, tu devras faire attention à lui. Il t'a maudit de toutes les manières possibles, de « paresseux » à « profiteur » en passant par « voleur », parce qu'il a dû prendre ta place la première année et qu'il venait tout juste de se marier. Je n'ai pas besoin de te l'expliquer, tu t'es déjà beaucoup disputé avec lui depuis ton enfance

[75] *Boaz* signifie « fort ».

avec lui. Tu as eu de la chance d'être fort dès ton plus jeune âge. La première fois que tu as accosté ici, tout le monde s'est dit : « Qu'est-ce que ce petit bonhomme vient faire ici ? » Jusqu'à ce qu'ils te voient à l'œuvre. Tu n'avais pas encore le moindre poil sur le menton, mais tes bras avaient des muscles qui ne déparaient pas aux yeux des jeunes femmes. » Je l'interrompis aussitôt : « Et ce petit bonhomme, Caleb, a maintenant une femme et deux enfants. » Il faillit tomber de sa chaise et s'écria : « Félicitations, Samuel, raconte-moi tout ! » Et je lui racontai tout, depuis le moment où un inconnu m'avait fait prendre, dans la pénombre, à la croisée des chemins, la direction d'Ein Karem, et pour Caleb, c'était déjà une raison suffisante pour se pencher en avant sur son siège afin de ne manquer aucun détail. Rebecca, Hannah, Marie-Madeleine, la naissance de Jean dans la maison natale de Jean-Baptiste, la guérison d'Hannah par Marie. Caleb n'en avait jamais assez. La nuit tombait déjà quand j'eus fini de raconter.

Caleb avait écouté attentivement tout ce temps sans dire un mot. Il m'a surpris lorsqu'il a pris la parole : « Tu es un don de Dieu, Samuel. » J'étais déconcerté : « Que veux-tu dire par là, Caleb ? » « Ce que tu as pu apprendre de première main de Marie-Madeleine et de Marie, qui ont connu et élevé Jésus de si près, et le fait que je puisse maintenant entendre ton histoire. Je suis chrétien, baptisé par Jean-Baptiste. Depuis la résurrection de Jésus, nous nous réunissons ici à Ashdod chaque semaine avec tous les chrétiens baptisés, dans le plus grand secret. Je constate que vous viviez à Ein Karem de manière si isolée que vous n'aviez pas à craindre

à cela. Mais ici, à Ashdod, les pharisiens craignent que le christianisme ne se propage à partir d'ici, à travers le monde, via d'autres ports et d'autres pays. » Caleb eut soudain les larmes aux yeux.

« Que s'est-il passé, Caleb ? » Il secoua d'abord la tête et haussa les épaules comme si de rien n'était, mais cela le fit soudain pleurer encore plus fort, et les mots sortirent par saccades : « Il y a moins d'un mois… une femme de notre groupe a été lapidée ici, sur la place du marché… Je l'avoue : j'ai peur, et elle… c'était une héroïne. » Les sanglots s'estompèrent peu à peu jusqu'à ce que tout redevienne calme, et il fixa la fenêtre comme s'il attendait encore quelqu'un. Le soleil couchant projetait de légères ombres sur ses rides. Je n'étais plus là pour lui et j'avais l'impression qu'il parlait à quelqu'un d'autre. Cela m'inspirait un profond respect et je baissai la tête devant tant de chagrin discret. Puis il éclata : « La femme qui a été lapidée était ma plus jeune sœur, Adina [76] . C'est elle qui s'occupait de moi. » Un torrent de larmes submergea Caleb, qui se mit à hurler comme un loup blessé, luttant désespérément contre la douleur. Ce n'est qu'alors que j'aperçus, dans un coin de sa chambre, une robe de femme ensanglantée suspendue. Je ressentis de la peur et de l'horreur, et sentis moi-même les larmes monter ; nous essayâmes de nous aider mutuellement à cesser de pleurer, mais cela ne semblait faire qu'empirer, jusqu'à ce que, finalement épuisés et l'air absent, les yeux secs et vides, nous ne regardions plus rien d'autre que le vide, le

[76] *Adina* signifie « douce ».

Incompréhensible. Un silence de mort s'installa, tout comme le temps s'était figé. Je repensai à l'histoire de l'Enfant du Roi, à la façon dont l'enfant Jésus était mort sur la croix, et combien d'enfants de Jésus subiraient un sort similaire par amour ? Je remerciai Jésus de m'avoir montré, par son exemple, les risques auxquels je devais m'attendre à Massilia, pour mes enfants en premier lieu, puis pour Rebecca et Marie-Madeleine. Le soleil se couchait.

« Viens », dit Caleb, « je vais te montrer où tu vas dormir. » Il me précéda et ouvrit la porte de la chambre : « Je ne peux pas te donner d'autre endroit que celui-ci. C'est… c'était la chambre d'Adina. Je suis désolé de ne pas entrer avec toi, c'est encore trop douloureux. » Je ne posai pas d'autres questions. Il referma rapidement la porte derrière moi.

Je ne m'étais jamais sentie aussi étrange et mal à l'aise, et, épuisée mais respectueuse, je m'allongeai sur le lit d'une martyre. Je remerciai Caleb et Adina car, aussi étrange que cela puisse paraître, j'avais pu partager leur douleur, débarrassée de toute évidence et de tout égoïsme. Cela relativisait les choses et apaisait le manque de Rebecca, sachant qu'elle m'attendait et me chuchoterait les mots justes, réalisant seulement maintenant à quel point elle était importante dans ma vie. Je comblais son absence avec des images de ses yeux qui me regardaient, et ses yeux me montraient nos enfants Hannah et Johannes, et j'imaginais que si Johannes faisait plus tard ce que j'avais fait avec mon

père… Je ne voulais même pas y penser et je me suis promis de me réconcilier avec mon père, d'en parler à Marie-Madeleine et… et… je me suis endormi.

À l'aube le lendemain matin, nous avons pris des dispositions claires. Je devais retourner à Ein Karem avec le cheval et la charrette de Caleb pour le déménagement, Oz marchant tout à l'arrière. Caleb estimait qu'un navire de mon père accosterait d'ici trois à quatre semaines en provenance de Sidon, pour ensuite poursuivre son voyage vers Massilia avec les marchandises de Phénicie. Caleb promit de garder le navire au port jusqu'à notre arrivée. Il tenait surtout à parler à Marie-Madeleine et me fit comprendre qu'elle pourrait alors éventuellement s'adresser à leur groupe de chrétiens. Je lui assurai que Marie-Madeleine le ferait. Je vis enfin un sourire apparaître sur son visage et le vieil homme m'étreignit comme si j'étais son fils : « Sois prudent, mon garçon. » Et je suis parti avec mon cheval et ma charrette, laissant Uz derrière moi.

Caleb m'a fait grandir en un seul jour. Avant, c'était Rebecca qui s'occupait de tout à Ein Karem, mais désormais, elle ne serait plus seule à assumer cette charge. J'avais hâte de la revoir et, pendant le trajet de retour, j'ai laissé remonter à la surface tous les souvenirs de mon enfance ; j'étais étonnée de voir à quel point je pouvais désormais relativiser les problèmes, qui me semblaient plus faciles à résoudre, et j'avais hâte de remettre de l'ordre dans mes affaires ; je ne m'inquiétais plus que de la réaction de Boaz. J'

essayais de me mettre à sa place et je pouvais déjà comprendre les reproches justifiés qu'il pourrait m'adresser. Je ne me sentais plus aussi irréprochable qu'auparavant. Je m'appuyais sur une seule certitude : je ne suis pas seule.

Rebecca

Samuel me manquait, mais je n'étais pas la seule. Je voyais bien à l'expression de Marie-Madeleine qu'il lui manquait aussi. Et Hannah ne savait plus quoi faire sans son papa : « Maman, quand est-ce que papa revient ? » Marie-Madeleine et moi avons ri de cette remarque et nous nous sommes demandé à voix haute si Samuel nous manquait vraiment ou si c'était simplement à cause des caprices d'Hannah que nous ressentions son absence… alors que nous savions toutes les deux très bien quelle était la bonne réponse : je le désirais ardemment et lui, il serait mort de peur à l'idée de ce qu'il allait vivre lors de notre première nuit de nouveau ensemble dans le même lit, et il supplierait de pouvoir retourner immédiatement à Ashdod ! Oh oui, j'étais certaine que c'était réciproque. C'est ainsi que j'ai parfaitement réussi à garder le sourire. Je sentais qu'il était en route. Et Hannah est venue une nouvelle fois s'accrocher à ma jupe : « Maman, quand est-ce que papa revient ? »

Marie-Madeleine

Le silence qui a suivi la visite de Pierre et Paul m'a fait du bien, et m'occuper du jardin de Samuel pendant son absence a été une source de paix ; cela m'a permis de voir de près comment la vie infime des insectes m'ouvrait les yeux sur le miracle de l'Éden.

Aucun être humain n'est capable, comme la petite fourmi ouvrière, de se déplacer sur plusieurs mètres, voire à la verticale, en montant ou en descendant, avec une charge trois fois supérieure à son propre poids. Je faisais de mon mieux pour ne pas en écraser une avec mes pieds maladroits. Soudain, quelque chose me vint à l'esprit : je m'étais trompé : il existait un seul homme qui en était capable, et qui pouvait faire bien plus encore, un seul homme qui pouvait porter toute l'humanité sur ses épaules et la soulever jusqu'à la maison de son Père. Je me sentais en compagnie de cet homme en chemin, avec de temps à autre une halte dans un petit lac ; parfois, j'étais à nouveau soulevée pour plonger de haut, avec une douce insouciance, dans une autre rivière. J'étais en chemin et rien ne pouvait nous arrêter car Il est en moi…
Rebecca m'a demandé récemment : « Comment se fait-il que tu ne sois pas triste après tout ce que tu as vécu de si près avec Jésus sur la croix ? Si je pense seulement à Samuel, qu'il lui arrive quelque chose et que je ne le revoie plus, ma vie n'aurait plus aucun sens. » Et je lui ai alors raconté la leçon de Jésus sur la goutte et la mer. Et elle a répondu, de manière très surprenante pour une si jeune femme : « Heureusement, nous n'avons pas besoin de pluie pour cela », et elle a laissé libre cours à ses larmes. J'ai immédiatement suivi son exemple, tandis que nous riions de bonheur devant tant d'amitié entre nous.
Hannah a fait irruption dans la pièce : « Maman, maman, un cheval ! »

Nous avons tout laissé tomber et nous nous sommes précipités dehors. Une crinière noire nous faisait signe de loin et Rebecca courait

à sa rencontre tandis que je retenais Hannah : elle était encore un peu trop jeune pour voir un couple d'amoureux s'embrasser. « Viens, Hannah, on va chercher quelque chose de bon pour ton papa ! Il doit avoir très faim. On va d'abord voir s'il reste de bons raisins dans le jardin… » Je comptais bien que ce couple mettrait un certain temps avant de rentrer.

Samuel est entré et Rebecca a tout de suite présenté Johannes à lui : « Petit ours, comme tu as grandi en un mois ! » et Johannes gloussait de joie. La table était déjà dressée, il ne manquait plus qu'une assiette. Hannah s'était déjà hissée sur une chaise pour attraper Samuel partout où elle le pouvait. Je m'occuperais du cheval, afin que la petite famille puisse reprendre son souffle. Oz et Az ne regardaient déjà plus le cheval avec étonnement. Apparemment, ils ne trouvaient pas grand-chose à ce cheval.

Quelques instants plus tard, nous étions tous attablés et je laissais Rebecca et Samuel faire ce qu'ils voulaient. Je savourais leur bonheur. Après cette première explosion de joie, le ton de Samuel s'est peu à peu assombri, jusqu'à devenir plus que grave. Samuel semblait avoir été très impressionné par Caleb. Rebecca a dû lui venir en aide : « Que s'est-il passé, chéri ? Tu as soudain l'air si triste. » Samuel répondit : « Caleb aimerait que Marie-Madeleine s'adresse à leur communauté chrétienne », et il marqua une pause, « mais en secret. » Rebecca me regarda avec un froncement de sourcils qui signifiait simplement qu'elle ne comprenait pas. Mais je pensais

Je reviens tout de suite à l'histoire de Saul. « Je veux bien le faire, Samuel, je comprends pourquoi cela doit se passer en secret. Le Christ est ressuscité des morts, et pourtant toutes les forces des ténèbres s'efforcent encore de briser son message d'amour. Pendant ton absence, Pierre et Paul sont venus ici. Paul m'a parlé de son sombre passé : un passé terrible qui lui cause une immense douleur et des remords. » Je regardai Samuel dans les yeux. Il regarda la petite Hannah et sa Rebecca et secoua la tête d'un air triste : « Pourquoi tout est-il si compliqué ? Pourquoi est-il si difficile de garder l'amour, » et il serra ses mains convulsivement jusqu'à ce que ses doigts blanchissent, « de le garder ? » C'était à la fois du désespoir et de l'amour, et cela semblait touchant, mais ça ne l'était pas. Ce sentiment faisait douloureusement référence à un manque sous-jacent, un manque de source de vie. J'ai utilisé ma paume ouverte et j'ai caressé sa joue avec : « Parce que l'amour, c'est donner, Samuel. Et ce que tu donnes, tu le perds parfois. Et alors, tu dois chercher pour trouver. Jésus m'a appris à chercher la source de l'amour. Ce n'est qu'à la toute source que l'on peut devenir la mer. Et Jésus est la source et la mer. Cherche-le, demande-lui, trouve-le. Il est en chacun de nous. » Et je continuais à lui caresser la joue : « Ta famille peut être une main comme celle-ci. » J'écartai doucement ses deux mains crispées et pris l'une d'elles, caressai ma joue avec sa main puis la lâchai, et Samuel continua à caresser ma joue très doucement et délicatement, ferma les yeux, et avec

De son autre main, il caressa la joue de Rebecca, puis, avec douceur et tendresse, il caressa nos deux joues. Même Hannah se tut, semblant ensorcelée, et se mit spontanément à caresser la joue de Samuel. Et je caressai la joue d'Hannah, tandis qu'Hannah, de son autre main, caressait à son tour Rebecca, qui posait doucement sa main sur la tête du petit Johannes, bouclant ainsi la boucle. Un cercle de mains qui donnaient de l'amour, car chaque main se sentait libre de chercher et, ainsi seulement, se trouvaient et se sentaient comme une seule. « C'est seulement ainsi que l'amour se préserve, cher Samuel. » J'ai attendu que Samuel pose ses mains. « C'était la première leçon, la deuxième demande de l'entraînement : nous devons faire avec nos pensées d'amour les uns pour les autres ce que nos mains ont fait, et tu verras que cela guidera alors automatiquement tes actes. » J'attendis un instant et pus à peine cacher mon sourire en décidant ce que j'allais dire, un large sourire illuminant mon visage : « Et pour préserver l'amour, Samuel, il n'y a pas de meilleur endroit que votre lit. Et je pense que je ferais mieux d'aller dire bonjour aux ânes maintenant, et j'emmènerai Hannah avec moi : viens, chéri. » S'ensuivit alors une explosion de rires. Et soudain, Oz et Az, qui s'étaient approchés de la fenêtre pour regarder, se mirent à braire comme s'ils avaient tout compris.

Quand j'y repense aujourd'hui, je me rends compte que je n'ai en réalité jamais ri ni fait preuve d'humour lors de mes conversations avec Jésus. Sa nature divine rendait ce trait humain superflu, tant pour lui que pour moi en sa présence. L'humour ne m'a manqué à aucun

moment de nos conversations. Je repensais à ce qu'il m'avait dit sur le fait d'être amoureux, quelque chose qu'il n'avait pas besoin de connaître. Cela doit être quelque chose de ce genre : l'humour était un cadeau fait à la nature humaine pour relativiser et compenser une facette nécessaire tant de l'amour que de la malchance, en particulier son sérieux indispensable, en lui offrant, par l'humour, un espace de respiration, voire un espace de survie. Au bout d'une petite heure, j'ai vu Samuel s'enfoncer dans l'oliveraie en contrebas de ma petite maison. Je voulais lui parler un instant en tête-à-tête.

Samuel

Je me suis retiré dans l'oliveraie pour laisser tout cela décanter.
Était-il possible de reconstruire un tel cercle d'amour avec mes frères, ma sœur et mon père ? Ces dernières années, je pensais que c'était impossible, mais je devais désormais redonner une chance à cette possibilité. D'autant plus que Marie-Madeleine pouvait me conseiller. Et j'avais de toute façon trouvé deux alliés de taille, capables d'ouvrir le cœur le plus froid : Hannah et Johannes, sous la direction avisée de Rebecca, dont l'expérience de la vie faisait passer la mienne pour une vie de luxe. Je dis à haute voix : « Où es-tu en moi, Jésus ? Apprends-moi à te trouver, car je suis sourd et aveugle. Comment ouvrir mes yeux ? Comment apprendre à entendre ? Est-ce avec l'esprit ? Comment ? Ne m'épargne pas. Est-ce que je mérite tout cela ? Je ne suis rien comparé à Caleb. Dis-moi quand je dois mourir pour toi et je le ferai.

« Mieux vaut aujourd'hui que demain. » Et je m'effondrai. La voix de Marie-Madeleine derrière moi me fit sursauter : « Tu oublies ton cœur, Samuel ! Chacun a son caractère, Samuel, et ce caractère est guidé par la raison et le cœur, mais chacun a également reçu un germe, comme une graine qui ne peut et ne doit germer qu'après la naissance, à condition que le cœur et la raison y soient tous deux ouverts. Et cette graine, c'est Jésus, et à mesure que ton cœur et ta raison entrent en dialogue avec Jésus, cette graine s'épanouit en une fleur de joie qui embaume et fait partager cette joie à tous ceux qui t'entourent. Mais, il y a un mais : les larmes peuvent aussi être source de joie et sont souvent plus fortes que la joie sans larmes. Lorsque je me tenais avec Marie au pied de la croix de Jésus mort, nous avons versé neuf larmes de bonheur et une seule larme de tristesse. Une larme pour sa mort. Mais neuf larmes d'une gratitude indicible, sachant que sa mission était accomplie et qu'il allait ressusciter. Et ta prière accompagnée des larmes de tout à l'heure est une prière qui sera entendue, car tes pensées étaient déjà tournées vers le bien : comment me réconcilier avec ma famille ? Et tu verras un jour que cette prière sera récompensée par des actes. La difficulté et la tâche qui t'incombent maintenant sont de garder ta confiance, ton espoir et ta foi, car personne ne sait exactement quand ta prière sera exaucée. Même Jésus, pendant toutes ses épreuves à Gethsémani, a dû attendre et continuer à faire confiance à Son Père. »

Marie-Madeleine posa brièvement sa main sur mon épaule : « Ça va ? Tout ça, ce n'est pas trop pour toi ? » Je secouai la tête en signe de remerciement pour dire non et je la suivis. Oui, c'était ce que je continuerais à faire toute ma vie : la suivre.

Cette nuit-là, je ne pouvais pas et je ne voulais pas dormir. Je racontai tout à Rebecca et ajoutai que j'apprendrais par cœur toutes les phrases de Marie-Madeleine afin de m'en souvenir à coup sûr et de pouvoir les transmettre plus tard à mes enfants. Elle m'a murmuré, à moitié endormie, qu'elle ne me réveillerait pas le lendemain matin et qu'elle me laisserait dormir tranquillement. J'ai répété tout cela doucement à voix haute, encore et encore et encore, avec ma chère Rebecca dans mes bras, jusqu'à ce que je m'abandonne à un rêve d'anges accueillant en leur sein une femme lapidée.

Je me suis promis de me répéter chaque jour la phrase suivante, dans les bons comme dans les mauvais jours : « Ta mission est de garder ta confiance, ton espoir et ta foi, car personne ne sait exactement quand ta prière sera exaucée. Même Jésus, au cours de toutes ses épreuves, a dû attendre et continuer à faire confiance à son Père ». C'est surtout cette patience qui s'est avérée plus tard être mon salut.

Rebecca

Avant l'aube, Samuel et moi étions déjà en train de faire nos bagages, et nous avons laissé Marie-Madeleine dormir plus longtemps. Samuel insistait pour que nous n'emportions pas de meubles. Mais les matelas et les couvertures seraient très utiles à bord du navire.
C'était comme si nous enterrions notre jeunesse ; nous étions tous encore si jeunes. Même Oz et Az avaient compris ce qui allait se passer et étaient inhabituellement silencieux. On leur a donné à chacun un lourd sac rempli de toutes sortes de provisions à porter. La charrette transportait quelques effets personnels, de quoi dormir, des vêtements, les outils de travail de Samuel, de quoi manger pour les hommes et les animaux pendant le voyage, de l'eau et, bien sûr, la malle contenant les rouleaux de papyrus et le matériel d'écriture. Deux couchages furent préparés pour Jean et Hannah pendant le voyage, mais tout autant pour Samuel, Marie-Madeleine ou moi-même ; nous nous relayerions.

Marie-Madeleine

Je me suis réveillée et j'ai vu par la fenêtre que Samuel et Rebecca étaient déjà bien occupés. J'avais besoin d'une tasse de thé pour graver tous les événements de cette maison dans ma mémoire de manière inoubliable, et cela a commencé tout de suite par le souvenir de Jaïre et d'Hannah. J'ai emporté ma tasse de thé jusqu'à leurs deux tombes et je me suis assise.

Le soleil m'a fait du bien et m'a rappelé à quel point Hannah aimait s'asseoir ici, une tasse de thé à la main. La lettre d'adieu d'Hannah et ses tout derniers mots me sont revenus à l'esprit : « En signe de gratitude pour ce que tu as fait pour Jair et parce que tu as su trouver le pavot, c'est pourquoi, chère et meilleure amie que j'ai jamais eue, je pars maintenant avec joie rejoindre mon Jair. Que ton Dieu te bénisse, Je t'aime, Hannah » Oh oui, Hannah, et que Jésus et son Père vous accueillent dans leur royaume, car vous aussi, tous les deux, vous avez porté une croix jusqu'au lieu du crâne. Et cela m'a donné l'idée de fabriquer deux croix simples. Je me suis tout de suite mise à chercher du bois et de la corde. Le résultat n'était pas terrible, mais je n'avais pas eu le temps de faire mieux, et je les ai plantées tant bien que mal sur leurs tombes respectives. Je me suis assise un instant à nouveau et j'ai regardé. Et ce que j'ai vu m'a ramené au pied de la croix de Jésus, et je l'ai supplié d'avoir pitié de Jair et Hannah, car ce qu'ils ont fait à la fin de leur vie n'était ni de la colère, ni des ténèbres, ni de la convoitise. Et s'il s'agissait encore d'ignorance, c'était à cause d'un manque de connaissance involontaire, car ils n'avaient jamais pu connaître Jésus et son message et avaient simplement été submergés par d'atroces souffrances, physiques pour Jair et spirituelles pour Hannah. Ces croix me semblaient justes et équitables. Mais qui étais-je pour en juger ? J'espérais que Jésus et Son Père accepteraient ces croix et ne les interpréteraient pas comme un comportement arrogant de ma part. Je ne l'aurais jamais

savoir. Je me suis levée et j'ai commencé à rassembler le peu d'affaires que j'avais, et Rebecca est entrée en courant pour voir où j'en étais. Avant de partir, j'ai jeté un dernier coup d'œil aux tombes depuis la fenêtre et j'ai crié : « Vite, Rebecca, viens voir ! Un pigeon près de la tombe de Jair et Hannah, regarde comme il apporte des rameaux de palmier et les dépose sur le sommet des deux croix ! » La colombe nous a alors regardés d'un air fixe et nous a laissé tout le temps nécessaire pour graver ce moment à jamais dans notre mémoire. Elle a hoché brièvement la tête avant de s'envoler à nouveau.

C'est l'esprit tranquille que j'ai pu quitter ce lieu cher à mon cœur.

Merci Djibril et adieu Ein Karem pour tous vos miracles et votre hospitalité envers les personnes en quête de vérité et de bonne volonté !

Samuel

« Comment allons-nous appeler le petit cheval, Hannah ? C'est toi qui choisis… » La réponse ne se fit pas attendre : « Bruintje Bruin ! » s'écria-t-elle.
« Allez, Bruintje Bruin ! C'est parti. » Avec Hannah, assis sur le siège du conducteur de la charrette, j'en ai fait une chanson. Nous étions tous les deux les patrons. Et Rebecca et Marie-Madeleine devaient nous obéir ! Je me trompe : c'était Hannah la patronne. Mais il ne fallut pas longtemps avant que la patronne s'endorme, soit descendue du siège et couchée pour dormir. Une charrette sans conducteur guidée par une princesse endormie ! Mais la reine vint me réconforter sur le siège et je pensais au roi le plus riche de la terre, et ce roi, c'était moi.

Il faudrait au moins quatre jours à cette petite caravane, avec Oz et Az tout à l'arrière. Le premier jour, se diriger vers le sud jusqu'à un peu après Bethléem, prendre le premier grand croisement à droite vers l'ouest et y passer la nuit. Le deuxième jour, continuer vers l'ouest jusqu'à Beth-Sémes et y passer la nuit. Le troisième jour, toujours vers l'ouest jusqu'à Thimnat. Et le quatrième jour, de là, encore vers l'ouest jusqu'à Ashdod.

Je connaissais le chemin comme ma poche dans les deux sens ; le troisième jour serait le plus difficile à cause des rétrécissements de la route et du terrain vallonné. Les véhicules venant en sens inverse posaient parfois problème, mais nous gardions espoir, car je sentais un passager supplémentaire tout près de moi.

Nous sommes partis aux premières lueurs de l'aube et, en fin d'après-midi, lorsque Marie-Madeleine a appris que nous allions traverser Bethléem, elle s'est tue. Elle s'est un peu retirée, et Rebecca et moi avons pensé qu'elle était fatiguée et lui avons laissé le repos aux côtés d'Hannah. Rebecca s'assit à côté de moi, Jean au sein. Nous poursuivîmes notre route. Le chemin était sec, les ornières étaient lisses, nous contournions les pierres et Bruintje Bruin était le calme incarné.

Marie-Madeleine
Bethléem ! Et j'étais là, allongé, mon bras autour d'Hannah, pour amortir les secousses dans une charrette qui ressemblait à une grande crèche roulante. Et quand la route redevint plane, j'eus l'impression d'être assis à côté de Caspar, sur un chameau qui se balançait. Je revis l'étoile dans mon esprit. Je fermai les yeux et pus puiser les détails de cette époque dans la chambre la plus sacrée et la plus sécurisée de ma mémoire. Une chambre que je ne pouvais pas ouvrir, mais qui était gardée par mon ange gardien et qui avait un nom : Djibril. Et Djibril m'ouvrit cette chambre. Des détails d'il y a si longtemps se rejouèrent devant moi et me firent sortir de la routine.

de la vie quotidienne. Ce cher Caspar, comment allait-il ? La charrette s'arrêta et la pièce fut fermée. Samuel, pensant que je dormais, m'annonça à voix basse que nous étions arrivés à une source et que nous allions abreuver les animaux, nous dégourdir les jambes et manger un morceau. Samuel m'aida à descendre et, bien sûr, je reconnus la source d'autrefois où j'avais rencontré les trois rois mages. On donna d'abord à manger et à boire au cheval et aux ânes, Rebecca s'occupa des enfants et je rassemblai de quoi manger pour tout le monde. Une fois que nous eûmes terminé, je racontai à Rebecca et à Samuel ce que j'avais vécu ici et où l'on pouvait voir exactement l'étoile. Samuel s'écria avec enthousiasme : « C'est dans cette direction que nous allons maintenant nous diriger, qui sait, nous passerons peut-être devant cette petite maison où Marie séjournait avec Jésus. La route longe la petite ville, elle ne la traverse pas. C'est possible… Regarde, Marie-Madeleine, là-bas au loin, entre ces deux petites collines, passe la route que nous devons suivre en direction de Beth-Sémes. » Cela ne m'étonnait pas. Le hasard n'existe pas. Nous allions passer devant la maison natale de Jésus avant la tombée de la nuit. Nous sommes repartis : Samuel et Hannah sur le siège, Bruintje Bruin en tête, et Hannah qui chantait sans discontinuer. Rebecca avec le petit Jean et moi sur la banquette arrière. « Tu m'en as déjà parlé, maman. Que ressens-tu maintenant ? » Je n'eus pas besoin d'y réfléchir : « Je revis en quelque sorte les tout premiers débuts de ma relation avec Jésus. Je commence un nouveau chapitre de ma vie et cela recommencera là-bas, dans cette petite maison. Je ne sais pas comment, mais tout ira bien. »

J'ai levé les yeux au ciel et tendu les mains : « Dommage qu'il ne pleuve pas en ce moment. » Rebecca m'a regardé avec incrédulité, les yeux plissés de surprise, et je voyais bien qu'elle se disait : « Mais qui peut bien demander de la pluie ? » Et notre petite caravane a poursuivi son chemin. Je lui ai fait un clin d'œil en riant, et elle a tenté à son tour de me faire un clin d'œil, sans y parvenir, et nous avons tous les deux éclaté de rire. Et elle n'arrêtait pas de s'entraîner… L'œil qui ne devait pas cligner s'en sortait mieux que l'autre. Hannah s'est réveillée et elle s'y est mise aussi… Et cela s'est terminé par un arrêt d'urgence pour que les trois « filles » puissent faire pipi.

Samuel

Marie-Madeleine était assise à côté de moi sur le siège du conducteur et nous venions tout juste de quitter la petite ville de Bethléem. Un dernier soleil rouge orangé s'apprêtait à se coucher sous nos yeux. Marie-Madeleine reconnut de loin la petite maison isolée où l'enfant Jésus, Marie et Joseph avaient séjourné. Je restai à veiller sur la charrette avec les animaux, Hannah et Jean, tandis que Rebecca et Marie-Madeleine se dirigeaient vers la maison.

Marie-Madeleine

Nous avons frappé à la porte. Une jeune femme nous a ouvert.

« Excusez-nous, mais pourrais-je parler à votre père ? »

« Je suis désolée, mais mon père est décédé l'année dernière. Puis-je vous aider ? »

« Excusez-nous de vous déranger. J'entends votre bébé pleurer. Bonne soirée », et nous nous retournâmes déjà.

« Attendez un instant ! Seriez-vous Marie-

Madeleine ? » J'ai eu un petit sursaut : « Tout à

fait, et voici Rebecca. »

« Il y a trois ou quatre semaines, un homme est venu ici avec la même demande ; il avait la peau mate, une barbe grise et les yeux marron foncé, et il m'a demandé de remettre un paquet à Marie-Madeleine. Il m'a donné son nom, un nom étrange pour ces contrées : Caspar d'Arabie, c'est ainsi qu'il s'est présenté. Mon père m'avait raconté l'histoire de Jésus et des trois rois mages. Attendez un instant, je vais chercher le paquet tout de suite… »

Son bébé pleurait toujours. Nous avons pris le paquet et l'avons remerciée afin qu'elle puisse rapidement s'occuper de son enfant. Rebecca était complètement figée sur place. J'ai dû lui donner un petit coup de coude tout en douceur. Elle n'arrivait plus à prononcer un mot.

Rebecca

C'était comme si c'était normal pour Ma Ma. Elle m'a même dit, avant même que je ne lui pose la moindre question : « Ce n'est pas anormal. Caspar me cherche. C'était le plus jeune des trois rois mages et j'étais assise à l'avant avec lui sur son

chameau. Je sais ce qu'il y a dans le paquet, mais on va attendre un peu, jusqu'à ce que les enfants dorment. »
Je ne serais pas surpris que Caspar soit tombé amoureux de la belle Ma Ma, et l'amour déplace souvent des montagnes. Et quelle femme n'apprécie pas cela ? Caspar ne serait pas loin d'ici, n'est-ce pas ? Je leur souhaitais cela de tout cœur. J'étais bien sûr extrêmement curieuse de découvrir ce paquet, mais elle avait tout à fait raison : Samuel devait lui aussi être présent, car lui aussi était très curieux de connaître le résultat de notre petite escapade. Samuel avait apparemment trouvé un peu plus loin d'ici un endroit où nous pouvions facilement passer la nuit. Nous avons donné à manger et à boire aux animaux, puis nous avons lavé Hannah et nous-mêmes dans un ruisseau. Nous avions caché le paquet pour Hannah, sinon elle n'aurait pas voulu dormir. Le soir tomba, la nuit commença. Nous étions tous les trois assis près d'un feu crépitant. Marie-Madeleine prit la parole : « Je vous avais déjà parlé de Caspar l'Arabe, n'est-ce pas ? Ou du moins à toi, Rebecca ? » J'acquiesçai et Samuel dit aussitôt que je lui en avais déjà parlé. Marie-Madeleine est alors allée chercher le paquet et est revenue s'asseoir près du feu : « Le cadeau de Caspar ne réside pas tant dans ce paquet que dans son geste, son chemin, sa quête et, oui, disons-le : le cadeau réside dans son amour, tout comme son amour réside dans ce cadeau. Il nous enseigne ainsi une grande leçon : il prouve que le véritable amour est patient. Il prouve que l'amour n'est pas tant une qualité qu'un verbe d'action : « l'amour, c'est être patient ».

Caspar me cherche, même s'il m'a trouvée il y a déjà longtemps. Est-ce un coup de foudre ? Non, absolument pas, c'est mille fois plus que cela. Cette nuit-là, nous avons vécu ensemble quelque chose qui transcendait l'amour ordinaire : c'était un amour divin au cours d'une nuit sacrée. Caspar ne me cherche pas en tant qu'être humain ou femme, non, il cherche quelqu'un avec qui partager à nouveau cet amour sacré, quelqu'un qui, comme lui, a vécu cela, qui sait ce qu'il a vécu et qui le croit sans réserve lorsqu'il en parle. Quiconque a déjà fait l'expérience de l'amour divin est, pour le reste de sa vie, seul parmi les gens qui ne l'ont pas vécu, car quelqu'un qui ne l'a pas vécu ne peut en aucun cas en mesurer la profondeur. Je n'ai pas connu cette solitude jusqu'à présent, car j'ai eu le privilège de la présence même de Jésus, ainsi que de Marie et de Jean. Et maintenant que je les quitte tous, je sens déjà à quel point je suis seule parmi les hommes, sauf en partie auprès de vous. Lorsque Caspar me cherche, il ne s'agit pas de moi en tant que femme, mais de ce qui nous lie pour l'éternité. C'est un amour qui n'a rien à voir avec le fait de fonder une famille. Les vieux Melchior et Balthazar seront sans doute morts, et il restera le seul témoin dans ces pays lointains. Il n'est pas parti d'Arabie pour me trouver, mais il voulait trouver Jésus et pouvoir lui parler. Maintenant que cela n'est plus possible, il me cherche. Je ferais la même chose à sa place. Demain, avant notre départ, je vais remettre à la femme de la petite maison une lettre dans laquelle je lui écris que je pars pour Massilia via

Ashdod. Caspar continuera à me chercher et à me retrouver. Il ne peut pas en être autrement. Et maintenant, ouvrons ce paquet. Ma Ma me tendit le paquet. Toute la soirée, j'avais attendu avec impatience de savoir ce qu'il contenait et maintenant, après son explication, ce cadeau matériel me semblait superflu : j'avais déjà reçu sa leçon comme le cadeau intime ultime, même si je ne pouvais pas tout à fait la saisir, mais sa parole était pour moi irréfutable et je n'avais pas à en douter. J'ouvris le paquet et là encore, je fus rapidement remise à ma place. Matériel ? C'était littéralement un cadeau céleste : le parfum s'échappait déjà avant même que j'aie retiré le premier morceau de papyrus. Samuel posa aussitôt délicatement un morceau du contenu sur un charbon incandescent et un délicieux encens s'éleva vers le ciel, avec un parfum qui ne pouvait que rendre heureux. « Oui, Rebecca, du matériel ? Tu as encore beaucoup à apprendre, et apprends à prendre ton temps dans tes décisions », me suis-je dit pour la centième fois. Maman a lu dans mes pensées : « Ça va aller, Rebecca. » Elle n'osait plus me faire de clin d'œil !

Marie-Madeleine

Ce matin-là, je me suis réveillé avant l'aube et le silence m'a fait du bien. Je me suis levé doucement pour ne réveiller personne et je suis tout de suite retourné à la maison natale de Jésus pour y déposer ma lettre destinée à Caspar, puis je suis revenu. Je me suis rendu au ruisseau pour me rafraîchir, puis j'ai ramassé du bois le long de la route pour allumer un feu afin de pouvoir me préparer du thé. Soudain, j'ai aperçu au loin deux personnes qui semblaient venir vers nous à pied. Plus elles se rapprochaient, plus je voyais clairement qu'il s'agissait d'un homme et d'une femme, chacun tenant un enfant par la main, et un peu plus tard, j'ai vu les bagages qu'ils traînaient. Cela n'avait rien de normal et j'ai décidé d'aller à leur rencontre pour leur demander si je pouvais les aider. Plus je m'approchais d'eux, plus je pouvais évaluer leur état pitoyable. La femme semblait étourdie et titubait plus qu'elle ne marchait, les enfants avaient les yeux fermés, ils étaient pratiquement traînés et tombaient sans cesse. L'homme était le seul à avoir encore un peu de force, mais cela ne durerait pas longtemps non plus. Je me suis précipité vers eux.

On pouvait lire la peur et l'horreur dans leurs yeux ; je ne savais pas pourquoi, mais une chose était claire : ils fuyaient quelque chose. J'ai demandé à l'homme ce qui se passait, mais j'ai vu qu'il avait même peur de moi. « N'ayez pas peur. Je vais vous aider. J'ai allumé un feu et j'ai de quoi manger et

« Voici de quoi boire pour que vous puissiez vous reposer un peu. » C'est la femme qui accepta immédiatement, et sans même demander l'avis de son mari, elle vint s'appuyer contre mon épaule. Elle laissa tomber tous les bagages, et je pris la main de son petit garçon pour le soutenir ; l'homme nous suivit docilement avec leur petite fille. Ils ne s'assirent pas près du feu, mais s'y effondrèrent et restèrent allongés sur le dos. La plus jeune fille semblait s'être évanouie, ou peut-être dormait-elle profondément, cela m'inquiétait. J'avais emporté un pot de miel pour la fête, mais cela avait désormais la priorité absolue. J'ai versé le miel dans le thé, leur en ai donné une gorgée à chacun, et cela m'a facilement pris une demi-heure. Le père et le fils se remettaient déjà un peu, mais la mère et la fille restaient à la traîne. Le père m'a remercié. Leurs bagages étaient d'une pauvreté pitoyable. Il n'était pas normal de quitter ainsi la maison pendant la nuit, à supposer qu'ils en aient eu une. J'ai réchauffé les restes du repas de la veille et j'ai donné quelque chose à manger au père et au fils, tout en continuant à faire boire du thé au miel à la mère et à la fille. La mère a ouvert les yeux et j'ai sursauté, car j'ai vu la mort et le désespoir dans son regard. Je suis allée chercher une couverture pour les deux enfants. Le père a vidé les deux sacs de voyage sur le sol, mais il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait et a poussé un soupir. J'ai demandé avec précaution si quelque chose était arrivé, mais il m'a regardé d'un air suppliant pour que je ne pose pas de questions. La peur dans ses yeux était effroyable, comme s'il avait vu la mort. Il s'est avéré par la suite que c'était bien pire que la mort. Rebecca était réveillée

et m'avait sans doute observée depuis un moment ; elle s'approcha du feu comme si de rien n'était. Elle s'adressa très gentiment à l'homme et à la femme, se présenta, puis se mit à encenser sa Ma Ma, mais ces gens-là n'en avaient que faire. « Puis-je t'aider, Ma Ma ? J'ai encore une surprise avec moi et c'est le bon moment. » S'il y avait une femme capable de comprendre parfaitement ces gens, c'était bien Rebecca, qui avait elle-même tant vécu dans sa jeunesse. Ne pas montrer de pitié, mais agir avec amour. Laisser les gens dans leur dignité. Leur donner la chance de parler quand ils sont prêts. Ne pas créer d'attentes. J'avais beaucoup appris d'elle à l'époque. Mais aujourd'hui, Rebecca s'est elle aussi heurtée à un mur lorsqu'elle a interpellé la femme, et cela l'a bouleversée. La femme s'est recroquevillée sous le coup de sa réaction. Personne ne comprenait ce qui se passait : ni l'homme, ni moi-même. Rebecca s'est rapidement levée et s'est dirigée vers les ânes : c'était une fuite. Je l'ai suivie : « Qu'y a-t-il, Rebecca ? » « Je me reconnais, Ma Ma, l'apathie, l'absurdité de la vie, implorer la mort, elle se sent sale et souillée, elle est… elle a été… violée et hier, c'était la pleine lune. » Je l'ai prise dans mes bras et elle a pressé sa bouche contre mon épaule pour étouffer ses cris. J'ai réfléchi. « Ma chère Rebecca, tu es alors le meilleur exemple de la façon dont on peut survivre à une telle épreuve et de l'amour qu'on peut porter à cet enfant. Pense à Hannah, une petite fille adorable. Prends le temps de réfléchir et je sais déjà que tu feras ce qu'il faut. J'ai déjà été

« Une enfant trouvée pour toi : c'est toi qui as fait de moi une mère, et aujourd'hui encore, tu as trouvé une enfant trouvée ; c'est à ton tour d'être une mère pour elle. Tu en es capable. » Elle leva les yeux et acquiesça, puis nous retournâmes vers le feu. Son mari venait de partir avec les deux enfants vers le ruisseau pour se rafraîchir. La femme était toujours recroquevillée en position fœtale près du feu. Tout à fait seule.

Rebecca

Fortifiée par Ma Ma, je suis retournée vers cette femme et me suis penchée vers elle. J'ai commencé à lui murmurer : « Je m'appelle Rebecca, je n'ai jamais connu mes parents, j'ai grandi dans la violence et j'ai été violée à l'âge de quatorze ans. J'ai eu une fille, Hannah. Par un grand hasard, j'ai rencontré Marie-Madeleine et cela a complètement changé ma vie. Mon plus grand trésor sur terre, ce sont les enfants que j'ai mis au monde, quels que soient leurs pères. Ils deviendront ce que nous en ferons grâce à notre exemple. Si tu hais cet enfant à naître, tu apprendras aussi à tes deux enfants à haïr. » Ses yeux s'ouvrirent et elle entrouvrit son cœur : « J'ai été violée par un pharisien en présence de mon mari et de mes enfants. Je ne ressens que de la haine, j'espère pouvoir perdre cet enfant ou le faire moi-même… peu importe comment… »

C'était comme si je m'entendais parler à l'époque. « Comment t'appelles-tu ? »

« Je ne me sens personne. Le nom de mon corps est Amana[77] , mais la signification de mon nom n'est plus dans cette enveloppe. Je ne ressens que la vengeance. Mes enfants et mon mari ont été contraints d'assister à la scène : « sales chrétiens », c'est ainsi qu'ils nous appelaient. Après le pharisien, deux autres hommes m'ont encore utilisée. Ma haine est plus forte que mes larmes. Aussi tendre que soit mon mari, je ne supporte plus son contact. La mort est la seule solution et ainsi, mon mari pourra se construire une nouvelle vie. » Elle s'est détournée de moi et je ne connaissais que trop bien cette réaction. Je n'ai pas perdu courage.

« Tu viens de parler de « chrétiens », êtes-vous baptisés ? »

La question a apparemment suscité une réaction positive.

« Tout à fait, et c'est Jean-Baptiste qui m'a donné le nom d'« Amana » dans le Jourdain. » J'ai soudain aperçu une lueur dans l'obscurité de ses yeux : son nom l'émouvait encore, même si ce n'était que très légèrement. Elle ne détournait plus le regard de moi pendant qu'elle parlait, et nos regards se sont à nouveau croisés.

« Comment s'appelle ton mari ? »

« Younes, nous avons été baptisés ensemble par Jean-Baptiste. Si seulement j'étais auprès de Jean-Baptiste en ce moment ! »

« Younes signifie « colombe », n'est-ce pas ? Ensemble, vous formez une colombe de la paix. Qu'avez-vous ressenti à ce moment-là dans le Jourdain ? »

[77] *Amana* signifie « paix ».

« À cet instant, nous sommes véritablement devenus une colombe de la paix. Rien ne pouvait nous séparer et rien ne pourrait nous séparer… » Et alors, elle s'est effondrée, comme si le Jourdain lui-même la replongeait dans ses eaux pour qu'elle retrouve ses racines d'amour. Elle donnait des coups de pied, elle frappait, elle pleurait à chaudes larmes, elle suppliait, elle hurlait, elle luttait contre une bête, elle griffait les pierres de ses ongles. Mais le Jourdain la ramena entre les mains de Jean-Baptiste, et celui-ci prononça son nom : « Amana », et elle retrouva son nom. Et ses larmes furent emportées avec gratitude dans le Jourdain. Épuisée, elle s'effondra, la tête sur mes genoux, et sombra dans un profond sommeil. Je fredonnai une berceuse et vis ses enfants et Younes s'approcher. Je leur fis signe de se taire et de s'asseoir autour d'elle. Younes n'en croyait pas ses yeux : elle dormait avec un sourire sur le visage, et il me regarda avec soulagement. Je lui fis un signe de pouce levé et il répondit, soulagé, la main sur le cœur. Je fis signe à Younes de changer de place afin qu'elle puisse dormir la tête posée sur ses genoux. Il acquiesça avec empressement, heureux de pouvoir la toucher à nouveau. Le premier pas vers la guérison était franchi, mais de nombreux autres devaient encore suivre. Quelle chance j'avais eue à l'époque de me retrouver à Ein Karem… Je me suis immédiatement dirigée vers Marie-Madeleine et les ânes. J'avais une proposition à faire.

Marie-Madeleine

J'ai vu de loin le changement dans l'attitude de la femme, comment Rebecca s'était rapprochée d'elle, et à

ses gestes violents, j'ai tout de suite su que nous ne pourrions pas la laisser seule demain, ni même les jours suivants. Pendant ce temps, Samuel s'affairait à décharger les ânes, car lui aussi avait compris, après avoir vu la femme se déchaîner ainsi : « Marie-Madeleine, nous ne pouvons pas les abandonner à leur sort comme ça. Il a dû se passer quelque chose de terrible. » Il n'alla pas plus loin, même si nous pensions apparemment la même chose. « En effet, Samuel, quelque chose de terrible s'est produit et nous allons les aider. Nous restons ici pour l'instant. » Rebecca nous rejoignit et s'assura que Younes et les enfants ne puissent pas la voir. Elle se jeta immédiatement dans les bras de Samuel et se mit à pleurer doucement : « Amana a été brutalement violée par un pharisien et deux autres hommes tandis que Younes devait regarder avec les enfants. Ils ont dû quitter leur maison. Pleine lune… Ils ont été baptisés par Jean-Baptiste. Moi… j'ai puisé la force grâce à notre chère Hannah. » Et sa voix s'éteignit. Cela faisait si longtemps que je n'avais plus pleuré moi-même, mais à présent, je n'avais plus de défense et je cherchais du réconfort auprès d'eux deux, et ainsi, tous les trois, nous nous accrochions les uns aux autres comme une grappe de raisin à la vigne de Jésus après une tempête. Ah oui, je le sentais en nous. Hannah se réveilla de sa sieste et la vie reprit son cours. « Qu'en penses-tu, Hannah, tu as envie d'un ananas ? » « Et pour les autres enfants aussi… je peux leur en donner ? » Samuel la prit dans ses bras : « Qu'en penses-tu, ma chérie, est-ce qu'on va faire une petite promenade avec les autres enfants, Oz et Az ? »

Inutile de le décrire : Hannah est réveillée, la vie doit continuer et elle n'a pas le choix de la façon dont elle doit se comporter.

Rebecca

J'avais repris un peu de forces. L'ananas est un fruit merveilleux et un remède miracle : j'ai proposé à Marie-Madeleine d'aller, avec Hannah, distribuer des morceaux d'ananas à Younes, Amana et aux enfants. Elle voulait me le proposer elle-même et était contente que je le fasse. Oui, de qui d'autre aurais-je pu apprendre toutes les subtilités de l'âme humaine ? Je l'embrassai et lui murmurai à l'oreille : « Ma maman. »
Nous sommes allés voir Amana et Younes avec le plateau. Amana s'était réveillée et semblait un peu plus en forme. Je lui ai tendu le plateau en premier et elle m'a regardé avec des yeux reconnaissants tout en prenant un morceau. « Comment s'appellent les enfants ? » ai-je demandé en continuant mon tour avec le plateau, et c'est Amana elle-même qui m'a répondu : « Mon fils s'appelle Tobi [78] et ma petite dernière s'appelle Tirza [79] .» Je suis ensuite arrivée près de Younes, qui était si reconnaissant qu'il a failli laisser tomber le plateau. « Puis-je m'asseoir avec vous, Amana, avec Hannah ? » ai-je demandé, tandis qu'Hannah s'installait déjà sans manière, pour le plus grand plaisir de tous. « Oups, nous n'avons plus le choix : Hannah a décidé. Hannah est la

[78] *Tobi* signifie « Dieu est bon ».
[79] *Tirza* signifie « agréable ».

« C'est la fille de Samuel et moi, et la petite sœur de Johannes », ai-je présenté Hannah, tout en observant la réaction d'Amana. Elle a hoché la tête et a compris ce que je voulais dire. Younes, lui, ne semblait pas tout à fait comprendre : la dernière « pleine lune » semblait lui avoir échappé, submergé par la peur, la tristesse, la honte, deux enfants en pleurs, une épouse violée, l'épuisement et, surtout, l'angoisse écrasante face à l'avenir. Ces gens méritaient absolument une seconde chance. J'en parlerais tout à l'heure avec Samuel et Marie-Madeleine.

Marie-Madeleine
Nous en avons discuté sans savoir quelle direction prendre. « Peut-être que les gens de la petite maison pourraient nous conseiller ou nous aider ? », s'est demandé Rebecca. Samuel a trouvé que c'était une excellente idée et je suis parti immédiatement. Nous avions besoin d'aide et c'est là que j'allais en trouver : la femme était si aimable et, grâce aux récits de son défunt père, elle comprendrait parfaitement ce que signifiait être chrétien en cette période de persécution. Son mari est venu m'ouvrir la porte, m'a regardé avec gentillesse et m'a invité à entrer. Sa femme était en train d'allaiter leur enfant et allait venir tout de suite. Dans leur salon était accrochée une grande étoile en bois : « Elle appartenait à mon défunt beau-père ; chaque année, il racontait la même histoire, mais c'était aussi une histoire merveilleuse. Nous avons conservé le berceau dans lequel Jésus avait couché, et notre petite fille y a également dormi… »

« Vous avez été baptisés chrétiens, je suppose ? »

« Ma femme oui, et notre petite fille aussi, mais je dois faire attention au sein de ma famille. Mon père est rabbin ici, à la synagogue de Bethléem, et il est pris entre deux feux. Ici, à Bethléem, tous les nouveau-nés ont été massacrés. Ce traumatisme n'est toujours pas surmonté. Nous étions déjà soulagés de ne pas avoir de petit garçon à circoncire. Ça aurait été une décision très difficile à prendre. Je vais aller voir ma femme… »

Quelques instants plus tard, nous étions tous les trois : « Je peux faire quelque chose pour vous ? » demanda-t-elle gentiment. Je lui racontai l'histoire de nos invités inattendus et je vis à quel point elle comprenait parfaitement la terrible situation dans laquelle Younes et Amana s'étaient retrouvés. La femme se précipita vers la cuisine et vomit. Son mari l'entendit et alla l'aider. Tous deux revinrent, pâles comme des fantômes, et se mirent à parler : « Ma femme s'appelle Elyana [80] [ans] et moi-même, je suis Benjamin [81] [ans] ; même mon père vous aiderait, et j'en suis fier. » S'ensuivit une conversation agréable entre des gens de bonne volonté qui gardaient toujours à l'esprit que s'ils se retrouvaient eux-mêmes dans une situation difficile, ils aimeraient aussi qu'on leur vienne en aide. Avant mon départ, Elyana m'a montré l'endroit où Jésus et Marie avaient séjourné, avec la crèche d'autrefois, où se trouvaient encore les mêmes petits draps et couvertures. J'ai été attiré vers elle et j'ai embrassé le petit oreiller.

---

[80] *Elyana* signifie « Dieu a répondu ».
[81] *Benjamin* signifie « fils de ma main droite ».

« Caspar a fait exactement la même chose », fit remarquer Benjamin avec tout le respect qu'il lui devait. Je partis pour annoncer la nouvelle à Younes et Amana. À peine avais-je pris le chemin que Benjamin me rattrapa : « Mon père a encore une charrette à âne qui n'a pas servi depuis des années, si cela peut aider ? Et je m'occuperai aussi de trouver des fruits. » « Excellente idée, Benjamin, je me demandais justement où je pourrais trouver un tel objet. Tu es quelqu'un de bien, Benjamin, et que le Dieu de l'amour bénisse ta famille. »

Je suis revenu et j'ai vu Samuel revenir avec les trois enfants sur Az, tout joyeux. Rebecca était assise près d'Amana et Younes, Johannes au sein, et Amana semblait accepter sans difficulté la présence de Johannes qui tétait. Non loin d'eux, une colombe observait la scène, immobile ; je reconnaissais trop bien son plumage coloré. Merci, Djibril.

Samuel aida les trois rois, Hannah, Tobi et Tirza, à descendre, et ils s'envolèrent vers leur maman et leur papa pour leur raconter leur histoire.

Samuel

Il n'y a rien de plus beau que de voir un enfant heureux et souriant. Et quand Marie-Madeleine sourit, elle ressemble elle aussi à une enfant, et cette pensée m'a fait sourire : quatre enfants donc ! Elle s'est approchée de moi, visiblement soulagée. « De bonnes nouvelles ? » lui ai-je demandé.

« Certainement, de très bonnes nouvelles. Nous devons en discuter ensemble. Je propose que nous confions Oz et Az à Younes et Amana afin qu'ils aient la chance de se construire une nouvelle vie. Je voulais d'abord te le demander avant d'en parler à Rebecca. Ce sera difficile pour Hannah. »

J'ai réfléchi un instant… « Je pourrais essayer de faire un tour avec Hannah sur Bruintje Bruin pour la distraire, et lui dire que les ânes sont pour les petits enfants et les chevaux pour les grands enfants. Quelque chose comme ça ? » Marie-Madeleine a hoché la tête en souriant, puis a ajouté : « J'ai oublié de t'annoncer la bonne nouvelle : les gens de la maison où se trouve la crèche vont nous fournir une charrette tirée par un âne et nous apporter des fruits. Ce sont des gens adorables, Elyana et Benjamin… »

Cela me rendit complètement muette et je ne pus prononcer un mot. Je levai le doigt en l'air, levai les yeux et inclinai la tête, émerveillée par la puissance de l'amour. Rebecca venait d'arriver et je lui racontai ce que Marie-Madeleine venait de dire, et elle aussi fut bouleversée. « Je ne sais même plus pourquoi je pleure », dit-elle en riant pour chasser ses larmes. Les deux femmes ont accepté que j'en parle à Younes. Plus vite il verrait une issue, mieux ce serait pour eux tous. Je n'ai pas perdu de temps et j'ai voulu aller le voir, mais Marie-Madeleine m'a retenue de justesse : « Il y a encore quelque chose, et peut-être même plus important. Que pensez-vous : les deux petites maisons à Ein Karem sont vides ? »

« Bien sûr ! » nous sommes-nous exclamées Rebecca et moi en même temps. Rebecca, surtout, était ravie : « Il n'y a pas de meilleur endroit au monde que la petite maison de Jean-Baptiste pour une femme qui a été violée, je parle d'expérience. » Et tout le monde approuva ses paroles. Je demandai à Rebecca de leur annoncer la nouvelle avec moi, Marie-Madeleine s'occuperait des enfants pendant ce temps. Quelques instants plus tard, nous étions tous les quatre réunis : « Younes et Amana, nous pouvons vous aider. » Et nous avons commencé à dévoiler nos projets, voyant leurs visages s'illuminer, enthousiastes à l'idée de cette nouvelle chance dans leur vie. La maison natale de Jean-Baptiste revêtait une grande importance pour Amana en ce moment tragique de sa vie, d'autant plus qu'une compagne d'infortune comme Rebecca s'y était épanouie et qu'elle nourrissait le secret espoir de suivre cet exemple. Younes, quant à lui, avait hâte de s'occuper du vignoble, du potager et de l'oliveraie. Tout était isolé, et il n'y avait pour l'instant aucune persécution des chrétiens. C'était un paradis pour les enfants. Au fur et à mesure que nous racontions les événements d'Ein Karem, Amana ne put plus cacher son espoir, qui se transforma en un enthousiasme contagieux qui rendait tout le monde heureux. Younes prit sa femme dans ses bras et l'embrassa tendrement. Je trouvais que ce n'était pas une mauvaise idée… « N'exagère pas, Samuel », dit ma chère épouse d'un ton pour ainsi dire suppliant, sachant bien qu'elle recevrait alors un deuxième baiser. Amana et Younes ont également trouvé que ce n'était pas une mauvaise idée.

Marie-Madeleine

Le lendemain matin, la charrette tirée par l'âne nommé Benjamin est arrivée, chargée de délicieux fruits et de vêtements supplémentaires pour Amana. Cela en disait long sur Elyana et Benjamin : une femme violée a désespérément besoin de nouveaux vêtements pour oublier plus facilement les anciens. Younes a aidé sa femme à se rendre au ruisseau pour l'aider à se laver et à s'habiller. J'ai donné à Benjamin un gros morceau de l'encens que nous avions reçu de Caspar, « afin qu'il se souvienne toujours de notre gratitude ». Peu après, Benjamin vit Amana revenir du ruisseau dans sa nouvelle robe. Il nous laissa tous seuls et courut vers elle. Tandis que tout le monde admirait la charrette tirée par des ânes, je regardais Benjamin et Amana avec curiosité. Ils discutaient ensemble, pas un monologue, mais un dialogue. C'était émouvant de voir à quel point Benjamin se montrait tendre et compréhensif, comme si, en tant que fils d'un pharisien, il prenait sur ses épaules le fardeau du coupable, tandis que l'attitude d'Amana témoignait d'un pardon plein d'amour. À la toute fin, j'ai vu Amana acquiescer d'un signe de tête et tous deux sont venus nous rejoindre.

Alors que Benjamin était parti depuis un moment et que Samuel s'entraînait avec la charrette tirée par des ânes, en compagnie d'Oz, de Younes et des enfants, Amana est venue me voir : « Marie-Madeleine ? Benjamin vient de me demander si je voulais bien avoir le berceau de l'enfant Jésus, et j'ai accepté. Il y a encore de l'amour dans le monde. Avec la crèche de Jésus dans la maison natale de Jean-Baptiste

« Un enfant est déjà béni. » Je lui ai demandé de venir s'asseoir à côté de moi et je lui ai parlé de mes conversations avec Jésus au bord de la rivière, de la façon dont Jésus insistait pour qu'on n'établisse pas de règles ni de lois, car celles-ci comportent toujours un jugement sur ce qui est juste ou faux, bon ou mauvais. « Jésus est en toi et en moi, et il est une réalité qui transcende complètement une conception simpliste des règles. Qui peut dire que ton agresseur n'a pas lui-même été victime d'un agresseur bien pire que lui, et qu'il n'a pas, par exemple, été abusé dans son enfance par son propre père ? Prie pour trouver la force de pardonner à ton agresseur, et ta douleur disparaîtra. J'ai appris de Simon Pierre une prière spéciale. Elle se déroule ainsi : chaque fois que tu prends ton enfant dans tes bras ou que tu le couches dans la crèche de Jésus, dis-toi les mots suivants : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, par les prières sacrées de mon violeur, aie pitié de moi, pécheur. » Et la haine se transforme en amour, voire en amour pour ton violeur qui t'a laissé un enfant merveilleux. N'aie pas peur, cela demande du temps et de la persévérance. Les premières fois, tu auras l'estomac retourné. Tu auras beaucoup de mal à prononcer ces mots et tu ne pourras pas les penser sincèrement, ils auront un goût amer et tu ne voudras pas les répéter, mais persévère ! Plus tu répètes ces mots, plus ils deviennent faciles à prononcer, plus tu t'adoucis, et plus tu commences même à ressentir de la compréhension pour la douleur non assimilée de l'agresseur, car un être humain intact et aimant ne peut commettre un tel crime. J'ai moi-même été abusée après que ma mère et mes trois frères aient été

assassinés par les Romains. J'étais l'aînée, et un Romain bienveillant m'a emmenée ; j'avais treize ans, et il m'a violée, mais d'une manière bienveillante. Cela n'est pas comparable à la brutalité que tu as dû endurer, mais ce qui m'a rendu la vie difficile, c'est que j'étais complètement seule au monde. Jusqu'à ce que je rencontre le grand prêtre Zacharie à Jérusalem, qui m'a enseigné une prière similaire, car Jésus n'était même pas encore né. Et ma chère Amana, Zacharie et Anne étaient les parents de Jean-Baptiste et c'est dans leur petite maison que vous séjournerez. Et si jamais tu ne parviens pas à pardonner à ton ennemi, ne te décourage pas et ne te condamne pas, car personne, aucun être humain, n'a le droit de te condamner. Il n'y a ni lois ni règles. Seul le miroir en nous-mêmes nous demandera et devra nous demander des comptes. » Il y eut un moment de silence. Le silence dura longtemps, puis soudain, Amana répondit : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, par les saintes prières de mon violeur, aie pitié de moi, pécheresse. »

Amana

Je répétai une deuxième fois : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, par les saintes prières de mon violeur, aie pitié de moi, pécheur. » Et une troisième fois, puis une quatrième, encore et encore et encore et encore, et en effet, j'ai senti pendant une seconde que je commençais à reprendre le contrôle sur quelque chose qui semblait impossible à effacer. Et alors que je pensais à peine avoir repris le contrôle, je le perdais à nouveau et

j'ai dû recommencer, encore et encore et encore… jusqu'à ce que je ressente à nouveau quelque chose qui ressemblait au pardon, oui, c'était le mot juste : le pardon pour les coupables. Mais une minute plus tard, c'était à nouveau la haine. Mais cette fois, j'ai trouvé une issue vers la « vie » plutôt que vers la « mort ».

Les yeux baignés de larmes de Marie-Madeleine m'ont redonné confiance. Les enfants souriants sur la charrette tirée par un âne m'ont également aidée à me relever et à me débarrasser de ma saleté. Il y a une vie après la mort ! Mais à peine cinq secondes plus tard, je m'effondrai à nouveau en revoyant devant moi les terribles yeux sarcastiques de mon violeur, qui prenait plaisir à voir mes enfants en pleurs regarder la scène. Qu'avait dit Marie-Madeleine déjà ? Tiens bon ! Je me remis à répéter la prière à Jésus et, oui, ça alla un peu mieux pendant un moment. Par les prières sacrées ? C'était la partie la plus difficile de la prière : mon violeur, sacré ? Ô mon Dieu bien-aimé, que me faites-vous ? Qu'ai-je fait pour vous offenser ? Pardonnez-moi de ne pas vous faire confiance sans réserve. Je réagis rapidement : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, par les prières sacrées de mon violeur, ayez pitié de moi, pécheuse. » Oh oui, Seigneur, je te fais à nouveau confiance. Et c'est ainsi que j'ai appris à me relever après chaque chute, et je le faisais instinctivement, comme un réflexe. Des centaines de fois par jour. Peu à peu, grâce au pardon que je leur accordais, j'ai senti que j'espérais et priais pour que Jésus pardonne aussi à mes violeurs, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Le jour où mon enfant est née et où j'ai plongé mon regard dans ses yeux, toute la douleur a cessé. J'ai même éprouvé de la compassion pour son père biologique et j'ai

pardonné à mon

le violeur, une fois de plus. Je l'ai remercié non seulement pour l'enfant, mais aussi pour ce que j'avais appris, ce que je pouvais désormais enseigner à mes enfants, comme Marie-Madeleine me l'avait enseigné : briser le cercle vicieux du mal. Mon plus beau cadeau a été que Younes ait renoncé à toute haine envers les trois violeurs et ait choisi le prénom « Marie-Madeleine » pour notre fille. Nous étions riches

LE COUTEAU

Samuel

Rebecca et Amana emmenèrent tous les enfants faire une petite promenade près du ruisseau afin que Younes et moi puissions tranquillement ajuster toutes les sangles de selle, les sangles de « culotte » et le harnais d'une charrette à âne à Oz, le plus fort des deux ânes. Az devait porter les deux enfants avec quelques bagages légers, mais il fallait encore voir. Il se pouvait tout aussi bien qu'Amana fût mieux à cheval sur Az. Hannah tenait bon, contre toute attente. Younes avait l'esprit ailleurs. Il m'a dit qu'il avait mal dormi.

Une fois que tout eut été ajusté et après avoir fait un petit essai avec Oz dans la charrette à âne, le plus dur semblait être passé. Je commençai à rassembler tous les outils dans ma boîte à outils, mais il manquait un couteau. Je vérifiai tout une nouvelle fois, cherchai dans l'herbe, mais ne trouvai rien. « Younes, tu n'aurais pas vu mon couteau ? » Il secoua la tête. Je le regardai longuement dans les yeux et je vis bien qu'il n'avait pas l'habitude de mentir. « Younes, tu n'aurais pas vu mon couteau ? » lui ai-je demandé une nouvelle fois avec bienveillance. Il a baissé les yeux et a sorti le couteau de sa poche. « Je suis désolé, Samuel », a-t-il balbutié, les yeux humides. Il s'est effondré à genoux, les mains devant les yeux, pris de honte. Je m'assis devant lui et le pris dans mes bras ; il enroula ses bras autour de mon cou et, en pleurant, commença à exprimer son malheur : « J'ai ma femme et

Je ne peux pas protéger mes enfants, je me sens lâche. Si seulement j'avais eu un couteau à l'époque, j'aurais au moins pu tuer l'un des trois violeurs. À partir de maintenant, je porterai toujours un couteau sur moi. Ça ne m'arrivera plus. Mieux vaut mourir que d'être lâche. Quel exemple suis-je désormais pour mes enfants et ma femme ? Ça ne se reproduira plus, c'est sûr… » Il bondit et se mit à frapper la roue de la charrette à coups de poing. Oz réagit immédiatement : frein ou pas, il tira sa charrette sur plusieurs mètres. Je me jetai sur Younes et le maintenais dans une prise de lutte. Il rugissait et hurlait de rage. La tension dans ses muscles s'atténua et je le relâchai petit à petit. « Je te comprends, Younes, je ne saurais pas non plus quoi faire si une telle chose arrivait à Rebecca sous mes yeux. Je ne t'en veux pas, au contraire, je te propose ceci : je te donnerai le couteau à condition que tu en parles d'abord à Marie-Madeleine. D'accord ? » Younes se calma et essuya ses larmes : « D'accord. J'en parlerai à Marie-Madeleine. » Il se leva et alla à la rencontre de Marie-Madeleine. Je repensai soudain à la façon dont Caleb, bien que la situation puisse sembler très différente, n'avait pas dit un mot de vengeance. Tout le monde se souciait constamment d'Amana, mais tout le monde semblait oublier Younes. Et les enfants, alors ? Je ne sais pas.

Marie-Madeleine

Je venais à peine de partir pour remercier encore une fois Benjamin et Elyana, quand j'ai entendu un rugissement derrière moi

et j'ai immédiatement fait demi-tour. Younes ! J'ai vu Younes s'approcher, les yeux rougis, et il s'est mis spontanément à raconter comment il avait essayé de voler un couteau à Samuel pour pouvoir protéger sa famille si tout cela devait se reproduire. Il l'a raconté sans la moindre émotion de regret, ce qui m'a choquée et même effrayée. Je l'ai pris par le bras et nous sommes retournés ensemble en silence à notre campement : « Nous allons boire un thé ensemble. » Il s'est calmé, mais une sorte de panique s'est emparée de moi, un conflit intérieur. D'un côté, je trouvais normal de protéger sa famille avec un couteau au péril de sa propre vie, de l'autre, j'étais certaine que Jésus préconiserait une solution tout à fait différente. Mais laquelle ? Et comment ?
Nous sommes arrivés au camp et j'ai préparé une tasse de thé pour nous deux. Il m'a fallu beaucoup de temps pour allumer le feu et mettre le thé à infuser, mais cela m'a permis de m'asseoir à ses côtés. Je lui ai dit : « Il y a une réponse cachée au plus profond de moi, cher Younes, mais je ne la trouve pas tout de suite. J'ai eu de nombreuses conversations avec Jésus et je dois me remémorer toutes ces conversations. J'ai besoin d'un peu de temps pour cela. La nuit apporte la sagesse. Je te tiendrai au courant. Demain, j'en serai certaine. Ça te va ? »

Younes

J'étais d'accord. Je n'ai été jugé ni par Samuel ni par Marie-Madeleine. Je me sentais soutenu par eux deux

compris, ce qui était déjà très rassurant. J'avais déjà commis une grave erreur : voler le couteau. J'aurais tout aussi bien pu demander le couteau à Samuel pour protéger ma famille, et il aurait alors fait preuve d'au moins autant de compréhension qu'aujourd'hui. Je suis encore sous le choc, car j'ai perdu ma foi en l'humanité. Peut-être que Marie-Madeleine pourra m'aider, même si je n'y crois pas. Je suis désolé de l'admettre, mais mentir n'est certainement pas la solution. Est-ce que ça s'arrangera un jour ? Je suis coincé. Je me dirige moi-même vers ces salauds. Me venger me semble plus que justifié et cela aiderait ma femme. Mais personne ne peut m'aider. Je dois le faire tout seul.

Marie-Madeleine

Le soir tombait et la nuit devait apporter une solution, mais c'est là que tout a déraillé. J'ai mal commencé : le traumatisme de Younes m'a soudain semblé plus difficile à résoudre que celui d'Amana. Et mon esprit brillant allait bien trouver la solution : quelles sont donc les différences, Marie-Madeleine ? J'y avais réfléchi pendant au moins une heure et j'étais parvenue aux conclusions suivantes.
La fierté masculine est généralement très présente chez un homme et, combinée à l'impuissance physique, elle est vécue par l'homme comme une défaite douloureuse qui doit être vengée.

La femme, en revanche, subit une honte terrible, des abus et une impuissance physique face à la

supériorité physique de l'agresseur, ce qui fait qu'elle considère moins lourdement sa honte et sa responsabilité comme un manquement.

En résumé : un homme présent se sent en grande partie coresponsable de ce qui s'est passé, tandis que la femme est une victime à part entière et ne peut rien se reprocher. La femme est généralement moins avide de vengeance et se pardonne plus facilement, tandis que l'homme, au contraire, ne pardonne guère, ni à l'agresseur, ni à lui-même. La présence d'enfants rend tout deux fois plus difficile. C'est une analyse magnifique, mais comment aller de l'avant, intelligente Marie-Madeleine ? Je ne me suis pas rapprochée d'une solution. Au contraire, je me suis éloignée d'une solution non violente.

Cher Jésus… Aide-moi, je n'y arrive pas toute seule. Où est Djibril ? Par où commencer ? Je n'y crois pas !

Et soudain, j'ai eu un court-circuit, comme un éclair dans mon cerveau. Et je me suis adressée à moi-même avec colère : « Ma chère mais aussi stupide Marie-Madeleine, tu te comportes de manière tout aussi aveugle que Younes ! Ouvre tes yeux, tes oreilles, ton cœur, regarde autour de toi. Crois-tu que c'est ainsi que tu aides les gens à devenir heureux ? Toi, petite prétentieuse ! Tu te comportes comme une aveugle alors que tu te fermes les yeux toi-même et que tu ne fais que te plaindre ! Je me comportais comme une ignorante, j'éteignais la lumière, je convoitais l'honneur d'être « celle qui peut tout résoudre », mais face à la colère, je n'ai commis aucune erreur. Et la colère

Ce que je ressentais alors envers moi-même était déjà un début de la seule solution valable.

Je me comportais avec autant d'ignorance que Younes ! J'étais aussi aveugle que Younes et j'avais donc au moins deux fois plus tort que lui, car j'avais autrefois reçu l'enseignement de Jésus lui-même.

Pardonne-moi, Seigneur ! Il n'y a en réalité aucune différence entre l'homme et la femme. Nous commettons les mêmes erreurs : tu es en moi, tout comme tu es en Younes et en Amana, ni plus, ni moins. Nous sommes tous égaux devant Toi.

Ma toute dernière pensée était la seule juste : Tu es en moi, ce n'est pas moi qui suis en moi. C'est moi qui dois Te suivre, et non l'inverse. C'est le cœur qui doit parler, pas la raison. Mes yeux pouvaient désormais se fermer. Je m'endormis, rassurée.

Younes
Quelle nuit misérable ! J'étais ballotté dans tous les sens, mais je revenais toujours à des sentiments de vengeance. Je n'avais pas la moindre envie de parler à Marie-Madeleine. Je ferais en sorte de prendre la fuite à temps. Tout cela n'avait aucun sens. Je devrais pouvoir trouver un couteau plus grand quelque part.

Marie-Madeleine
Je me suis levé tôt. Younes dormait encore tandis qu'Amana et les enfants étaient déjà debout. Même si Amana leur avait demandé de ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller papa, les enfants riaient à gorge déployée

et jouaient, et

l'ambiance était à son comble quand Hannah est arrivée. Que Younes ne se soit pas réveillé en disait long et n'était pas surprenant. J'ai profité de ce temps pour discuter avec Rebecca et Samuel, et j'ai proposé de poursuivre notre voyage vers Ashdod le lendemain. Tous deux ont accepté, et Samuel a suggéré de donner à Younes et Amana suffisamment de couvertures et d'autres articles ménagers, car à Ein Karem, il n'y avait pratiquement rien, et à Ashdod, nous pourrions facilement acheter de nouvelles choses avec l'argent qui nous restait. J'étais tout à fait d'accord. Avant de partir, j'ai demandé à Samuel si je pouvais emprunter son couteau et j'ai demandé à Rebecca d'apporter ici la crèche de Jésus avec Elyana ou Benjamin.

Amana

Je suis allée voir Marie-Madeleine.
« Marie-Madeleine, je m'inquiète pour Younes. Pourrais-tu avoir la gentillesse de lui parler ? Il se ferme à moi et j'ai déjà tellement de mal à ne pas me sentir sale et répugnante. La prière de Jésus m'aide merveilleusement à pardonner peu à peu aux coupables, mais Younes est mon mari, pas un coupable, et j'ai peur de lui reprocher tout et n'importe quoi parce que son rejet me fait peut-être plus mal qu'un… je ne veux plus prononcer ce mot. Je suis désolée. »

Marie-Madeleine m'a prise dans ses bras et m'a murmuré doucement : « Je lui ai donné rendez-vous hier pour qu'il me parle dès son réveil, et je prie pour lui de la même manière.

« Tout comme toi qui pries pour tes violeurs. Aie confiance, tout ira bien pour votre famille. » J'ai acquiescé et j'ai sangloté doucement, car il y avait de l'espoir. « Je t'aime, Marie-Madeleine, et j'espère devenir une mère aussi bonne que tu l'es pour nous. » Elle m'a donné un autre baiser et je suis partie. Je suis revenue et Younes s'était réveillé… et j'ai dû user de toute ma persuasion pour l'amener auprès de Marie-Madeleine.

Marie-Madeleine

J'ai fait preuve de patience et j'ai mis à profit ce temps pour me remémorer ma formation de trois jours à Bethléem à l'époque, et un souvenir m'est revenu à l'esprit : « Un jour, tu auras la lourde tâche d'enseigner cela à d'autres personnes. » Et cette difficulté commençait apparemment par moi-même. L'enseignement de Jésus tournait autour de la confiance : « La confiance en mon amour est pour l'homme le soleil, la lumière ; la méfiance en mon amour pour l'homme est les ténèbres. »
Ah oui, après mon combat de cette nuit, je me trouvais désormais au soleil, au sens propre comme au figuré. J'ai vu Younes arriver.

« Tu as pu dormir, Younes ? »

« En fait, je n'ai pas envie de passer. Ça n'a pas le moindre sens. Je suis désolé. C'est plus fort que moi. Je veux tuer au moins un de ces salauds. Comment

faire des enfants avec Amana maintenant ? On y comptait. Mais ça non plus, c'est fini. »

« Pourquoi ? »

« Mais tu ne comprends donc pas ? Tu n'as jamais eu de petit ami ?

« J'ai juste été violée quand j'avais treize ans, c'est tout. »

« Alors tu devrais quand même pouvoir nous comprendre », dit-elle d'un ton sans détour, froid et tranchant.

«Puis-je te poser une question difficile ? Laquelle d'entre vous deux a été violée, au juste ? Et qui est donc la principale victime ? Comprends-tu ta femme ? Car sa réaction est complètement à l'opposé de la tienne. Elle est ouverte à une toute nouvelle vie, tandis que toi, tu cherches la mort : une mort physique pour les coupables et une mort spirituelle pour toi-même, dans laquelle tu entraîneras aussi tes enfants et ta femme. Tu as été baptisé chrétien et le Christ est déjà mort pour toi, mais pas pour ta femme. Je vais me servir un thé. Du thé arabe au miel, ça te dit ? »

Il acquiesça, mal à l'aise.

Je le voyais réfléchir et sa fougue s'était déjà un peu apaisée. J'ai attendu qu'il ait bu une gorgée. J'ai poursuivi : « Qu'as-tu vécu depuis ton arrivée ici, Younes ? Ta rencontre avec Rebecca,

Samuel, Hannah et Johannes, Benjamin avec sa charrette tirée par des ânes, deux petites maisons en perspective à Ein Karem, deux ânes en cadeau, ta femme se remet lentement et peut déjà parfois sourire, tes enfants reprennent le cours de leur vie et s'entendent bien avec Hannah, qui, à ton avis, Younes, qui, selon toi, t'a donné tout cela ? Tout ça, c'est une coïncidence ? Attends, je les vois arriver, regarde, là-bas près des ânes. Elyana vient spontanément offrir la crèche de Jésus à ta chère femme : regarde comme elle rayonne de gratitude ! » Cela l'a bien ému, mais cela semblait aller à son encontre, comme s'il s'était imposé une interdiction stricte de se sentir encore heureux.

« Combien faut-il encore que tu en aies pour que tu t'en rendes compte ? Ça ne te suffit pas, Monsieur Jamais-assez ?

Tu n'as pas perdu ta femme, Younes ! Elle ne veut pas te perdre, même si tu fais tout pour la perdre.

Voici le couteau qui nous sépare. Utilise-le et tu perdras tout : toi-même, et c'est le moins qu'on puisse dire, mais aussi tes enfants et ta femme.

Veux-tu faire de tes enfants des gens qui auront eux aussi appris à se venger à ton image ? Jusqu'aux générations futures ? Si c'est ce que tu préfères, voici le couteau. N'attends pas !

Veux-tu faire subir à tes enfants ce que tu t'es infligé à toi-même ? Si oui, voici le couteau. Tu n'as pas besoin de le voler à nouveau.

Regarde dans une flaque d'eau et tu verras ton ami Belial. Il t'attend. Il te donne entièrement raison. Va !

Tu dois maintenant choisir : soit tu retournes demain à Beth-Sémes avec ce couteau, soit tu pars demain pour Ein Karem sans ce couteau.

Avec ce que tu pourrais apprendre maintenant, tu pourras à ton tour aider les gens au lieu de les tuer. »

Ce n'était ni de la colère de ma part, ni du désespoir, c'était simplement une sincère inquiétude pour quelqu'un qui se tenait au bord d'un précipice, sur le point de décider s'il allait sauter ou non. Et… j'aurais aussi pu appeler cela de l'amour.

Je me levai et m'apprêtai à aller remercier Elyana.

Younes m'a soudainement sauté au cou en sanglotant : « Pardonne-moi, pardonne-moi, merci, merci pour ta patience. » J'ai ouvert les bras, moi aussi en larmes de bonheur : « Viens ici, mon fils. Je t'aime. Demande à Amana la prière de Jésus, elle te l'apprendra. Que faisons-nous du couteau ? »

« Je vais le donner tout de suite à Samuel, mais si… » Il n'osa que me le murmurer doucement à l'oreille et hésita encore un instant : « C'était la pleine lune… Et si Amana était enceinte maintenant ? Me le tiendrez-vous rigueur si je ne peux pas vivre avec ça ? Comment peut-on vivre avec ça ? » Je le lâchai

le lâcher un instant et j'ai vu des yeux qui avaient perdu leur rébellion pour accepter n'importe quelle aide et n'importe quel soutien.

« Regarde Hannah, regarde Rebecca, mais regarde surtout Samuel : il n'est pas le vrai père d'Hannah. Ce que tu peux voir ici comme exemple sous tes yeux t'a été donné aujourd'hui par Dieu, car Il sait à quel point c'est difficile pour toi. Ce n'est pas un hasard, Younes, que nous nous retrouvions ici, en ce lieu. Amana et toi transmettrez un jour cette crèche de Jésus, que vous recevez maintenant de Jésus lui-même, à des parents qui se trouvent dans une situation tout aussi difficile. Il existe même un exemple plus grand encore pour toi que Samuel, et c'est Joseph qui a adopté Jésus, sur la seule parole de Zacharie, qui était à l'époque le grand rabbin de Jérusalem et dans la petite maison duquel vous allez vivre. Le vieux Joseph a été raillé et moqué parce que beaucoup, sinon tout le monde, ne croyaient pas que Marie portait le fils de Dieu. Tu sais, mon cher Younes, tu es béni et ce qui t'a sauvé de cette tempête, c'est ton ouverture d'esprit et ton honnêteté. Viens, ils nous attendent ! »

Quelques instants plus tard, Samuel prit le couteau avec un sourire de soulagement et tapota chaleureusement l'épaule de Younes.

Amana remarqua à quel point Younes était soulagé et qu'il pouvait à nouveau sourire ; elle se précipita vers lui, s'accrocha à lui et l'embrassa jusqu'à ce qu'ils pleurent tous les deux. Elle l'entraîna

vers la crèche où Rebecca et tous les enfants se tenaient, admiratifs.

Je regardais toute cette scène de loin et je repensais à l'époque où, jeune femme, j'écoutais les paroles de Jésus sur les rives de la petite rivière de Bethléem : « Soyez tous unis de cœur et ne mêlez rien à ce cœur pur : ni règles, ni hiérarchie, ni colère, ni convoitise, ni ténèbres, ni ignorance. Aimez-vous les uns les autres, soyez unis, quel que soit votre sexe ou votre nature. Un jour, vous aurez la lourde tâche d'enseigner cela à d'autres personnes. » Grâce à Younes, j'appris moi-même ce que signifiait « difficile » : rester humble. Et je ne pus exprimer qu'un seul souhait : reste près de moi, Seigneur, prends-moi tout entier. Tiens-moi fermement et reprends-moi sévèrement si je m'égare. Qu'il en soit ainsi.

Rebecca

Le lendemain matin, tout le monde était sur le pont. Samuel et Younes s'aidèrent mutuellement à atteler Bruintje Bruin, puis à charger à ras bord la charrette tirée par l'âne avec Oz, à la grande gratitude de Younes, et ils gardèrent juste une petite place pour Tobi. Az n'eut droit qu'à une petite provision de vivres, car Amana allait s'y installer avec Tirza. Younes marcherait à pied ou alternerait parfois avec Amana.
Toute la matinée, Hannah a pu s'asseoir sur le dos de Bruintje Bruin, ce qui lui a donné l'impression d'être déjà une grande fille et a rendu la perte d'Oz et d'Az un peu moins pénible.

Notre grande charrette nous offrait soudain beaucoup plus d'espace maintenant que nous avions confié une partie importante de nos affaires à Younes et Amana. Samuel était convaincu qu'une fois arrivés à Ashdod, nous ne manquerions de rien.

J'ai vu Marie-Madeleine prendre un air très mélancolique. « Qu'en penses-tu, maman ? » Elle m'a regardé en souriant : « Je me demande où traîne Caspar… mais il finira par me retrouver. »

« Est-ce que maman est amoureuse ? », lui ai-je demandé pour la taquiner. Elle a ri : « Je n'ai été amoureuse que d'une seule personne, et c'était de Jésus. »

« Et alors ? »

« Il aimait tout le monde. Mais il pouvait, par amour, se mettre en colère contre les pharisiens, tout comme tu peux te fâcher contre Hannah par profonde sollicitude et lui pardonner immédiatement. Il voyait en chaque être humain défaillant l'être d'amour. Il pardonnerait même à Belial si celui-ci le lui demandait. Sa parabole du fils prodigue parlait tout autant de l'ange déchu. »

Marie-Madeleine

Elyana et Benjamin, avec leur petit bébé, sont venus nous dire au revoir, et c'était étrange de réaliser que c'était un adieu « pour toujours ». Hannah est descendue de Bruintje Bruin pour dire un dernier au revoir à Oz et Az, et leur chagrin silencieux semblait réciproque. Rebecca lui avait gentiment fait comprendre qu'Oz et Az ne pouvaient en aucun cas monter à bord du bateau et qu'il valait mieux qu'ils soient entre de bonnes mains chez

Tobi et Tirza.

Tobi et Tirza lui avaient promis de bien s'occuper d'eux. Je n'avais cessé de parler avec Elyana, jusqu'au moment des adieux. C'était étrange de voir à quel point nous semblions nous être attachés les uns aux autres en seulement trois jours. Nous laissions derrière nous des amis pour la vie, et Hannah, assise tout au fond de la charrette à côté de Rebecca, continuait de faire signe à ses petits amis qui devenaient de plus en plus petits, jusqu'à ce que, après le premier virage, l'adieu fasse ses adieux à l'adieu. Elle en direction d'Ein Karem, nous en direction de Beth-Sémes.

Samuel

Nous avons continué à marcher péniblement. La route était facilement praticable. Le soleil était notre ami.
Sterk Bruintje Bruin a marché pendant des heures d'un bon pas sur la route plate. Il y avait suffisamment de sources d'eau le long de la route. Presque aucun véhicule venant en sens inverse. Et nous étions déjà presque à mi-chemin d'Ashdod.
Vers le soir, nous avons vu Beth-Sémes apparaître au loin.
Tout se passait tranquillement jusqu'au moment où j'ai aperçu au loin un petit groupe de personnes sur la route. Il semblait que quelque chose s'était produit. En nous approchant, j'ai vu qu'il s'agissait uniquement d'hommes armés de bâtons et qu'un pharisien en grande tenue se tenait parmi eux. J'ai rapidement consulté Marie-Madeleine et lui ai demandé de prendre la parole à ma place, car avec mes cheveux crépus et noirs comme du jais, j'ai toujours l'air d'un étranger. Lorsque le pharisien s'est approché de moi, j'ai commencé avant même qu'il

n'ait pu dire quoi que ce soit

Je pouvais lui donner toute une explication dans ma langue maternelle, le grec koinè [82], en répétant plusieurs fois le mot « Ashdod », tout en m'assurant qu'il n'en comprenne rien. Je le mélangeais délibérément avec du celtique pour le rendre totalement incompréhensible, et je faisais semblant de ne pas le comprendre. Je ne cessais de répondre « Ashdod ». Le pauvre homme a abandonné et nous a laissés poursuivre notre chemin. Les hommes à l'air sinistre, avec leurs longues barbes, se sont écartés. C'était effrayant, même Hannah sentait instinctivement la menace qui émanait d'eux. Je ne voulais pas imaginer ce qu'avaient vécu Younes et Amana… À Massilia, ma famille serait en sécurité.

Nous avons décidé de dresser notre campement au bord de la route juste après Beth-Sémes et avons essayé, malgré le stress, de profiter de la soirée autour d'un feu. Les animaux ont ainsi pu se reposer un peu plus. Tout s'est déroulé comme sur des roulettes. Bref : jusqu'à présent, tout le monde était heureux.

---

82 À l'époque de Jésus, dans la colonie grecque de Massilia (l'actuelle Marseille), on parlait le grec, plus précisément un dialecte du grec koinè (langue courante). C'était la lingua franca du monde hellénistique, dont Massilia faisait partie. D'autre part, Massilia, en tant que ville commerciale importante, accueillait également d'autres langues, comme le celtique, car la ville était située dans une région où vivaient des tribus celtes.

THIMNAT

Le lendemain matin, nous sommes repartis vers l'avant-dernière étape : Thimnat.

Marie-Madeleine

Samuel est resté dans son rôle et, le reste de la journée, il nous a parlé en grec koinè, ce qui n'était pas mal comme préparation à ce qui nous attendait à Massilia. Et c'était un bon professeur ! Hannah, surtout, adorait imiter les sons, et plus nous riions de sa prononciation, plus elle aimait ça. Elle a même commencé à donner des cours à Johannes. Les heures passèrent à toute vitesse et nous arrivâmes à Thimnat, où une nouvelle bande nous attendait. Nous répétions déjà entre nous certaines phrases en grec koinè et jouions le jeu avec Samuel. Nous ne montrions plus la moindre crainte, restions polis, et ils nous ont laissés passer sans le moindre problème et nous ont souhaité, à juste titre, un bon voyage, mais nous avons fait semblant de ne pas bien comprendre. Ils ne nous avaient pas non plus demandé une seule fois si nous étions chrétiens ou non. Certes, « faire semblant » semblait compréhensible dans cette situation très précaire, et pourtant je me demandais maintenant si cela pouvait être qualifié de mensonge, de tromperie ou d'un manque de foi en Jésus. De l'ignorance ? Non, il s'agissait de respect pour notre vie et nous ne représentions nous-mêmes aucune menace pour la vie d'autrui. Des ténèbres ? Il n'y avait pas la moindre

de la colère. De la convoitise ? Nous ne nous sentions absolument pas supérieurs à eux. De la rage ? Pas du tout, c'était plutôt de la peur. En d'autres termes, ce n'était ni un mensonge, ni une tromperie, ni un manque de foi. En même temps, j'avais du mal à imaginer comment Paul avait pu être un jour le chef impitoyable d'une telle bande. Ce qui était bien, c'est que grâce à Samuel, aucun d'entre nous n'a eu à mentir : nous sommes apparemment allés à Ashdod et, une fois arrivés, nous avons pu en rire tous ensemble, soulagés de voir avec quelle habileté il avait réussi son coup. Nous avons poursuivi notre route jusqu'à la tombée de la nuit. Nous étions épuisés. Bruintje Bruin était choyé par Hannah. Samuel choyait Hannah. Rebecca choyait Samuel et sa poitrine choyait Johannes. Et j'étais choyé par mes souvenirs de mes conversations avec Jésus. Nous nous sommes tous endormis en un clin d'œil.

Le lendemain, nous devions atteindre Ashdod.

ASHDOD

Marie-Madeleine

Nous approchions d'Ashdod en fin d'après-midi et, une fois de plus, nous fûmes accueillis par un petit groupe d'hommes armés de bâtons et de gourdins. Dans cette petite ville portuaire, le grec koinè n'était pas inconnu et Samuel put leur expliquer de manière parfaitement compréhensible qu'il était le fils de Joachim de Massilia, dont les navires étaient depuis des années une référence dans tout Ashdod. Tandis que Samuel donnait ses explications, un homme portant une barbichette s'approcha prudemment de moi. Tout en traçant un signe de croix avec son doigt sur le fond de la charrette, il murmura : « N'êtes-vous pas Marie-Madeleine ? » J'acquiesçai et il me rendit mon signe avec respect, puis il se retourna et se mit à crier haut et fort que nous pouvions passer. Et s'il m'avait demandé si j'étais Marie-Madeleine sans tracer le signe de croix, je suis désormais certaine que j'aurais donné la même réponse. Je me serais fait connaître.
Une petite heure plus tard, nous avons atteint le port.

Samuel
Caleb avait apparemment déjà été prévenu, car il nous attendait avec impatience. L'accueil fut chaleureux et cordial. La première chose qu'il cria de loin fut : « Un bateau nous attend ! » Il caressa son cheval et grimpa un peu maladroitement sur la charrette après avoir accueilli chacun personnellement, puis nous indiqua le chemin

Samuel. J'ai entendu Samuel demander : « Toujours au même quai, Caleb ? » « Non, un peu plus loin, parce que je ne savais pas quand tu arriverais. Le capitaine te connaît et tu le connais, mais je ne te dirai pas de qui il s'agit… » Et il m'a tapoté l'épaule pour m'encourager.

Quelques instants plus tard, j'aperçus le bateau et mon amour pour la mer refit surface. Je fis taire Bruintje Bruin, incapable de me retenir, et sautai avec enthousiasme à bord pour faire la connaissance du capitaine. J'ai frappé à la porte de la cabine du capitaine et celle-ci s'est ouverte. Je me suis figé : Boaz ! C'était réciproque : aucun de nous deux ne bougeait d'un pouce et nous nous regardions sans bouger. Sa haine se lisait sur tous les traits de son visage : les coins de la bouche tombants, le regard perçant, sans émotion, pas un muscle qui bougeait. Existions-nous encore l'un pour l'autre ? Caleb m'avait prévenu. Boaz parla d'un ton sec et monotone : « Qui êtes-vous, monsieur ? Nous connaissons-nous ? Nous levons l'ancre demain. Préparez tout. » Et il claqua la porte devant moi. Je retournai à terre et Caleb me regarda d'un air très inquiet et me murmura : « Il ne partira pas demain : une tempête approche. Il veut juste te taquiner. Il était furieux de devoir t'attendre à cause de moi. Juste au moment où il s'apprêtait à quitter Sidon, il a appris par un heureux hasard, par le capitaine d'un autre navire de ton père qui venait d'accoster, que son petit garçon était très malade. Et maintenant, avec le mauvais temps qui s'annonce, eh bien, c'est compréhensible, bien sûr, mais bon, on peut aussi parler au lieu de

« Ne t'en prends pas à quelqu'un. Mais tout ira bien, Samuel. » Caleb me regarda d'un air inquiet : « Garde ton calme, mon garçon, et tout ira bien. » Marie-Madeleine avait tout entendu et Caleb lui demanda : « Serait-il possible que tu t'adresses à notre communauté chrétienne ce soir ? On ne sait pas encore quelle décision Boaz prendra demain. » Marie-Madeleine acquiesça.

Caleb m'aida à charger nos bagages sur le bateau et, peu après, Hannah fit ses adieux à Bruintje Bruin. Je fis visiter le bateau aux femmes, grandes et petites, et nous passâmes devant la cabine du capitaine. Le cœur battant, je frappai à la porte pour les présenter à mon frère. Il ouvrit et se rassit immédiatement à sa table sans même lever les yeux. « Frère, je voudrais te présenter ma famille : Marie-Madeleine, mère de Rebecca et grand-mère d'Hannah et de Johannes. Nous tenons d'ores et déjà à te remercier de nous permettre de voyager avec toi. Nous sommes désolés d'apprendre que ton petit garçon est apparemment malade et quoi qu'il en soit, nous partirons sur ton ordre. » Le silence régnait, nous étions apparemment invisibles, et même la joyeuse Hannah se tut et regarda avec crainte cet homme grisonnant qui ne me ressemblait que de loin.

Mon frère leva à peine les yeux et garda le silence, et nous nous retirâmes un à un après un moment. Je restai, le dernier : « Je suis encore une fois désolé, mon frère, et je peux tout t'expliquer, j'ai commis des erreurs, j'étais parfois, ou non, souvent un bon à rien à tes yeux. Mais depuis que je suis par moi-même

« J’ai moi aussi pu faire de bonnes choses grâce à ton exemple. J’espère et je prie pour que tout aille bien pour ton petit garçon. J’espère que nous pourrons bientôt nous parler. En attendant, je te souhaite une bonne nuit. » Et sans attendre de réponse, je fermai doucement la porte.

Marie-Madeleine

Caleb viendrait me chercher dès que le soleil se serait couché et qu'il serait moins dangereux d'organiser des rassemblements entre chrétiens.
J'étais pourtant hors de moi à cause du frère de Samuel et j'avais beaucoup de mal à ne pas lui mettre une claque. La colère n'était certainement pas le bon état d'esprit pour parler ensuite de l'amour de Jésus. C'est Samuel qui m'a apaisé en parlant de ses erreurs passées, à cause desquelles son grand frère avait souvent dû en faire les frais et en payer le prix, car Boaz n'avait soi-disant pas suffisamment veillé sur son petit frère. Ma colère a fait place à la compréhension, voire au respect, et le calme et la paix m'ont à nouveau envahi.

Caleb est venu nous chercher, Rebecca et moi, tandis que Samuel s'occupait des enfants. La réunion avait lieu à chaque fois à un endroit différent et ce n'est qu'un jour à l'avance qu'on nous indiquait où elle se tiendrait. La peur était grande, mais la détermination l'était encore plus.

Nous sommes arrivés. L'affluence m'a surpris : des gens de tous âges, des bébés au sein jusqu'aux personnes âgées qui pouvaient à peine marcher, et tout le monde me regardait comme si j'étais moi-même un Jésus . Mes

attentes en moi étaient grandes. J'ai commencé : « Bienvenue. N'attendez rien de moi, attendez seulement ce que j'ai appris de Jésus. Je vais essayer de me comporter davantage comme un interprète de Jésus et non comme un orateur. » J'ai brièvement raconté l'histoire de ma vie, pour en venir rapidement à mes trois jours de formation à Nazareth et terminer par la rencontre avec Jésus après sa mort. On aurait dit que même les bébés écoutaient. Avant de répondre aux questions, j'ai conclu en rendant hommage à Adina et en faisant le lien avec Saul, devenu Paul, qui était encore accablé par son passé sanglant, et j'ai appelé tout le monde au pardon.

Une femme s'est levée pour prendre la suite de la réunion : « Que toutes les personnes qui ont une question à poser à Marie-Madeleine se lèvent. »

Six personnes se sont levées. La règle voulait que la plus âgée d'entre elles puisse poser sa question en premier. Une fois la question posée, les autres intervenants pouvaient se rasseoir, puis se relever après la réponse, après quoi la plus âgée d'entre eux pouvait à nouveau poser sa question. C'était un système simple qui fonctionnait à merveille et ne suscitait aucune irritation. Il présentait l'avantage que certains intervenants avaient déjà compris la réponse après l'explication de la question précédente, ce qui permettait également à l'orateur de mieux évaluer la durée ou la profondeur de sa réponse aux questions des autres qui n'avaient pas encore été abordées.

Le plus âgé des intervenants était un homme : « Vous avez parlé des quatre forces contraires : la colère, le désir, les ténèbres et l'ignorance. Mais ce que nous avons vu avec Adina suscite de la peur en nous. La peur n'est-elle pas aussi une de ces forces contraires ? » Et l'homme s'assit.

« Vous abordez un sujet complexe. La peur nous enseigne la prudence pour le bien, mais engendre aussi la cruauté pour le mal. C'est une histoire à double facette. D'une part, la peur est associée négativement à l'obscurité et à l'ignorance. D'autre part, elle peut apporter une aide positive pour surmonter la colère et le désir.

Ce sont les circonstances qui déterminent de quel côté elle penche. Si tu as des doutes, parle à Jésus en toi : « S'il te plaît, Seigneur, corrige-moi si je me trompe. » Cela neutralise la peur de faire le mauvais choix. Son nom à lui seul vous rassure et vous libère de la peur de l'échec, et vous conduit bien plus souvent et plus facilement vers le bon choix. Ou priez ainsi : « Garde-moi dans tes blessures[83], Seigneur, là où aucun démon n'ose s'approcher de toi. »

La deuxième personne à poser une question était une vieille femme : « Vous dites que Jésus a dit qu'Il est en nous. J'ai du mal à l'imaginer. Qui suis-je alors ? »

« Il est en nous, mais ne s'impose pas. Nous sommes nés libres, et Il se place humblement en chacun de nous. Nous

[83] La sagesse du pape Léon IV actuel

n'ont plus besoin de Le chercher, Il répond toujours, et souvent à travers des événements fortuits ou par des sentiments de réconfort ou d'amour de la part de son prochain, de son enfant, de son conjoint ou de son amie, ou encore comme au sein de ce groupe aujourd'hui. Ou une colombe, par exemple : je me tenais un jour avec mon âne à ce qui allait s'avérer être un carrefour crucial de ma vie, et je ne savais littéralement pas laquelle des trois routes emprunter pour atteindre Ein Karem : une colombe s'est posée, immobile, me regardant sans crainte, et j'ai pensé : Seigneur, montre-moi le chemin. Je me suis égarée. La colombe s'envola et quelque chose me dit de la suivre, et c'est ainsi que j'atteignis Ein Karem. Est-ce un miracle ? Non, on ne peut pas le savoir, mais on ne peut pas non plus savoir que ce n'est pas un miracle ou un cadeau de Sa part pour votre confiance, où l'humilité est la force derrière le hasard. Marie vit toujours selon une telle évidence, alors qu'au début, je trouvais que c'était un pur hasard d'y croire. J'étais présent lors du baptême de Jésus dans le Jourdain, et une colombe s'est posée sur son épaule. Vous connaissez cette histoire ? Est-ce une coïncidence ? Nous en savons désormais davantage. Marie m'a appris à gérer les « coïncidences » : elle l'a résumé ainsi : « Ne le raconte pas comme un miracle, mais ne le nie pas non plus. Garde-le pour toi, en silence et avec gratitude. Si tu le cries sur tous les toits, tu dévalorises ce cadeau en pensant que tu en es l'auteur et tu perds plus que ce que tu as reçu, mais pire encore, c'est quand tu nies ce précieux cadeau, car ce n'est pas seulement dommage, mais

« C'est aussi de l'orgueil, comme si tu en savais plus que le généreux donateur[84] .»

Pour en revenir à ta question : qui suis-je donc ? La réponse est la suivante : je ne suis pas « moi », mais je suis « nous » : moi et Celui qui est en moi, nous sommes nous. »

Je me suis excusé un instant pour sortir. Tant d'attention m'effrayait quelque peu. Je n'avais encore jamais donné de conférence et je craignais beaucoup que celle-ci ne me rende orgueilleux au lieu de m'enseigner l'humilité. J'avais besoin de pouvoir parler un instant à Jésus au plus profond de moi : « Jésus, arrête-moi s'il te plaît quand je dis des choses erronées ou quand mon orgueil prend le dessus.» Je me suis senti à nouveau « nous » et je suis retourné à l'intérieur, rassuré.

La troisième personne à poser une question était une femme d'âge mûr : « Mon mari et moi avons parfois du mal avec l'égalité entre les hommes et les femmes. Je veux dire : c'est surtout lui qui a du mal à s'y adapter. Et pour moi, c'est difficile de me comporter ainsi, car je n'ai jamais vu cela chez mes parents et toute notre société est construite comme si une femme n'avait pas d'intelligence et devait seulement écouter l'homme. J'ai un mari adorable, mais il semble parfois que nous ne formions justement pas une unité

[84] Sagesse de l'Église orthodoxe : l'archimandrite Sophrony : « N'accepte pas, n'ignore pas. »

« plus de formes en y introduisant le changement de l'égalité. »

C'était une question courageuse et tout à fait pertinente, et moi qui n'ai jamais vécu avec un homme, j'étais peut-être encore plus impressionnée par son courage d'avoir soulevé ce sujet dans une salle où se trouvaient de nombreux couples.

« En ce qui concerne ton mari et toi : vous ne pourrez apprendre l'égalité qu'en tombant ensemble et en vous relevant ensemble, dans l'amour l'un pour l'autre, en commettant ensemble des erreurs à cet égard et en les corrigeant ensemble : c'est ce qui vous liera encore plus étroitement qu'auparavant. Au début, c'est une quête, je peux très bien l'imaginer, mais cela ne réussira que si vous êtes tous deux prêts à retrouver l'harmonie du premier homme et de la première femme dans l'Éden. En ce qui concerne la société : l'ancien esprit doit être remplacé par un nouvel esprit. La preuve en est ici ce soir : les hommes et les femmes sont égaux, car je constate avec joie que parmi les six personnes qui se sont levées pour poser des questions, il y a trois femmes et trois hommes. Et c'est ainsi que cela devrait être en tout : l'égalité entre l'homme et la femme. Transformer l'ancien en nouveau demande des essais et des erreurs, demande de chercher et de tâtonner, et de construire mutuellement la confiance que l'homme et la femme veulent le meilleur l'un pour l'autre. C'est ce que je vous souhaite. » De nombreux couples se sont discrètement pris la main, certains sans hésitation, d'autres plus timidement, certains ont même levé leurs mains bien haut dans les airs.

Le quatrième intervenant était un homme d'âge mûr : « Depuis qu'une des nôtres, Adina, a été lapidée, la peur règne vraiment parmi nous : qui sera le prochain ? Nous avons appris que dans certaines villes, des femmes chrétiennes avaient été violées. Vous êtes sur le point de fuir, mais nous ne pouvons pas le faire. Je ne vous en veux pas, mais nous devons subvenir aux besoins de familles entières ici, et partir n'est pas une option. Pourtant, on a l'impression qu'il est facile de parler de Jésus quand on a la certitude de pouvoir échapper à cette guerre de religion. » Cette question m'a fait plaisir, car elle m'a donné l'occasion d'expliquer mon projet : « Je suis heureux de pouvoir y répondre. Rebecca est ma fille adoptive et l'épouse de Samuel, originaire de Massilia, une ville fondée par les Grecs et aux racines celtiques. Ils ont deux enfants ensemble, Hannah et Johannes. Personne à Massilia n'a jamais entendu parler de Jésus et les gens ne connaissent que les dieux grecs, celtiques et, dans une moindre mesure, romains. Dans quelques jours, nous partirons pour Massilia à bord d'un bateau appartenant au père de Samuel. On y parle un dialecte grec parsemé de mots celtiques. Tout cela n'est pas un hasard, c'est mon devoir d'y parler de notre Sauveur. Je ne sais pas comment je serai accueillie. Je parlerai sans doute du Christ là-bas comme je le fais ici. Est-ce que j'ai peur ? Oui, j'ai peur, mais ma confiance et ma foi en Jésus sont plus grandes que ma peur. Je vous demande de prier pour moi autant que je me souviendrai de vous. » Le

La personne qui a posé la question s'est excusée, même si ce n'était pas nécessaire, et je l'ai remerciée car cela m'a permis de clarifier les choses pour toutes les personnes présentes.

La cinquième personne à poser une question était une jeune femme courageuse, et sa question portait sur mon amour pour Jésus : « En ce moment, je suis très amoureuse d'un garçon, mais j'ai l'impression, d'après ton histoire, qu'on ne peut pas vraiment se fier à l'amour. Est-ce que cela a encore quelque chose à voir avec le véritable amour ? As-tu pu mettre cela de côté si facilement et aimer Jésus tout simplement, sans penser à lui jour et nuit ? »

« Il est vrai que je suis tombée très amoureuse de Lui, et d'un côté, cela m'a été difficile lorsqu'Il m'a répondu : « J'aime tout le monde », mais d'un autre côté, c'était la seule réponse juste et la meilleure qui pouvait me faire relativiser mon élan amoureux. L'amour passionnel est quelque chose qui ne dure pas, comme beaucoup de gens ici le savent, mais c'est le point de départ d'un amour plus profond et plus mûr, mais aussi plus serein. Ce serait merveilleux si nous pouvions tous, femmes comme hommes, tomber amoureux de Jésus pour ensuite faire partie de son amour divin, bâti sur le roc et non sur le sable. Le coup de foudre est une réalité indispensable dans le monde et quelque chose que Belial aimerait par-dessus tout détruire. Jésus lui-même portait en lui ces deux natures : la nature humaine par Marie et la nature divine par le Père. Et ce que j'imagine, mais là-dedans je parle je seulement pour moi-même, c'est que

l'amour romantique se rapproche davantage de l'amour divin que l'amour humain. En cela, nous différons totalement de Lui.

Chez nous, les humains, l'amour est centré sur une seule personne ; chez Lui, « l'amour », si l'on peut encore l'appeler ainsi, est centré sur tous les êtres humains. Cette affirmation de ma part n'est pas exacte, mais elle n'est pas non plus tout à fait fausse. « J'aime tous les êtres humains. » Qui d'entre nous peut affirmer cela ici ?

Des rumeurs circulent selon lesquelles nous aurions eu des relations sexuelles, mais je peux témoigner qu'Il n'a manifesté la moindre aspiration sexuelle : « J'aime tout le monde. » Sa mission n'est pas de faire des enfants, mais de faire de nous tous des enfants de Son Père. Puis-je demander aux couples s'ils sont toujours aussi amoureux qu'au tout début de leur relation ? Je vois de nombreux couples sourire et secouer la tête, mais en même temps chercher la main de l'autre… oui, c'est ça, l'amour. Le coup de foudre est un élan important et demande à deux personnes libres de mûrir durablement, avec des hauts et des bas. »

Une animosité s'est soudainement emparée de la grande salle, et c'était un concours de rires pour savoir qui aimait le plus son partenaire.

Je cherchai du regard le sixième intervenant : un jeune homme dont la question était d'une perspicacité rare pour son âge. Il se leva et tout le monde se tut : « Vous avez dit que Jésus insistait pour qu'on n'établisse pas de règles ni de hiérarchie. Mais je ne comprends pas très bien… « aucune règle »

« N'est-ce pas tout de même une règle ? "Pas de hiérarchie" me semble être une règle en soi, non ? »

J'étais à la fois ravi et surpris, compte tenu de son jeune âge, qu'un jeune homme fasse une remarque aussi importante, et heureusement, je n'étais pas pris au dépourvu, car j'y avais moi-même déjà beaucoup réfléchi : « Jésus veut dire qu'Il est en nous et que Sa relation avec chaque être humain est une relation unique à laquelle aucune règle externe et générale ne peut s'appliquer. Après tout, chaque être humain est unique : non seulement nous présentons tous de nombreuses différences physiques, mais chacun vit également un parcours de vie unique, fait de bon et de mauvais moments, de situations faciles et difficiles. Il est donc impossible d'établir des règles spirituelles applicables à tous les êtres humains et d'imposer des choses qui vont à l'encontre de la nature même de votre parcours de vie. Celles-ci font parfois, pour ne pas dire souvent, plus de mal que de bien. Les règles étouffent la spontanéité. Il est en nous et nos conversations avec Lui en nous sont uniques, et nous devons apprendre à nous y fier. Chacun de nous apprend et ressent comment vivre avec amour après avoir vaincu jour après jour les quatre grandes forces opposées que sont les ténèbres, le désir, la colère et l'ignorance. Chaque être humain est et reste unique, tout comme notre relation avec Lui reste unique. Chaque être humain reçoit de Lui une aide unique sous forme d'intuition ou de soi-disant coïncidences dont je parlais tout à l'heure, voire d'événements explicites, à la condition absolue que nous placions l'amour du prochain au centre de nos préoccupations. Et nous ne pouvons faire

preuve d’amour pour le prochain

si nous nous aimons nous-mêmes, comme un don de Celui qui est en nous. Une structure hiérarchique, avec ses règles générales et ses obligations imposées d'en haut, aussi bien intentionnée soit-elle, rend ce processus plutôt contre-productif et fait de l'homme, qu'il le veuille ou non, un élément et un sujet. Une structure hiérarchique finit inévitablement par s'embrouiller dans ses propres contradictions et conduit à des divisions insurmontables qui ne font qu'inciter à l'adoption de nouvelles règles. Et c'est précisément ce qu'Il ne veut pas : Il veut nous rencontrer, nous aider et nous embrasser en tant qu'êtres humains spontanés, uniques et individuels. Il ne veut pas que ses enfants soient les esclaves d'une structure, mais les enfants d'un seul père, le Père. L'amalgame des multiples facettes de l'amour en chacun de nous est tout aussi varié que l'amalgame des forces du mal en nous, et il n'est identique pour aucun d'entre nous. C'est pourquoi Il doit pouvoir demeurer EN chacun de nous et nous accompagner, et non depuis l'extérieur. Mais nous devons Le laisser entrer. C'est ce que je vous souhaite à tous. » Je sentais que je devais m'arrêter, mais j'aurais pu continuer ainsi. Le silence s'était installé. De nombreux yeux brillaient. Je pris le temps de regarder les gens un par un ; beaucoup faisaient discrètement le signe de croix, d'autres baissaient la tête, d'autres encore levaient les yeux avec extase, certains laissaient couler une larme d'émotion, d'autres cherchaient aussi mon regard et je répondais à leur regard. Le silence persistait. J'ai fait un signe de tête au jeune homme, le regard interrogateur, pour savoir si cette réponse suffisait. Il a acquiescé et s'est assis.

J'ai conclu la soirée en disant : « Parlez en votre for intérieur avec Lui, car Il est en chacun de vous. Il répond toujours. Même le silence peut être une réponse s'Il sent que ce silence peut vous aider à Le rencontrer plus facilement. Ne vous sentez pas contraints, mais invités. Méfiez-vous des quatre forces opposées déguisées en agneaux, mais aimez Jésus. Chacun est libre de se souvenir d'Adina et de tous les autres martyrs, tout comme chacun est libre de prier pour nos ennemis, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Seul l'amour montre le bon chemin. »

Caleb était profondément ému et reconnaissant. Rebecca s'approcha doucement de moi et me murmura à l'oreille : « Ma maman. »

Le silence régnait sur la charrette de Caleb, en route vers le bateau.

Samuel

Je ne me lassais pas d'écouter Rebecca me raconter la conférence de Marie-Madeleine, puis ce fut à mon tour de dire si j'avais des nouvelles des projets de mon frère. Oui, j'avais fait une petite promenade nocturne avec Hannah sur le quai au coucher du soleil pendant que Johannes dormait, et j'avais croisé un pêcheur local qui m'avait raconté que Boaz s'était disputé avec son seul timonier restant, qui en avait assez de naviguer sous ses ordres et qui lui avait dit que Boaz était furieux de ne pas pouvoir repartir immédiatement à cause de mon arrivée, car son petit garçon risquait de mourir. En d'autres termes, Boaz avait besoin de moi pour pouvoir partir, ce qui, apparemment, le rendait doublement furieux par impuissance. Ce pêcheur a ajouté qu'une tempête s'annonçait clairement et qu'il ne prendrait certainement pas la mer le lendemain. Je suis alors immédiatement retourné au bateau et j'ai demandé à Boaz de discuter ensemble. Il m'a rétorqué qu'il préférait périr avec toute sa famille pour retrouver son fils dans l'au-delà plutôt que de rester ici à attendre passivement pour donner à ma famille une meilleure chance de survie. « Je pars demain, seul ou pas : je pars ! J'ai déjà perdu assez de temps à cause de toi ! »

Rebecca pâlit de peur quand je lui racontai cela et alla voir si Marie-Madeleine avait déjà fini de coucher les enfants. Quelques instants plus tard, j'étais seul

avec les deux femmes. Lorsque je répétai tout cela, Marie-Madeleine se leva et dit : « Demain, dès les premières lueurs de l'aube, je me lèverai et j'irai parler à Boaz. Laisse-nous seules : entre-temps, va rendre visite à Caleb avec les enfants, cela lui fera plaisir. Reste calme et aime ton frère. Je vais me coucher maintenant. »

Marie-Madeleine
La journée avait été extrêmement difficile, du matin au soir. Ce matin, lors de notre tout premier contact, j'aurais pu gifler Boaz, alors qu'à présent, je commençais déjà à voir les choses tout autrement, compte tenu de tout ce que cet homme avait dû endurer et continuait d'endurer. Il ne faut jamais juger trop vite. J'ai réfléchi à mes adversaires, car le simple fait de les analyser m'aide souvent à les vaincre. À une exception près aujourd'hui : j'ignorais encore une partie du passé de Boaz, mais savoir qu'on ignore quelque chose est le seul moyen de chercher la réponse. Oh oui, Seigneur, tu es en moi. Je n'ai pas besoin d'un temple de pierre pour te rencontrer ou te trouver. Mon corps est ton temple, entièrement pur depuis ma naissance, mais depuis lors, je dois le balayer chaque jour pour chasser toutes les forces contraires. Et je me suis endormi avec une image de balai en action dans ma tête.

Boaz
La vie est un véritable enfer. Tout se retourne contre moi. Qu'est-ce que je t'ai fait, Dieu qui n'existe même pas ? Prends-moi à la place de mon petit garçon : il n'y est pour rien. Prends-moi ! Ce n'est

pas juste : mon frère, cet éternel bon à rien, ce profiteur, ce veinard qui n'a rien à faire pour avoir tout ce qu'il veut, une femme belle et gentille : comment fait-il ? Avec de belles paroles, je le connais comme ça depuis toujours : il sait se vendre à tout le monde, mais prendre ses responsabilités, ça, c'est pour les autres. Et maintenant mon petit garçon, à peine trois ans et apparemment mourant, sans que personne ne sache de quoi, et moi, je suis là, attaché par une amarre au quai. Tempête ou pas, je vais me détacher, je veux être auprès de ma femme et de mon enfant.

Marie-Madeleine

La tempête s'annonçait déjà clairement cette nuit : les vagues dans le port abrité devenaient de plus en plus hautes et claquaient avec beaucoup de bruit, en cadence, contre la coque en bois du bateau, comme une vague de guerre.
Le matin, j'ai frappé à la porte de la cabine du capitaine. Je m'étais promis de ne pas aborder le sujet de Jésus et de n'en parler que s'il le demandait lui-même. J'ai frappé une nouvelle fois et j'ai appelé son nom : « Boaz ? » Il a ouvert.

« Je m'inquiète pour toi. »

« Je ne suis pas un enfant. Tu ferais mieux de t'inquiéter pour ce grand enfant qui se promène ici sur le pont. »

« J'ai entendu dire que tu voulais prendre la mer alors que les cumulus arrivent en trombe du sud-ouest et que nous devons naviguer vers le sud-ouest pour rejoindre Massilia.

« On nous repousse vers l'arrière au lieu de nous faire avancer. À moins qu'on ne coule… Rester ici est la seule option pour ne pas perdre encore plus de temps, n'est-ce pas ? »

« Je m'en fiche. Mon fils est déjà mort à cause de vous, et je le retrouverai bien là-haut. Vous pouvez toujours quitter le bateau. »

Je me suis tu.

Était-ce de la jalousie, de la rudesse, de l'arrogance, de l'entêtement, de l'impolitesse ? C'est ce qu'il semblait, mais ce n'était pas le cas. Non, c'était de l'impuissance.

Je suis resté assis ; cet homme avait besoin d'aide et devait être protégé de lui-même. Au fond de lui, il espérait que quelqu'un puisse le sauver, car il s'était déjà abandonné. Si je me levais maintenant, ce serait pour lui la fin de l'histoire, sans possibilité de revenir en arrière. J'ai pensé à sa femme, à son enfant. Même si cela devait durer des jours, je resterais assis. Être présent était le seul remède qui pouvait peut-être encore l'aider. Je gardais le silence, et ce silence était la seule chose qui pouvait apporter un peu de paix à son esprit désemparé. La faim, la soif, le sommeil, tout cela m'était égal, j'étais aidé par une force supérieure. C'est devenu un combat mental : l'un de nous deux devait céder, et cela peut paraître présomptueux de ma part, mais je savais qui allait gagner, et ce n'était ni lui, ni moi, mais la force de Jésus en moi.

Les heures passaient, la tempête faisait rage au-dessus de nos têtes et nous entendions Samuel et Rebecca sur le

pont

Nous courions dans tous les sens et nous nous appelions les uns les autres, pris de panique, pour demander qu'on ajoute des cordes ; nous avons entendu Rebecca crier à Hannah de rester sous le pont. Peu après, nous avons entendu Hannah crier à Rebecca qu'il y avait un problème avec Johannes. Nous avons entendu Hannah pleurer de manière hystérique. La seule chose que j'ai faite, c'est de regarder Boaz dans les yeux, sans le blâmer, car j'étais tout aussi coupable, mais j'avais confiance. J'ai vu le visage amer de Boaz changer peu à peu, passant de l'air renfrogné à l'inquiétude face aux cris d'Hannah : le père en lui s'est réveillé et il s'est précipité pour aller aider. Samuel luttait contre une grand-voile qui s'était détachée, Rebecca essayait de l'aider et n'osait pas lâcher prise pour ne pas perdre Samuel, mais aussi pour protéger la voile contre les déchirures, car alors le départ ne pourrait certainement pas avoir lieu. Boaz se précipita vers Rebecca afin qu'elle puisse venir en aide à Hannah. Entre-temps, je trouvai Johannes sur le plancher : son panier était renversé et il gisait sans vie sur le sol, une vilaine plaie ouverte à la tête. Hannah, accablée, piétinait le sang qui coulait à flots. Rebecca me regarda tout en essayant de calmer Hannah : « Est-il mort ? » Je secouai la tête pour dire non : « Il est inconscient, mais il a une blessure à la tête. Je reste ici avec Hannah et Johannes. Ne dis rien à Samuel pour l'instant, il doit pouvoir se concentrer, sinon il va causer des accidents. » Le bateau heurta à nouveau le quai avec un bruit sourd, faisant tout trembler. Caleb, surtout inquiet pour les enfants, arriva de nulle part avec son cheval et sa charrette dans la

sous une pluie battante, et vint nous chercher. J'emportai mon matériel de pansement. Samuel n'eut même pas le temps de dire un mot : une autre voile sur le pont arrière s'était également détachée et commençait à se déchirer. Une grande déchirure signifiait des jours de retard. Boaz n'osait pas nous regarder. Les deux frères restèrent derrière. Rebecca serrait Johannes dans ses bras, pâle d'angoisse, craignant le pire. Hannah se cacha dans mon lourd manteau trempé. « Aide-nous, Jésus ! Quoi que tu fasses, Seigneur, j'ai confiance. Je veux toujours devenir la mer, même si je ne connais pas toutes ses forces ni ses raisons, mais je te fais confiance. »

Marie-Madeleine

Le lendemain, la tempête s'était calmée. Johannes respirait encore, c'était tout ce qu'on pouvait dire. Il semblait plongé dans un sommeil profond. Mais sans nourriture ? Combien de temps un petit enfant peut-il tenir ainsi ? J'avais enveloppé sa petite tête, avec la plaie ouverte, des mêmes bandages que j'avais utilisés pour Hannah, mais je n'étais pas rassurée ; je m'attendais au moins à un petit signe de vie. Ses pupilles réagissaient encore à la lumière, mais c'était tout. Rebecca ne le quittait pas des yeux une seule seconde, aussi épuisée fût-elle. Elle était allongée avec Hannah sur le lit d'Adina, Johannes entre elles. Il était admirable qu'elle n'attribue pas la faute à Boaz, mais à la tempête, même si elle savait bien que ce n'était pas le cas. Caleb était parti au bateau chercher Samuel. Et si Johannes s'en sortait ? S'en remettrait-il ? Et pire encore, et si Johannes mourait ? Il fallait attendre de voir comment Samuel réagirait. Quoi qu'il arrive, je ne pouvais en aucun cas reprocher quoi que ce soit à Dieu et je continuais à espérer une issue favorable, quelle que soit la signification de ce mot.

Caleb

Quel coup dur pour Rebecca et Samuel ! Je ne crois plus que Johannes survivra : cela me semble prendre trop de temps avant qu'il n'ouvre les yeux. Il a depuis longtemps dépassé le stade de la faim et cherche son chemin vers le ciel, où la lumière céleste

se fait attendre. Puisse Adina l'attendre et accueillir Johannes avec son cœur d'or, pour soutenir Rebecca, Samuel et Hannah. Le bateau apparut et je vis les deux hommes assis sur le pont avant. Je craignais que la tempête d'hier ne soit rien comparée à ce que j'allais devoir leur annoncer. Ils savaient qu'il s'était passé quelque chose, mais ignoraient quoi. À première vue, ils ne semblaient pas se disputer. Samuel m'a interpellée de loin : « Tout va bien ? » Je n'ai pas répondu tout de suite, car je n'avais pas de nouvelles à annoncer à grands cris. Je me suis approchée et la peur dans les yeux de Samuel l'a fait parler plus doucement : « Dis-moi que tout va bien. Il y a un problème avec les enfants ? » J'ai dû prendre mon courage à deux mains : « Oui, ça ne va pas bien, la nacelle de Johannes est tombée pendant la tempête. Il est toujours inconscient, il a une grosse blessure à la tête et il a perdu beaucoup de sang. Il ne mange pas, ne boit pas, ne se réveille pas, il est livide. Je suis désolé de devoir t'annoncer ça. » J'aperçus Boaz derrière Samuel, qui disparut aussitôt de ma vue. Je grimpai à bord aussi vite que possible et Samuel se jeta dans mes bras. « Viens, mon garçon, Rebecca et Hannah ont vraiment besoin de toi maintenant. » Boaz avait disparu.

Le retour à la maison fut l'un de ces souvenirs que je n'oublierai jamais : à côté du vieil homme était assis un jeune homme doté d'une sagesse et d'une maturité que le vieil homme n'avait jamais atteintes à son âge, serein et sans la moindre trace de rancœur envers son frère. Samuel gardait le silence et regardait devant lui. Nous aperçûmes déjà de loin Marie-Madeleine qui se dirigeait

vers

sortir pour venir à notre rencontre. Elle nous fit signe de « Venez vite ! » et, l'instant d'après, nous étions tous autour du lit de mort de Johannes. Les larmes coulaient sur les joues et le nez de Samuel ; il prit son petit garçon dans ses bras, leva les yeux et murmura : « Nous sommes tous les enfants du Roi. Étiez-vous si près de nous tout ce temps, Seigneur ? Vous auriez pu m'emporter, mais que votre volonté soit faite. Johannes est entre de bonnes mains. » Il embrassa doucement le front de Johannes. Puis il remit Johannes dans les bras de Rebecca et Hannah et s'assit à côté d'elles sur le lit d'Adina. Le temps et l'espace refusaient de coopérer et accordaient la priorité absolue à leur amour pour porter la douleur les uns des autres. Je reconnaissais cette douleur d'il n'y a pas si longtemps. Pour la première fois depuis la mort d'Adina, je m'assis sur sa chaise dans le coin le plus éloigné de sa chambre et lui demandai de veiller sur le petit Jean. Cette pensée me réconforta. Marie-Madeleine vint jeter un coup d'œil et me fit signe. Ce vieil homme quitta la pièce en silence : « Caleb, nous ne devons absolument pas oublier Boaz. »
Et peu après, nous sommes partis ensemble vers le bateau.

Marie-Madeleine

Boaz était occupé à réparer la déchirure dans la voile de la poupe. Il ne nous avait pas remarqués, on aurait dit qu'il avait mille choses en tête et que ses yeux n'avaient plus assez de place dans son cerveau pour voir plus large qu'une aiguille passant à travers une déchirure. Je me suis approché de lui : « Boaz, je peux te parler un instant, c'est

« C'est important. » Il sursauta, acquiesça d'un signe de tête et laissa tout tomber, comme s'il avait déjà deviné la raison de ma visite. Quelques instants plus tard, nous étions assis sur le banc du parvis : « Mauvaise nouvelle, Johannes est mort. » Il s'est figé et a pris sa tête entre ses mains, comme s'il avait honte. Il a détourné le regard de moi vers la mer à perte de vue et a secoué la tête : « C'est ma faute. » Il n'osait toujours pas me regarder. J'attendais. Il luttait contre lui-même, secouait constamment la tête pour essayer de laisser échapper quelque chose et balbutia : « C'est mon fils qui aurait dû mourir, pas celui de Samuel. Je le mérite, pas lui. Je n'arrive même pas à pleurer pour son petit garçon. Je ne me sens plus humain et pourtant je me comporte comme si j'étais le seul père sur terre. Regarde-moi ! » Il se tourna vers moi. « Je ne peux pas pleurer ! » Et le barrage ceda instantanément. Il tomba et, en sanglotant, rampait vers moi à genoux et enfouissait son visage dans mon giron : « Dieu qui n'existe pas, qu'ai-je donc fait ? Et si Tu existes, pourquoi n'as-Tu pas pris mon fils ? Comment vais-je pouvoir vivre avec ça ? » Il n'osait toujours pas montrer son visage et, doucement, je pris sa tête entre mes mains pour pouvoir le regarder.

« Rien n'est perdu, Boaz. Tes larmes sont des diamants, chéris-les, et partage-les avec ton frère, Rebecca et Hannah. Ton frère n'est pas du tout rancunier. Au contraire, il se rend compte qu'il t'a lui aussi fait du tort. Honore la mort de Jean en mettant fin à ton amour-propre. Donne. Ne te reproche rien lorsque, à ton arrivée à Massilia, tu prendras ton petit garçon vivant dans tes bras. Samuel et Rebecca te le

. Aie confiance en le bien. Viens avec nous, Caleb t'emmènera auprès de Samuel et Rebecca, ils ont besoin de ton soutien et ne te font aucun reproche. »

Les dernières vagues de la mer venaient se briser contre la coque du navire et avaient donné naissance à un enfant de Dieu en prenant un autre enfant. Je me suis soudain rappelé que, dans sa cabine, tout à la fin de notre conversation sans issue, j'avais prié en mon for intérieur : « Quoi que Tu fasses, Seigneur, j'ai confiance. Je veux encore devenir la mer, même si je ne connais pas toutes ses forces ni ses raisons, mais je garde confiance. » Et maintenant, je comprends mieux cela moi-même : la confiance n'implique pas nécessairement la promesse que tout se passera facilement, car il n'est pas rare que quelque chose de bon naisse finalement d'un événement imprévisible et qui n'aurait pu être résolu d'aucune autre manière qu'au prix des larmes les plus tristes.

J'ai aidé Boaz à se relever et il nous a suivis d'un pas lent.

Boaz

J'étais trop timide pour regarder Caleb, même s'il ne portait aucun jugement, ni par ses expressions ni par son comportement.
Malgré les belles paroles de Marie-Madeleine, j'avais peur de devoir regarder Rebecca et Samuel dans les yeux. Peur de voir le petit Jean mort après avoir refusé de le voir vivant quand j'avais rendu visite à Rebecca

avec son enfant. La peur d'un regard furieux ou d'entendre les cris d'Hannah. Je n'avais plus d'excuses, et pourtant je me sentais à nouveau comme un être humain doté de sentiments que j'avais perdus depuis longtemps. J'ai jeté un regard rétrospectif sur ma vie et je n'ai vu qu'une traînée de destruction avec mon père, ma femme et mes frères. Je me trouvais face à la tâche la plus difficile de ma vie jusqu'à présent : affronter Samuel et Rebecca. Si je voyais comment leur Dieu pouvait les rendre indulgents, alors ce Dieu devait aussi pouvoir me pardonner, et ce Dieu était très certainement un Dieu d'amour, qui valait largement la peine d'être suivi. Mais je ne pouvais pas encore y croire. Je devais d'abord en faire l'expérience, car j'étais encore à moitié aveugle. Caleb m'indiqua le chemin vers la porte de la chambre d'Adina. J'entendais les sanglots d'Hannah. J'entendais les sanglots de Rebecca. Je me tenais devant la porte et j'espérais que les sanglots cesseraient un instant avant que j'entre. Je cherchais mes mots, les sanglots semblaient s'atténuer, je pris la poignée de la porte dans ma main, mais quelqu'un m'avait devancé. Face à face avec Samuel. Il remarqua mon hésitation, mais m'enlaça fraternellement et me murmura : « Nous sommes tous deux à parts égales responsables, mon frère. Je vous demande pardon pour ma part. » « Et je te demande pardon pour ma part. » Et je l'attirai fortement vers moi, tandis que, une fois de plus, je ne pouvais retenir mes larmes. Il relâcha son étreinte et me conduisit vers Rebecca, et Rebecca se leva elle aussi pour m'embrasser : « Sois le bienvenu, Boaz, pour rendre hommage à la

« Le petit Jean, sa vie n'aura pas été vaine si, grâce à lui, deux frères se retrouvent. Merci pour cela, c'est un grand réconfort. » Pour Hannah, c'était simple : elle ne lâchait pas la main de son petit frère. Je lui ai caressé les cheveux un instant, et cela lui a suffi. Tout cela était très bouleversant ; il aurait tout aussi bien pu arriver que ma femme soit, à ce moment précis, au chevet de notre petit garçon. Quelques années plus tard, après avoir mieux connu Marie-Madeleine et avoir souvent discuté avec elle des forces contraires, j'ai compris ce qui m'animait lorsque la colère prenait le dessus en moi, comment les choses auraient pu se passer autrement et comment le petit Johannes aurait alors encore été en vie. C'était très noble de la part de Samuel de vouloir assumer une grande partie de la responsabilité, mais cela n'était pas justifié. Je suis éternellement reconnaissant à Samuel. Mon petit garçon n'est pas mort et vit toujours. Mon fils et Samuel sont désormais de très bons amis, ce qui apaise ma douleur jusqu'à ma mort. Le petit Johannes, ce petit garçon, nous avait réunis tous les deux et m'aidait désormais à survivre en tant qu'être humain aimant.

Samuel

Deux jours plus tard, nous avons pu partir, et la première chose qui nous attendait était de confier Johannes à la mer. Marie-Madeleine s'était retirée dans sa cabine pour s'y préparer. Non pas qu'elle ne laissait entrer personne, bien au contraire, tout le monde était le bienvenu, mais chacun sentait qu'elle aimait être seule. Même si

Rebecca me disait toujours, après lui avoir rendu une petite visite, qu'elle n'était pas seule, et Rebecca connaissait sa maman mieux que quiconque. Une naissance rapproche les parents, la mort de son enfant rend le lien encore plus fort[85] .

Marie-Madeleine

J'avais été profondément touché lorsque Samuel, qui n'avait jamais rencontré Jésus en personne, avait pris son petit garçon dans ses bras et s'était adressé à Jésus : « Étiez-vous toujours si proche, Seigneur ? Nous sommes tous les enfants du Roi. » D'après mon expérience, cela confirmait une fois de plus que nous sommes tous les enfants du Roi et qu'Il ne peut être plus proche de nous qu'Il ne l'est déjà. Mais il y avait bien plus à en tirer.
J'ai ressenti le besoin d'être un instant seul au pied de cette cascade avant de pouvoir reprendre mon chemin, tel une goutte de pluie. Je brûlais régulièrement un peu d'encens de Caspar dans un petit pot, je cherchais mon vieux foulard violet et j'ai trouvé par hasard le morceau de rouleau de papyrus de l'Enfant du Roi avec le passage où l'enfant du roi mourait et laissait son âme dans un petit coffret en bois. Et je me tenais là, en moi-même, à attendre, avec à mes côtés le panier contenant le petit Jean, le petit prince qui mourut. Et je me sentais comme le gardien qui allait bientôt confier l'enfant à la mer. La mer vers laquelle j'avais moi-même tant

[85] Malheureusement, cela n'est pas donné à tous les couples de parents et est au contraire parfois la cause d'une séparation.

. Et pourtant, j'avais le sentiment qu'il me manquait quelque chose de bien plus grand dans cette histoire.

Cela a pris du temps. Les germes ont besoin de temps et j'ai pris ce temps. C'étaient les premiers signes d'un volcan sur le point d'entrer en éruption.

À ce moment-là, j'avais pleinement conscience de l'immense privilège que j'avais eu de connaître Jésus de près, depuis son enfance jusqu'à l'âge adulte, ce qui me permet de faire appel à Lui plus facilement que quiconque n'ayant pas pu Le rencontrer en tant qu'être humain. Je pensais faire partie des « élus » et que des millions de personnes, à l'instar de Marie, de Jean, de son demi-frère et de moi-même, ne pourraient jamais ressentir ni croire ce que nous avions reçu directement. Et pourtant… et pourtant, Samuel, qui n'avait jamais vu Jésus en chair et en os, a apparemment pu ressentir cela avec une telle intensité : « Étiez-vous toujours si proche, Seigneur ? » sans avoir jamais vécu personnellement quoi que ce soit qui ressemble à mes expériences intimes avec Jésus !!! Ce fut une révélation en soi qui m'a bouleversé, qui m'a complètement surpris et qui, en même temps, m'a rendu extrêmement heureux et m'a donné la certitude que tous ceux qui croient en Jésus après sa mort pourraient devenir les anciens gardiens de la porte, de génération en génération. Cela offrait une perspective éternelle après la venue de Jésus. Tout comme son esprit continuerait à hanter et à être porté par une chaîne de gardiens.

Des gardiens qui attendent, espèrent, rencontrent et témoignent, tels des phares en mer.

Et je me tenais là, avec ce long foulard violet à la main, et je comprenais enfin à quoi il allait me servir. C'était ce foulard que Jésus tenait autrefois à table chez Marie à Nazareth, en compagnie de Jean, de Marie et de moi, comme un collier dans lequel j'allais maintenant envelopper le petit Jean pour son voyage en mer. Rebecca, qui avait vu Jésus dans le Jourdain, vint me rendre une petite visite ; je lui parlai de l'écharpe et lui demandai si elle pouvait approuver mon intention : « Bien sûr, Ma Ma, Jean est un enfant du Roi. Samuel approuvera certainement cela. » Peu après, Samuel vint me demander de remettre également les rouleaux de papyrus originaux de l'Enfant du Roi au petit Jean, en hommage à sa vie. Un peu plus tard, Hannah apporta aussi un petit coquillage en forme de cœur qu'elle avait trouvé sur la plage, et enfin, Boaz fabriqua un petit coffret sur lequel il avait gravé le nom de Jean. Mais ce qui m'a le plus ému, c'est Caleb qui est venu avec une vieille petite poupée d'Adina pour tenir compagnie au petit Johannes pendant son voyage. Rebecca s'est jetée au cou de Caleb et tous deux se sont réconfortés mutuellement face à leur perte.

Deux jours plus tard, nous devions partir, peu avant midi.

Nous sommes partis et, à notre grande surprise, un groupe de personnes, mené par Caleb, est venu nous saluer sereinement

Les saluer et les remercier. J'ai tout de suite reconnu ceux qui m'avaient posé des questions parmi eux et, oui, cela m'a fait du bien d'être soutenu par eux tous. La chance que je revienne était pratiquement nulle. Toute mon attention se portait désormais sur Rebecca : elle tenait toujours bon, mais maintenant que le vent de mer allait se lever, les roseaux allaient en prendre un coup. Je parlais d'expérience, en tant qu'orphelin. Aucun être humain ne peut être remplacé par un autre.

Et c'est ce qui s'est passé : dès que nous n'avons plus vu la côte, nous avons confié Johannes aux bons soins de la mer.

C'était bien ainsi.

Les années passèrent. Le fait que Samuel fût issu d'une famille importante de Massilia aida Marie-Madeleine. Après des années de vie et de discours cohérents, elle n'avait de moins en moins besoin de s'exprimer elle-même. Son comportement et son exemple disaient tout, après tout. Rebecca et Samuel devinrent également les anciens gardiens de la porte dans l'histoire de l'Enfant du Roi, et plus tard, Hannah leur succéderait, tout comme de nombreux anciens gardiens de porte se lèveraient partout dans le monde.

Ce que Marie-Madeleine avait accompli à Massilia [86]était incroyable, et tout Massilia la connaissait et la louait pour son exemple. De nombreuses histoires circulaient et les gens admiraient sa simplicité et sa sagesse. Au cours de la dernière année, Rebecca s'était inquiétée pour Ma Ma et, à la fin de sa vie, l'avait fait sortir de sa grotte pour la soigner chez elle, avec Samuel et les enfants.

Un matin, Marie-Madeleine ne se leva plus de son lit. Rebecca était très inquiète.

« Ma Ma, vas-tu mourir ? »

[86] Elle vécut pendant des années dans une grotte à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume, dans le sud de la France, à 65 kilomètres de Marseille. Dans la crypte de la basilique de Vézelay se trouve encore aujourd'hui un reliquaire dont le contenu est attribué à Marie-Madeleine.

« Je ne peux pas encore mourir, car j'attends encore quelqu'un. Peux-tu aller me chercher ma ceinture violette ? »

Rebecca chercha l'écharpe et l'aida à l'enrouler autour de son cou. « Samuel vient de me dire que tu avais un invité de marque. Je peux le faire entrer ? »

« Bien sûr, ma chérie, et reste avec nous. »

Quelques instants plus tard, Caspar entra, vêtu comme le roi d'Arabie de l'époque.

« Nous nous revoyons enfin, mon cher Caspar. Tu es un peu plus âgé que moi, mais comment fais-tu pour rester si jeune ? »

« Parce que cette nuit merveilleuse, toi dans mes bras sur mon chameau, m'a lié à toi pour toujours et que je t'aime toujours. J'ai un petit cadeau avec moi, je vais l'ouvrir moi-même, ce n'est pas vraiment une surprise, regarde… un petit sachet d'encens, le même que celui que j'avais offert au petit Jésus à l'époque et que j'ai conservé pour pouvoir te l'offrir. Je vais t'aider à mettre ta ceinture. Mais pendant ce temps, raconte-moi un peu ta vie, j'entends dire par beaucoup de gens que tu fais tant de bien pour eux. »

Marie-Madeleine n'eut pas besoin de réfléchir longtemps et le regarda avec des yeux brillants.

« Je ne fais rien moi-même, cher ami, c'est moi qui suis faite, telle que j'ai été accueillie par mon maître

et aimée dans son cocon divin, d'où j'ai

pu m'épanouir lentement,

pour ensuite, par mes propres moyens, virevolter

de haut en bas, telle un papillon violet,

s'envoler dans son univers d'amour.

Nous sommes tous des enfants de Dieu, cher

Caspar, et Son trône n'est plus jamais vide.

Quel bonheur de pouvoir mourir ainsi avec toi à mes côtés, mon cher ami. Mourir pour vivre éternellement. Allume l'encens et donne-moi un baiser, veux-tu ? »

Caspar alluma l'encens, attendit un instant qu'un parfum légèrement épicé et sucré emplisse la pièce, puis l'embrassa délicatement.

Au même moment, un

papillon violet[87] vint se poser dans la pièce. Caspar tendit la main et le papillon se posa délicatement dans sa paume.

Il se leva, se dirigea prudemment vers la fenêtre ouverte et leva la main vers le ciel.

« Envole-toi, ma chérie ! »

Il la regarda longuement s'éloigner jusqu'à ce qu'elle

disparaisse de sa vue, mais jamais de son cœur.

---

[87] La couleur violette symbolise la confiance en son intuition. Einstein a déclaré : « L'esprit intuitif est un don et l'esprit rationnel est son serviteur. » Le mot « don » renvoie véritablement à un « cadeau », tout comme Marie-Madeleine, par son intuition, a été un cadeau pour l'humanité.